THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS

ACADÉMIE

DES SCIENCES,

...LES-LETTRES ET ARTS

DE BESANÇON.

SÉANCES PUBLIQUES

DES 28 JANVIER ET 24 AOUT 1850.

BESANÇON,

...E-AGATHE AINÉ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE,

GRANDE-RUE, 42. — RUE D'ANVERS, 1.

1850.

ACADÉMIE

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE BESANÇON.

ACADÉMIE

DES SCIENCES,

BELLES-LETTRES ET ARTS

DE BESANÇON.

SÉANCES PUBLIQUES

DES 28 JANVIER ET 24 AOUT 1850.

BESANÇON,

DE SAINTE-AGATHE AÎNÉ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1850.

ACADÉMIE

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE BESANÇON.

SÉANCE PUBLIQUE DU 28 JANVIER 1850.

Président annuel,

M. VIANCIN,

DISCOURS DE M. LE PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

Vingt ans se sont écoulés depuis que pour la première fois l'Académie me conféra l'honneur de la présidence annuelle. Placé de nouveau en tête du cortége, où pendant ce temps la mort a fait tant de vides, je n'ai pu me défendre de jeter un triste regard derrière nous ; et passant douloureusement en revue les hommes que nous avons perdus, je me suis rappelé tout ce qu'ils ont été par le cœur et par l'intelligence.

Assuré de toutes vos sympathies, messieurs, si je leur consacre un souvenir dans cette assemblée, j'ai besoin toutefois de vous dire qu'en vous parlant d'eux je suis loin de songer à rien réparer, lorsque déjà plusieurs d'entre vous ont fait si dignement et si complétement leur éloge. S'il m'arrive même de répéter quelques-unes des paroles qu'ils ont inspirées, c'est que je n'aurai pu trouver d'expressions meilleures de mes propres sentiments. Du reste, dans les bornes que je dois me prescrire, je ne ferai, pour un grand nombre, que grouper des noms révérés. Vous me pardonnerez de m'arrêter un peu plus de temps en présence de ceux qui ont laissé dans ma mémoire les traces les plus profondes.

Aux limites supérieures de cet espace de vingt années que je me suis proposé de parcourir, on voyait encore debout, mais disparaissant successivement, plusieurs des anciennes illustrations de votre société. Alors existaient encore de laborieux vétérans de l'Académie, qui tant de fois l'avaient nourrie et vivifiée des fruits de leurs travaux ; mais déjà les uns ne pouvaient plus participer que de loin à ses exercices, les autres étaient à la veille d'en être à jamais éloignés.

La compagnie se glorifiait encore de posséder au premier rang son secrétaire perpétuel honoraire, le savant et vénérable dom Grappin, qui, pendant le cours d'une vie presque séculaire, avait rassemblé tant de titres à nos hommages. Que vous dirais-je de ses travaux, messieurs, après tout ce que vous en avez appris ? La nomenclature et l'analyse complètes des ouvrages de M. Grappin, le tableau de ses vertus et de son caractère

ne vous ont-ils pas été retracés par celui de nos confrères qui, seul, pouvait nous laisser un monument aussi fidèle d'une existence si pleine de labeurs utiles et d'honorables exemples (1)?

Trois années après celle que je vous rappelle, M. Grappin avait terminé ses longs et précieux jours. J'assistais à ses modestes obsèques, et je crois voir encore le cercueil de ce doyen révéré de l'Academie, stationnant au sortir de l'église métropolitaine, devant l'archevêché, et recevant les dernières oraisons du saint ministère. Un autre sujet de contemplation m'impressionna vivement. C'était la noble et touchante figure d'un prélat, non moins environné de respects, qui de l'intérieur de son palais s'associait à la cérémonie funèbre. M. l'archevêque Dubourg, qui nous appartenait aussi sans avoir pu prendre place parmi nous, retenu dans sa demeure par la maladie qui devait bientôt nous l'enlever, appuyé derrière une de ses croisées en face du convoi, priait avec effusion de cœur, et levant au ciel ses grands yeux expressifs, semblait un ange de paix et d'amour, un envoyé du Père des miséricordes, chargé de bénir en son nom, dans ce moment solennel, la dépouille de cette âme si longtemps éprouvée, qui, sans doute, allait jouir des éternelles récompenses.

Et déjà, depuis quatre ans, M. Grappin avait été précédé dans le tombeau par le premier de ses dignes successeurs aux fonctions de secrétaire perpétuel, M. Béchet, que des travaux importants et variés avaient rendu

(1) M. Weiss.

si recommandable. Vous savez aussi, messieurs, tout ce que nous devons à ce laborieux confrère, tout ce que nous a valu son ardeur pour les recherches historiques, indépendamment des deux volumes qu'il a publiés sur la ville de Salins, ouvrage que l'illustre Jouffroy, notre associé, qualifiait d'excellente histoire particulière. Dans la notice destinée à perpétuer la mémoire de M. Béchet, morceau plein de faits et de remarquables rapprochements, comme tout ce qui sort de la plume de notre savant biographe, on aime surtout à retrouver cette particularité d'une vie qui fut aussi plus d'une fois livrée à de pénibles épreuves. Devenu suspect à d'ombrageux révolutionnaires, M. Béchet fut jeté dans les prisons de Dole. La lecture assidue de Tacite y devint une de ses consolations. « A force de le relire, dit le » narrateur de cette phase de son existence, il l'apprit » par cœur. Mais aussi quelle lecture, pour une de ses » victimes, que l'histoire de la tyrannie, toujours la » même à toutes les époques, soit que le tyran porte un » diadème, soit qu'il affecte de le fouler aux pieds. »

Alors vivait encore celui de nos anciens confrères qu'a si délicatement et si justement dépeint notre Charles Nodier dans ses *Souvenirs de jeunesse,* M. Girod de Chantrans, qu'il comptait au nombre de ses premiers maîtres. « Simple et austère dans ses mœurs, » doux et affectueux dans ses relations, inflexible dans » ses principes, mais tolérant par caractère, bienveillant » pour tout le monde, capable de tout ce qui est bon, » digne de tout ce qui est grand, et modeste jusqu'à la » timidité, au milieu des trésors de savoir qu'avait

» amassés sa patience ou devinés son génie. » Je ne devrais peut-être, messieurs, rien ajouter à ce portrait qui sans doute vous est connu. Mais pourtant qu'il me soit permis de revenir sur une remarque que d'autres ont faite avant moi, et qui n'a pu vous échapper : c'est que M. Girod de Chantrans, comme savant et comme écrivain, fut non-seulement un naturaliste distingué, mais encore un excellent moraliste. Pour en trouver la preuve, il suffirait de relire un des derniers écrits dont il vous a fait hommage. Persuadé qu'une lacune importante existe dans l'éducation de la jeunesse, il en donne des raisons péremptoires qui touchent par tous les points à la morale publique. Il indique le moyen de combler cette lacune, en proposant d'éclairer l'inexpérience des jeunes gens par un cours de *bon esprit de conduite* ou de *savoir-vivre*. Je regrette que le temps ne me permette point de vous faire l'analyse de cet opuscule plein de haute raison. Mais je ne puis résister au désir de vous en citer la fin. C'est la douce lueur d'une belle âme qui va s'éloigner de la terre. — « Je doute, disait le vénérable vieillard au moment de » quitter la plume, que la jeunesse la mieux instruite » dans les sciences comme dans les arts, puisse se » passer d'une autre instruction sur l'esprit de con- » duite dans le monde, et si l'on juge comme moi des » bons résultats qu'elle doit produire, je m'estimerai » heureux d'avoir encore pu manifester une idée utile » dans les derniers jours de ma vie. C'est ainsi que » j'aime à la finir, en faisant mes adieux à mes compa- » triotes, et des vœux pour qu'ils se retrouvent le plus

» tôt possible dans un meilleur état que celui où je les
» laisse. »

Alors vivait encore, mais aussi dans une retraite commandée par une extrême vieillesse, M. de Raymond, qui, comme M. Béchet, m'honorait d'une affection particulière dont le souvenir ne peut s'effacer. L'un des premiers, il avait daigné sourire à mes essais poétiques. Il occupait le fauteuil de président de cette compagnie, lorsque je fus admis à l'honneur d'en être membre. Esprit fin et délicat, M. de Raymond faisait ses délices de la poésie, dans le genre où le bon La Fontaine, avec lequel il avait une certaine ressemblance de caractère, est resté l'inimitable modèle. Jusque dans les derniers moments de sa vie, comme l'a si bien dit un de nos confrères, il porta dans la conversation un ton d'aménité, de gaîté spirituelle, de légèreté badine que son grand âge rendait plus piquant. Il avait l'âme bienfaisante et généreuse, et vous en donna une dernière preuve, en augmentant spontanément la valeur du prix que vous destiniez alors au meilleur ouvrage sur la question grave du suicide.

Et parmi ceux de nos anciens collaborateurs qui, sans se tenir habituellement éloignés de nos réunions, ne venaient plus que rarement y prendre part, comment oublier M. Coste, longtemps un des plus fermes soutiens de l'Académie, où maintes fois se manifestèrent ses connaissances étendues, ses sentiments patriotiques, la vigueur et le coloris de son style, son amour pour cette compagnie, son zèle dans les dignités dont il y fut investi? Qui ne se rappelle encore M. le docteur Cusenier,

ce dernier représentant de notre célèbre université de médecine, dont il était professeur à l'époque où elle fut supprimée, et qui appartenait à l'Académie depuis sa réorganisation ; M. du Bouvot, mort peu de temps après la révolution de 1830, dont les événements avaient froissé en lui des opinions ardemment opposées, homme d'une grande fermeté de caractère, d'une instruction solide, qui n'avait pu vous payer publiquement qu'un seul tribut académique, mais qui était capable de réaliser les espérances qu'il vous avait données ; M. de Boulot, resté longtemps si jeune de cœur et d'imagination, bien que sous le poids de nombreuses années, amateur passionné des beaux-arts, dont il raisonnait pertinemment, et qu'il a pratiqués parfois avec bonheur, auxiliaire toujours obligeant et souvent généreux des jeunes artistes, confrère dévoué, qui tenait à grand honneur de vous appartenir, et que distinguait envers tout le monde la plus exquise politesse ; M. Pertusier, de qui le talent se pliait à des formes diverses, qui vous a laissé dans un *Traité des Fortifications,* l'exposé d'un nouveau système inspiré par des vues philanthropiques, et ses *Promenades pittoresques* aux environs de Constantinople et du Bosphore, ouvrage plein d'attraits pour les contemplateurs des merveilles de la nature ; enfin, M. Bosc-d'Antic, chimiste habile, économiste distingué, homme doux et bienveillant par excellence, et dont le zèle académique égalait la modestie ?

Ceux là du moins, messieurs, nous avaient plus ou moins préparés d'avance à la douloureuse perspective de leur fin. Mais, combien devait être pour nous plus

frappante, sinon plus sensible, la perte de ceux que nous avions l'habitude de voir et d'entendre, de ceux que nous espérions conserver longtemps encore! Que de regrets nous ont laissés ceux qui, récemment appelés dans nos rangs, étaient destinés à nous faire défaut, au moment où tout ce que nous n'avions pas su d'abord de leur mérite commençait à nous être révélé! Mon cœur se serre lorsque je me représente tous les fronts qui, dans cette enceinte, ont rayonné d'amour pour les sciences, les lettres et les arts, et qui en ont si rapidement disparu ; tant d'hommes de cœur et de talent dont la parole attachante, les regards affectueux, les bienveillants sourires ont cessé d'animer et d'embellir vos séances. Que de voix toujours désirées, souvent éloquentes, ont ici captivé notre attention et remué nos âmes, et qu'enchaîne aujourd'hui le silence de la tombe!

Au nombre de nos confrères les plus aimés et les plus dignes de l'être, il en fut de si récemment enlevés à notre affection, et qui étaient il y a si peu de jours assis à nos côtés, que nos yeux les cherchent encore.

Pourquoi nous avoir sitôt quittés, vous si noble de cœur, si riche d'intelligence, si zélé pour la gloire de cette compagnie, vous, de Rotalier, que la muse de l'histoire semblait caresser d'un souffle de prédilection, vous qui, laissant s'exhaler de votre âme cette chaleur communicative que donne l'amour des grandes vertus et d'un dévouement sublime, nous retraciez naguère les miracles de bravoure et de patriotisme qui ont immortalisé la vierge de Vaucouleurs, l'héroïne d'Orléans;

vous dont le talent plein de sève faisait si bien sentir à notre société le bonheur d'être en vous fortifiée et rajeunie? Ah! du moins vous ne serez pas l'objet d'une reconnaissance tardive; je n'aurai pas à regretter de ne pouvoir aujourd'hui rendre à votre mémoire un plus ample hommage; une voix plus jeune que la mienne va remplir ce devoir.

Fallait-il aussi vous perdre si promptement, vous qui veniez à peine d'être inscrit sur nos listes, vous l'un des professeurs les plus habiles dont pût se glorifier l'enseignement supérieur de notre cité, vous, Meusy, l'ami dévoué de plusieurs d'entre nous, le digne interprète de nos modèles antiques, vous que faisaient tressaillir tous les accents de patrie et de liberté, dont les écrits trop rares sont empreints du goût le plus épuré comme des plus nobles sentiments, vous en qui s'alliaient à l'énergie du caractère les douces passions du cœur, vous dont la voix sonore et vibrante, la parole éminemment académique a si peu de fois retenti dans nos assemblées?

Devions-nous voir si brusquement rompus les liens qui nous unissaient à vous, modeste et savant Bulloz, digne successeur des maîtres qui ont illustré notre école de médecine, âme candide et compatissante, cœur ouvert à toutes les souffrances de l'humanité, modèle de dévouement et de désintéressement, vous que les pauvres ont pleuré comme un père, qui vous étiez fait chérir de tous vos élèves, et dont la mort imprima sur le front de vos collègues une tristesse pareille à celle d'un veuvage? Un seul d'entre eux n'a pu longtemps

vous regretter. Bientôt s'est réunie à votre belle âme celle de votre excellent doyen, membre distingué de cette compagnie, M. Vertel, dont vous avez suivi les traces dans le chemin de la science et dans celui des vertus philanthropiques. Rien ne manque non plus à ce que vous devait la religion du souvenir. Votre vie laborieuse et bienfaisante, toutes les précieuses qualités qui vous caractérisaient sont dignement retracées dans les pages si remarquables de simplicité et de sensibilité, que M. Perron vous a consacrées, portrait fidèle que pouvait seule revêtir d'une si parfaite ressemblance la main d'un véritable ami.

Et vous, poëte gracieux et fécond, non moins zélé conservateur des préceptes du goût, que religieux gardien des lois de la justice, vous, Trémolières, qui avez honoré les lettres comme la magistrature; vous qui n'étiez plus jeune, mais qui nous paraissiez ne devoir jamais vieillir, pourquoi n'êtes-vous plus là? Pourquoi déjà manquiez-vous à nos dernières fêtes, vous qui veniez si souvent parmi nous, accompagné de votre muse toujours aimable et si sagement badine, dérider les fronts les plus austères, les plus chargés d'ennuis et de regrets; vous dont ma jeunesse ambitionna de pouvoir suivre la course légère dans les sentiers pour vous déjà semés de fleurs, mais où je ne rencontrais encore que des épines ; vous dont les récits charmants de bonhomie et de gaîté spirituelle, les épîtres familières, les moindres opuscules, toujours composés sur une donnée d'amélioration sociale, resteront surtout comme des tableaux de moraliste, des enseignements de bon

citoyen? Longtemps se fera sentir le vide que vous avez laissé dans cette Académie. Instruire en badinant, c'était votre apanage, et les esprits capables comme le vôtre de badiner avec grâce, deviennent de plus en plus rares.

Je ne ferai que saluer de nouveau, Messieurs, dans cette revue nécrologique, des cercueils qui, depuis peu de temps, ont passé sous vos yeux; je mentionnerai de la manière la plus sommaire des titres qui n'ont rien perdu de leur récente évidence. Ainsi vous sont présents, comme s'ils venaient de se manifester, ceux de M. Clerc, qui fut longtemps si haut placé parmi les émules du barreau et du ministère public, et qui, dans les dernières années de sa vie semée d'utiles travaux et de bons exemples, semblait puiser dans l'assiduité de ses relations avec vous, de nouvelles forces pour apporter à vos séances le tribut de ses veilles sur les matières les plus sérieuses, ou pour vous entretenir de son illustre ami, le maréchal Moncey, qui fut aussi l'une de nos gloires les plus pures et les plus éclatantes; ceux de M. le président Monnot, également doué des qualités les plus estimables, et qui, pour n'avoir laissé que peu de traces publiques de sa présence dans les rangs de l'Académie, n'en fut pas moins un des collaborateurs les plus habituels et les plus éclairés dans vos délibérations, regrettant sans cesse que ses fonctions ne lui permissent pas de prendre une part plus active à vos solennités; ceux de M. Maurice, qui, par des causes semblables, fut empêché d'animer vos séances de son abondante et lumineuse élocution; ceux de M. le conseiller Navand, à qui il n'a manqué que

du temps et de la santé, pour achever l'histoire importante dont il vous avait offert les premières pages ; ceux de M. Guillaume, ce bibliophile distingué, qui, pour varier l'intérêt de vos lectures, mettait souvent à profit ses richesses en raretés manuscrites ; ceux de MM. Ordinaire, ces deux frères si dignes l'un de l'autre, bien que si différents d'humeur, d'esprit et de manières, qui tous deux ont rempli les plus hautes fonctions dans l'enseignement et dans l'administration de l'Université, qui tous deux ont publié des ouvrages dont vous avez droit de vous enorgueillir, et qui tous deux enfin vous ont donné de leur zèle académique les gages les plus précieux.

En remontant dans un passé plus éloigné de nous, je ne dirai que très-peu de mots de ceux que leur spécialité, et quelquefois des causes d'une autre nature, condamnaient au silence dans vos exercices publics, mais qui savaient nous en dédommager par de précieuses compensations.

Tel fut M. George, secrétaire-chef du rectorat de cette ville, homme d'une bonté rare, savant et laborieux mathématicien, qui vous a fait hommage d'une foule de traités élémentaires mis à la portée pratique des classes ouvrières dont il s'était constitué le professeur gratuit à Nancy, se distinguant dans la même voie que suivait alors à Besançon, avec non moins de succès, un autre de nos confrères, aujourd'hui à la tête de notre administration municipale.

Tel fut aussi M. le docteur Marchant, religieux conservateur des enseignements d'Hippocrate, compilateur éru-

dit, dont les travaux utiles vous sont connus, et de qui l'humeur enjouée, les intarissables plaisanteries, l'usage extrême mais toujours inoffensif des jeux de mots, n'excluaient pas les labeurs de patience, les plus sérieuses investigations.

Tel fut encore un ancien élève de l'illustre mathématicien Antide Janvier, M. Perron, qui, de simple ouvrier qu'il était, parvint au rang d'ingénieur mécanicien, et qui nous a laissé, outre plusieurs machines inventées ou perfectionnées par lui, une histoire abrégée et curieuse de l'horlogerie.

Nous comptions aussi parmi les académiciens les plus laborieux, bien qu'il ne mît jamais d'éclat dans les preuves qu'il en savait donner, M. Laurens, qui tous les ans, par ses nombreux articles d'histoire locale, d'archéologie, de nécrologie et de statistique, apportait dans la publication de l'Annuaire du département de nouvelles sources d'intérêt et de curiosité.

La même année qui nous l'enleva, nous avait aussi privés de l'un des professeurs de notre école de dessin, M. Flajoulot, dont les connaissances théoriques dans les beaux-arts, et certaines œuvres bien inspirées, formaient un assez digne apanage, et qui pourtant, essaya plus d'une fois de vous prouver, par son propre fait, la fraternité classique de la poésie et de la peinture. Mais ce qui mérite surtout d'être rappelé en son honneur, c'est son zèle et son obligeance pour ses élèves; ce sont les dons qu'il a faits à la ville de Besançon, dans l'intérêt des jeunes artistes francs-comtois.

Je n'épuise point, Messieurs, par cette énumération,

que je m'efforce en vain de rendre rapide, la série des pertes dont je me suis proposé de vous entretenir. Il en est même quelques-unes qu'il m'est impossible de signaler aussi brièvement.

Comment ne rendre hommage que d'une manière fugitive à cette rare intelligence, à ce savant jurisconsulte, auteur de plusieurs ouvrages qui journellement font autorité devant les tribunaux, M. Curasson, non moins versé dans l'histoire que dans la science du droit, et qui en donna une preuve éclatante devant cette Académie dans son discours de réception? Il y démontra que, sous l'empire de la féodalité, les libertés municipales étaient déjà comprises et même entendues dans un sens extrêmement large. Sans rien dissimuler des abus de ce régime, il fit voir aussi quels en avaient été les effets salutaires sur la civilisation, les causes qui en amenèrent le déclin, et dans quel état de caducité se trouvait cette institution quand elle fut si solennellement et si complétement abolie par l'Assemblée nationale, dans sa mémorable séance du 4 août 1789, où tant de sacrifices furent accomplis sous les inspirations unanimes d'un patriotisme dont n'approchent guère aujourd'hui beaucoup de prétendus amis du peuple et de la liberté. Comment passer sous silence le second et dernier tribut académique de ce nouveau membre trop peu de temps uni à notre corporation, l'éloge de M. Proudhon, son maître célèbre, qui fut aussi l'une des gloires de cette compagnie?

Comment ne pas regretter spécialement ce laborieux professeur d'histoire, dont les utiles publications sont si

nombreuses, M. Bourgon, toujours empressé d'enrichir vos séances de lectures intéressantes; toujours saisissant l'occasion de rehausser l'éclat des glorieuses époques de notre province et des vertus civiques de nos Francs-Comtois? Les annales de la liberté lui étaient devenues des sources de prédilection; jamais il ne fut si bien inspiré que le jour où, s'attachant à démontrer l'authenticité du trait d'héroïsme attribué à Guillaume Tell, et dont certains critiques ont voulu déplacer le temps et la scène, il vous disait dans une de vos solennités : « Les » mêmes circonstances ne peuvent-elles se renouveler, » et les passions humaines produire les mêmes effets? » Si la Grèce a eu ses trois cents Spartiates mourant aux » Thermopyles, Rome ne peut-elle pas s'enorgueillir de » ses trois cents Fabius succombant pour la patrie? La » ville de Romulus, aussi bien que celle de Cécrops, a » eu son Codrus, et la France a donné le jour à plus » d'un Léonidas. »

Comment ne pas déplorer encore une mort prématurée, parmi les émules des médecins que j'ai déjà nommés? Qui ne se rappelle l'élégante gravité du docteur Pécot, en qui la science tempérait l'imagination, et l'imagination poétisait la science? Qui a pu entendre ou relire sans le plus vif intérêt, sa notice sur la maladie et les derniers moments de M. l'archevêque Dubourg, où, contemplateur d'une longue et sublime agonie, il sut peindre d'une manière si touchante les vertus évangéliques, le noble caractère, la patience et la résignation du vénérable prélat?

Laissez-moi, Messieurs, m'incliner plus profondément

encore devant les souvenirs que je vais réveiller. Il me reste à parler d'un petit nombre d'hommes d'élite, j'ai besoin d'évoquer un moment leurs ombres, je veux vous redire seulement quelques-unes de leurs paroles les plus saillantes ; je veux vous reproduire quelques-unes de leurs pensées qui se rattachent le plus à notre temps.

Combien seraient devenues de plus en plus chères à l'Académie ses relations, presque éphémères, avec ce Bisontin si heureusement doué, si modeste, si tardivement apprécié, M. Bailly, qui, n'ayant plus qu'un souffle de vie, sembla n'être venu s'asseoir au milieu de nous que pour y goûter, après de longs voyages et sur le seuil de l'éternité, un moment de halte conforme à ses plus doux penchants! Véritable philanthrope comme ne le seront jamais beaucoup d'usurpateurs de cette qualification, esprit essentiellement observateur, il avait su mettre à profit, non sans courir de graves dangers, ses nombreuses excursions dans les contrées lointaines. Ce fut après avoir parcouru l'Espagne qu'il revint à Besançon *pour y révéler un talent d'écrivain qu'il avait toujours ignoré, et qui ne devait jeter d'éclat que sur ses derniers jours, pareil à la lampe dont la lumière paraît plus vive au moment où elle va s'éteindre.* J'emprunte ces dernières paroles à celui d'entre vous qui, moins encore en ami qu'en appréciateur le plus exercé du vrai mérite, pouvait le mieux faire connaître, après la mort de M. Bailly, tout ce que valait cet excellent confrère.

Il n'est pas sans opportunité de rappeler que M. Bailly débuta dans ses compositions, en concourant pour le

prix qu'avait proposé l'Académie de Mâcon, sur les moyens de réprimer la mendicité. Dans son remarquable Mémoire, il affirmait la nécessité d'un principe aujourd'hui consacré par la nouvelle Constitution française : c'est que la société ne doit aux pauvres valides que du travail, mais *qu'elle leur en doit*, et que c'est à l'administration de leur en offrir dans les cas assez rares où ils ne peuvent s'en procurer. Il exposait enfin sur cette matière des vues pleines de sens, qui pourraient être consultées avec fruit, aujourd'hui que tant d'esprits s'occupent si diversement, et qu'un plus grand nombre devrait s'occuper plus sérieusement encore des moyens de remédier aux maux inhérents à l'ordre social.

Son discours de réception à l'Académie avait pour sujet le *but philanthropique des sciences et des arts.* Dans le choix même de ce texte, se révélait tout entière l'âme de votre digne récipiendiaire. Avec quelle profonde vénération, avec quel amour il y parlait des hommes célèbres, qui dans l'antiquité et dans les temps modernes ont concouru soit au progrès moral, soit au bien-être matériel de l'humanité! Quelle touchante exclamation lui inspira spécialement le souvenir de Parmentier! « O mon respectable maître! s'écriait-t-il, en » célébrant tes vertus et ta bienfaisance devant cette » Académie, où tu reçus ta première couronne, j'ac- » quitte une dette bien chère à mon cœur. C'est toi qui » protégeas ma jeunesse; c'est en parcourant sous tes » ordres les contrées ravagées par la guerre, que j'ai » connu l'étendue et la diversité des misères qui peuvent » atteindre les hommes, comme l'étude des sciences

» naturelles et physiques m'indiqua le nombre et la
» puissance des ressources que la nature peut offrir
» contre tant de fléaux. »

Bientôt M. Bailly vous fit admirer d'autres opuscules qui achevèrent de mettre en lumière son talent. Ce fut pour vous qu'il composa ses souvenirs de voyage dans plusieurs parties de l'Espagne, et sa notice sur l'île de Saint-Domingue, « morceau, dit son biographe, où les
» critiques du goût le plus délicat retrouvèrent, avec la
» fraîcheur d'une jeune imagination, ce style brillant et
» pittoresque dont jusqu'alors l'auteur de *Paul et Vir-*
» *ginie* ou celui d'*Atala* avaient seuls offert des modèles,
» et dont ils semblaient s'être réservé le secret. »

Lorsqu'en 1835, immédiatement après l'inauguration de la statue du grand Cuvier à Montbéliard, les trois députés de l'Académie française à cette solennité, MM. Nodier, Michaud et Roger, vinrent nous faire une courte visite dont vous avez gardé le souvenir, et qui ne devait jamais se renouveler, ce fut pour MM. Charles Nodier et Charles Weiss, ces deux compagnons de jeunesse et d'études, une précieuse occasion de renouer les entretiens intimes, dont maintes fois ils avaient fait leurs plus chères délices. Dans un de ces entretiens où j'eus le bonheur d'être admis, je ne pus entendre, sans une vive émotion, cette partie de leur dialogue : « Dis-
» moi, mon ami, demanda M. Nodier, qui donc est ce
» nouveau membre de l'Académie de Besançon, toujours
» pour moi la première de toutes, puisque tu en fais
» partie, ce M. Bailly dont récemment encore je relisais
» dans un de nos recueils des pages si bien écrites ? —

» Quoi! tu ne l'as pas reconnu? répondit M. Weiss; eh! » mais, c'est notre Bailly, de Besançon, ton ancien » camarade, le mien. — Vraiment! c'est lui? je lui » savais un très-bon cœur, mais je ne lui soupçonnais » pas tant d'esprit. Oh! que j'aurai de plaisir à le revoir » et à l'embrasser! Tu me conduiras chez lui. — Tu es » revenu trop tard, mon bon Charles, répliqua M. Weiss » avec un soupir; depuis plus de deux ans, Bailly » n'existe plus : il n'a fait que franchir deux ou trois » fois les portes de l'Académie, avant de descendre » au tombeau. » — Et le front des deux amis s'inclina tristement, et leurs yeux s'humectèrent, et leur conversation fut suivie d'un long et religieux silence. Dès le lendemain, l'un des deux Charles avait repris la route de Paris pour ne jamais revenir dans sa ville natale. Rendons grâces à Dieu, l'autre Charles nous est du moins conservé.

Le départ de M. Bailly pour un monde meilleur que celui où son âme compatissante avait vu tant de maux à soulager, tant de plaies profondes à guérir, fut en quelque sorte le signal précurseur de plusieurs de nos pertes les plus accablantes. Peu de temps après lui mourut M. le recteur Bertaut, homme d'un esprit et d'une érudition rares, doué de toutes les aptitudes, mathématicien, naturaliste, philosophe, littérateur, versé dans les beaux-arts. Chargé de la présidence de cette compagnie en 1833, il vous communiqua plusieurs chapitres d'un important ouvrage qu'il n'a pu terminer, et qui avait pour titre : *Essai sur la philosophie politique.* A l'exemple de Cicéron, il rapportait les lois à la nature

des êtres ; il démontrait qu'elles n'émanent pas du pouvoir, et qu'elles dérivent d'une source supérieure à tout pouvoir humain. Il s'élevait sur cette matière aux plus hautes considérations.

Les pages qui nous sont restées de cette œuvre m'entraîneraient à des citations nombreuses, parce qu'elles touchent à de grandes vérités, dont la reproduction est plus que jamais opportune ; mais le temps me presse : je me borne à celles-ci :

« Ces réformateurs qui croient à leur toute-puissance, » et s'imaginent qu'ils vont faire à leur gré les destinées » des peuples, ne comprennent rien à l'organisation » sociale. On parle beaucoup de la force des choses : » elle ne revient si souvent dans nos discours, que parce » que nous la rencontrons partout. Eh bien ! cette force » mystérieuse c'est tout simplement la loi. L'art de » gouverner ne consiste pas à la surmonter, mais à la » connaître, à s'accommoder avec elle, et à la faire » tourner à la prospérité des nations. C'est en s'em- » parant de la force des vents, en les renfermant dans » ses voiles, que le pilote fait marcher son vaisseau. Il » est assez habile s'il a l'art de s'en servir pour faire » bonne route ; il est insensé s'il essaie de lutter contre » eux. »

Ailleurs, M. Bertaut signalait tout le danger des fausses lois. « Elles ne peuvent pas disait-il, détruire » des obligations qui viennent de si haut. La vérité leur » est contraire et la conscience publique les repousse ; » elles compromettent le pouvoir qui les proclame en » lui suscitant de toutes parts des résistances, et si la

» force, suppléant au droit, parvient à les soutenir quel-
» que temps, elles produisent du moins ce funeste ré-
» sultat de corrompre ceux qui en profitent et d'op-
» primer tous les autres. »

Attribuant l'existence de *la loi* à la *nécessité,* il nie qu'elle soit le résultat d'aucune convention. Mais ce n'est assurément pas au profit du pouvoir absolu qu'il combat la doctrine conventionnelle. « Erreur pour
» erreur, dit-il, je préférerais celle qui se couvre des
» apparences de la justice, et s'il fallait choisir entre les
» maux que ces deux théories peuvent produire, je me
» déciderais sans hésiter pour ceux qui laissent quelque
» dignité à l'homme en le rappelant au sentiment moral
» de sa liberté; car il y a plus de remède à l'égarement
» des peuples qu'à leur avilissement. Ils reviennent plus
» promptement de l'anarchie qu'ils ne se relèvent de la
» servitude. »

M. Bertaut joignait à la solidité de l'esprit la fermeté du caractère et l'indépendance de l'âme. Ces qualités, qu'on ne manifeste pas toujours impunément dans les hauts emplois, lui avaient à certaine époque attiré des disgrâces qu'il vint oublier au sein de vos assemblées, où la justesse de ses vues jetait souvent de précieuses lumières dans vos discussions. Personne, surtout depuis qu'il avait été remis à la tête de l'administration rectorale, ne prit plus d'intérêt aux travaux de votre association; personne n'en comprit mieux la portée et l'influence.

Dans l'année qui suivit celle de sa mort, se leva pour nous le jour fatal d'un plus grand deuil encore : M. Courvoisier nous était ravi. Sa belle vie venait de s'éteindre

à Lyon, où il s'était arrêté en se rendant aux eaux salutaires qu'on lui avait signalées comme devant apaiser ses souffrances, et dont il ne lui fut pas donné d'essayer l'efficacité. Toutes vos pensées se concentrèrent sur cet excellent citoyen, cet illustre garde des sceaux de France, cet orateur éloquent, ce généreux compatriote, qui naguère descendu volontairement du sommet de la magistrature par une de ces prévisions qui n'appartiennent qu'à une haute sagesse, était revenu modestement s'asseoir parmi vous, et vous faire écouter cette parole affectueuse et pénétrante, qui manifestait en lui au suprême degré la plus noble passion des grandes âmes, l'amour de la patrie et de l'humanité. Le jour de sa rentrée à l'Académie (le 2 mai 1831), tous les regards s'attachèrent à sa personne dès qu'il parut, tous les assistants s'inclinèrent du côté de sa voix dès qu'il se fit entendre. C'est que pour tout le monde il y avait du bonheur à le revoir après cette tempête de 1830, dont il avait vu de loin s'amonceler les nuages ; c'est qu'il y avait un charme indéfinissable à cette éloquence de la raison et du cœur, se hâtant de nous dire que l'*intérêt du citoyen, comme son devoir, est de se lier à l'intérêt commun, et que toute élévation menace ruine, si l'opinion, cette reine du monde, ne l'entoure et ne l'affermit ;* puis dans un mouvement expansif de sensibilité, nous exprimant toute la joie qu'il goûtait à se retrouver au milieu de nous, près du tombeau de ses ancêtres et du berceau de ses enfants, s'écriant avec un accent que je crois entendre encore : « Si je songe que je suis Français, à ce nom mon sang » s'anime et mon cœur bat pour ma patrie ; il bat,

» il s'émeut avec plus de force si je me dis : Je suis » Franc-Comtois ! »

Dans cette séance je me trouvais encore investi de la présidence par une prorogation inusitée. Oh ! combien, en ce moment surtout, Messieurs, j'ai regretté de ne pouvoir assez justifier la distinction dont l'Académie m'avait honoré ! je me sentais rougir d'occuper cette place d'honneur ; elle me semblait due à cette grande illustration que ne décorait plus la simarre, mais qui plus que jamais rayonnait de tout l'éclat du talent et de la vertu.

Je ne fus pas le seul sans doute à qui dut venir cette pensée. Aussi, lorsque trois années après, il voulut bien se rendre aux vœux de l'Académie, M. Courvoisier vint-il reprendre possession de ce siége qu'il avait déjà si dignement occupé, et qui le recevait pour la dernière fois. Il nous y laissa du moins encore de hauts et précieux enseignements, dont il nous importe plus que jamais de ne point perdre mémoire.

« Les erreurs des temps désastreux, nous disait-il » dans son premier discours annuel, ne sont pas, » Messieurs, des textes que votre institution repousse et » que vos discussions doivent s'interdire. L'histoire vous » appartient ; la politique aussi est une science. Tout » ce qui est vrai, bon, utile à l'homme et au citoyen, » tout ce qui est propre à former le cœur, à éclairer » l'esprit fait partie de votre domaine. — Dans l'état » actuel de la société, l'opinion est le ressort qui fait » mouvoir l'ordre social ; la force morale c'est sa voix ; la » force physique, elle en dispose, car la volonté mène

» le bras. — La presse agit sur l'opinion. — Le devoir » de l'écrivain est à plus forte raison celui des sociétés » littéraires. Qu'elles encouragent les lettres et les arts; » ils nourrissent l'esprit, ils le délassent, ils ajoutent aux » plaisirs de la vie paisible; mais en s'occupant des » jouissances de la vie, est-il sage d'oublier ce qui en » garantit le repos ?

Dans la seconde séance publique de son année de présidence, M. Courvoisier se proposant de calmer les esprits, de les rapprocher, de dissiper leurs préventions, de renouer l'antique alliance de la religion, de la liberté et du pouvoir, fit un remarquable discours où il s'attacha surtout à démontrer l'appui que le clergé de France n'a cessé de donner aux libertés publiques depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à la révolution de 1793.

Il y parlait aussi de l'origine du pouvoir.

« *Tout pouvoir vient de Dieu :* cette maxime disait-» il, n'est pas née du christianisme ; elle remonte avec » la société civile à l'origine des hommes et des choses. » Les républiques comme les monarchies se sont for-» mées sous son empire. Platon, qui écrivait au sein de » la démocratie la plus pure, voulait qu'au lieu de dé-» signer les gouvernements sous les noms de *démo-» cratie,* d'*aristocratie,* de *monarchie,* on les nommât » *théocratie,* du nom de Dieu qui est le vrai maître et » seigneur des hommes. — Le droit divin ainsi conçu » ne peut faire ombrage à la liberté, à moins qu'on ne » veuille prétendre que la souveraineté de Dieu doit » s'incliner devant la souveraineté du peuple ; mais

» l'athéisme n'est plus de mode, la raison l'a chassé de » son temple ; on ne sourit plus à l'irréligion. »

Tout en reconnaissant ainsi le progrès de la raison, l'orateur ne dissimulait pas que le malaise actuel de la société pouvait avoir sa cause dans l'abandon du christianisme, dans le mépris de ses préceptes, dans l'oubli de sa morale, et que *pour extirper le mal, il fallait rendre à la religion son empire, mais en évitant de retirer de dessous les ruines les abus qui l'avaient blessée, l'éclat mondain qui, sous la main de l'homme, avait altéré son divin éclat.*

Ces considérations le conduisaient à défendre les ministres du culte évangélique contre l'exagération des reproches dont alors ils étaient l'objet. Il le fit avec autant d'érudition que d'éloquence.

Les intimes raisons qui lui avaient fait entreprendre cette tâche se laissaient facilement entrevoir. Elles émanaient de son attachement profond et bien connu à la religion qui lui semblait menacée, et sans laquelle, selon les expressions d'un de vos organes, que depuis longtemps aussi nous n'entendons plus, « il ne voyait » rien de grand, de beau, de poétique et de touchant, ni » dans l'éloquence, ni dans les arts, ni dans la vie, ni » dans la mort. » Sa piété vive autant que sincère s'était alarmée de quelques récentes manifestations impies : il n'y avait pas longtemps que le divin culte avait reçu des outrages dans ses signes extérieurs et dans quelques-uns de ses ministres les plus éminents. Ce n'était que le fait d'un petit nombre d'hommes s'imaginant sans doute qu'une révolution nouvelle ne devait et ne pouvait s'ac-

complir sans quelque chose de semblable à ce qui s'était passé dans les temps de sa sœur aînée, où sous la hache de ses iconoclastes tombaient les divins symboles de la vie éternelle, pour faire place soit au plus hideux des instruments de la mort, soit à l'idole fardée qu'ils appelaient la raison et qui ne représentait que la folie. Mais ce délire et ces fureurs sont loin de nous, bien que nous ne soyons pas à l'abri de tous les égarements. Les adorateurs de la liberté commencent à comprendre qu'elle est fille du christianisme. Aujourd'hui M. Courvoisier ne puiserait pas dans les causes de ses dernières inquiétudes un langage analogue à celui que je rappelle. Je suis porté à croire qu'il ne considérerait pas comme très-efficaces, tous les moyens qui sont employés aujourd'hui pour rendre à la religion son empire. Mais ce qui me semble indubitable, c'est qu'en gémissant encore sur les sanglants orages d'une phase récente de nos annales, il se plairait du moins à reconnaître que le sentiment religieux et chrétien y domina l'effervescence populaire. Il aimerait à remarquer que les arbres de la liberté ne furent pas cette fois, comme la première, plantés par les mêmes mains qui renversaient les autels, et que les ministres de l'Evangile, appelés à bénir ces nouveaux emblèmes, purent, dans ces touchantes cérémonies, mêler à des clameurs enthousiastes de pieuses invocations et des paroles de fraternité. Sa voix redirait avec émotion ces mots d'un jeune démocrate, prononcés au moment où l'on transférait du château des Tuileries dans l'église de Saint-Roch, un riche morceau de statuaire, une grandiose figure du Rédempteur des hommes :

— « Chapeau bas, citoyens! inclinez-vous avec respect; » voilà l'image de notre divin maître! » Il serait non moins heureux de se souvenir que, malgré leur frénésie, les insurgés de juin se défendirent avec chaleur d'avoir fait couler le sang d'un illustre martyr du plus saint dévouement, frappé de mort sur une de leurs barricades.

Le trépas de M. Courvoisier vint inspirer à M. Genisset, alors votre secrétaire perpétuel, un de ses plus beaux mouvements oratoires. Je n'essaierai point de vous le rendre, Messieurs. C'est une de ces explosions de l'âme qui ne se produisent qu'une fois tout entières, et qui n'ont jamais de second retentissement; un de ces hymnes du cœur dont restent les notes, mais dont l'accent d'origine et de situation ne revient à personne. Jamais l'éloquent interprète de vos sentiments, toujours grave et religieux, toujours élevé dans le choix de ses expressions, toujours noble et mesuré dans son débit, ne s'était montré aussi solennel, aussi digne de son sujet. Hélas! c'était presque le dernier hommage qu'il rendait aux vertus patriotiques, à la puissance du talent, à la gloire d'une haute renommée. Lui-même devait bientôt descendre dans ce dernier asile, sur lequel il avait jeté si souvent les fleurs les plus brillantes, cueillies dans le champ des nobles inspirations.

Esprit nourri des plus pures traditions de l'antiquité, imagination vive et féconde, cœur aimant, profondément impressionnable, enthousiaste de patriotisme, âme ouverte à tous les généreux désirs, M. Genisset, depuis qu'il était devenu le dépositaire de vos archives, le clas-

sificateur de vos croissantes richesses, l'appréciateur officiel et permanent de vos tributs académiques, vivait surtout de votre propre existence. Vous savez quel soin pieux il mettait à recueillir les moindres productions de ses confrères, avec quel amour il les enregistrait, les mentionnait, les colorait dans ses analyses des plus heureuses nuances de son style, comme s'il eût voulu les environner toutes d'une auréole de gloire.

Dans ses considérations générales, il se plaisait à ne mettre en évidence que le beau côté de toutes choses, à montrer le progrès des sciences et des lettres dans leurs tendances vers l'amélioration de l'humanité. Il louait la philosophie d'abandonner ses voies incertaines, et de s'efforcer aujourd'hui de rapprocher l'homme de son principe et de sa fin. Il glorifiait l'histoire de secouer le joug avilissant des rivalités de partis et des intrigues de cour, pour replacer les nations et les peuples au premier rang de ce drame, dont ils font seuls tous les frais, et dont ils n'ont que trop souvent fourni la catastrophe; de consacrer enfin leurs droits, qu'elle avait longtemps mal interprétés ou tout à fait méconnus; de signaler les usurpations de la puissance, d'apprécier les concessions de la faiblesse, et de faire voir, au-dessus de tous les événements, cette Providence toujours active qui veille à l'accomplissement de ses desseins et de nos destinées, soit qu'elle châtie la licence par le despotisme, soit qu'elle ramène la liberté par les excès de la tyrannie.

Rêvant toujours le bien, heureux de l'apercevoir, il ne balançait pas à constater que la littérature cessant de sacrifier à la frivolité de l'esprit les croyances les plus res-

pectables, prenait une direction grave et sérieuse pour s'associer à tous les progrès de la raison et de l'honnêteté publiques. Il lui semblait entendre une voix suprême dire à la poésie : « Quitte les sentiers profanes où ton » inspiration s'épuise et s'égare; laisse à l'impiété son » froid langage et son impuissant délire, remonte à tes » premiers chants, sois religieuse comme Orphée, » sublime comme Pindare, pure comme les vierges » d'Aonie! » A son oreille la même voix disait aux beaux-arts : « Enfants du ciel, souvenez-vous de votre » illustre origine; ne prostituez point aux vices et à la » bassesse la dignité du talent et les dons du génie; » faites-les servir à immortaliser les bienfaiteurs du » monde, et que vos chefs-d'œuvre soient la récom- » pense de la vertu, la leçon et la gloire de l'humanité! » Et selon lui, cette voix divine n'était point méconnue, elle allait être de plus en plus écoutée, obéie. En lui les vœux de l'esprit comme ceux du cœur, se traduisaient en garanties de progrès et de paisibles conquêtes dans le beau comme dans la vérité; tout devenait pour son âme confiante au présent, souriante à l'avenir, une source de séduisantes espérances et de convictions généreuses.

Il y avait dans les pensées les plus habituelles de M. Genisset quelque chose de mystérieux et de prophétique. Tous les préambules de ses rapports annuels accusaient la prévision d'une grande crise sociale, dont il attendait une sorte de régénération universelle.

Chaque fois qu'il vous rendait compte des travaux de M. le comte de Sellon, l'un de vos associés correspondants, dont la mort est aussi venue glacer les chaleureux

élans vers des réformes que des contradicteurs plus calmes repoussaient comme prématurées, il le louait sans réserve de proclamer dans ses écrits la nécessité de l'abolition absolue de la peine de mort, comme s'il eût pressenti que bientôt ce châtiment extrême serait rayé de nos Codes pour les crimes politiques, et que des efforts seraient aussi tentés dans un avenir prochain, pour en faire décréter la suppression complète.

Lorsqu'au nom de l'Académie, M. Genisset félicita notre savant confrère, M. l'abbé Gousset, d'être appelé à l'évêché de Périgueux, il lui prédit que dans fort peu de temps il serait promu au siége pontifical de Reims. A ce présage il en ajoutait un autre appartenant au domaine de l'imprévu, tellement incroyable, que je n'ose l'articuler, et que, s'il se réalisait jamais, comme la plus grande partie de ses autres prédictions; il placerait son auteur au rang des inspirés les plus célèbres.

On avait plus d'une fois reproché à M. Genisset de se complaire excessivement aux louanges de ses confrères. Il semble qu'en approchant du terme de sa carrière, sa conscience se soit préoccupée du soin de justifier cette propension. C'est dans le dixième et dernier de ses rapports sur les travaux de l'Académie, que cette justification se trouve consignée, et il serait difficile à la critique la plus sévère de ne pas s'en contenter.

Dans un éloge, que personne n'accusera d'exagération, M. Pérennès vous a fidèlement retracé toutes les précieuses et brillantes qualités de M. Genisset. Il appartenait à son successeur immédiat dans les fonctions de secrétaire perpétuel, d'acquitter cette dette sacrée, à

laquelle se sont associés tous les membres de notre compagnie, par la plus juste solidarité.

La mémoire de M. Genisset a droit de ma part à un hommage tout personnel. Je n'ai jamais oublié qu'au lycée de Besançon, où je n'ai pu faire que des études incomplètes, il fut en quelque sorte mon professeur unique, celui qui par son extérieur aimable m'attira le plus promptement à lui, qui par son savoir-dire s'empara le plus sûrement de mon attention, celui dont les lumières rayonnèrent le mieux dans mon intelligence, celui pour qui j'avais conservé la plus vive sympathie. Permettez, Messieurs, qu'à l'exemple de M. Bailly, je m'écrie à mon tour : « O mon respectable maître! » recevez dans cette assemblée le tribut de ma recon- » naissance. Mon père fut mon premier guide; mais ce » fut vous dont la bonté, rivale de sa tendresse, tendit » à mon jeune âge une seconde main tutélaire. C'est » vous qui m'avez inspiré le goût du beau, en me faisant » partager votre admiration pour les touchants accords » de Virgile; et si j'ai pu cueillir quelques fleurs dans le » champ de la poésie, si quelques palmes s'y sont en- » lacées, si dans le sein même de cette Académie, dont » vous fûtes quelque temps l'honneur et l'âme, je suis » honoré d'un peu d'estime, c'est à vos encouragements » flatteurs que d'abord j'en suis redevable. »

Ici je m'arrête, Messieurs; j'en ai dit assez pour faire voir combien cruellement s'est vérifié chez nous le vers proverbial de La Fontaine :

« Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans. »

Et pourtant je n'ai montré que ses ravages les plus rapprochés de nous. Je n'ai rien dit des nombreux associés correspondants, dont elle nous a privés dans cette même période de vingt années, et dont plusieurs sont des célébrités européennes; étoiles radieuses qui d'une autre zone de lumière projetaient leur éclat sur votre modeste pléiade, et qui ont dû s'éteindre dans leur centre habituel de gravitation. Je n'ai fait que tresser une guirlande funéraire en l'honneur de nos résidants, de nos confrères les plus intimes; j'en ai fait ressortir quelques fleurons choisis; j'en ai rapproché les deux extrémités pour en former une couronne. Mais quant à la place que cette couronne doit occuper, elle est loin d'atteindre à la hauteur du mausolée qui, pour certains noms, s'est érigé dans mes souvenirs et dans mon cœur.

RAPPORT DE M. PERRON,

Secrétaire perpétuel,

SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE.

Messieurs,

Je ne connais pas de plus difficile problème que celui de faire un rapport sur des travaux qui n'existent pas; le plus habile y échouerait. N'exagérons rien cependant; si notre Académie semble sommeiller, quelques signes de vie littéraire et scientifique viennent de temps à autre prouver que son sommeil n'est point un sommeil de mort. Mais qu'est devenu ce temps heureux de tranquille fécondité où votre secrétaire perpétuel n'éprouvait d'autre embarras que celui de choisir, parmi les œuvres de ses confrères, celles qui méritaient le mieux l'attention et la reconnaissance publique? Ce n'étaient point alors seulement quelques minces brochures ou des articles fugitifs, c'étaient de nombreux volumes, de larges et solides assises ajoutées chaque année par l'Académie au monument qu'elle est chargée d'élever au profit et à la gloire du pays. Mais pourquoi répéter mes tristes lamentations? Si une fausse honte ne doit pas nous faire cacher notre pénurie, il est bon de ne pas l'étaler trop souvent; la malignité pourrait s'y méprendre et taxer d'impuissance

un repos momentané, qui n'est dû qu'aux circonstances, et que votre zèle, Messieurs, saura bientôt rendre fécond.

D'ailleurs le mal dont je me plains ne nous frappe pas seuls ; malheureusement pour les lettres et heureusement pour la réputation de notre société, ce mal est général, je dirais presque universel. Interrogez les échos de la renommée ; quelles grandes œuvres ont paru dans ces derniers temps ? Toutes les Académies de province semblent mortes ; l'Académie française elle-même n'a guère révélé son existence que par ses concours publics et ses réceptions solennelles. Et comment n'en serait-il pas ainsi au milieu de circonstances et en présence d'un avenir qui tiennent la terre entière dans une anxieuse attente ? Le monde politique lui-même, où toute l'activité de l'esprit humain semble concentrée, qu'a-t-il produit ? du bruit, des ruines, beaucoup de ruines et de bruit. Où sont ses œuvres d'organisation et de vie ? depuis deux ans il les promet ; loin de les avoir enfantées, il est douteux qu'elles soient déjà conçues. Et cependant c'est vers l'horizon politique que tous les yeux sont tournés et toutes les oreilles tendues :

Conticuere omnes intentique ora tenebant.

Il est vrai que si les œuvres manquent les paroles abondent : jamais on n'en a fait une aussi prodigieuse dépense que depuis qu'il est permis à tout le monde de se mêler de la chose publique. Sur ce vaisseau de l'Etat, ou plutôt, pour employer la maligne expression d'un de nos confrères, sur ce *radeau* chargé de nos destinées, chacun parle, chacun s'agite, chacun prétend mettre la main au

gouvernail. Les uns veulent jeter à l'eau ceux qui l'ont ainsi lancé à l'aventure sur une mer sans rivage; les autres, nouveaux Christophes-Colombs, moins peut-être le génie et la foi, s'obstinent à la recherche d'un monde inconnu. Cependant la frêle embarcation qui porte la France et sa fortune, tantôt battue par les vents contraires, tantôt engourdie dans un calme plat, semble tourner sur elle-même et menace de s'engloutir au milieu des abîmes avec ceux qui la montent.

Les Académies n'ont pu échapper au sort commun. Embarquées avec tout le reste sur ce dangereux navire, leurs membres ont beau s'y montrer les plus pacifiques et les plus dociles des passagers, comment ne seraient-ils pas émus de tout le bruit qui se fait autour d'eux, comment ne partageraient-ils pas l'anxiété générale ? Le Camoëns composa, dit-on, son poëme au milieu des tempêtes; mais tous ne sont pas des Camoëns, et les véritables tempêtes de l'océan ne sont rien en comparaison de notre tempête sociale.

Si je cédais à son souffle, me laissant porter sur la mer orageuse de la politique, les matériaux d'un rapport m'arriveraient en foule; plusieurs de nos confrères y ont joué et y jouent encore un rôle qui n'a pas été sans éclat. Que n'aurais-je pas à dire si je voulais retracer les phases si diverses de la vie de cet homme éminent qui, naguère au faîte de la puissance et de la popularité, est tombé, sans descendre, dans les bras de sa véritable gloire, n'ayant perdu de toutes ses couronnes que la seule qui ne fût pas faite pour son noble front, parce qu'elle dépend des capricieuses volontés de la foule. Après avoir eu

l'insigne honneur de gouverner son pays et d'arrêter, trois fois en quelques jours, par la seule puissance de sa parole, le flot sanglant qui menaçait de déborder sur la France, après de véritables travaux d'Hercule qui eussent épuisé tout autre à sa place, il est rentré dans sa retraite, où il a retrouvé avec de nouvelles forces une merveilleuse fécondité. Quelques mois ont suffi à son intarissable génie pour enfanter de nouvelles œuvres, rééditer les anciennes, et créer, comme en se jouant, cette publication mensuelle, où les plus hauts problèmes de la politique sont résolus avec cette hauteur de vues, cette majestueuse simplicité de style qui n'appartiennent qu'à lui, et qui font de sa publication le meilleur *Conseiller du peuple*. Les idées et la conduite politique de M. de Lamartine échappent à notre appréciation, mais comment se défendre d'un légitime orgueil au spectacle de cette prodigieuse puissance du génie; comment ne serions-nous pas doublement fiers de pouvoir compter dans notre société un homme aussi extraordinaire.

Son rival dans la poésie et qui commence à le devenir dans l'éloquence, notre illustre compatriote, M. Victor Hugo, paraît avoir abandonné depuis quelque temps ces grandioses et vigoureuses créations dans lesquelles son génie novateur semblait se complaire; les luttes politiques l'absorbent tout entier. Il y a grandi, et quel que soit le jugement porté sur la valeur de ses principes, sur la légitimité de ses convictions, on ne peut s'empêcher d'admirer l'ampleur de sa pensée et la richesse de couleurs dont il sait la revêtir. Le nom de M. V. Hugo a retenti dans trois circonstances solennelles; au congrès de la paix,

dans les affaires de Rome, dans la discussion récente sur la liberté de l'enseignement : deux discours et une manifestation. Les discours ont fait grand bruit, comme tout ce qui vient d'un homme hors ligne ; déchirés par les uns, applaudis à outrance par les autres, chacun les a appréciés selon le type de ses idées ou de ses passions. Il ne nous appartient pas de les juger, ce ne sont rien moins que des discours académiques.

Nous en dirons autant de l'étrange manifestation qu'on a appelée le Congrès de la paix, et que M. Victor Hugo a présidée. En voyant ces candides enfants du bon abbé de Saint-Pierre, graves et calmes apôtres de la paix à *tout prix, partout et toujours,* siéger au milieu d'une ville fumante encore du sang versé par la plus horrible guerre civile, en pensant au bombardement des villes de l'Italie, aux luttes sanglantes de la Hongrie, de l'Allemagne, à toute cette fermentation de haine qui se cache au fond des cœurs, de bons esprits ne pouvaient se défendre d'un certain étonnement ; il leur semblait voir de tendres agneaux prêchant la concorde au milieu de loups affamés. D'autres cependant croyaient y saisir un heureux symptôme de la future alliance des peuples, des conquêtes de cette charité chrétienne qui doit. dans un jour désiré, faire comprendre enfin à tous les hommes qu'ils sont frères, et que le plus grand de tous les crimes est de verser le sang de leurs frères.

Ces deux illustres rivaux, M. Victor Hugo et M. de Lamartine, comptent tous deux un rival dans un autre de nos confrères, un grand orateur, M. de Montalembert. Mais s'il y a entre eux parité de talent, il y a sur tout le

reste opposition radicale. Attelés tous trois au char de l'Etat, s'ils le tirent avec une égale puissance, c'est dans un sens contraire, les deux premiers cherchant à l'entraîner dans la carrière inconnue de l'avenir, le dernier s'efforçant de l'arrêter ou de ralentir sa marche. Nous pouvons bien, avec tous ceux qui ont entendu l'orateur catholique, admirer l'éclat et la richesse de sa parole, la sincérité de sa foi et la noblesse de son caractère; mais il ne nous appartient pas plus de juger ses doctrines que nous n'avons jugé celles de ses rivaux.

Le terrain de la politique est trop brûlant pour les Académies; elles ne pourraient sans se perdre y poser un pied téméraire. Rien n'est plus sage que la règle qui le leur défend. Que deviendrait cette douce confraternité qui en unit les membres, si le paisible asile de leurs travaux se changeait en une arène de luttes bruyantes et passionnées? Dieu les préserve de ce malheur! Qu'elles soient toujours le terrain neutre ouvert à tous les partis; qu'elles restent, à défaut de ces cloîtres où l'on se mettait à l'abri des orages du monde, l'asile hospitalier où tous puissent se donner la main; que, pareilles au drapeau national, elles réunissent nos différentes couleurs dans une symbolique et patriotique unité!

C'est pour rester fidèle à cette règle que jusqu'ici je me suis abstenu de vous entretenir des recherches auxquelles se livre, depuis plusieurs années, un de vos confrères, pour recueillir les matériaux d'une histoire de la révolution en Franche-Comté. Son travail, doublement patriotique, puisqu'il intéresse à la fois la France et notre chère province, aura tout l'intérêt qui s'attache au

drame immense de la Révolution française, dont il doit, bien que sur un théâtre resserré, retracer les grandes scènes et faire revivre les principaux acteurs. En reportant sa pensée sur ces caractères si fortement trempés, hommes politiques, généraux illustres, héroïques soldats, qui répondirent chez nous à l'appel de la France, on ne peut se défendre d'une triste comparaison. Que les temps sont changés! combien semblent dégénérés les descendants de ces hommes énergiques! combien sont mesquines nos luttes intérieures, en comparaison de leurs combats de géants! Qu'était alors l'intérêt personnel en présence du grand intérêt national? qui eût osé revendiquer les droits de l'individu sur ceux de la patrie? quelle place restait-il alors dans les âmes à cet indigne sentiment qu'on appelle la peur? Nul ne voyait que le pays : sa régénération, son salut, sa gloire, tel était le but, la noble aspiration de tous les cœurs. L'élan sublime de 92 ne fut nulle part plus énergique, plus enthousiaste que dans notre héroïque province. Comment ne pas éprouver un profond attendrissement quand on se retrace cette terrible époque où la patrie, la mère commune de tous les Français, les arrachait à leurs autres mères pour se composer de leurs poitrines généreuses un bouclier contre l'étranger. C'était partout des scènes du plus ardent patriotisme. On peut juger de ce qui se passait en Franche-Comté par ce que l'on voyait alors à Paris, dans toute la France. M. Michelet en a tracé le tableau avec une rare vivacité de couleurs dans le quatrième volume de son Histoire de la révolution. Danton y joue un rôle, le seul malheureusement

qui couvre d'un peu de gloire la mémoire de cet effrayant tribun. Je regrette que le temps ne me permette pas de mettre sous vos yeux ce passage; jamais il ne fut plus utile qu'à notre époque de reproduire les exemples du dévouement patriotique.....

Nous trouvons encore quelques-uns de nos confrères dans la carrière politique. Le représentant, M. Lélut, a payé sa part de la dette que l'Académie des sciences morales et politiques dont il est membre avait contractée envers le pays, en lui promettant une série de publications destinées à populariser d'utiles vérités. M. Lélut a composé dans ce but deux petits livres, un sur l'hygiène du peuple, un autre sur l'égalité, tous deux écrits avec cette simplicité qui n'exclut ni la noblesse ni l'élégance, mais qui doit être le caractère distinctif des ouvrages adressés aux masses. Comme médecin en chef de la Salpêtrière, et depuis longtemps habitué à prodiguer ses soins aux malheureux, M. Lélut pouvait mieux que personne donner aux pauvres, aux paysans, aux ouvriers, d'utiles conseils pour conserver ou rétablir leur santé. Son petit livre sur l'*Egalité*, sans offrir rien de bien neuf pour le fond des idées, est rédigé avec une rare sagesse, une intelligence vraie des conditions humaines et, ce qui vaut mieux encore, un véritable amour du peuple.

A côté de M. Lélut, sur les mêmes bancs de l'Assemblée législative, M. Demesmay continue à défendre la conquête qu'il a faite sur le trésor public en faveur de l'agriculture. Ce zèle ne saurait étonner : la réduction de l'impôt du sel est l'œuvre de notre compatriote, elle

porte son nom, c'est véritablement sa fille. Comment l'abandonnerait-il dès ses premiers pas dans la carrière économique? Le fisc est toujours là, prêt à ressaisir sa proie, si rien ne la protégeait. M. Demesmay a pris le meilleur moyen de la défendre; c'est non-seulement de montrer ses bienfaits, mais encore de prouver que, si on n'y touche pas, que si on la laisse tranquillement porter ses fruits, le trésor n'y perdra rien.

Deux des pensionnaires de notre Académie, qui faisaient partie de l'Assemblée constituante, n'ont pas eu l'honneur d'être continués à l'Assemblée législative, sans que cependant ni l'un ni l'autre eussent sérieusement démérité aux yeux de ceux qui les avaient choisis; M. Mauvais n'avait pas cessé d'être le conservateur de l'ordre, pas plus que M. Proudhon n'avait abandonné son rôle de démolisseur. Nouvel exemple des caprices populaires; l'idole du jour est brisée le lendemain. C'est pour cela sans doute que les échecs politiques ne sont guère plus à craindre que le succès ne vaut la peine d'être ambitionné. D'ailleurs, que pouvait faire M. Mauvais, avec toute sa science, au milieu des orages de nos assemblées? quel rapport rencontrait-il entre nos révolutions politiques si désordonnées et les révolutions si régulières des astres, dont il est habitué à calculer les phases, à contempler la sublime harmonie? *L'Observatoire* était sa place : l'oubli de ses compatriotes la lui a rendue; qu'il la garde dans l'intérêt de la science et de sa renommée.

Son maître, son protecteur, l'illustre Arago, que notre Académie compte aussi parmi ses membres, avait

éprouvé, sur un plus grand théâtre encore, combien la science et la vraie gloire gagnent peu à descendre ainsi des cieux sur la terre. Rarement le génie, habitué aux spéculations de la pensée, réussit à se plier à la pratique des affaires : Monge et Laplace en étaient d'éclatants exemples. Ces deux savants n'ont fait que passer au ministère; mais quelques semaines leur avaient suffi pour désorganiser la marine française. Leur gloire n'en a point souffert, parce que l'équitable postérité a oublié leur triste rôle politique pour ne se souvenir que de leurs immortels travaux. Ainsi a-t-elle fait pour tant d'autres dont le génie s'était fourvoyé. Que sert à la mémoire de notre grand Cuvier d'avoir siégé au conseil d'Etat, et à celle de Jouffroy d'avoir été député de Pontarlier? ce qu'a servi à la gloire de Voltaire son titre de gentilhomme de la chambre.

M. Proudhon n'avait rien à gagner dans les fonctions politiques, rien à perdre en les quittant. Il n'a parlé qu'une fois à la précédente Assemblée, et tout son talent d'écrivain n'a pu le sauver de l'échec oratoire que l'on sait. Sa place est dans son cabinet, ce cabinet fût-il une prison; son arme est une plume; sa mission, celle qu'il se donne et qu'il tient peut-être sans s'en douter de plus haut, sa mission est de faire des ruines; non la ruine de ces immortels principes qui bravent tous les efforts destructeurs, mais de ces prétendues doctrines sociales, dans lesquelles notre pensionnaire n'est entré que pour les bouleverser de fond en comble. Personne mieux que le socialiste Proudhon ne pouvait en montrer le vide, les contradictions, les erreurs et les absurdités. Après les

avoir jetées à terre, sous les coups redoublés de son inflexible logique, sa mordante ironie et son insultant dédain les couvrent chaque jour de ce ridicule qui achève de tuer et dont on ne se relève pas. Service éminent à la société que lui seul peut-être pouvait rendre à ce point, et qui compense bien des erreurs! Chacun a pris part au rire immense produit par cette question de M. Proudhon à l'auteur de la triade : « Dis-nous, grand pontife » de la Trimourti, pourquoi un chariot a quatre roues, » tandis qu'une marmite n'a que trois pieds? »

Que Dieu maintienne M. Proudhon dans cette voie; ce serait grande imprudence aux conservateurs de l'en faire sortir. Aussi n'est-ce pas pour l'en détourner que notre confrère, M. Tissot, professeur de philosophie à la faculté de Dijon, a voulu se charger de réfuter son fameux livre contre la *propriété*. M. Tissot comme M. Thiers, comme M. de Montalembert, a pris M. Proudhon au sérieux; il a cru que, malgré les nombreux écrits contradictoires dont le livre de la *Propriété* a été l'objet, il y avait encore place pour une réfutation approfondie; il l'a faite avec cette pénétration et cette rigueur de logique qui caractérise son talent éminemment franc-comtois. Ce n'est pas d'aujourd'hui que notre province offre l'exemple de ces luttes de la pensée entre ses propres enfants. S'il lui a été donné de produire les plus étranges originalités, les réformateurs les plus excentriques, elle suscite presque toujours de son sein fécond des logiciens puissants, vigoureux défenseurs du sens commun et de la vérité.

Les autres pensionnaires de l'Académie continuent de

se montrer dignes de la distinction dont vous les avez honorés. Le statuaire M. Petit commence à marcher de pair avec nos premiers artistes. Grâce à la recommandation de notre nouveau confrère, M. Bixio, que l'on est sûr de trouver toujours quand il y a une bonne œuvre à faire, une preuve de dévouement à donner à son pays adoptif, M. Petit a obtenu du gouvernement d'exécuter une des statues monumentales qui doivent décorer la façade de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Le titulaire actuel de la pension Suard continue de se livrer avec ardeur aux travaux mathématiques, où ses succès antérieurs lui ont mérité l'honneur de votre choix. M. Bourgoin n'est pas un de ces esprits médiocres et serviles pour qui les routes battues sont les seules voies de la science; il veut à force de travail s'ouvrir des voies nouvelles, il se croit sur la trace de découvertes importantes, et si on s'en rapporte aux encouragements qu'il reçoit des princes de la science à Paris, tout fait espérer que les efforts de notre pensionnaire aboutiront à de sérieux résultats.

Parmi les membres correspondants de l'Académie, ceux qui restent au centre de nos orages politiques, profitent de leurs loisirs pour continuer les œuvres qu'ils avaient entreprises et en préparer de nouvelles. M. l'inspecteur-général Cournot ne laisse point passer une année sans quelque publication savante; M. Dalloz poursuit le recueil immense de notre législation, et M. Pouillet va reprendre, avec cet enseignement où il excelle, les travaux scientifiques qui lui ont valu sa réputation européenne. M. Pouillet a été frappé l'année dernière d'un

malheur irréparable, la perte de son fils, que nous avons tous vivement ressentie, et d'une destitution qui, pour un homme de la valeur de M. Pouillet, ne lui a été sensible qu'à cause du reproche de faiblesse dont elle semblait être accompagnée. Notre confrère s'en est amplement justifié aux yeux du public. Que pouvait-il seul contre les insurgés du 13 juin? Il est facile de répondre par le fameux : *qu'il mourût!* mais encore fallait-il avoir affaire à des gens qui voulussent sa mort.

M. Ad. de Circourt a publié cette année une série de lettres sur la politique étrangère, qui attestent son talent d'observateur et son intelligence de la diplomatie. M. l'abbé Gerbet, aujourd'hui professeur en Sorbonne, continue de travailler à son important ouvrage la *Rome chrétienne,* et M. l'abbé Receveur a terminé son *Histoire universelle de l'Eglise,* dont j'ai eu plusieurs fois déjà l'heureuse occasion de relever le mérite. M. Gousset, présumant, à l'imitation de plusieurs évêques, de la liberté religieuse qui doit régner en république, et sans attendre celle que le gouvernement se croyait encore en droit d'accorder, a tenu à Soissons les grandes assises de l'antique église de Reims. Ces conciles provinciaux auront sans doute pour effet de retremper le zèle et de fortifier la discipline. Les actes du concile de Soissons seront rédigés par le savant prélat qui les a inspirés en y présidant; c'est assez dire qu'ils réuniront la double autorité de la religion et du talent.

Les circonstances politiques ont aussi fait, à notre associé correspondant, M. Marquiset, des loisirs que l'activité naturelle de son esprit ne laisse pas inoccupés.

Bientôt nous verrons de nouveaux produits de sa plume élégante et facile. Mais qu'il me soit permis de rappeler ici cette notice si touchante de simplicité et de vérité que l'amitié lui a fait consacrer à l'héroïque colonel du génie, M. Petit, dont toute la ville a suivi naguère les funérailles, et dont la mort glorieuse a trop tôt couronné une vie toute dévouée à la science et à son pays.

Malgré l'universelle torpeur, il nous reste encore quelques travaux à signaler. Nos confrères de la section des sciences continuent dans leur laboratoire leurs savantes recherches et leurs habiles expériences sur un monde, dont heureusement les bouleversements politiques n'altèrent jamais la constante régularité. M. Person, après avoir signalé la loi relative aux différentes quantités de pluie qui tombent de hauteurs inégales, a publié un curieux travail sur la *chaleur latente de fusion*. M. Deville est parvenu, à force d'ingénieuses combinaisons, à découvrir la matière qui donne à l'acide nitrique ou *eau forte* ses propriétés si remarquables. Enfin M. Grenier continue l'importante publication de la *Flore française*, après avoir mis au jour le *Guide du voyageur dans les Alpes*, dont il vous a lu l'année dernière un fragment si intéressant.

Dans un ordre d'idées bien différent, l'Académie a le bonheur de posséder un homme dont la vie toute de dévouement offre le plus parfait modèle de la charité chrétienne. Que pèse le talent en présence d'une telle vertu? Cependant M. l'abbé Busson ne laisse pas le sien oisif; sa plume féconde revêt toutes les formes pour

fournir sans cesse de nouveaux aliments à la piété, pour défendre la religion et la faire aimer.

M. le notaire Clerc publiera cette année un nouvel ouvrage, destiné à rendre vraiment utiles les examens de capacité auxquels sont soumis les aspirants au notariat. Dans une série méthodique de demandes et de réponses, il passe en revue les lois organiques du notariat, les matières du Code civil, une partie du Code de procédure et de commerce, les lois de l'enregistrement, du timbre et des hypothèques. Le talent d'écrire, dont notre honorable confrère a déjà donné tant de preuves, est un sûr garant que son ouvrage réunira toutes les qualités d'un livre véritablement classique.

M. le conseiller Ed. Clerc va publier incessamment la seconde édition du premier volume de son *Histoire de la Franche-Comté,* à laquelle il consacre depuis si longtemps ses veilles laborieuses. Grâce à son zèle infatigable, ainsi qu'à celui des membres de la commission dont il est le président, notre ville voit enfin fixée dans ses murs une science qui jusqu'ici avait été abandonnée aux recherches isolées des amateurs; l'archéologie a pris place dans les vastes salles de notre musée. Déjà riche de collections précieuses, elle agrandira ses trésors par la générosité de la ville et des particuliers; elle répandra le goût des recherches historiques, et contribuera à la conservation de ces antiques monuments, de ces précieux débris d'un passé qu'il importe tant de ne pas laisser périr.

Notre province abonde en souvenirs de l'antiquité. L'ignorance et l'insouciance des générations passées en

ont détruit ou laissé perdre un grand nombre; il était plus que temps de prendre des mesures pour sauver ce qui reste. Le meilleur moyen était sans contredit la création d'un musée archéologique au centre de la Franche-Comté, dans sa vieille capitale, où chaque jour de nouvelles fouilles font découvrir des richesses nouvelles. Ainsi placé, ce musée sera le trésor archéologique de toute la province, en même temps qu'il servira d'exemple et d'encouragement pour des recherches ultérieures.

Le conseil municipal de Besançon et le conseil général du département en ont compris l'importance; non contents de recommander le musée à l'attention publique, ils lui ont assuré des ressourses pour augmenter ses collections. Leur appel a été entendu; déjà un généreux propriétaire du Jura nous a envoyé, à ses frais, les précieuses inscriptions retrouvées sur les bords du lac d'Antre, et la ville de Luxeuil a promis, par décision de son conseil municipal, de faire hommage à notre musée des plus beaux monuments funéraires trouvés dans son enceinte.

Cet exemple sera suivi : les autres villes de la province, les amateurs eux-mêmes comprendront toute l'importance d'un musée central pour la Franche-Comté, et l'inutilité de ces collections particulières aussitôt dispersées que formées. Le goût pour l'étude de l'antiquité, le respect de ses nobles vestiges se répandra, et nous pourrons ainsi retrouver peu à peu, sinon toutes les pages cachées de notre histoire, du moins une grande partie de ses caractères.

La commission archéologique et son digne président ont donc rendu au pays un nouveau service dont l'Académie se plaît à les féliciter.

Un de nos confrères qui s'occupent avec le plus de zèle de la recherche des monuments antiques, est M. l'architecte Marnotte. Son habile pinceau les fait revivre avec une rare fidélité. Il vient encore d'en découvrir un nouveau dans un modeste village de la Haute-Saône : c'est une petite chapelle cachée à Etuz, et qui renferme, comme la chapelle de Pesmes, de précieux morceaux d'architecture et de sculpture de l'époque de la renaissance. M. Marnotte les a dessinés, et en a fait l'objet d'un Mémoire qu'il doit bientôt vous communiquer.

L'activité savante de M. Duvernoy ne connaît pas les glaces de l'âge. Il vient de mettre au jour un de ces ouvrages que lui seul peut tirer des trésors de son inépuisable érudition. Le Mémoire sur la *mouvance du comté de Bourgogne* est accompagné de deux cent trente-six pièces historiques qui lui servent de preuves. Ces travaux ne ralentissent point son zèle pour la publication des *papiers d'Etat du cardinal de Granvelle,* dont il est depuis quelque temps exclusivement chargé. Si ce recueil monumental marche si lentement, il ne faut en accuser que la pénurie du trésor qui ne peut tenir que difficilement les promesses et le devoir de la république envers les lettres. Chacun le sait ; les plus belles révolutions coûtent fort cher, et presque toujours les finances de l'Etat sont les dernières à se ressentir des avantages qu'elles produisent.

En l'absence si regrettée de notre maître à tous, du

chef vénéré de cette société, le quatrième volume des *Documents historiques pour servir à l'Histoire de la Franche-Comté* n'a pu paraître. L'Académie y a suppléé par un travail d'une importance peut-être plus grande encore. Sur la proposition de notre confrère, M. Loiseau, vous avez ouvert sur toute la province une enquête dans le but d'en connaître la situation morale, agricole et industrielle. Déjà plus de quarante mémoires vous sont parvenus, et votre commission, qui en a fait une analyse scrupuleuse, a eu le bonheur d'en signaler plusieurs de fort remarquables. Bientôt, dans un rapport d'ensemble, elle en présentera les précieux résultats au public.

Si les travaux de l'Académie ont laissé beaucoup à désirer, jamais, par compensation, nos concours n'ont été plus riches, soit par l'abondance des mémoires envoyés, soit par le talent des concurrents. Vous avez eu le bonheur de voir deux de vos couronnes méritées par de jeunes compatriotes, dont l'un, M. Richard-Baudin, est devenu votre associé; dont l'autre, M. le docteur Druhen, nous a révélé un talent que l'Académie sera heureuse de signaler et d'encourager encore.

Messieurs, dans chacun de mes rapports, j'ai la douleur d'enregistrer de nouvelles et bien regrettables pertes pour notre société. L'année dernière a été encore signalée par la mort de deux de nos correspondants, M. le représentant Cordier, du Jura, et le vénérable M. Roux de Rochelle. Nous n'avons à déplorer que la mort d'un seul de nos titulaires; mais quelle perte que celle d'un homme tel que M. de Rotalier! Comment

remplacer, je ne dis pas ce talent, qui allait grandissant et se fortifiant chaque jour, mais ce zèle ardent pour vos travaux et votre renommée, cette hauteur de vues, cette charmante cordialité, cette droiture inflexible de jugement, cette douce impartialité sur les personnes et sur les choses, ce généreux patriotisme qui lui faisait placer le dévouement à la France bien au-dessus des combinaisons des partis. En vous associant à la pieuse pensée de ses amis, qui ont voulu consacrer un modeste monument à sa mémoire, vous avez assez prouvé, Messieurs, que vous saviez apprécier ses éminentes qualités, et combien vous a été sensible le coup inattendu qui nous a frappés ainsi que sa famille.

Pour vous parler dignement de M. Cordier, je ne saurais mieux faire que de citer quelques lignes d'une notice consacrée à sa mémoire. Après avoir retracé sa double carrière d'ingénieur et d'homme politique, l'auteur ajoute : « M. Cordier avait au plus haut degré l'a-
» mour de son pays. Cet amour était en lui un culte
» religieux auquel il consacrait sans réserve son temps,
» sa fortune et ses éminentes facultés. Il s'était donné la
» difficile et laborieuse mission d'implanter en France
» le régime libéral des travaux publics, auquel l'An-
» gleterre et les Etats-Unis ont dû et doivent encore la
» croissante prospérité de leur commerce. Il espérait y
» parvenir à force de persévérance et de sacrifices. Mais
» il semait sur une terre ingrate. Il est mort à la
» peine.

» Caractère antique, républicain de nature autant
» que par principes, d'une simplicité élevée, d'une in-

» tégrité parfaite, M. Cordier emporte les regrets de
» tous ceux qui ont eu avec lui des relations, même
» passagères. »

L'abrégé de la vie de M. Roux de Rochelle a été non moins dignement retracé par un de ses amis : « Né au
» pied du Jura, dans une famille honorée, M. Roux de
» Rochelle suivit d'abord la carrière des armes. Inter-
» rompu dans cette voie par la révolution de 1789, il
» accepta, sous l'empire, des fonctions diplomatiques.
» Ministre plénipotentiaire à Hambourg, et plus tard
» aux Etats-Unis, il revint en France après les événe-
» ments de 1830, et, de ce jour, les sciences et la lit-
» térature, qui avaient fait longtemps les charmes de
» ses loisirs, devinrent l'occupation de sa vie. Il avait
» servi dans le régiment de Champagne, il en écrivit
» l'histoire; il avait habité les villes Anséatiques et
» l'Amérique du nord, il en retraça les annales. Plus
» tard, il donna une Histoire de l'Italie. Le poëte, chez
» lui, marchait de pair avec l'historien. Dans ses nom-
» breux ouvrages en vers, la pureté du dessin s'allie
» constamment à la facilité mélodieuse et souvent au
» noble éclat du style. Plusieurs compositions drama-
» tiques d'un genre élevé, des écrits légers, pleins de
» charme, complètent l'œuvre poétique de notre con-
» frère. »

A sa mort, on a recueilli de lui une belle parole. Quand il sentit l'instant fatal approcher, comme ses amis se flattaient de le conserver encore : « Non, dit-il, en
» souriant, je ne m'abuse pas; mais j'ai vécu quatre-

» vingt-deux ans, et je ne puis me plaindre de la part
» que Dieu m'a faite. »

Notre confrère, M. Gindre de Mancy a consacré à la mémoire de son compatriote une élégie touchante, que je serais heureux de citer, si le temps ne m'avertissait de finir.

L'inépuisable fécondité de notre province vous permet heureusement de réparer vos brèches.

A la place d'un poëte, vous avez nommé un autre poëte, M. Richard-Baudin, que ses nombreuses couronnes académiques désignaient à votre choix; à la place d'un savant, vous avez pu mettre un autre savant, M. Ebelmenn, directeur de la manufacture nationale de Sèvres, et qui voit s'ouvrir devant lui la plus brillante carrière. Une élection récente a ouvert les portes de l'Académie à M. le docteur Bonnet, dont le zèle pour les progrès de l'agriculture, et l'activité qu'il met à propager l'enseignement de la première, de la plus utile des industries, méritaient depuis longtemps cette marque de votre estime et de vos sympathies. En admettant aussi dans vos rangs le sous-bibliothécaire de la ville, M. Guénard, vous avez non-seulement prouvé le cas que vous faites de l'élève d'un maître comme M. Weiss, mais vous avez voulu récompenser la science du bibliographe et encourager les utiles recherches d'un nouvel historien pour notre province. M. l'abbé Besson qui, par ses nombreux succès dans vos concours, avait en quelque sorte forcé les portes de notre société, a dû quitter la classe des correspondants pour prendre la place qui lui est réservée

parmi les académiciens résidants. L'activité féconde de notre jeune confrère, le rare talent d'écrire dont il donne chaque année de nouvelles preuves, vous le font justement considérer comme une acquisition précieuse. Il lui appartient mieux qu'à personne de retracer les talents et les vertus de l'homme si regrettable qu'il semble appelé à remplacer.

Messieurs, l'année dernière, en terminant mon rapport, j'exprimais l'espoir que celle qui s'ouvrait serait féconde en travaux importants. Hélas! nous en sommes encore une fois réduits à espérer! Mais pourquoi nous plaindre; l'espérance est une si belle chose! Espérons donc que la moisson, qui nous est promise dans le champ des sciences et des arts, ne perdra rien de son abondance pour avoir été cachée deux ans sous le sillon!

ÉPIGRAMMES,

PAR M. AUG. DUSILLET.

Messieurs,

Dans une de nos précédentes réunions (1), vous accueillîtes avec indulgence quelques rimes que j'appelais des épigrammes, selon l'ancienne acception du mot, et sans y attacher précisément aucune idée satirique. En voici d'autres, inoffensives comme leurs aînées, et pour lesquelles j'ai besoin de votre bienveillance ordinaire; car, je ne me le dissimule point, la lecture d'une série de couplets détachés et sans liaison entre eux, doit fatiguer bien vite l'attention et l'oreille, quelque effort que l'on fasse pour en atténuer la monotonie. Essayons toutefois, et commençons par un court apologue.

L'oison et l'aigle ont des ailes tous deux;
Mais chacun d'eux
S'en sert à sa manière.
L'aigle, c'est le poëte au vol audacieux,
Qui plane au haut des cieux;
L'oison, c'est le rimeur qui court dans une ornière.

Le pis est que chacun peut se tromper sur la nature

(1) Voyez le compte-rendu de la séance publique du 28 janvier 1847.

de ses propres ailes, grâce aux illusions de l'amour-propre.

L'amour-propre, qu'est-il? un conteur monotone,
Dont l'accent assidu, dont la voix au doux son,
Nous berce incessamment, jeune ou vieux nourrisson.
Hiver, été, printemps, automne,
C'est toujours la même chanson.

Heureux si cette voix perfide ne nous fait pas méconnaître un précepte dont l'oubli porte malheur à tant de jeunes écrivains!

Quand le génie, au bras puissant,
Jette au moule une œuvre sublime,
Qu'il craigne d'y porter la lime
Et d'éteindre, en la polissant,
De ses aspérités l'éclat éblouissant.
Mais pour un qu'inspira le souffle du génie,
Combien n'ont que du goût, du talent, de l'esprit!
Artistes moins heureux, la raison vous prescrit
Un peu plus de cérémonie.
Vous composâtes hier, corrigez aujourd'hui,
Vous vous occuperez demain du polissage.
Le temps jaloux, a dit un sage,
Respecte rarement ce qu'on a fait sans lui.

Encore un précepte littéraire :

Combien je hais ce babillage,
De sons vides de sens romantique assemblage !
O vous tous, orateurs, poëtes, écrivains,
Soyez concis et clairs; point d'ornements futiles;

Evitez l'embarras des phrases inutiles,
Ou, pour plaire et toucher, vos efforts seront vains.
Un mot peut inspirer ou la joie ou l'alarme,
Faire éclore un sourire ou jaillir une larme;
Délayez; et pour prix d'un long raisonnement,
Vous n'aurez qu'un long bâillement.

Quelques mots, Messieurs, sur l'instabilité de la fortune, sujet rebattu, mais qui ne manque pas d'un certain à-propos :

Rien n'est durable
Sous le ciel.
D'heureux on devient misérable ;
Puis soudain un Dieu secourable
Dans notre coupe, au lieu de fiel,
Verse le miel.
Rien n'est durable
Sous le ciel.
Quand le malheur t'éprouve, espère ;
Mais lorsqu'à tes vœux tout prospère,
Ami, prends garde au lendemain.
Revêts ta force et ton courage.
Après le beau temps vient l'orage,
Pour la leçon du genre humain.

Même sujet :

Prudent navigateur qui, sur la mer du monde,
Vogues bercé par les zéphirs,
Et qui vois se mirer dans le cristal de l'onde
Un ciel de nacre et de saphirs,
De tes bras vigoureux conserve la souplesse ;

Au doux sommeil de la mollesse
Garde-toi de t'accoutumer.
Par un jour de soleil, par une nuit d'étoiles,
On peut s'abandonner au seul effort des voiles ;
Mais quand l'orage gronde, il faut savoir ramer.

Voici maintenant des quatrains sur Alcidas et autres personnages que vous voudrez bien ne pas reconnaître, Messieurs, car vous ne les avez jamais vus, non plus que moi :

Alcidas est un vrai prodige.
— C'est un fat ; je m'y connais bien.
— Il ne doute de rien, vous dis-je.
— C'est qu'il ne se doute de rien.

—

De son or Paul est amoureux ;
Il l'accumule, il en est chiche.
Voyez, dit-on, qu'il est heureux !....
Je vois seulement qu'il est riche.

—

Bathilde s'ennuie en tous lieux ;
Je le crois bien, c'est que lui-même
Est la perle des ennuyeux.
Chacun recueille ce qu'il sème.

—

Sais-tu qu'Emma sur nous jouit du droit d'aînesse ?
— Hélas ! cela se voit d'ici.
— Sais-tu qu'elle a passé la première jeunesse ?
— Hélas ! et la seconde aussi.

—

Sur l'avenir qui le tourmente,
Blaise à tous propos se lamente;
Il souffre de peur de souffrir,
Et mourra de peur de mourir.

—

Quand je vois approcher ce malin petit George,
Au front plat, à l'œil fauve, au pas furtif et lent,
Il me semble qu'un singe armé d'un nœud coulant
S'apprête à me serrer la gorge.

—

Léon parle sans cesse, Edme fort rarement.
Hier, j'en découvris la cause ;
C'est qu'Edme réfléchit, et parle seulement
Lorsqu'il veut dire quelque chose.

—

Ponce a tous les dehors d'une vertu sévère.
— Oui-da, c'est un sage accompli.
— N'a-t-il point habité quelque maison de verre?
— Oui-da, de verre dépoli.

—

Si Pierre est mort en bon chrétien,
Il n'en vécut pas moins comme un juif du vieux âge.
Tout occupé d'accroître et de garder son bien,
Il oublia d'en faire usage.

C'en est assez sur ce rhythme dont l'uniformité peut devenir importune; un cadre moins étroit permet d'ailleurs à la pensée un peu plus de développement.

Veux-tu me plaire, ô ma Lydie?
Prends ton luth aux rubans d'azur,

Et, sans souci d'être applaudie,
Sur un mode facile et pur,
Chante une simple mélodie.
Laisse aux nymphes de nos cités
Les grands airs en langue étrangère.
Moi, j'aime mieux la voix légère
Et les refrains au vent jetés
D'un humble et naïve bergère.
Les brillantes difficultés
De ces *arias* si vantés,
Je voudrais que ce fût, ma chère,
Autant d'impossibilités.

DE CERTAINES PRÉTENTIONS HÉRALDIQUES.

Lorsque Jean, mon voisin, parle de ses aïeux,
Fait-il de l'histoire ou du conte ?
A-t-il vraiment le droit de porter en tous lieux
Le titre et le blason d'un marquis ou d'un comte ?
Qu'importe ?.... Ces droits-là (Jean le sait, il y compte),
En bonne compagnie on en rit parfois, mais
On ne les conteste jamais.

DE CERTAINES PROFESSIONS DE FOI ÉLECTORALES.

Cléon, ce tribun fanatique,
Jure au parti qu'il sert un complet dévoûment.
Il sacrifîra tout à sa foi politique.
Voici ce que vaut son serment.
Cléon, de la fortune adorateur fidèle,
Dans ses bras cherchant le bonheur,
Saura tout immoler pour se rapprocher d'elle,
Son repos, ses amis, tout, jusqu'à son honneur.

DE CERTAINES RÉPUTATIONS USURPÉES.

Quel que soit le traité que Saint-Phar négocie,
Saint-Phar, qu'on se plaît à vanter,
Voit tous ses projets avorter.
C'est le hasard, dit-on, ou c'est l'impéritie
De ses commis, de ses agents,
Tous maladroits, tous négligents.
— Quoi ! tous ? — Oui, tous. — Excuses puériles.
Méfions-nous de ces habiles gens
Qui n'ont semé jamais que des graines stériles,
Et de ces ouvriers, tant prônés fussent-ils,
Qui se plaignent de leurs outils.

DE CERTAINS ARCHITECTES DE PARIS.

Ainsi, vous bâtissez ? — Malgré tes bons avis.
— Bons avis en effet que personne n'écoute.
Vous ne savez donc pas, mon cher, ce qu'il en coûte ?
— Si fait, tout est prévu ; j'ai là plans et devis.
— Plans et devis !... Mon Dieu ! quelle erreur est la vôtre !
Entre les travaux projetés
Et les travaux exécutés,
La différence est grande et le prix est tout autre.
Semblable à certains bons amis,
De Vitruve aujourd'hui maint honnête disciple
Donne le double au moins de ce qu'il a promis,
Et nous en fait payer le triple.

DE CERTAIN BIBLIOGRAPHE DE LONDRES.

C'est un savant, un érudit,
Sans contredit.

Sa mémoire est une boutique
Où s'étalent, rangés par ordre alphabétique,
Avec les prix courants et les prix d'amateur,
Tous les livres connus du pôle à l'équateur.
Livre nouveau, livre gothique,
Œuvre profane, œuvre ascétique,
Anonyme, apocryphe, il en dira l'auteur,
La date, le format, l'origine authentique.
Il vous indiquera les vices découverts
Dans chaque édition de ces écrits divers,
Le nombre des feuillets et celui des chapitres.
C'est un savant, un érudit,
Sans contredit,
Car il en a lu tous les titres.

DES ACADÉMIES DE PÉKIN.

Extrait du livre des paroles mémorables de l'empereur Tchien-Long, en la 47e année de son règne (1783), *titre* 4, *chapitre* 5, *n°* 6.

Un temple académique, disait en vers chinois ce grand prince,

Un temple académique est un de ces endroits
Tristes, brumeux et froids,
Où s'embaument l'un l'autre, avec cérémonie,
Des hommes de génie,
Que leur propre mérite au-delà du trépas
Ne conserverait pas;
Et c'est pourquoi, sans doute, on voit tant de momies
Dans mes académies.

Je finis. Vous avez pu, Messieurs, lire ces mots gravés

dans un cartouche sur les murs du palais où nous sommes : *Obedientia felicitatis mater,* de l'obéissance naît le bonheur ; obéissance aux lois divines et humaines, soumission aux pouvoirs, subordination, telle est la source de la félicité publique et du bonheur de chacun. Cette inscription, qui n'est pas de nos jours, m'a suggéré le couplet suivant, par lequel je terminerai ma lecture :

Voulez-vous réussir ? prenez pour habitude
L'ordre et la discipline, aussi bien que l'étude.
Du plus petit jusqu'au plus grand,
Chacun doit ici-bas conserver l'attitude
Et garder l'esprit de son rang.
Le soldat insoumis ou l'élève indocile
Deviendra chef hautain ou maître difficile.
Qui ne sut obéir ne saura commander.
Il faut suivre la marche au début de la vie ;
Plus tard, ceux qui l'ont bien suivie
Sont dignes seuls de la guider.

DISCOURS DE RÉCEPTION.

DE M. GUENARD, BIBLIOTHÉCAIRE-ADJOINT.

Esquisse de l'histoire de Besançon.

MESSIEURS,

L'honneur d'être admis parmi vous est une douce et noble récompense pour l'homme studieux. Celui qui l'obtient ne doit point s'en croire tout à fait indigne, mais il ne peut y attacher aucune idée de supériorité sur ses concurrents. Ce sentiment d'orgueil me serait moins permis qu'à tout autre, car si j'ai été l'objet de quelque préférence, je le dois surtout, permettez-moi de le dire, à l'indulgence d'un maître que vous regrettez avec moi de ne pas voir à cette solennité, et qui a dirigé mes études autant par l'autorité de son exemple que par la sûreté de ses conseils.

Dès aujourd'hui je vous apporte le tribut de ma reconnaissance, en vous soumettant une rapide esquisse de l'histoire de Besançon, dont je m'occupe depuis plusieurs années. Ce travail, tout patriotique, demanderait une plume exercée; des efforts soutenus suppléeront, je l'espère, à mon insuffisance; d'ailleurs, j'ai mis à con-

tribution les travaux de plusieurs académiciens, et spécialement les recherches consciencieuses que nous devons à M. Duvernoy, et les savants ouvrages de M. Clerc.

Il en est de notre histoire comme de celle de toutes les villes dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les commencements en sont pleins de récits fabuleux, de légendes merveilleuses, produit de la poétique imagination du moyen-âge, et faites pour flatter l'orgueil national. D'après ces vieilles chroniques, qu'il ne faut pas entièrement dédaigner, puisqu'elles reposent sur des traditions, la ville de Besançon, fondée par un des fils de Japhet, aurait acquis une telle importance, qu'elle fut du nombre des cités gallo-celtiques qui envoyèrent des colonies jusque dans la Grèce, et qu'elle aurait eu l'honneur de compter Athènes au nombre des villes qui lui payaient un tribut. En attendant qu'une critique attentive ait dégagé ces récits de ce qu'ils peuvent contenir de fabuleux, la raison ne nous permet pas d'en faire usage; et comme nos sages devanciers, c'est à l'époque romaine que nous commencerons notre histoire.

Nos ancêtres, après avoir appelé Arioviste pour les défendre contre les Eduens, afin d'échapper à leur protecteur devenu leur tyran, se virent obligés de se jeter entre les bras de César. La défaite du roi germain fut le premier anneau de cette chaîne de victoires qui attacha les Gaulois à Rome. En ouvrant leur pays à l'ambition de César, nos ancêtres lui mirent en main, sans le vouloir, les clefs de la Gaule. Les Romains leur en conservèrent une sorte de reconnaissance, et pendant les quatre siècles de leur occupation, Vésonce, qui devint la

capitale de la grande Séquanie (*Maxima Sequanorum*), fut l'objet de leur prédilection.

Les Séquanais adoptèrent bientôt la religion, les mœurs et les lois de leurs vainqueurs. Les dieux de la Grèce et de Rome remplacèrent les vieilles divinités celtiques; un temple fut élevé à Diane, un autre à Mercure, un troisième à Jupiter; Vénus elle-même, que nos farouches aïeux n'avaient point connue, établit ses autels non loin de Besançon.

Renonçant à leur ancien costume, les habitants des villes se revêtirent de la toge romaine; aux druides succédèrent les flamines, aux sénateurs celtiques les décurions; les professions diverses se reconnurent à des marques distinctives.

Soumise aux lois de Rome, la Séquanie fut civilisée, Vésonce conserva sa suprématie; des monuments nombreux s'élevèrent dans son enceinte: d'abord des arènes, car aux maîtres du monde il fallait des spectacles; puis un panthéon, un forum, d'abondantes fontaines, des bains publics, des arcs triomphaux.

Cependant Besançon, devenu le siége du président de la Séquanie, demeure plongé dans les ténèbres du paganisme. Les autels des faux dieux entourent et dominent notre cité, qui a décrété elle-même sa propre divinité, son apothéose. Mais deux jeunes hommes s'avancent vers elle: leur costume est celui des Grecs, ils parlent le gracieux langage d'Athènes, et les vérités qu'ils annoncent sont celles qu'a proclamées le divin fondateur du christianisme. On écoute leur voix, ils émeuvent, ils ébranlent, et entraînent une partie de la population; le vrai

Dieu est connu dans notre ville. Bientôt, ô spectacle douloureux ! les saints apôtres sont saisis, on les traîne devant le magistrat, et leurs têtes tombent sous la hache du bourreau.

C'est ainsi que commence notre Eglise. La prédication continue, le sang des martyrs coule encore, mais les progrès de la religion ne s'arrêtent plus.

De grandes catastrophes agitent ces premiers temps de l'ère chrétienne, et dans un espace de moins de deux siècles, Vésonce, attaquée à diverses reprises par des hordes de barbares venus du Nord, est livrée aux flammes, et ses murailles sont rasées jusqu'au sol.

Un voile s'étend sur nos annales, la liste de nos évêques se perd, des malheurs inouïs, communs à la province entière, font oublier le nom même de notre cité, et ce n'est qu'à la fin du sixième siècle qu'il reparaît dans l'histoire.

Alors on vit briller sur notre siége épiscopal saint Nicet (590-612), et après lui saint Prothade (613-24); mais telle est la différence des temps, telle est la profonde révolution qui vient de s'opérer dans les idées et dans les mœurs au milieu de tant de calamités diverses, que Prothade et ses successeurs appartiennent à ces mêmes familles romaines, où le christianisme n'avait trouvé naguère que des persécuteurs.

Ce n'est pas tout, les populations ne sont plus les mêmes; les Celtes et les Romains, qui déjà s'étaient implantés au milieu d'elles, s'effacent et se perdent durant la tempête; les Burgondes se sont répandus dans le pays, ils y font dominer leurs usages et leurs lois; sans doute

ils se polissent au contact des Romains, mais ils renouvellent à leur tour l'esprit des Séquanais amollis ; ils acceptent le christianisme, et soumis à l'Eglise, ils soumettent l'Etat, et donnent leur nom à un royaume nouveau.

La société qui disparaissait renfermait des germes précieux de civilisation, et si le monde ancien ne pouvait se régénérer que par le monde barbare, le monde barbare ne pouvait se policer que par le monde ancien. Des calamités qui auraient anéanti subitement jusqu'aux dernières traces de la société païenne, eussent laissé la terre dans des ténèbres que le christianisme lui-même n'eût pu dissiper qu'avec plus de travail et de lenteur. Les villes, dédaignées par les vainqueurs qui préféraient la liberté et l'air des champs, devinrent l'asile des principales familles échappées aux invasions, et demeurèrent comme autant de foyers où s'entretenaient la civilisation, les lettres, les arts et la connaissance des lois.

Besançon demeura donc une ville romaine, et, comme l'un de nos historiens l'a remarqué, la législation fut romaine longtemps encore.

Cependant le temps des grandes misères n'est point fini ; le monde nouveau est à sa naissance, il doit souffrir. Les Sarrazins portent le fer et la flamme dans notre province (732), et les Hongrois font oublier par des ravages plus grands toutes les invasions précédentes (937).

L'an 1000, époque redoutable qui devait amener la fin du monde, s'est écoulé ; Besançon qui a souffert sans être anéanti, mais resserré dans d'étroites limites, va perdre son indépendance ; le pouvoir féodal l'envahit, et bientôt s'éteint la dernière race des rois de Bourgogne,

dont les états passent tout entiers aux empereurs d'Allemagne. Henri III investit l'archevêque Hugues 1er de l'autorité souveraine sur notre cité et son territoire. Fait capital, dont l'influence est ressentie pendant plusieurs siècles, et d'où l'on voit résulter l'agrandissement de la ville, et les orages qui marquèrent lentement à la vérité le retour de ses forces. Des luttes presque incessantes avec les évêques, jusqu'à l'affranchissement de la cité par Frédéric Barberousse (1179), du consentement de l'archevêque Eberard, tels sont les événements considérables qui nous apparaissent à travers l'obscurité des siècles.

Les efforts des citoyens contre leurs suzerains, les secours qu'ils reçoivent à plusieurs reprises des hauts barons eux-mêmes, les sacrifices qu'ils s'imposent, la liberté qu'ils croient avoir conquise quand ils sont parvenus à changer de seigneur ou à diminuer les droits du premier au profit d'un autre ; les protecteurs qu'ils cherchent, les maîtres qu'ils trouvent, les conquêtes qu'ils parviennent à réaliser ; enfin toutes ces luttes, toutes ces angoisses, tous ces excès empreints d'audace et de grandeur, se peignent à nos yeux revêtus des couleurs locales qui leur donnent un extrême intérêt. Ce n'est pas seulement l'histoire d'une ville, d'un pays qui nous apparaît, c'est l'histoire de la civilisation, c'est l'histoire de la société moderne.

A dater de la fin du treizième siècle, Besançon, qui connaît encore des orages, voit cependant ses libertés s'accroître et s'affermir peu à peu. L'épiscopat de Thiébaud de Rougemont et de Quentin Ménard, au quinzième siècle, mérite surtout d'être signalé.

Sous Charles-Quint, la cité obtient le droit de battre monnaie, et d'ajouter à son écu la principale pièce des armes de ce monarque. Dès lors, l'aigle bisontine porta dans ses serres deux colonnes, signe de sa force, avec cette devise, signe de son espoir et de ses vœux chrétiens : *Plût à Dieu !*

Ainsi, dans ses destinées si changeantes, cette ville, trop souvent le jouet de la fortune, n'appartient réellement qu'à elle-même. Faible, entourée de voisins redoutables, convoitée par tous, elle ne se donne pas, elle se prête, et chacune de ses faveurs est payée d'un grand prix, soit par les ducs et comtes de Bourgogne, soit par la France et l'Espagne. Elle grandit ainsi par où d'autres périssent, et au milieu de ses vicissitudes diverses elle demeure libre, de nom et d'effet, sous la protection de l'empire germanique.

Telle est l'influence d'une position périlleuse sans doute, mais incessamment menaçante, et surtout forte de sa nature. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette cité ne tomba point, comme tant d'autres, aux mains de quelque seigneur qui l'eût peut-être réduite à n'être qu'un simple donjon. Elle échappe à la puissance féodale, et doit peut-être cet avantage au souvenir de son antique illustration.

Besançon demeura une ville, parce que les premiers évêques y avaient établi le centre de leur immense influence, et que, les orages qui les en avaient momentanément éloignés une fois disparus, ils y rentrèrent avec les souvenirs de leur suprématie, et y entretinrent des germes de civilisation, en créant, à l'aide d'écoles floris-

santes, un centre de lumières, de foi, d'autorité. C'est pourquoi, à l'époque féodale, la puissance concédée par les empereurs devint le partage des évêques. La même cause favorisa peut-être aussi le système municipal, qui, créé dans la seconde moitié du XIIIe siècle, durant le grand interrègne, trouva plus de facilités pour s'y produire, et sut résister avec succès aux autres pouvoirs.

Ici se fait sentir à la fois l'influence des lieux et l'influence des idées, l'influence de la matière et celle de l'esprit.

Mais nous avons vu apparaître le XVIe siècle, et déjà le système politique de la France et de l'Europe entière a subi de profondes modifications; les temps et la mission de la féodalité sont accomplis; la puissance des grands est limitée et réglée; les droits sont mieux connus; la société, assise sur des bases plus solides, rentre dans le calme, et l'esprit turbulent des communes ou des hauts barons, contenu par un équilibre naturel autant que par l'autorité modératrice et désormais inévitable des rois, cesse d'agiter les villes et les campagnes. Cependant, comme si l'homme ne pouvait se plaire dans un état de paix et de tranquillité, des préoccupations nouvelles, des préoccupations religieuses dominent et troublent à leur tour les intelligences. Si quelques vues, si quelques besoins politiques se cachent sous cette ardeur, si un cri de liberté perce au milieu des cris de réforme, cet esprit nouveau ne frappe que les plus pénétrants; les masses croient n'obéir qu'à un instinct religieux, et les grands eux-mêmes soupçonnent à peine

qu'ils mettent la cause de leur ambition sous l'égide de la conscience.

On sait quelles longues guerres enfantèrent ces passions opposées, quelles grandes destinées se trouvèrent alors en présence, quel drame saisissant se joua en France et en Allemagne, quels fléaux désolèrent un grand nombre de provinces, et quel esprit de destruction s'exerça sur les monuments religieux de tant de cités.

Bientôt ces troubles, auxquels s'étaient associés plusieurs des gouverneurs de Besançon, et beaucoup d'autres hommes considérables, sont suivis des maux de la guerre, qu'amènent dans le pays les invasions du Lorrain Tremblecourt et du roi Henri IV. Puis des maux plus grands encore se font sentir; des pestes redoutables transforment la ville et plusieurs parties de la province en de vastes solitudes. Elle était à peine remise de ce terrible fléau, que la guerre de dix ans (1632-1642) y fait renaître, avec les dissentiments civils, des calamités nouvelles.

L'on approchait des temps où Besançon allait subir une altération profonde dans ses institutions. L'équilibre européen tendait à s'établir, les divisions, si multipliées dans les états, avaient subi la loi de gravitation politique, le centre les avait attirées, quelquefois même absorbées, et les villes ou les provinces qui vivaient dans une liberté sans cesse menacée, souvent assujettie, allaient perdre définitivement cette indépendance si tumultueuse et si souvent compromise.

Léopold, empereur d'Allemagne, de concert avec les Etats de l'empire, n'apercevant plus une grande utilité

à conserver Besançon, le céda en échange de Frankendal à l'Espagne, qui, fatiguée de ses récentes guerres contre la France, s'abusa peut-être sur l'importance de cette acquisition.

Craignant de perdre tout ou partie des libertés qu'elle avait si chèrement acquises, notre cité se montra fort peu satisfaite de ce changement de domination. Ses inquiétudes ne se réalisèrent point. Déjà même elle commençait à s'habituer au régime nouveau qui lui avait été imposé, lorsque, peu d'années après, elle se vit attaquée presque à l'improviste par Louis XIV. Mal soutenue de l'Espagne, elle fut deux fois réduite et pour toujours soumise à la France. Privée de ses franchises, elle vit dès lors sa vie se confondre dans celle du grand Etat, dont elle devenait un des plus puissants boulevards. De ce moment son histoire cesse d'avoir autant d'intérêt ; d'ailleurs en la voyant de plus près, nous y attachons moins de prix.

La nationalité, l'indépendance, la liberté forment des biens précieux, et procurent aux hommes qui les possèdent des avantages certains. La faculté et l'habitude d'agir, la nécessité d'arrêter des résolutions, et le besoin de les exécuter donnent aux populations libres une vigueur d'esprit, une promptitude et une fermeté de jugement, un dévouement à la chose publique que l'on chercherait vainement ailleurs. Si ces germes de prospérité sont fécondés par les bienfaits de la paix, par les richesses du commerce, on voit bientôt apparaître d'heureux fruits de civilisation, et tout alors proclame la supériorité de l'homme libre sur l'homme asservi, de la ville indépen-

dante sur la ville soumise à une autorité extérieure, du pays possédant une nationalité propre sur le pays dominé par une nationalité étrangère; mais la force et par conséquent la sécurité sont rarement le privilége des petits états, et, à plus forte raison, des villes indépendantes; et quand leur position géographique les expose à la cupidité de leurs voisins, ils ne vivent plus que dans le trouble et la perplexité. Tel fut le sort de Besançon : libre dans une province également libre, menacé par les ennemis du pays et par le pays lui-même, convoité par plusieurs, froissé et caressé tour à tour, il ne connut ni la paix, ni la richesse, ni le commerce qui élevaient dans le même temps à un si haut degré de splendeur d'autres villes de l'Europe. Ses monuments n'ont donc été ni aussi splendides, ni aussi nombreux qu'on aurait pu s'y attendre; son histoire seule a jeté autant d'éclat que peut le désirer un juste orgueil; et tous nos efforts doivent tendre à en perpétuer le souvenir.

Heureux, Messieurs, si, aidé de vos conseils et soutenu par votre bienveillance, je parvenais un jour à remplir la tâche difficile que je me suis imposée. Je serais moins indigne alors de figurer parmi les membres d'une compagnie, qui, par l'importance de ses travaux scientifiques et littéraires, par les soins qu'elle apporte au maintien et à la propagation des saines doctrines, par les encouragements qu'elle ne cesse d'offrir à la jeunesse studieuse, a mérité, depuis près d'un siècle, la haute estime dont elle est environnée, et la reconnaissance du pays.

RÉPONSE DE M. LE PRÉSIDENT.

Monsieur,

Vos qualités personnelles, vos essais historiques ne pouvaient être méconnus de l'Académie. A ces titres vous en joignez un autre qui est d'un grand prix à ses yeux : c'est votre service auxiliaire et permanent près du conservateur de nos richesses littéraires, celui des membres de cette compagnie autour de qui, depuis nombre d'années, pivotent pour s'agrandir toutes nos jeunes intelligences. Je ne dissimulerai pas que dans ma pensée vous êtes encore l'objet d'une troisième considération. Par une alliance qui a eu ses douceurs et ses amertumes, comme toutes les affections de ce monde, vous avez appartenu à la famille de l'un de ces hommes d'élite dont je parlais tout à l'heure. En rappelant ce que fut M. Bailly, je pressentais que ce souvenir devait aller à votre cœur. Il me semble que nous retrouvons quelque chose de ce bien-aimé confrère, et dans votre personne, et dans celle de votre fils, qui peut un jour prendre son aïeul pour modèle, et qui déjà reçoit de vous de précieux exemples. Continuez, Monsieur, de pratiquer les vertus modestes qui vous caractérisent, d'être utile à vos concitoyens, de vous livrer aux goûts studieux dont vous venez encore de nous donner une preuve, et vous mériterez de plus en plus les sympathies que je suis heureux de vous manifester.

CAMPAGNE DE MARENGO,

FRAGMENT

D'UNE HISTOIRE INÉDITE DE NAPOLÉON,

Par M. MARTIN, de Gray (1).

—

En Italie, la fortune, mais non la gloire, abandonnait nos armes. Mélas, qui commandait les plus grandes forces de l'Autriche, laissant des troupes pour couvrir le Piémont et les défilés des Alpes, s'avança vers l'Apennin contre l'armée française, qui, sous Masséna, gardait la Ligurie et les Alpes maritimes. Avec des forces trois fois plus nombreuses, il perce de Cairo sur Savone, et coupe ainsi notre ligne de défense. Suchet, avec la

(1) M. Pérennès a fait précéder la lecture de cet extrait, des paroles suivantes :

« Messieurs,

» Le morceau dont je vais avoir l'honneur de vous donner lecture, nous a été adressé par M. Martin, de Gray, ancien député et membre correspondant de l'Académie. C'est un nouveau témoignage du zèle bienveillant avec lequel cet honorable confrère s'associe à nos travaux, et veut, quoique absent, payer son tribut à nos séances.

» Le public s'associera, je n'en doute pas, aux remercîments que je lui adresse ici en votre nom. »

gauche, fut séparé du reste de l'armée, et Masséna, contraint de se renfermer dans Gênes. Ott, qui avait repoussé notre droite, s'était témérairement avancé sur les hauteurs qui dominent la place, et avait investi les forts qui la couvrent. Masséna le prend à revers, le chasse de position en position, le précipite dans les ravins, et rentre à Gênes avec quinze cents prisonniers, des canons, des drapeaux, au milieu des acclamations du peuple. Pour rétablir ses communications avec Suchet, il livre ensuite plusieurs combats, où la perte de l'ennemi fut double de la sienne, et ne s'arrête qu'en reconnaissant l'impossibilité du succès.

Bientôt Mélas, déployant toutes ses forces, tente une dernière attaque; il surprend, cerne, emporte les hauteurs et les forts des entours de la ville, tandis que l'amiral Keith fait pleuvoir sur un des quartiers une grêle de boulets. Le peuple était consterné; mais Masséna, dont l'audacieux génie s'enflammait au moment du péril, se met à la tête de nos soldats affaiblis par la disette et les maladies, et après d'opiniâtres combats, où quatre mille Autrichiens furent tués, blessés ou pris, il reconquiert toutes ses positions, et rentre triomphant dans la ville, précédé des échelles que les assiégeants avaient préparées pour l'escalade. Mélas laissa le général Ott avec trente-cinq mille hommes pour bloquer la place, et avec les trente mille qui lui restaient, il se porta contre Suchet. Celui-ci, bien qu'il n'eût que huit à neuf mille braves, disputa le terrain pendant seize jours; mais se voyant débordé sur les hauteurs par les Impériaux, et sur la côte par la flotte anglaise, il fut forcé de

rétrograder et de se replier derrière le Var. Mélas entra dans Nice, et les Autrichiens, ivres d'orgueil et de joie, se croyaient déjà maîtres du midi de la France.

La disproportion et la distribution de nos forces, l'épuisement de nos ressources sous le dernier gouvernement, le misérable état de l'armée d'Italie, tout faisait croire que Bonaparte n'entreprendrait dans la Péninsule qu'une guerre défensive. Le premier Consul, dont le plan ne pouvait réussir que par un profond secret, ne néglige rien pour entretenir cette erreur. Il veut rendre invisible aux yeux innombrables de l'espionnage anglais et autrichien, une armée de soixante mille hommes, la transporter au-delà des Alpes, tomber comme la foudre au milieu de l'Italie, dissiper l'armée de Mélas après l'avoir coupée de l'Autriche, et, d'un seul coup, reconquérir la Péninsule. Pour mieux cacher son dessein, il le divulgue : il annonce dans ses messages au sénat et au corps-législatif ses préparatifs d'une armée de réserve, et publie dans tous les journaux qu'il va la rejoindre à Dijon et la passer en revue. Dans cette ville, il est vrai, se trouvaient le général en chef Berthier et son état-major; mais la plupart de nos différents corps, adroitement disséminés, n'y parurent point, et lorsque le premier consul se rendit à Dijon, il n'y avait que sept à huit mille conscrits ou invalides ; et cette armée, si fastueusement annoncée, objet de raillerie pour les ennemis, ne leur sembla qu'un moyen de diversion au blocus de Gênes. Tel fut le secret dont Bonaparte enveloppa son entreprise, que ses ministres,

excepté peut-être celui de la guerre, et que les chefs de l'administration militaire l'ignoraient eux-mêmes.

Après avoir passé en revue à Dijon un simulacre d'armée, le premier consul vole sur les bords du lac Léman. Là il trouve l'avant-garde de la véritable armée de réserve, montant à sept ou huit mille hommes, et commandée par Lannes. Il fait défiler devant lui cette troupe d'élite, composée de vieux régiments, étrangers à nos derniers désastres et toujours invincibles, qui l'accueillent avec enthousiasme. Il écoute ensuite patiemment un long rapport du général Marescot, chargé de la reconnaissance des Alpes. Tous les lieux comparés, ce grand ingénieur se prononçait pour le passage du Saint-Bernard; mais il ne dissimulait point combien il était difficile. « Est-il impossible? lui dit le premier consul. — Non, répondit Marescot. — Partons! » s'écria Bonaparte, en se levant brusquement de son siége.

Notre armée, formée en secret de corps épars, et échelonnée sur une route dont elle ignorait le but, marche rapidement vers les Alpes par diverses directions; et après avoir longtemps cheminé dans des gorges affreuses, elle arrive au pied du mont Saint-Bernard. De toute cette chaîne de montagnes que la nature semble avoir entassées pour défendre l'Italie, le Saint-Bernard forme son plus grand et plus inexpugnable boulevard, et jusqu'à ce jour, on l'avait cru inaccessible à une armée.

A l'aspect de ces monts gigantesques, chargés de glaces éternelles, entrecoupés d'abîmes sans fond, où des torrents s'engouffrent avec d'horribles rugissements,

nos soldats restent un instant surpris, mais non intimidés. Il leur faut tantôt gravir d'immenses glaciers, tantôt longer d'effroyables précipices, se frayer un passage au travers de rochers qui s'élèvent à deux mille toises au-dessus de la mer, braver les transes du froid, les vertiges de l'éblouissement, et ces avalanches qui semblent se précipiter des cieux, roulant mille morts à la fois avec un épouvantable fracas.

De tels obstacles n'arrêtent point nos soldats; mais par quel prodige l'artillerie et les munitions opéreront-elles leur passage? Toutes les munitions sont transportées à dos de mulet ou sur des brancards. On démonte les pièces d'artillerie, les caissons, les forges de campagne. Les canons sont placés dans des troncs d'arbres creusés pour les recevoir, et à chaque pièce s'attellent gaîment une centaine de soldats. Un riche salaire leur était promis : ils le refusèrent. Ces braves s'animent par des chants guerriers, et la musique des régiments soutient leur ardeur. L'ascension devient-elle plus rude et plus périlleuse, c'est au roulement du tambour et au pas de charge qu'ils montent à l'assaut des Alpes.

Après d'incroyables fatigues, ils découvrent l'antique et vaste couvent du Saint-Bernard, bâti sur le point le plus élevé où l'homme puisse garder le souffle de la vie. C'est là, dans ce lieu hérissé de frimas et battu par des ouragans, au milieu d'une nature morte et glaciale, que, depuis huit siècles, de saints cénobites, brûlant du feu de la charité, veillent nuit et jour pour le salut des voyageurs.

Informés peu à l'avance de l'arrivée des Français, ils

entendent les sons lointains des tambours et d'un bruit d'armes ; puis ils voient, en tressaillant d'étonnement, nos longues files de soldats, avec les lourdes machines de la guerre, gravir ces abruptes hauteurs. Ils accueillent avec admiration ces guerriers qui ont triomphé de la nature, et les conduisent à de longues tables chargées de vivres abondants.

La descente par le revers méridional qui fait face à l'Italie, offrait des difficultés d'un autre genre, mais non moins hasardeuses. Au moindre faux pas, sur ces pentes glacées, hommes et chevaux roulaient daus les précipices. On entreprend de descendre à la *ramasse*, et nos soldats font briller leur adresse et leur gaîté, en s'abandonnant joyeusement à ce versant immense, si glissant et si rapide, qui les porte dans les champs de la gloire.

Le passage de l'armée étant accompli, le premier Consul arrive avec une arrière-garde au couvent du Saint-Bernard. Les bons religieux reçoivent avec une admiration craintive ce grand conquérant dont la renommée a retenti jusqu'à eux, et qui leur apparaît comme un être surnaturel.

Bonaparte contemplait d'un air mélancolique et rêveur ces lieux où tout respire la vertu chrétienne et la majesté divine, songeant peut-être qu'il n'était dans les mains de Dieu qu'un instrument que sa providence pouvait briser à son gré.

Après avoir donné à ces soldats du Christ, à ces martyrs de l'humanité, des marques de sa munificence et de sa vénération, le vainqueur de Lodi et d'Arcole des-

cend avec son arrière-garde par un glacier presque perpendiculaire, et se précipite vers sa conquête.

Bientôt notre avant-garde arrive devant la ville d'Aost, que l'intrépide Lannes emporte après une opiniâtre résistance ; puis l'armée s'achemine dans une longue vallée que la Doire arrose de ses eaux limpides, agréable contrée où les yeux sont charmés par le riant aspect de la verdure et des habitations. On croit avoir franchi tous les obstacles, quand tout-à-coup on entend gronder le canon de la forteresse de Bard. Bâtie comme un nid d'aigle sur un rocher à pic, elle ferme entièrement la vallée, et la route même passe dans les fortifications de la ville, située au pied du rocher. L'alarme se répand dans l'armée ; mais bientôt, à l'ordre du Consul, une demi-brigade escalade les murs de la place et s'y loge, malgré une grêle de mitraille que l'ennemi fait pleuvoir du fort. Oubliant Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte livre obstinément plusieurs assauts à cette forteresse, et prodigue en vain le sang de ses grenadiers. Au défaut de la force, il emploie la ruse. A quelque distance et à couvert du fort, il fait tailler un sentier dans les escarpements de la montagne d'Albaredo, et par cette route non moins dangereuse que le trajet du Saint-Bernard, les fantassins défilent un à un, ainsi que les cavaliers.

Pour le passage de l'artillerie, on couvre de fumier la route de la ville, et l'on entoure de paille les roues des canons ; puis, au milieu de la nuit, dans un profond silence, les pièces d'artillerie, traînées d'un pas rapide par nos canonniers, passent successivement, non sans essuyer quelques décharges de la garnison. Le général

Chabran reste pour assiéger le fort, dont la prise assurera notre retraite en cas de revers. Le défilé d'Aost est franchi, et l'armée s'avance dans les riches plaines du Piémont.

La ville et la citadelle d'Ivrée sont emportées à la baïonnette. Ivrée est la clef de l'Italie et le rendez-vous des différents corps de l'armée de réserve. Bonaparte la déploie sur la vaste ligne de Suze à Bellinzona; il étend une main sur Turin, et l'autre sur Milan. En quelques jours, il intercepte le cours du Pô, franchit la Sésia et le Tésin, prend Verceil, Pavie et son vaste arsenal, marche sur Milan et menace toute la Lombardie.

Depuis quinze jours, l'armée française était en Italie, et Mélas, comme le cabinet de Vienne, l'ignorait encore. Il reste dans le Piémont, inactif, irrésolu; puis, trompé par les mouvements de son adversaire, il manœuvre pour couvrir Turin.

Cependant le premier Consul fait une entrée triomphale dans la capitale des Lombards, aux acclamations d'un peuple que la vue de son libérateur remplit d'enthousiasme. Les Autrichiens avaient exercé sur la Lombardie une effroyable réaction. Les fonctionnaires et tous les patriotes indistinctement étaient proscrits, plongés dans les cachots, ou envoyés aux galères. La célèbre université de Pavie était détruite, et l'enseignement de la jeunesse remis aux jésuites. Les Autrichiens, dans leur insatiable rapacité, s'emparaient de tout et ne payaient rien : ils enlevaient l'argent et prodiguaient un papier sans valeur. Bonaparte fit recueillir tous les détails de cette réaction, pour apprendre à la

France le sort qui l'attendait s'il ne l'eût sauvée de la contre-révolution.

Il proclame le rétablissement de la république cisalpine ; mais il ne lui donne qu'une administration provisoire, parce qu'il veut modifier sa constitution dans un sens plus favorable au pouvoir.

Après un *Te Deum* chanté solennellement dans la cathédrale, il réunit le clergé et lui témoigna ses sentiments sur la religion par une allocution qui fut imprimée et répandue dans toute la Péninsule.

En voici quelques traits :

« Ministres d'une religion qui est aussi la mienne, dit-il, je vous regarde comme mes plus chers amis ; je vous déclare que j'envisagerai comme perturbateur du repos public, que je saurai punir comme tel, de la manière la plus rigoureuse et la plus éclatante, et même, s'il le faut, de la peine de mort, quiconque fera la moindre insulte à notre commune religion, ou qui osera se permettre un léger outrage envers vos personnes sacrées.... Je sais que, dans une société quelconque, nul homme ne saurait passer pour vertueux et juste, s'il ne sait d'où il vient et où il va. La simple raison ne peut nous fournir là-dessus aucune lumière ; sans la religion, on marche continuellement dans les ténèbres, et la religion catholique est la seule qui donne à l'homme des lumières certaines et infaillibles sur son principe et sa dernière fin.... Tous les changements qui arrivèrent dans la discipline, lorsque j'entrai pour la première fois en Italie, se firent contre mon inclination et ma façon de

penser. Simple agent d'un gouvernement qui ne se souciait en aucune sorte de la religion catholique, je ne pus alors empêcher tous les désordres qu'il voulait exciter à tout prix, à dessein de la renverser. Actuellement que je suis muni d'un plein pouvoir, je suis décidé à mettre en œuvre tous les moyens que je croirai les plus convenables pour assurer et garantir cette religion. »

Bonaparte attendait impatiemment les quinze mille hommes détachés de l'armée du Rhin, que Moncey lui amenait par le Saint-Gothard, et qui, n'ayant pu traverser la Haute-Suisse qu'avec lenteur, arrivèrent successivement dans la Lombardie. Notre armée monta pour lors à soixante mille combattants.

Après quelques jours donnés aux affaires politiques, le premier consul reprit le commandement de ses troupes, et les remplit d'enthousiasme par cette proclamation :

« Soldats !

» Un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi, la consternation était dans tout le midi de la France ; la plus grande partie du territoire ligurien, le plus fidèle ami de la république, était envahie. La république cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal.

» Soldats, vous marchez, et déjà le territoire français est délivré de ses éternels ennemis. Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine ; l'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à regagner ses frontières. Vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve ; le premier acte de la campagne est terminé.

» Des millions d'hommes, vous l'entendez tous les jours, vous adressent des actes de reconnaissance. Mais aura-t-on impunément violé le sol français? Laisserez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles! Vous courrez aux armes!... Eh bien! marchez à sa rencontre, opposez-vous à sa retraite, arrachez-lui les lauriers dont elle s'est parée, et, par là, apprenez au monde que la malédiction est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple. »

Bonaparte précipite ses troupes victorieuses vers Mantoue, et s'empare de Bergame, de Crémone, de Parme, de Plaisance; puis il rabat ses colonnes sur le Pò, et porte son quartier général à la Stradella, sur la rive droite, pour fermer à Mélas la route de Mantoue, et lui livrer bataille après avoir coupé sa ligne de communication. Sa droite est appuyée au Pò et à des plaines marécageuses, son centre sur la chaussée et sur des villages solidement bâtis, sa gauche sur de fortes hauteurs. Dans une position si bien choisie, il paralysait la supériorité de la cavalerie des Autrichiens, et amoindrissait celle de leur artillerie.

Cependant il apprend que Masséna, après avoir défendu pied à pied les rochers de la Ligurie, après soixante jours de blocus dans les murs de Gênes, pressé au-dehors par trente-cinq mille Autrichiens et par une flotte anglaise, au-dedans par la peste et la famine, avait capitulé et quitté cette place, emportant ses armes et sa gloire. On l'informe, en même temps, que les troupes du blocus s'avançaient pour se joindre à Mélas. Celui-ci, se ré-

veillant enfin, rassemble ses forces, et se campe sous les murs d'Alexandrie pour combattre et s'ouvrir la route de Mantoue. Ayant perdu sa ligne d'opérations, il se voit renfermé entre les Apennins et la rive droite du Pô, et n'a plus de ressource que dans ses armes. C'est dans les plaines de la Scrivia que Bonaparte, du fond des Tuileries, avait fixé sur une carte la lice du combat, et marqué d'une épingle *Marengo*. C'est là qu'il va décider du sort de l'Italie.

Il prélude à cette grande journée par la victoire de Montebello. Là, l'héroïque Lannes, n'ayant que huit mille hommes, lutta pendant plusieurs heures contre l'armée du général Ott, trois fois plus nombreuse; puis, secondé par la division Victor, accourue à son secours, il la mit en déroute, tua trois mille Impériaux, fit cinq mille prisonniers, prit douze drapeaux, et conquit le grand nom de Montebello.

Par une autre faveur de la fortune, le général Desaix qui revenait d'Egypte, Desaix, l'homme que Bonaparte croyait le plus digne d'être son lieutenant, arrive au quartier-général; il brûlait de se signaler. Le premier Consul lui donne aussitôt le commandement de sa réserve, forte de dix mille hommes.

L'armée française, composée des corps de Victor, de Lannes et de Desaix, passe la Scrivia. Bonaparte croyait trouver l'ennemi dans la vaste plaine de San-Giuliano; mais en vain porte-t-il de tous côtés ses regards, elle est déserte. Une faible arrière-garde autrichienne occupait le village de Marengo; bientôt elle en est débusquée. La facilité avec laquelle on cédait une position si impor-

tante, jointe au faux rapport d'un espion, fit accroire au Consul que Mélas voulait lui échapper, soit en se portant sur Gênes, soit en marchant contre Suchet, posté dans l'Apennin, afin de l'écraser et de retomber sur lui. Il détache Desaix avec deux divisions, pour observer la chaussée d'Alexandrie à Novi. Cependant Mélas tient conseil, et après de longs débats, se détermine à percer l'armée française afin de rouvrir ses communications avec Vienne.

Le champ de bataille ne présentait que trois points d'appui : Marengo, San-Giuliano et Castel-Ceriolo, défendus par des ravins et par un ruisseau parallèle à la rivière de la Bormida. Bonaparte, dont les troupes ont été en partie forcément disséminées, et qui en outre était privé du corps de Desaix, n'a que quinze mille fantassins, conscrits pour la plupart, trois mille cavaliers et quarante canons. Mélas commande une armée d'environ quarante mille soldats aguerris, tout fiers des succès de la dernière campagne. Il compte huit mille cavaliers et deux cents bouches à feu; et s'il n'eût pas commis la faute de laisser dans diverses places la moitié de ses forces, sa supériorité numérique serait devenue peut-être irrésistible.

Il passe la Bormida, et débouche sur trois colonnes pour enlever Marengo, qui lui donne entrée dans la plaine, et que Victor occupait avec deux divisions. Bonaparte, averti par la canonnade, expédie au général Desaix l'ordre de revenir sur San-Giuliano. Deux fois Marengo est pris et repris; mais après une résistance désespérée contre d'innombrables ennemis, Victor, dont

le centre est enfoncé, et dont la gauche a perdu l'appui de la Bormida, est rejeté vers San-Giuliano. Lannes, à la tête de deux divisions, entre alors en ligne sur la droite et fait éclater sa vaillance ; mais ayant son flanc découvert par la déroute de la gauche, et au moment d'être enveloppé, il se voit contraint de battre en retraite. Notre armée, après une lutte surhumaine, foudroyée par une immense artillerie, accablée par l'énorme supériorité du nombre, est forcée de rétrograder. Depuis deux heures, exécutant comme dans un champ d'exercice tous les mouvements commandés par le premier consul, elle opérait sa retraite en échiquier avec un ordre admirable ; mais l'ennemi, déployant sa gauche, débordait déjà notre droite. Bonaparte aussitôt fait avancer les huit cents grenadiers de la garde consulaire, troupe héroïque qui deviendra plus tard la garde impériale. Cette poignée d'hommes de cœur, commandée par Eugène Beauharnais, se porte en avant dans la plaine, à trois cents toises de l'extrême droite ; elle se forme en carré, et contre cette redoute de granit, se brisent tous les efforts de l'ennemi ; mais enfin ces jeunes héros, après avoir brûlé leur dernière amorce, auraient succombé, mais succombé sans se rendre, comme la vieille garde à Waterloo.

La bataille semblait perdue. Sur un rayon de deux lieues, restaient à peine en ligne dix mille hommes d'infanterie, mille chevaux et une faible artillerie. Le général Carra-Saint-Cyr, dans le village de Castel-Ceriolo, où il luttait contre l'ennemi, était menacé d'être coupé du corps d'armée. La retraite va se chan-

ger en déroute. Le vieux Mélas, accablé de fatigue, et croyant la victoire décidée, repasse la Bormida et rentre dans Alexandrie, laissant au général Zach, son chef d'état-major, le soin de poursuivre l'armée française.

Les derniers rayons du soleil couchant vont éclairer la défaite de Bonaparte, quand tout-à-coup sur les hauteurs de San-Giuliano, paraît le général Desaix avec six mille fantassins et quelques pièces d'artillerie. A cette vue, Napoléon vole sur le front de la ligne. « Soldats! s'écrie-t-il, c'est avoir fait trop de pas en » arrière; le moment est venu de marcher en avant. » Souvenez-vous que je couche toujours sur le champ » de bataille! » Un immense cri de vive la République! vive Bonaparte! s'élève de toutes parts et se perd dans le bruit des tambours qui battent la charge.

Les colonnes ennemies, ne voyant pas notre renfort, avancent toujours; mais nos troupes ont repris l'offensive, et, sur toute la ligne, une vive canonnade retentit. Desaix laisse approcher les Autrichiens; puis au moment où notre artillerie de réserve, subitement démasquée, les foudroie, il se précipite sur eux; mais dès le premier choc, frappé d'une balle au cœur, il tombe mourant dans les bras du jeune Lebrun, son aide-de-camp. « Allez dire au premier consul, lui dit-il, que je meurs » avec le regret de n'avoir point assez fait pour vivre » dans la postérité. » — « Que ne m'est-il permis de » pleurer! » dit Bonaparte en apprenant la mort de ce grand homme.

Cette funeste nouvelle, loin d'abattre nos soldats, les remplit de fureur. Le général Boudet, qui succède à

Desaix, continue le combat et lutte opiniâtrément contre six mille grenadiers d'élite, commandés par le général Zach, qui restent inébranlables. Mais, par une inspiration de génie, le jeune Kellermann, accourant au galop avec sa brigade de cuirassiers, se déploie sur le flanc gauche de la colonne ennemie, et laissant en bataille une moitié de sa brigade pour contenir la cavalerie opposée, il se précipite avec l'autre moitié contre cette formidable avant-garde, la charge en flanc, la pénètre et la divise. En moins d'une demi-heure, elle est enfoncée, culbutée, dispersée, et le général Zach est pris avec tout son état-major. Cette charge décisive et les fausses manœuvres des Autrichiens, qui affaiblissaient leurs ailes en voulant nous envelopper, achevèrent la victoire. Les Impériaux se débandent et s'enfuient par les trois ponts de la Bormida, laissant sur le champ de bataille huit mille hommes tués ou blessés, quarante pièces de canon, quinze drapeaux, trois à quatre mille prisonniers. Six à sept mille Français tués ou hors de combat scellèrent de leur sang cette immortelle victoire.

Bonaparte, qui n'imaginait point que Mélas se croirait irrévocablement vaincu, prépare tout pendant la nuit pour forcer le passage de la Bormida. Le lendemain, à la pointe du jour, il fait attaquer la tête de pont; et déjà s'engageait la fusillade, quand un parlementaire vint demander à traiter. Abattu par un seul revers, Mélas est aux pieds du vainqueur. Mélas, qui a gagné une première bataille (1), qui possède encore des forces

(1) Bonaparte a dit de cette journée : « Il y a eu deux batailles; j'ai

égales aux nôtres, qui peut dans le Piémont soutenir une guerre de siéges et de positions, et conquérir la paix sans humilier ses armes, signe un armistice par lequel il cède à la France le Piémont, la Lombardie, la Ligurie avec toutes leurs places fortes, la Péninsule entière, excepté Mantoue; et par une de ces erreurs si communes dans les cours, Mélas, après avoir perdu l'Italie, ne perdit point la faveur de son maître. Ainsi, par une seule victoire, qu'il ne devait pas moins à la fortune qu'à son génie, l'heureux Bonaparte a conquis l'Italie et la France avec elle.

« perdu la première et gagné la seconde. » V. Bignon, *Histoire de France sous Napoléon*, t. I, p. 202.

ÉLOGE

DE M. CH. DE ROTALIER,

Par M. l'abbé Besson.

Messieurs,

L'éloge des morts n'appartient d'ordinaire qu'à la postérité; cependant il est des hommes que leurs contemporains seuls peuvent louer dignement, parce que leur cœur fut encore meilleur que leur esprit, et qu'il n'importe pas moins d'apprécier leur caractère que de célébrer leurs ouvrages. Le tribut d'honneur que j'apporte, en votre nom, à la mémoire de M. de Rotalier, ne paraîtra prématuré à personne; mais personne ne sent mieux que moi combien il est tardif et insuffisant. On ne vient jamais trop tôt pour rendre un hommage public au talent et à la vertu; quand il s'agit de payer une dette d'affection, il est toujours trop tard.

Charles-Edouard-Joseph de Rotalier naquit à Villerpoz (Haute-Saône), le 31 mars 1804. Sa famille, alliée aux Bermont et aux Duras, s'honore d'avoir donné le jour à plusieurs officiers distingués. La vertu y est héréditaire, aussi bien que la noble profession des armes. Notre confrère, après avoir puisé dans les exemples

domestiques les premiers éléments d'une éducation chrétienne, commença ses études à Vesoul, en 1814, sous la direction de M. Peignot, l'un de nos plus savants bibliophiles. Il entra, l'année suivante, au collége de Besançon, qui devait alors au zèle de M. l'abbé d'Aubonne une réputation méritée. M. de Rotalier eut autant d'amis que de condisciples. Son caractère et sa conduite lui valurent l'estime de ses maîtres; mais aucun d'eux ne pressentit en lui une intelligence supérieure. N'en soyons pas surpris : dans un âge où l'on ne couronne encore que l'espérance, les défaites comme les victoires ne sont pas sans retour. Beaucoup de jeunes gens cessent de travailler quand ils commencent à s'instruire; plusieurs au contraire ne cessent de s'instruire, dès qu'ils ont appris à travailler. Aux uns les palmes du collége, aux autres les applaudissements du monde.

M. de Rotalier avait choisi la meilleure part. Sa rhétorique à peine achevée, il quitta l'étude des lettres pour celle des sciences, et se prépara à l'école polytechnique, où il fut admis, en 1824, avec un rang honorable. Deux ans d'une application soutenue lui méritèrent la quatorzième place dans le classement de sortie. Ce succès ouvrait à son ambition les carrières qui mènent à la fortune; mais ses goûts personnels, les vœux de ses parents, le noble orgueil du nom qu'il portait, lui firent préférer le tumulte des camps au repos des emplois civils. Elève de l'école de Metz en 1826, il devint sous-lieutenant en 1829, et fut incorporé dans le 10e régiment d'artillerie.

La révolution de juillet frappa sa famille sans le dé-

tourner lui-même de l'accomplissement de ses devoirs. Tout en demeurant fidèle à l'espérance comme au souvenir, il garda son épée, et mit au service de la France une plume qu'il n'avait essayée jusque là que dans le silence du cabinet. C'est de ce temps que datent ses premiers écrits. Il était question de supprimer l'école de Saint-Cyr, sous prétexte de donner aux soldats un avancement plus rapide. M. de Rotalier prouva, dans un Mémoire fort remarquable, que, si l'on recrutait les chefs dans l'armée et non dans les écoles, au lieu de former des colonels, on n'aurait plus que des sous-lieutenants. Il adressa son travail au ministre de la guerre, et reçut de lui une lettre de félicitation. D'autres voix s'élevèrent en faveur de Saint-Cyr, soit dans la presse, soit dans les chambres, et le gouvernement abandonna son projet.

Cependant le double attrait du danger et de la gloire entraînait vers l'Afrique tout ce qu'il y avait parmi nos armées de jeunesse, de valeur et de talents militaires. M. de Rotalier, devenu lieutenant, demanda et obtint du service en Algérie. Il partit de Toulon au mois d'octobre 1832, débarqua à Alger, et fit partie jusqu'au mois de février suivant de la garnison de la place. Son plus grand désir était de porter les armes contre les Arabes, lorsque de graves intérêts de famille l'obligèrent à donner sa démission. L'Etat y perdit un colonel; la Franche-Comté y gagna un littérateur.

Rendu à la vie privée, le jeune officier ne pouvait rien oublier d'une terre qu'il avait saluée en poëte et étudiée en historien. Ses impressions nous valurent deux ro-

mans; ses souvenirs, une histoire. Le poëte parla le premier : c'était le droit de l'âge et de l'imagination. Sous le nom de Charles de Bermont, il décrivit dans la *Captive de Barberousse* le climat de l'Algérie, si enchanteur et si perfide pour l'étranger, ses plaines brûlantes et inondées de lumière, ses myrtes, ses orangers, qui croissent sans culture, ses torrents où fleurissent des lauriers roses, ses sources précieuses et rares auxquelles un ciel ardent prête une fraîcheur nouvelle : poétique tableau où se mêlent, par un contraste habile, des intrigues de palais, des scènes de jalousie, d'ambition et de cruauté.

La civilisation chrétienne eut sur la terre d'Afrique, même dans les siècles les plus barbares, des héros, des martyrs inconnus à l'Eglise. C'étaient des frères de la Merci qui succombaient en travaillant au rachat des captifs, des prêtres obscurs, coupables d'avoir annoncé le vrai Dieu aux sectateurs de Mahomet, des vierges arrachées par un pirate aux bras de leurs mères, et bientôt réduites à choisir, dans le palais d'un maître farouche, entre l'apostasie et la mort. Ces données historiques, si fécondes en scènes émouvantes, n'avaient pas échappé à M. de Rotalier. Un jour, en se promenant aux environs d'Alger, il remarqua une pierre tumulaire sur laquelle on distinguait quelques caractères latins, à demi effacés. Il interrogea les habitants du pays : *C'est le tombeau de la Romaine*, lui répondit-on. Romain, dans la langue des Arabes, signifie chrétien. Notre compatriote s'empara de cette tradition, et composa une seconde nouvelle encore inédite, intitulée *la Fille du*

Dey. Je regrette que le temps ne me permette pas d'en citer quelques passages. Vous y sentiriez, non sans émotion, la douce influence du christianisme qui combat, par la faiblesse d'une femme, l'orgueil, l'ignorance et la volupté personnifiés dans la force brutale d'un tyran. Plus d'un endroit de cet ouvrage rappelle les caractères, les situations, les mouvements de la tragédie de *Zaïre*.

L'histoire succéda au roman. Déjà les événements postérieurs à la conquête d'Alger avaient fourni matière à beaucoup d'écrits, mais personne n'avait encore raconté, d'une manière méthodique et complète, les annales de la Régence. M. de Rotalier entreprit cette tâche difficile. Remontant à l'origine de la puissance barbaresque, il fait voir comment, au milieu des catastrophes du XVIe siècle, douze mille corsaires accoururent à Alger de toutes les parties du monde : amas honteux de brigands dont on ne connaissait pas les pères et qui ne connaissaient pas leurs fils, soldats sans famille, despotes sans héritiers, espèce de corporation sans lien religieux, condamnés par la loi au célibat, et s'en dédommageant par les mœurs les plus dissolues. Tributaires de la Porte, ils parvinrent à se faire payer un tribut par la plupart des grands Etats de la chrétienté. Leurs pirateries excitèrent longtemps le courroux des rois avant d'encourir leur vengeance. Charles-Quint se promit vainement d'asservir les côtes de l'Afrique, Ximenès les abandonna, Louis XIV se contenta de les bombarder ; Napoléon, qui les couvait de son regard d'aigle, les fit reconnaître, en dressa la carte et y marqua le point de débarquement. Il était réservé à un Bourbon de les conquérir, à la

France de garder cette conquête. C'est là qu'est attaché, près du tombeau de saint Louis, l'avenir de notre pouvoir civilisateur, la croix s'y relève à l'ombre de nos drapeaux, et la Méditerranée, devenue un lac français, n'est plus qu'une faible barrière entre deux terres amies, dont l'une enfante les héros et dont l'autre les fait grandir.

Tel est l'exposé rapide des faits qui se déroulent dans l'*Histoire de l'Algérie*. L'auteur, négligeant avec raison des détails fastidieux, ne s'attache qu'à mettre en lumière les points les plus intéressants de son sujet. Récit, tableau, appréciation, tout ce qui fait le charme et le prix de l'histoire, s'arrange sous sa plume, sans confusion comme sans disparate, soit qu'il raconte avec une remarquable lucidité les guerres des états barbaresques contre les principaux royaumes de l'Europe, soit qu'il peigne les mœurs, les usages et le caractère des habitants de la Régence, ou qu'il découvre dans la rivalité des princes chrétiens, dans le fanatisme de la religion mahométane, et dans le genre de combat propre à la piraterie les secrets de cette puissance, à la fois si frêle et si terrible, qui sut, pendant trois siècles, tenir en échec la paix du monde, les progrès du christianisme et la gloire de la civilisation.

C'est le propre des esprits distingués, d'être toujours mécontents de leurs œuvres. M. de Rotalier s'appliqua à lui-même ce que Cicéron disait des premières élucubrations de sa jeunesse: *Vinum quod non satis efferbuerat,* un vin généreux qui n'avait pas encore assez fermenté. Il se reprochait quelques longueurs, et il voulait perfectionner

son livre en les faisant disparaître. Le gouvernement fut moins sévère que l'auteur lui-même. Convaincu que, si M. de Rotalier pouvait faire mieux, personne du moins ne pouvait faire aussi bien, il décerna dans le *Moniteur* de justes éloges à l'*Histoire de l'Algérie*, et en fit acheter cinquante exemplaires pour les bibliothèques de la guerre et de la marine.

Cette production était trop remarquable pour que M. de Rotalier demeurât plus longtemps étranger à vos travaux. Votre ancien secrétaire-perpétuel, M. Pérennès, vous la signala, dans une excellente critique, comme une de ces études où l'on trouve réunies les trois choses que M. de Châteaubriand exige de l'historien, la connaissance des faits, l'impartialité des jugements, et la convenance du style. L'Académie s'associa M. de Rotalier en 1842. Jamais choix ne fut plus hautement applaudi ni plus promptement justifié. Dans nos réunions, où les inégalités de la fortune, de l'âge, du talent même s'effacent devant l'égalité fraternelle qui convient à la république des lettres, M. de Rotalier n'apporta d'autre pensée que celle d'être utile à la compagnie et agréable à chacun de ses confrères. Membre des commissions les plus importantes, rapporteur dans les plus savantes questions, les morceaux dont il enrichit nos recueils méritent qu'on les cite ici pour l'honneur de l'Académie. Ses études sur l'Algérie lui fournirent la matière d'un *Discours de réception* dont le style, tout embaumé des parfums de la terre d'Afrique, semble se colorer des reflets de son beau soleil. Il nous donna ensuite des *Considérations sur les châteaux féodaux de Franche-Comté*, éloquent plai-

doyer dans lequel il venge le moyen-âge trop méconnu, en exprimant non de ridicules regrets pour le règne du privilége, mais de nobles souvenirs pour le règne de l'honneur; *un compte-rendu de l'Histoire des Maures* qui ouvrit à M. de Circourt les portes de l'Académie; *deux rapports sur le concours d'histoire* qu'il ne m'est permis ni d'oublier à cause des conseils que M. de Rotalier voulait bien m'adresser, ni de louer à cause de l'indulgence avec laquelle il excusait mes fautes devant vous. Je n'ai pas besoin de vous rappeler cette belle critique de l'*Histoire de Jeanne d'Arc,* où jugeant le mérite de M. l'abbé Barthélemy, notre confrère sut, par un rare bonheur, intéresser le public non-seulement à l'ouvrage, mais à l'héroïne, et faire partager à tout son auditoire le sentiment d'indignation avec lequel il se plaignait que la ville de Rouen n'eût pas élevé à Jeanne d'Arc un monument digne d'elle. Misérable parcimonie, s'écriait-il, honteux oubli dont l'accuse chaque jour la vague qui du fond de l'océan monte jusqu'à ses murailles, comme pour lui rapporter les cendres que les Anglais jetèrent au fleuve, et qui, depuis quatre cents ans, n'ont pas encore trouvé de lieu pour se reposer!

Dans ces morceaux que l'on lira toujours avec intérêt, non-seulement pour les œuvres dont il parle, mais pour la manière dont il en parle, son style est aussi varié que son sujet, les réflexions se mêlent au récit avec une uste mesure, l'histoire s'élève quelquefois jusqu'à la philosophie et la critique jusqu'à l'éloquence. Il avait entrepris de difficiles recherches sur le château de Montaigu; cet opuscule, qui n'est pas achevé, révèle dans ses

lambeaux épars toute la patience et toute la sagacité d'un érudit, et nous fait regretter, pour l'histoire de la province, le concours d'une main si laborieuse.

Au goût des lettres, M. de Rotalier joignait le goût de l'agriculture. L'un et l'autre étaient chez lui pratiques, sérieux et éclairés. Elevé au sein des populations rurales, il avait compris de bonne heure, comme il le dit lui-même, que le premier intérêt des nations est l'intérêt agricole, qu'il assure la force et la gloire des états, et que le commerce ne saurait avoir une véritable activité, si l'agriculture languit. Il portait dans ses expériences une sagesse également éloignée des routines stériles et des innovations hasardeuses. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était le désir d'améliorer par d'utiles conseils la condition du laboureur. Il aimait les champs, et il voulait les faire aimer, parce que la vie y est simple et grande, la conscience pure, la mort tranquille. La société d'agriculture de la Haute-Saône le comptait parmi ses membres les plus dévoués et les plus actifs ; celle du Doubs, qui le posséda peu de temps, apprécia cependant les services qu'il pouvait rendre, et lui témoigna sa haute estime en l'appelant, en 1849, aux honneurs de la présidence.

Telle est la vie de l'homme d'élite. Tout en lui est utile aux autres, même ses délassements. Ces soins divers, quelque honorables qu'ils soient, n'occupaient en effet que les loisirs de M. de Rotalier ; ses préoccupations, ses études, avaient un objet plus important encore. Il méditait un livre qui devait l'élever au premier rang, et lui assurer, aux yeux de la postérité, la double répu-

tation de penseur et d'écrivain. Vous avez nommé son dernier et son plus bel ouvrage : *De la France, de ses rapports avec l'Europe, et du rôle qu'elle est appelée à jouer dans le monde.* M. de Rotalier, déployant devant lui une carte du globe, marque trois puissances du premier ordre qui se disputent l'empire de la terre : la Russie, par l'étendue de ses limites, la force de sa position et l'unité de son gouvernement ; l'Angleterre, par l'accroissement de son commerce, qui la rend maîtresse de toutes les mers ; la France, par les ressources de son territoire et par l'influence de son génie. La première, qui tient sur le monde deux bras toujours étendus, toujours menaçants, dirige l'un vers l'Europe, l'autre vers l'Asie, et semble marcher à l'accomplissement de ses destinées providentielles avec la conscience de la mission qu'elle a reçue et de la terreur qu'elle inspire. La seconde, artificieuse, hautaine, égoïste, pleine, dans sa politique comme dans son commerce, d'une rare intelligence des affaires, a des sujets partout où il y a des acheteurs, et des domaines partout où il y a des richesses ; habile du reste à prévoir les événements et à les ménager, osant sans témérité, reculant sans honte et gagnant toujours ce que les autres perdent. La dernière, en qui les papes voyaient, dès le VIIIe siècle, un peuple d'élection, un royal sacerdoce, béni par le Seigneur, a, dans son esprit et dans sa langue, quelque chose de communicatif, d'attrayant, de contagieux. Elle inspire les autres et ne s'inspire que d'elle-même. On la recherche, on la copie, mais on l'imite rarement et on ne la devance jamais. C'est chez elle que les idées gran-

dissent, que les mœurs se perfectionnent, que la foi porte encore le plus de fruits. En un mot, la Russie conquiert, l'Angleterre commerce, la France civilise. Au-dessous d'elles, apparaissent l'Autriche, la Prusse et l'Amérique, dont le secours peut être utile et la colère redoutable, mais qui semblent plutôt destinées à former des appoints qu'à donner le mouvement aux affaires.

Après avoir ainsi apprécié la position, les ressources et le caractère de ces peuples, notre confrère examine, dans la seconde partie de son livre, par quelle alliance la France peut le mieux servir les intérêts de sa gloire et contribuer le plus efficacement au bonheur de l'humanité. Celle de l'Angleterre n'est, à ses yeux, ni sincère, ni durable. Il ne doute pas que si nous parvenons à asseoir nos institutions et à mûrir notre esprit politique, nous ne signions un jour avec la Russie quelque grande convention qui changera la face du monde. Mais ces espérances sont pour un avenir encore éloigné ; aujourd'hui la France doit chercher sa force dans le continent, et mériter l'estime des peuples qui l'entourent. Aucun effort ne doit lui coûter pour relever l'Espagne, protéger la Belgique, rassurer l'Autriche, la Prusse et les autres états de la confédération germanique contre les projets de propagande et de conquête que l'on prête quelquefois à notre humeur aventureuse. Contentons-nous de nos frontières, notre partage est assez beau. Si le glaive sied à notre main, c'est le flambleau de la civilisation qu'elle porte le mieux et qu'elle gardera le plus longtemps.

Vous vous rappelez encore quelle sensation cet ou-

vrage produisit dans notre province. Les théories qu'il renferme trouvèrent des critiques; mais son mérite littéraire ne trouva que des admirateurs. Là, l'éloquence la plus persuasive s'unit quelquefois à l'observation la plus juste. Là, le style se fond de plus en plus avec la pensée, tantôt grave, nombreux, solennel; tantôt vif, rapide, animé. La phrase se colore d'elle-même, sans prétention comme sans efforts. L'idée se dégage, l'expression se précise. On sent un homme maître de son sujet, qui ne dit que ce qu'il doit dire, et qui le dit comme il doit le dire. Autant son histoire de l'Algérie l'emporte sur ses romans par l'importance du fond et par la maturité de la forme, autant ses considérations sur la France sont supérieures à l'histoire de l'Algérie, pour la hauteur des vues comme pour l'énergie de l'expression. Une imagination vive et une douce sensibilité firent presque tous les frais de ses premières productions; il montra dans les suivantes tout ce que ces facultés gagnent à être réglées par un jugement plus sûr; enfin, la politique si large, si chrétienne, qu'il exposa dans son dernier ouvrage, disait assez avec quel succès il pouvait aborder les questions les plus élevées, et quel nom il devait se faire un jour dans la diplomatie et dans l'économie sociale. Ainsi, chacun de ses livres marquait un progrès, et ces progrès étaient si sensibles, qu'on les croirait séparés les uns des autres par un intervalle de dix années. Mais M. de Rotalier doublait le prix du temps par l'habitude du travail, et le prix du travail par l'habitude de la réflexion. Avouons-le, Messieurs, ses vertus servaient ses talents, et si, comme l'a

dit Vauvenargues, les grandes pensées viennent du cœur, M. de Rotalier, pour convaincre et pour émouvoir, n'avait qu'à s'inspirer de lui-même.

Certes, ce sont les élans d'une âme généreuse qui animent les lignes suivantes, écrites en 1846. M. de Rotalier, en les traçant, cédait au sentiment d'une noble espérance. Relisons-les, parce que nous avons besoin, plus que jamais, d'espérer et de croire :

« Pour moi, j'ai foi dans un brillant avenir pour ma » patrie, et si mon regard s'effraie à l'aspect des injus- » tices et des violences des partis ; si je m'épouvante en » voyant la plus sublime économie de nos lois, et les » grands intérêts du monde confiés à des esprits choisis » dans un but d'industrie ou d'affaires, je me rassure, » en pensant, non-seulement aux forces matérielles, » mais encore aux forces intellectuelles et morales de la » France, et je me dis que, si les hommes y paraissent » si petits, c'est que la majesté des choses y est très- » grande. Ces mêmes pouvoirs politiques, composés » d'une manière si médiocre, si chétifs devant la tâche » qui leur est confiée, si ignorants des nobles choses » qu'ils doivent décider, sentent autour d'eux une in- » fluence supérieure, éclairée, qui les soutient, les » inspire, les pousse en aveugles dans la voie droite. » Ils décident une question, le font avec grandeur, et » souvent ne l'ont pas comprise. C'est qu'une puissance » secrète les domine : cette puissance est celle de tous » les esprits lucides qui n'ont point de part aux affaires, » mais qui ont part aux idées. C'est celle de ces sublimes » penseurs qui, loin de la triture des choses, conser-

» vent l'indépendance du jugement, l'audace de la con-
» ception, la virginité de l'honneur, et qui, sans misé-
» rables calculs d'intérêt privé, jugent toutes les ques-
» tions de toute la hauteur d'une intelligence que ne
» trouble aucune des fétides vapeurs de la corruption,
» et de toute la noblesse d'une âme que n'avilit aucun
» désir secret et honteux. »

L'élévation des sentiments n'altérait pas chez notre confrère la justesse des vues. Peu d'hommes ont aperçu d'aussi loin et précisé aussi bien les périls de notre époque. Après avoir prouvé que les commotions purement politiques touchaient à leur fin, il se hâtait d'ajouter : « N'oublions pas de dire qu'un autre danger se dresse
» maintenant devant l'Etat, car les sociétés humaines
» ne connaissent pas le repos, et leur vie consiste dans
» de perpétuelles transformations. Les questions politi-
» ques à peine vidées, apparaissent les questions so-
» ciales. La foudre et les orages couvent aussi dans
» leurs flancs, et si l'on veut éviter qu'ils n'éclatent en
» nouvelles révolutions, on devra s'appliquer à en ré-
» soudre successivement les principales difficultés. Ce
» sera le grand travail des nations modernes. C'est où
» devront briller leur sagesse et leur génie : la gloire et
» le salut sont là. »

L'écrivain supérieur qui s'occupait avec tant d'anxiété des destinées de son pays, ne pouvait rester indifférent à sa propre destinée. De nos jours, la plupart des hommes éminents reviennent à la religion par l'infortune; la foudre les éclaire en les frappant. M. de Rotalier fut plus heureux que son siècle, parce qu'il avait été plus

sage; il n'eut rien à apprendre, parce qu'il n'avait rien oublié. Dans la jeunesse comme dans l'âge mûr, sous la tente du soldat comme à l'ombre du foyer domestique, il se faisait une gloire égale d'honorer sa foi par ses discours, et de justifier ses discours par ses exemples. Devenu chef de famille, il sentit que ses devoirs avaient redoublé d'importance et de sainteté, et, sans cesser d'entourer de déférence son vénérable père, il prodigua à son fils, dès l'âge le plus tendre, des soins aussi touchants qu'assidus, et aussi religieux qu'éclairés.

Ne craignons pas, Messieurs, de suivre notre confrère dans le sanctuaire domestique. Sa modestie seule pourrait nous en interdire l'entrée, car nous sommes sûrs d'avance de n'y rencontrer que la vertu. On a dit trop souvent que l'intérieur du citoyen doit être muré. Laissant à d'autres le bénéfice de cette maxime que la sagesse moderne a inventée pour excuser la lâcheté de nos mœurs, M. de Rotalier, fidèle aux règles de la sagesse antique, croyait que l'honnête homme, dans la vie privée comme dans la vie publique, doit toujours être semblable à lui-même. Ceux qui l'ont vu de près, savent combien on profitait dans ce commerce intime. Jamais son âme ne connut d'autre passion que celle du bien. Jamais un mot, un mouvement, une ombre ne révéla en lui le ressentiment ou le souvenir d'une injure. Il brillait dans le monde par la variété de ses connaissances, par l'intérêt de sa conversation, par la politesse exquise de ses manières. Les formes aimables du temps passé s'alliaient dans ses causeries aux pensées graves et aux préoccupations inquiètes des

temps modernes. On s'instruisait en l'écoutant, comme il écoutait lui-même pour s'instruire à son tour. La bienveillance était le fonds de son caractère. Jeune encore, il savait que la jeunesse a besoin d'encouragements, et qu'il vaut mieux les prodiguer par excès de bonté que de les mesurer par excès de défiance. Noble penchant dont on s'alarme quelquefois, mais que la jeunesse franc-comtoise, vouée à la carrière des lettres ou du barreau, met depuis longtemps à profit dans la conversation de deux savants dont nous regrettons l'absence, M. Weiss et M. Duvernoy, et qu'elle bénit encore dans la mémoire de deux magistrats dont nous pleurons la perte, M. Clerc et M. le président Monnot.

Une vie si heureuse devait passer subitement du repos à l'action, du silence de l'étude au bruit des affaires. Cette transition inattendue s'opéra dans un jour; mais ce jour changeait aussi les destinées de la France : c'était le 24 février. Dès qu'il fut possible de s'entendre, on comprit la nécessité de s'unir. M. de Rotalier rêvait depuis longtemps une grande alliance entre les vieux partis. Le moment lui parut favorable à l'accomplissement de ses vœux. Il offrit sa plume pour aider à préparer cette union dans la presse, son vote pour y concourir dans l'Assemblée. Personne n'était plus propre que lui à remplir ce rôle de conciliation. Son caractère, ses habitudes, ses relations le lui rendaient en quelque sorte naturel. Plaçant au-dessus des intérêts politiques les principes, les croyances, les institutions, il tendait la main à tous ceux qui voulaient les préserver de toute atteinte et les

entourer de dévouement, de vénération et d'amour. Telle fut *sa ligne politique*. Qu'on lise les pages qu'il écrivait sous l'impression des événements du jour. Ce n'est pas de la polémique, c'est de la raison, mais une raison qui élève, qui passionne, qui transporte. On n'y trouvera pas un mot qui puisse flatter une faction, pas une idée que tous les partis honnêtes n'avouent et ne défendent aujourd'hui.

Ainsi, après avoir cité quelques paroles du ministre éminent que la foudre venait d'atteindre et de renverser le premier, il ajoute :

« Des événements qui apprennent tant de choses aux » hommes sont des événements régénérateurs. Les in- » quiétudes, les souffrances, les périls qui redressent » ainsi les intelligences, sont des bienfaits de Dieu, et » j'avoue que, si j'ai cru jamais à quelque grand progrès » dans le monde, à de nouvelles et brillantes destinées » pour la France, c'est aujourd'hui même que je sens » croître ma confiance. Nous aurons sans doute à tra- » verser de nouvelles et cruelles épreuves ; tourmentés » encore quelque temps par les misères du cœur et de » l'esprit qui causent tous les genres de malaise, nous » serons inquiets au dedans et faibles au dehors. Mais » enfin l'accord sincère et durable des forces conserva- » trices se fondera. Des divisions funestes et inexpli- » cables disparaîtront. Déjà les barrières politiques et » sociales sont rompues, tous les hommes de bien se » rapprochent et tendent à se confondre. »

Lorsque le vicaire de Jésus-Christ redevint errant parmi les nations, M. de Rotalier fut au nombre des

écrivains qui sollicitèrent l'intervention des puissances catholiques en faveur d'une infortune si auguste, si sainte. Il invoquait la mémoire de Charlemagne, établissant le pouvoir temporel des papes, et montrait ce grand empereur, la main sur Rome et les yeux sur l'avenir, disant dans sa pensée :

« Ce point appartient au monde. Rome fut autrefois » la maîtresse de la terre, et celle à qui l'univers a ap- » partenu ne s'appartiendra plus. Mais plus grande en- » core dans son abaissement que dans sa fortune, elle » ne sera à personne, elle sera à tous, elle sera à Dieu. » Rome ne peut plus régner par les armes, mais son » empire va s'étendre encore ; elle dominera le globe » par l'idée, elle sera le centre de l'idée. C'est ainsi » que du plus petit royaume de la terre fut fait le plus » grand monument des hommes. »

Il termine par un souhait, et ce souhait s'est accompli : « Rétablir le pape à Rome, c'est proclamer à » la face des nations le principe religieux et le principe » de l'autorité ; c'est rendre un trône au spiritualisme : » ce trône, je voudrais que ce fût la France qui eût la » gloire de le relever. »

M. de Rotalier ne comprenait ni la politique sans principes, ni l'application des principes sans la pratique de la modération. Les partis extrêmes lui en surent peu de gré, car ils n'ont que l'intérêt pour principe et la passion pour règle. Sa candidature échoua dans la Haute-Saône. Vingt-quatre mille suffrages, brigués sans bassesse et obtenus sans contrainte, auraient consolé une ambition vulgaire ; mais plus ce témoignage était flatteur,

plus il en coûtait à notre confrère de ne pouvoir le justifier. Pourquoi ne l'avouerai-je pas? L'échec porta coup dans cette âme sensible et loyale. Si les bon esprits se contentent de désirer le bien, les cœurs généreux se résignent difficilement à ne pas le faire. C'est là, Messieurs, l'épreuve que notre siècle réservait au mérite. On ne monte plus sur l'échafaud, le martyre est ailleurs : dans l'injuste interprétation de nos discours, et dans l'odieuse appréciation de nos actes; dans les ardentes inquiétudes du combat et dans le découragement de la défaite; dans l'oubli, dans la calomnie, dans l'impopularité; partout où nous avons une opinion consciencieuse à soutenir, une erreur à dissiper, une bonne cause à défendre. En quittant pour la tribune le terrain brûlant des luttes électorales, notre confrère n'aurait fait que changer d'arène. Ses convictions avaient marqué sa place parmi les défenseurs les plus énergiques de l'ordre social; ses talents lui auraient donné un rang distingué non loin de cet orateur catholique, dont chaque discours est pour le monde un événement, pour notre pays de qui il tient son mandat le sujet d'un légitime orgueil, pour l'Académie qui le compte parmi ses membres et ses bienfaiteurs, un nouveau titre de gloire littéraire.

C'étaient là nos plus chères espérances. L'issue de l'élection les avait ajournées; la mort est venue les détruire. Ce n'est pas M. de Rotalier qu'il faut plaindre. Nous pouvons regretter ses services; mais comment regretterait-il nos divisions et nos luttes? Sa vie, incomplète aux yeux des hommes, était déjà pleine aux yeux de Dieu, et s'il a manqué un peu de bruit à la carrière

de l'homme public, rien n'a manqué à la carrière du chrétien.

Que ce soit la consolation de ceux qui l'aimaient et qui l'ont si brusquement perdu. Nous comptions encore sur sa collaboration, quand lui-même, aux prises avec la mort, ne demandait plus à ses amis que la prière du souvenir! Nous l'avions vu, dans notre séance du 6 juin, prendre le plus vif intérêt à la discussion ouverte sur la situation morale, industrielle et agricole de la province, et quand l'Académie se réunit de nouveau, ce fut pour assister à ses obsèques! Sa maladie fut une surprise et sa mort un coup de foudre. Au reste, M. de Rotalier était si prêt à tout, que lui seul ne parut ni surpris, ni frappé. Tandis que sa famille a l'espoir de le conserver encore, lui seul, envisageant sa fin prochaine sans la défier comme sans la craindre, parle de ce moment suprême non en philosophe qui le brave, mais en chrétien qui l'attend. Il prévoit tout, il avise à tout, interrogeant sur son état l'homme habile qui lui donne des soins, et se renfermant dans sa conscience pour se préparer au jugement de Dieu. La religion entra sans détour dans sa demeure et vint s'asseoir auprès de lui. J'ai recueilli les derniers entretiens qu'il eut avec elle, et je ne puis résister au désir d'en citer quelque chose, tant ils respirent la résignation, l'espérance et la paix. « Ne craignez pas de m'effrayer, » dit-il au prêtre qui l'aborda, il s'agit de m'aider à bien » mourir. » Après avoir reçu la sainte Eucharistie, il parlait comme un voyageur qui aperçoit à l'horizon le terme de son pélerinage : « Je ne redoute pas la mort, » je ne regrette pas la vie ; une seule chose m'afflige,

» c'est de quitter mon vieux père, ma femme et mes » enfants. J'espère que Dieu ne les abandonnera pas. » Quand on essayait de le rassurer sur sa maladie, il répondait avec un doux sourire : « Je suis atteint mortelle- » ment, mais j'offre ma vie en sacrifice pour ma famille ; » je compte sur la miséricorde du bon Dieu, et j'ai la » confiance que, dans quelques heures, je le verrai face » à face. » Les prières de l'Eglise furent récitées à haute voix près de son chevet, il y répondit lui-même, et quand elles furent terminées, notre confrère avait cessé de vivre. Il mourut le 21 juillet 1849.

Ce n'était pas à nous qu'il appartenait de posséder sa dépouille mortelle. L'amitié a ses droits ; mais ceux de la reconnaissance sont plus sacrés encore. Les bons paysans de Colombier et de Villerpoz ne pouvaient apprécier comme nous l'homme politique, le savant, l'académicien ; mais ils connaissaient mieux que nous le maître bienfaisant, l'ami du pauvre, le conseil et le modèle des familles. C'est parmi eux que sa tombe devait trouver le plus de prières, sa mémoire le plus de bénédictions. La nouvelle de sa mort répandit dans toute la contrée une profonde douleur. Dès que le jour de ses obsèques fut connu, un mouvement spontané fit déserter les champs et entraîna à la suite du convoi funèbre presque tous les habitants des campagnes voisines. Plusieurs paroisses du canton de Saulx, représentées par le curé et par le maire, venaient dans cette triste cérémonie payer une dette de reconnaissance ou déposer l'hommage du respect public. Un jeune homme qui portait encore le deuil de ses parents, se fit, par une exclamation invo-

lontaire, l'interprète des sentiments de la foule. Il disait en essuyant ses larmes : « Je n'ai pas pleuré davantage à l'enterrement de ma mère ! »

Je m'arrête, Messieurs, toute autre louange languirait auprès de ces touchantes paroles. Il ne me reste plus qu'à féliciter les amis de M. de Rotalier d'avoir voulu transmettre à la postérité des traits chéris qui sont encore gravés dans tous les cœurs. C'est le ciseau de M. Petit qui les fera revivre sur le marbre ; c'est le patriotisme de M. Weiss qui anime et qui soutient l'entreprise. L'Académie s'est associée avec empressement à cette bonne pensée ; elle acceptera avec reconnaissance une si noble image, heureuse d'encourager les arts, d'honorer l'amitié et de consulter dans le marbre confié à sa garde le souvenir d'une grande âme.

IMPORTANCE

DE L'ÉTUDE DES PATOIS EN GÉNÉRAL;

COUP-D'ŒIL SPÉCIAL SUR CEUX DE LA FRANCHE-COMTÉ,

PAR M. DARTOIS, CHANOINE.

Messieurs,

Si je vous apporte si tardivement mon tribut, c'est que j'avais à cœur de vous le payer plus loyalement : je voulais, par un travail tout spécial, justifier autant que je le pourrais les glorieux suffrages dont vous m'avez honoré. Laissant aux autres membres de l'Académie les vastes champs de la poésie, de l'éloquence, de l'histoire, de la philosophie, de l'économie morale, je poursuivais silencieusement le but que j'avais entrevu dans mes jeunes années; et tandis que plusieurs d'entre vous exploraient infatigablement notre Province, les uns pour surprendre la plante encore inconnue qui se cache, les autres pour dégager des entrailles du sol les monuments des vieux âges, archéologue et botaniste d'un autre genre, j'allais déterrer d'autres ruines, ou plutôt cueillir d'autres fleurs, bien inconnues aussi, les fleurs suaves du langage de nos pères. Aujourd'hui que mes recherches sur les idiomes vulgaires de la Franche-Comté sont

assez avancées pour que je pense à en publier prochainement les résultats, je crois pouvoir parler un moment devant vous de l'importance de l'étude des patois en général, et des richesses des nôtres en particulier.

Il n'y a plus que l'ignorance ou la légèreté qui puissent sourire quand on parle de l'étude des patois. La connaissance de ces idiomes fait maintenant une partie essentielle de l'étude générale et particulière des langues. Nos illustres compatriotes, Bullet (1) et

(1) Bullet signale les patois comme une des sources de la langue celtique; et il a, en effet, cité dans son Dictionnaire un grand nombre de mots tirés des patois de la Franche-Comté. Malheureusement il ne les a connus la plupart que sous une forme unique, qui n'est pas toujours la bonne; et souvent aussi, pour les rattacher à ses primitifs, il les a donnés sous deux ou trois orthographes fort diverses, et avec des définitions accommodées au sens des mots dont il les rapprochait. Bullet est connu pour avoir été systématique, et mon observation ne sera pas prise pour une attaque contre ce savant, qui a eu la gloire de frayer un des premiers la route de l'étude comparative des langues, et qui possédait au plus haut degré le talent des rapprochements linguistiques.

Je ne puis parler des mots patois recueillis par lui, sans faire remarquer une méprise singulière à laquelle ils ont donné lieu. Lacurne de Sainte-Palaye les avait admis dans son Dictionnaire, dont le plan était très-large. Roquefort, qui s'est servi des manuscrits de ce dernier, les a reproduits tels quels dans son Glossaire de la langue Romane, avec les définitions mêmes de Bullet, avec leurs flexions purement patoises. Sans doute, ces mots sont d'aussi bonne famille que ceux auxquels ils ont été accolés; mais, comme le Glossaire de Roquefort n'embrassait que les mots de l'ancienne langue française écrite, les mots de la langue parlée ne devaient pas y figurer; ou bien, pour être conséquent, l'auteur aurait dû y faire entrer tous les patois de France. On excusera cette révélation, dont j'ajourne les preuves, quand on saura que celui qui a emprunté, sans s'en douter, tant de mots patois à Bullet, le maltraite fort dans sa préface. Encore le mal-

Bergier (1), ont été des premiers à recommander cette étude; Ch. Nodier (2), une autre de nos gloires, a redit

traite-t-il très-malheureusement : car si Bullet a été trop loin dans son amour pour la langue celtique, Roquefort a été plus loin encore dans sa prévention contre elle. Bullet, et les savants le reconnaissent, était beaucoup plus près que lui de la vérité.

(1) Bergier a cité aussi quelques-uns de nos mots patois dans ses *Eléments primitifs des langues*. Voici quelques-unes de ses pensées sur les patois :

« Quel travers de citer les patois, ces jargons informes et grossiers qu'une personne bien élevée n'oserait parler, qu'il est de la bienséance d'ignorer ! On se déshonorerait si on voulait en faire mention dans le monde poli : n'est-il pas encore plus indécent de les introduire parmi les savants ? — Les patois si méprisés sont cependant des langages humains; ceux qui les parlent sont des êtres raisonnables, comme les Grecs et les Latins; ils ont du bon sens, souvent de l'esprit et de l'éloquence, comme les citoyens d'Athènes ou de Rome; il ne manque à ces jargons, pour acquérir de la considération et devenir à la mode, que d'avoir servi à faire des livres utiles ou amusants. *L'indifférence que nous affectons pour eux est une des raisons principales du peu de connaissance que nous avons des origines de notre langue.* Ce n'est pas ma faute, si les langues orientales ont plus de rapport avec eux qu'avec les langues savantes et cultivées; on ne doit pas me savoir mauvais gré d'avoir aperçu et développé ce rapport. Le Glossaire de Ducange est un livre savant, utile, précieux : que renferme-t-il autre chose que des patois et des langages barbares latinisés? (*El. pr. d. L.*, édit. Proudhon, p. 236.)

» C'est là seulement qu'on peut découvrir les vraies origines du français. (*Ib.* p. 124.)

» Pour faire l'analyse du français, il faut attendre que nous ayons des dictionnaires exacts de tous les patois de nos provinces. » (*Ib.* 229.)

(2) « Je pose donc en fait : 1° que l'étude des patois de la langue française, bien plus voisins de l'étymologie, bien plus fidèles à l'orthographe et à la prononciation antiques, est une introduction nécessaire à la connaissance de ses radicaux; 2° que la clef de tous les radicaux et de tous les langages y est implicitement renfermée. J'en conclus même quelque chose de plus absolu, ce qu'on appellera, si

que nous ne ferions que balbutier sur la langue française, tant que nous n'aurions pas étudié à fond les patois qui en sont la base; et il n'est pas aujourd'hui un linguiste qui n'en apprécie l'importance.

C'est un fait constant que l'existence des patois dans tous les temps et dans tous les lieux. Cela tient à la nature de l'homme, qui est trop mobile et trop indépendant, pour qu'on puisse lui imposer une langue stationnaire, et lui ôter la liberté de créer des mots selon ses caprices ou ses besoins. Les bouleversements politiques, les influences du climat, les habitudes locales, mille et mille causes amènent nécessairement des variations dans son langage. Aussi, vous ne trouverez pas un idiome ancien ou moderne qui n'ait eu ses dialectes (1).

l'on veut, un paradoxe, et cela m'est égal : c'est que tout homme qui n'a pas soigneusement exploré les patois de sa langue, ne la sait encore qu'à demi. En général, c'est une dénomination aussi heureuse qu'universelle, que celle de *lettres* et de *lettrés*; car l'écrivain qui ne sait pas la raison de la *lettre* et du mot qu'il écrit, est à peine digne de l'écrire. La raison de la lettre et du mot est dans l'étymologie, et le plus grand nombre d'étymologies ne s'expliquent distinctement à l'esprit que par les patois. » (*Notions élément. de linguistique*, p. 258.)

(1) La Judée, à peine aussi étendue que notre province, avait ses dialectes marqués, ses habitudes invincibles de prononciation; et qui ne connaît le massacre des Ephraïmites, qui, voulant se déguiser, se trahissaient en changeant en *s* le *ch* du mot *schibboleth*, comme font parmi nous les enfants, en disant *seval* pour *cheval?* (Jug. 12.) Saint Pierre est reconnu à Jérusalem pour un Galiléen à son seul accent : *Verè et tu ex illis es; nam et loquela tua manifestum te facit.* (Math. XXVI.) Il n'y avait pas trente-cinq lieues de Sparte à Athènes : quelle différence entre le langage de l'une et de l'autre! — Et chez nous, pour me borner à ce seul exemple, quelle différence entre l'accent des environs de Besançon et celui des parties méridionales du Jura!

Partout une langue naissante s'est greffée sur des dialectes antérieurs à elle; partout, à côté d'une langue florissante, vivent des dialectes qui bravent son empire pendant des siècles; partout, quand une langue descend de sa gloire, elle laisse après elle des dialectes qui concourent plus tard à la naissance d'une langue nouvelle.

Le français, comme tous les idiomes modernes, sans excepter ceux qu'on appelle langues-mères, n'est qu'un assemblage de mots venus de toutes parts, et appartenant non-seulement à des langues très-disparates entre elles, mais aux patois eux-mêmes, qui lui ont beaucoup prêté (1). Devenu, par la prépondérance que lui ont donnée les événements, la langue officielle d'un grand Etat, la langue du savoir et du génie, il a refoulé, mais sans les anéantir, les dialectes qui lui disputaient autrefois la prééminence. Gloire à l'heureux vainqueur, qui s'est placé au premier rang parmi les langues de l'Europe! Mais, en célébrant son triomphe, ne dédaignons pas les idiomes vaincus : sous l'ombre de la rose brillante de nos jardins s'abrite souvent l'humble violette, qui a aussi ses doux parfums.

(1) Les personnes qui qualifient les patois de jargons peuvent méditer, pour leur édification, sur les formes que deux radicaux, pris au hasard, *aqua* et *bosk*, l'un latin, l'autre tudesque, ont subies dans le français. Nous disons *aqueux* et *aquatique, aiguière, évier, eau,* etc.; *embusquer, bosquet, bocage, bouquet, bûche, buisson, bois.* Voilà donc pour le premier quatre formes diverses, *aq, aig, év, eau,* et pour le second sept, *busq, bosq, boc, bouq, buch, buiss, bois.* Qu'en pensez-vous? cela est-il bien conséquent? y a-t-il jargon mieux conditionné? Les patois disent plus logiquement : *auve, auvou, auvier, enauver,* etc.

Mais quel intérêt peuvent donc offrir ces patois informes?

Sous plus d'un rapport, Messieurs, ils sont dignes d'attention.

I. Au point de vue de la haute philosophie, n'ont-ils pas de quoi attacher? Les patois sont la langue de la plus grande partie du genre humain, des trois quarts de nos compatriotes en particulier (1). Dans ces idiomes, qui sont la vie du peuple, n'y a-t-il rien qui puisse nous intéresser? Serions-nous assez égoïstes pour dédaigner

(1) Cette proposition n'a rien d'exagéré, si l'on comprend sous le nom de patois les idiomes étrangers au français qui se parlent en France, l'Allemand, le Bas-Breton, le Basque, le Catalan, et surtout le Provençal et le Languedocien, généralement usités jusque dans les villes. Il n'y a certainement pas un quart de nos concitoyens qui parlent le français pur et poli qu'enseigne la bonne éducation. Et encore, parmi les personnes bien élevées et lettrées, combien mêlent à leurs discours, sciemment ou sans s'en doutér, des expressions qui ne sont pas admises dans la langue, et qui, par conséquent, ne sont que du patois! Voici quelques échantillons du langage de Besançon et de la province : plus d'une personne qui, à la première lecture, condamnera une partie de ces mots comme non français, et citera complaisamment le mot légitime, se résoudra difficilement à ne pas feuilleter les dictionnaires ou les grammaires pour en défendre quelques autres :

Talvane; lave; ancelle, tavillon, clavin; cor de *fourneau*, de fontaine; *balonge; seille; bosse* de vendange; *bouille; larmier* de cave; *mâr* ou *mâ* pour les tonneaux; *empalement* de moulin; *portière* d'écluse; fagot de *raims; filette;* poupée d'*œuvre; toie* d'oreiller; *couverte* mangée des *hartes; mahon* de volaille; papier *fongeant; orvale; rapondre* de la ficelle; *emmêler* du fil; *renter* des bas; *s'aboucher* sur un lit; *ramasser* un plat; *ramasser* ou *remballer* quelqu'un; donner une *calange*; faire *griller* les vitres; toucher son *rentaire;* jeter-*là* quelque chose; tout le monde *lui* est tombé *dessus*, etc.

une chose qui se lie si intimement aux destinées, obscures si l'on veut, mais toujours si touchantes, du plus grand nombre de nos frères? Le patois est la langue que bégaie l'enfant de nos campagnes, celle que le soldat, quittant les drapeaux, reprend avec bonheur sous le toit paternel, celle dont se sert le vieux père pour donner ses sages conseils, la mère mourante pour recommander encore une fois la sagesse à ses enfants et son âme à son Créateur; en un mot, la langue de la famille, la langue de tous les besoins physiques et moraux du peuple qui vit si près de nous. Ici, on peut le voir, l'étude du patois est l'étude de l'humanité.

Le philosophe trouvera encore dans ces idiomes une moisson abondante de faits concernant le travail de l'esprit humain. Il y admirera cette propriété d'expression, cette vivacité d'images, cette énergie d'élocution, en un mot, ces magnifiques créations du génie, qui partout sont l'apanage de l'homme intelligent. Il ne verra pas sans bonheur la régularité constante de ces idiomes qu'on croit barbares, et leurs richesses de langage, souvent comparables, quelquefois supérieures à ce que les langues savantes peuvent offrir de plus parfait. « Quand on » parle de patois au vulgaire des gens lettrés, dit Ch. » Nodier, ces Messieurs se représentent soudainement » un jargon confus et sans règles, abandonné à l'arbitre » de la parole, et qui exprime certaines idées en vertu » d'une habitude, bien plutôt qu'en vertu d'une con- » vention. C'est se tromper grossièrement que d'en » juger ainsi... Les patois ont une grammaire aussi ré- » gulière, une terminologie aussi homogène, une syn-

» taxe aussi arrêtée que le pur grec d'Isocrate et le pur » latin de Cicéron. Moins sujets aux caprices de la » mode, ils sont peut-être en général plus harmonieu- » sement, plus rationnellement composés... Pour trou- » ver une langue bien faite, et j'entends par là, comme » tout le monde, une langue bien grammaticale et bien » syntaxée, qui n'est inconséquente avec elle-même, ni » dans la déclinaison, ni dans la conjugaison, qui est » toujours fidèle à elle-même, à la prononciation dans » le mot, à une forme donnée dans la locution, on ne » court donc aucun risque de remonter à un patois. » J'irai plus loin, car je ne recule pas devant les consé- » quences expérimentales : ce serait le parti le plus » sûr (1). » Après trente ans d'études sur les langues et les patois, je ne crains pas d'affirmer que les assertions de notre savant compatriote sont rigoureusement vraies.

II. Dans l'ordre de la science, les patois offrent des ressources auxquelles, le plus souvent, rien ne peut suppléer.

1° Que de lumières les patois peuvent jeter sur l'histoire! Ils viennent à l'appui de tous les monuments, et plus d'une fois ils dirigent la marche de l'archéologue. Ils gardent le souvenir des mœurs (2) et des coutumes

(1) *Ubi suprà*, 249.

(2) Le nom de *barde*, chantre, devin, homme inspiré, hors de lui-même (*insana vates*, Virg., *Enéid.*, III), a donné à nos patois toute une famille, désignant, sous des nuances diverses, un état de demi-folie, d'étourderie, etc. *Bardaque*, *bredaque*, *bardôle*, *bredôle*, femme

antiques. J'ai retrouvé dans les patois des traces évidentes d'usages romains (1), des mots qui semblent se

évaporée, d'où *bredôleries*, niaiseries, bagatelles, *bredôler*, s'amuser à des riens ; *bredi, ébrédi*, écervelé, étourdi, et les dérivés *bredillot, bredillou*, etc. ; *bredouille*, causeuse, d'où probablement *bredouiller*, dans le français, qui a certainement emprunté à cette racine le mot familier *bredi-breda*, à l'étourdie.

Sire, sirot, père (*Cantiq. patois de Besançon*), *siré*, grand-père (Saugeais); *dame, dam* (*Cant. de Besanç.*), mère, appliqué même aux animaux dans quelques lieux du Jura (angl. *dam*, mère, en parlant des animaux), indique le respect avec lequel étaient nommés autrefois les parents : *sir*, rac. orientale, maître ; *domina, domna* (latin), maîtresse, que nous retrouvons dans le français *dame*, dans notre nom propre de lieu *Dannemarie*, etc.

Le mot *vâlet* (Mouthe), *vâlot* (J.), conserve le sens qu'il avait dans le moyen-âge, et il désigne ou le fils plus particulièrement, ou tout jeune homme pubère en général, sans aucune idée de domesticité ou vasselage. C'est encore en ce sens qu'il est pris en français, dans le jeu de cartes, où, comme le dit Borel, le *Valet* désigne le fils du *Roi* et de la *Reine*.

Mâ, maî, dans la Haute-Saône, désignent un jardin, l'ancien *meix* ou *mansus*. — Dans les cantiques de Besançon, *sambé*, coup,

(Et beillie-li in *sambé*
Si bon qu'i s'en sente),

est une mauvaise orthographe du vieux français *cembel*, joute, tournoi, etc., etc.

(1) Un exemple ou deux seulement :

A Ornans, quand les enfants commencent certains jeux dans lesquels une fossette ou une place est assignée à chacun, l'un d'eux s'éloigne plus ou moins, et, les yeux bandés d'un mouchoir ou couverts par les mains d'un autre, il tourne le dos aux joueurs, qui attendent de lui leur poste, favorable ou défavorable. Un autre enfant, qui touche la place ou la fossette à donner, crie au premier : *Sébé !* et celui-ci, pour montrer qu'il est attentif, répond : *Dominé ! — Pour qui ?* reprend l'autre.— *Pour N.*, répond le distributeur, en nommant un des joueurs. C'est la reproduction exacte de ce qui se faisait dans les festins romains, où un enfant, qu'on surnommait *Phœbus* (devin),

rattacher au stationnement des légions égyptio-romaines dans nos contrées (1).

L'originalité de langage et de caractère, si frappante chez les descendants des colons venus parmi nous dans le moyen-âge, donne lieu à des inductions du plus haut intérêt pour l'histoire de notre Province. Nous pouvons assigner, d'une manière à peu près sûre, l'époque où des étrangers se sont établis dans nos montagnes, au val du Saugeais, à Mouthe, aux Fourgs, etc. En examinant leurs patois, on voit qu'après cinq ou six siècles, l'assi-

assignait à chaque convive sa part respective du gâteau dont la fève donnait la royauté : *Phœbe? — Domine! — Cui? — N....* Seulement, chez nous, la sifflante *ph* a été changée en une autre, *s*.

Les repas de nos villageois ont des noms tout romains. Dans beaucoup de communes du Doubs, *lai nônę, lai noûnne, la nôra* (*r* pour *n* au Saugeais), est le repas qui se fait à midi ou un peu plus tard (latin *hora nona*, la neuvième heure du jour, ou trois heures après midi). Dans un grand nombre d'autres lieux, *lai merénde, merende, marénde, marendon, mouèrende, menénda, merênna*, etc., est le repas du midi ou le goûter, quelquefois le déjeuner (latin *merenda*, repas de l'après-midi); *lou recenion, r'cenion*, est le réveillon (latin *recœna*), etc. Ces substantifs, dont je ne donne que quelques formes, ont leurs verbes : *nonâ, noûnnai, nôrai*, dîner; *merénda*, etc., *receniâ, recegnenai*, etc. (vieux français *reciner*).

(1) Si un seul mot, quelque capital qu'il soit par son importance, suffisait pour établir une preuve, nous en aurions une bien frappante dans le mot *madze, modza, moudze, moudzon*, qui, dans presque tout le Jura, dans la plus grande partie de l'arrondissement de Pontarlier, comme dans le pays de Vaud, désigne une génisse ou un jeune bœuf d'un à deux ans. Or, le nom que les Egyptiens donnaient au veau ou au bœuf, leur dieu de prédilection, est précisément *maze*, qui a encore, dans d'autres dialectes de la langue copte, les formes *mas, mase, masi, mesi*, etc., qu'on retrouve dans le grec μόσ-χος (moschos).

milation de langage entre eux et les populations qui les entourent, n'est pas encore complète, et est bien loin de l'être : on est en droit de conclure de là que les villages voisins, où depuis longtemps la fusion est complète, et si complète, que je ne connais pas en Franche-Comté de lieux où elle le soit au même degré, existaient bien antérieurement, et que les montagnes du Doubs sont généralement peuplées depuis des temps très-reculés, contrairement à ce que voudraient se persuader quelques personnes ; ainsi, à défaut de monuments, la grammaire nous apprend l'histoire, comme le dit quelque part M. Villemain. Le langage seul peut être un indicateur des races auxquelles appartenaient ces colonies. L'on peut, sans autre preuve, croire que la population de Fougerolles, aujourd'hui encore si peu harmonisée avec les habitants des lieux circonvoisins, était d'origine lorraine ou wallonne, par le fait seul que dans son langage actuel elle conserve l'habitude de placer l'adjectif immédiatement avant le substantif, comme cela se fait dans plusieurs de nos départements du Nord, dont les patois français ont subi l'influence des langues germaniques.

Les noms de Vandales, de Vaudois, de Sarrasins sont encore des injures dans plusieurs localités de notre province.

Celui de *mésel* ou lépreux est très-usité dans les montagnes du Doubs, ou comme qualificatif d'une maladie grave des animaux, ou comme injure aux personnes (1).

(1) Le bas latin *misellus*, le vieux français *mésel, mésiaus, mézel*, etc., qui ont souvent désigné la lèpre, semblent s'être appliqués

Les dénominations données à un grand nombre d'anciens cimetières (cimetières des *Bossus*), attestent les ravages que la *bosse*, ou la peste, a faits à différentes époques dans nos contrées. Je passe sous silence beaucoup d'autres faits.

La mythologie populaire, si importante et si curieuse, a aussi ses nombreux témoins dans nos idiomes; et la collection des mots qui s'y rapportent n'est pas une des parties les moins intéressantes de leur vocabulaire.

2° Les patois donneront leur part de lumière dans la grande question de l'*unité* des langues. On trouve, dans notre province comme ailleurs, et beaucoup plus qu'ailleurs peut-être, des masses de mots appartenant à toutes sortes de langues. Comme sous l'épine et les tapis de lierre nous reconnaissons encore les tours et les remparts des châteaux ruinés de notre province, ainsi, sous les dehors vulgaires de nos patois, se retrouvent, parfaitement reconnaissables dans beaucoup de cas, des mots qui remontent, avec ou sans intermédiaire, à l'Hébreu, au Sanscrit, au Grec, aux dialectes celtiques, teutoniques, scandinaves, etc.; témoins irrécusables des migrations des peuples et de la fusion de toutes les langues entre elles. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que la Franche-Comté offre en ce genre plusieurs milliers de mots d'une importance capitale.

à des ulcères graves autres que la lèpre, comme serait le cancer, etc. Voir Roquefort, *Gloss. roman*, au mot *mésel*. Dans l'arrondissement de Pontarlier, une vache est *mèsélo*, quand elle dépérit par l'ulcération du poumon; *mèjau, mesi*, sont des termes de dénigrement.

Le mot paraît venir du latin *miser*.

3° Pour l'étude des langues celtiques en particulier, la science manquera d'une part essentielle de documents, tant que les patois ne seront pas explorés à fond. La connaissance des langues parlées autrefois dans la Gaule, est peu avancée; elle a été entravée par les savants eux-mêmes, qui ont émis sur ce point obscur des opinions contradictoires; et que n'a-t-on pas dit, par exemple, sur le Bas-Breton et la langue Basque? Si, au lieu de discuter, on avait recueilli des faits, si l'on avait exploité la mine féconde des patois, et comparé les mots qu'ils recèlent aux mots des langues qu'il s'agissait de juger, que de doutes auraient disparu, que de difficultés auraient été éclaircies! Je rencontre dans notre province des mots tels que les suivants : *talvane, tolvanne*, pignon, mur latéral de maison terminé en pointe; — *râfour*, et avec ses nombreuses variantes, *rafou, rafouè, rafo, rofou*, etc., four à chaux; — *écot*, souche, d'où l'expression *maigre comme un écot;* — *pelosse, pelousse, pelouèche* (Doubs et Jura), prunelle; — *harte, artuson, atreson*, teigne, insecte qui ronge les étoffes; — *freugnot*, museau (Fougerolles, Haute-Saône); — *reûzai, rezaî, résie*, etc., glisser, se glisser (montagnes du Doubs); *rampaî, lampaî*, se glisser (arrondissement de Montbéliard); — *treusir, tresi*, poindre, germer; — *tache, taiche*, clou pour les souliers; — *greûse*, rancune, ressentiment; — *bigâne*, chassie des yeux, etc., etc. J'ouvre le *Dictionnaire Bas-Breton* de Legonidec, et je trouve : *talbenn*, face principale d'un bâtiment, pignon d'une maison; — *raz, râ*, chaux; — *skôd*, menue branche verte; chicot, souche et nœud d'arbre; — *po-*

los, bolos, prune sauvage; — *hartouz, tartouz,* mite ou teigne qui ronge les étoffes, les livres; cosson qui ronge les blés; — *frenn,* odorat; *fron,* narine; *frî*, nez, museau; — *reûza, ruza,* glisser, ramper; *rampa*, glisser en écartant les deux jambes; — *treûzi, trezein,* traverser, percer; — *tach*, *taich*, clou (d'où le français *attacher*); — *krôz*, bruit, querelle (bas latin, *greusia*, *greugia*); — *pikouz, pikouzen,* chassie, etc. D'où viennent ces ressemblances si frappantes de mots et d'idées? comment, à deux cents lieues des Bretons, quand tout commerce est rompu entre eux et nous quant au langage, conservons-nous si reconnaissables ces mots et une foule d'autres? n'appartiennent-ils pas à une langue qui unissait les deux peuples? et n'est-on pas en droit de regarder comme un reste précieux de cette langue antique l'idiome qui, non-seulement les garde concurremment avec nous, mais qui, à l'aide de ses radicaux, peut donner la raison étymologique du plus grand nombre (1)?

(1) *Talvane* est composé de *tâl*, front, et *penn*, tête, sommité, à la lettre, *pointe du front* ou *front-tête*, front principal, selon le génie de la langue bretonne; et ce mot a l'une et l'autre acception, tant en Bretagne qu'en Franche-Comté, où, indépendamment du sens le plus ordinaire *pignon*, il signifie quelquefois la façade principale de la maison. Le mot *penn* est facile à reconnaître dans le latin *pinnaculum*, dans le français *pignon*, dans le Comtois *pènno*, qui répond à *talvane* dans plusieurs localités de l'arrondissement de Pontarlier, dans *obenâ* (*o* forme locale pour *en*, à Landresse, Laviron, Sancey), mettre une chemise, un habit, en y passant la tête. De la préposition *en* et de *penn*, le Bas-Breton a formé *empenn*, cervelle, analogue parfait du grec ἐγκέφαλον; et de là probablement *empennon* (val d'Usiers), *oponon* (Laviron), le sourcil, et quelquefois le *cil*.

4° Les patois sont d'une utilité incontestable, on peut dire d'une nécessité rigoureuse, pour l'explication des chartes ou anciens titres, sur lesquels reposent, non-seulement la connaissance de l'histoire, mais souvent les droits, la fortune et le bien-être des familles.

Et puisque j'ai parlé de l'explication des anciennes chartes, qu'il me soit permis d'ajouter qu'une multitude de mots de la basse latinité ou de l'ancienne langue fran-

Harte, avec *h* aspiré, à Besançon, *hartouz, tartouz*, peut venir de *tarz*, crevasse, rupture. Le nom français *gerce* est de la famille de *garzou*, aiguillon pour piquer les bœufs, d'où en Franc-Comtois *jars*, et sous ses formes locales, *jaî, dzaî*, et diminutif *jâçon, jaiçun, dzaiçun*, aiguillon d'abeille, dard de serpent; ainsi que le verbe *jâcie, dzâicie*, etc., piquer, en parlant des animaux.

Freugnot ou *fregnot*, est un diminutif de *frî* ou *frin*, dans lequel on reconnaît facilement, en prenant *f* pour l'esprit rude de la langue grecque (*cf.* ῥῖγος, *frigus*; ῥήγω, *frango*), le mot ῥίν ou ῥίς, nez, museau. On retrouve ce primitif dans ὀσ-φραίν-ομαι, flairer; dans *frenum* ou *frænum, muselière*, bride; dans *frunitus*, sensé, qui a du *nez* (*nasutus* latin); peut-être dans *frons*, dans φρήν, *refrogné*, etc.

Comme *glisser*, autrefois *glasser, glacier, glacher, glachier*, vient de *glace*; *reûzaî, rézie, reûza, ruza*, sont de la famille de *réô, rév, riou*, froid, gelée, gelée blanche; *revi*, geler, glacer; *riel*, verglas, frimas, etc., d'où *riska* et *riskla, rikla, rinkla*, autres verbes bretons, signifiant *glisser*, qui nous ont donné probablement *lichie, luchie, linchie, linzè, lesie*, etc., glisser, se glisser. Comparez du reste avec cette famille ῥιγ-ος, *f-rig-us*, κ-ρύ-ος, froid, d'où κρύσταλλος, glace; *rigeo*, avoir froid, etc.

Le radical *pik*, qu'on trouve dans *pikouz, big-ane*, le Genevois *piquerne*, est vraisemblablement de la même famille que *pik*, poix, πεύκη, etc. Dans *piquerne*, altéré par les Comtois en *bigane*, on peut remarquer une terminaison qui se rapporte très-bien au Bas-Breton *korn* (*kern, karn* dans les langues du Nord), angle, coin; et l'on voit ainsi que la *pik-kern-e* est la *poix*, ou matière gluante qui se forme aux *coins* des yeux.

çaise, ne peuvent être entendus qu'au moyen des patois. Il est un livre que tous les savants connaissent, et qu'ils n'apprécieront jamais trop : c'est le *Glossaire de la basse latinité* de Ducange. Ce savant et ses continuateurs ont laissé un grand nombre de mots sans explication, ou avec une explication purement conjecturale et fondée sur un texte unique. Au moyen des patois, qu'ils ont d'ailleurs mis à profit autant qu'il leur était donné alors de le faire, il est possible de suppléer à ces lacunes, de confirmer leurs jugements, de rectifier leurs erreurs; et, pour nous en tenir exclusivement aux ressources que peut fournir la Province, il serait facile, avec le secours des chartes éditées depuis à peu près un siècle, et des patois qui ont conservé une si grande quantité de mots anciens, d'ajouter à ce glossaire deux ou trois cents pages in-4° d'éclaircissements irrécusables.

5° Enfin, les patois sont de la plus haute importance, quant à l'étude étymologique et grammaticale de la langue française.

Les patois ne sont pas, comme on le croit communément, des jargons enfantés par l'altération du français. Ce sont de vraies langues, qui ont commencé en même temps que le français, qui ont marché parallèlement avec lui, et qui, tout en subissant des lois générales de formation, suite des relations civiles et religieuses des populations, se sont façonnées pourtant assez isolément pour avoir chacune leurs règles particulières, règles toujours admirablement logiques, toujours conséquentes avec elles-mêmes jusque dans les moindres détails.

Si l'antiquité des patois n'était pas démontrée d'ailleurs par des preuves irréfragables, nous en trouverions une des plus frappantes dans leurs fractionnemens multipliés. Il a fallu de longs siècles pour que chaque centre de population soit arrivé à isoler sa langue. Or, c'est là un fait constant : chaque village a son patois, souvent nuancé encore d'un quartier à un autre. Sans doute, de village à village, les différences sont généralement légères, à moins que des obstacles physiques, comme une montagne escarpée, une rivière profonde, ou des obstacles politiques, comme des centres divers de réunion, n'aient empêché la fusion qui devait naturellement avoir lieu. Mais enfin elles existent partout; partout il y a quelques mots propres que n'admet pas le lieu le plus rapproché, quelques variations de voyelles, soit dans le radical des mots, soit dans leurs terminaisons. A mesure qu'on s'éloigne d'un point donné, les différences deviennent plus sensibles; et, dans le Doubs en particulier, quand on va de l'ouest à l'est, des pays plains à la montagne, il ne faut que cinq ou six lieues, dix au plus, pour que ces différences rendent impossible, au premier abord, tout entretien entre deux personnes qui ne seraient jamais sorties de leur village.

C'est lentement que ces fractionnements se sont opérés. Eloignés des grands centres de civilisation, qui poussent en avant les langues et les usent en les polissant, les patois ont marché à pas de tortue, retenus par le respect pour la tradition. On jugera de la lenteur avec laquelle se perdent les idées acquises, par un fait certainement remarquable. Dans plusieurs villages des can-

tons de Gray, de Pesmes et de Marnay, peut-être encore ailleurs, on appelle injurieusement *Franciriaux* les habitants des villages d'outre Saône, et quand quelqu'un y va, il dit qu'il va en *France*. Dans le Jura méridional, on dit la même chose relativement aux premiers villages du département de l'Ain (1). Et cependant il y a plus de cent cinquante ans que ces populations vivent sous le même gouvernement. On dira que ce fait doit être attribué à la ténacité du patriotisme franc-comtois ; j'en conviendrai tant qu'on voudra ; mais on m'accordera aussi que cette ténacité naturelle a dû contribuer de même à la conservation de nos idiomes. Il n'y a pas quatre-vingts ans que nos villes, et Besançon même, ont quitté l'usage du patois. Le patois était alors, à cause des divisions des provinces, comme la langue nationale, qu'on aimait de l'amour qu'on a pour une mère.

Cette heureuse lenteur, et ces fractionnements multipliés qui en sont la suite, sont précisément ce qui rend nos patois si précieux pour l'étude de la langue française. On conçoit que tous ayant procédé lentement, et cependant chacun à sa manière, il doit se trouver, dans le langage si varié du million d'hommes dont se compose notre province, des richesses inestimables de mots et de formes.

Les patois ont gardé des milliers de mots qu'a perdus

(1) De même, les mariniers de la Saône, pour désigner la rive droite et la rive gauche de cette rivière, se servent encore de nos jours du cri *riaume, spire,* qui désignent l'un la Bourgogne appartenant au *royaume* de France, l'autre l'*empire* dont la Comté était une dépendance.

le français, mais qu'on retrouve en grande partie dans la basse latinité, qui était l'expression des langues vivant alors, dans la langue française des XIIe et XIIIe siècles, dans la langue des troubadours, et ses filles le Provençal, le Languedocien, le Catalan, le Portugais, l'Espagnol, et surtout l'Italien (dont les nombreux patois, notamment ceux du Piémont et de la Lombardie, qui ont reçu des colonies gauloises, semblent avoir conservé en plus grand nombre les éléments de notre langage); dans l'Allemand et les langues du Nord, dans le Bas-Breton et les autres branches des langues celtiques, enfin dans les langues savantes les plus anciennes. On conçoit combien ces mots, enfouis dans nos contrées, et ne vivant peut-être plus que dans un seul village, peuvent jeter de lumières sur les origines de la langue française.

Dans les mots communs aux patois et au français, les formes anciennes, conservées plus purement par les patois qui ont marché moins vite, qui ont syncopé plus lentement ou tout diversement, ramènent bien plus facilement au véritable primitif. On a souvent dix ou douze formes intermédiaires qui aident à le ressaisir; c'est alors un secours équivalant à celui qu'offriraient dix ou douze langues régulières.

Même dans les mots identiques, quant au son, dans le français et les patois, combien aussi d'acceptions gardées dans l'idiome rustique, et propres à éclairer le sens du mot français, dont on ne peut reconnaître l'étymologie sans l'intermédiaire de cette acception perdue!

Quant aux formes grammaticales, elles sont d'une variété étonnante. Partagés en deux grandes fractions,

l'une très-rapprochée de la langue d'*Oc* et se confondant presque avec elle, l'autre qui a les formes du Bourguignon et du Lorrain au XIIIe siècle, nos patois ont une richesse incroyable de grammaire, et sous ce rapport, on peut le dire, ils ne le cèdent en rien à la langue française. Et comme ces formes sont plus antiques que les formes beaucoup plus usées du français, on peut, au moyen des conjugaisons patoises comparées entre elles, comparées avec les anciennes formes de la langue française, et avec les formes anciennes et modernes des langues et des idiomes formés du latin, arriver à établir nettement les origines de notre conjugaison, et à donner la raison première de toutes les formes régulières et irrégulières qu'elle comporte aujourd'hui. Sous ce rapport, on voit que l'étude des patois peut conduire à des résultats assez intéressants pour devenir classiques.

Voilà, Messieurs, quelques-uns des avantages qu'offre l'étude des patois. Utile et précieuse sous tant de rapports, elle mêle plus d'une jouissance à l'aridité des recherches qu'elle nécessite. Dans leur prononciation, les patois gardent un grand nombre d'articulations inconnues du français, mais qu'on retrouve dans les autres langues, et jusque dans les plus anciennes, dont elles sont vraisemblablement les restes. Si quelques-uns semblent repoussants par leur dureté et leur pesanteur, d'autres, comme ceux des bords de la Saône, ou ceux de l'arrondissement de Pontarlier, flattent l'oreille par leur légèreté, par une vocalisation riche et douce, par un accent prosodique qui les fait rivaliser avec ceux du Midi.

Dans leur grammaire, ceux qui appartiennent à la langue d'*Oc* offrent, pour les noms, des flexions diverses et tout italiennes au singulier et au pluriel ; pour les verbes, des formes de temps et des terminaisons personnelles, qui se rapprochent à tel point des idiomes du Midi, qu'on croirait, en les entendant, être aux portes de Nîmes ou de Marseille.

Dans leur travail de composition, ils offrent tous des onomatopées brillantes qui prêtent une énergie singulière à ce langage, toujours aussi expressif que simple et naturel ; ils sèment avec profusion, comme l'Italien et l'Espagnol, les diminutifs, les augmentatifs, les péjoratifs ; ils déploient d'immenses familles de dérivés, la plupart aussi heureux et aussi admirablement créés que les mots les plus parfaits des langues savantes ; et combien de ces mots le français peut envier, incapable qu'il est de les traduire !

Quoique l'imagination et la poésie ne distinguent pas nos climats, il y a dans nos patois, comme dans toutes les langues vierges et incultes, quelque chose de pittoresque et de saisissant. Quand la lune est entourée de vapeurs, elle *baigne*, disons-nous, comme les Ecossais disent qu'elle *nage*. Les noms des plantes, incroyablement variés, offrent mille traits frappants de vérité, mille gracieuses images : le caustique ellébore est la *fleur au loup*, la *rage au loup;* la renoncule de nos prairies, malgré sa corolle dorée, est, à cause de son âcreté, la *chaudière d'enfer,* le *feu d'enfer ;* les fleurs légumineuses sont les *sabots du Bon-Dieu;* la digitale, le *dé de la Vierge ;* la primevère, avec son pistil en gourde,

est le *pèlerin*, etc. Voulez-vous des idées religieuses? Dieu ne s'appellera que le *Bon-Dieu;* l'abeille, que la *mouche bénie;* et l'arc-en-ciel sera non-seulement l'*arc-de-Dieu,* mais la *roue de saint Martin,* la *couronne de saint Bernard, de saint Léonard, de saint Desle,* comme si ce phénomène visible du ciel ne pouvait se nommer sans rappeler les merveilles des légendes et les merveilles du ciel chrétien.

Je m'arrête, en me contentant d'avertir que, si je n'ai pas donné les preuves que demandait chacune des propositions que j'ai avancées, ce travail, réservé pour l'impression, offrira tout ce qui peut paraître nécessaire pour convaincre les plus incrédules.

Au lieu de ces détails arides de mots, j'aime mieux vous donner une idée des jouissances que les patois réservent de temps en temps à ceux qui les étudient, et voici la traduction d'un morceau provençal, imprimé il y a deux ans, et dû à un jeune poëte, M. J. Roumanille (1).

LA MALADE.

Et puis l'ange disait : « O belle fleur naissante !
» Fleur du vallon maudit dont l'air peut te flétrir,
» Quitte, quitte au plus tôt cette plage brûlante,
» Et viens, sûre de vivre, ici t'épanouir.
» O vierge ! ô notre sœur, n'entends-tu pas ton frère,

(1) Extrait de la *Margaridcto*, poésies provençales, par J. Roumanille. Paris, 1847, in-8°.

» L'ange libérateur, près de toi descendu,
» L'ange qui vient tirer des fanges de la terre
» Une perle du ciel, ton âme et sa vertu? »

— Ecoutez donc, ma bonne mère,
Dit la malade ; entendez-vous?
— Je n'entends rien... dors, dors, ma chère,
Dit la vieille mère à genoux.
— Oh ! pourtant qu'elle est ravissante,
La douce voix qui là-haut chante !
Maman, qu'il est délicieux,
Le chant des cieux !

Et puis l'ange disait : « Oh ! la belle couronne
» Que nous a fait tresser le Dieu qui t'aime tant !
» Le soleil brille moins... et ta sainte patrone
» Vient d'achever aussi ton voile, un voile blanc.
» Ton trône est là, tout près du trône de Marie.
» Ouvre tes ailes, monte, aimable séraphin !
» Viens, nous te mènerons à la source de vie,
» T'enivrer d'un amour qui n'aura point de fin. »

— Paix ! les anges chantent, ma mère,
Dit la malade; entendez-vous ?
— C'est le vent... dors, oh ! dors, ma chère,
Dit la vieille mère à genoux.
— Paix ! c'est bien leur voix qui m'enchante...
Oh ! qu'elle est douce et ravissante !
Maman, qu'il est délicieux,
Le chant des cieux !

Et puis l'ange disait : « Notre sœur est heureuse,
» Bien heureuse vraiment, puisqu'elle va partir ;

» L'heure sonne, et déjà sa tête est radieuse
» De la gloire du ciel qui vient de s'entr'ouvrir.
» Oh ! seule désormais, dans sa douleur amère,
» Ce soir, combien de pleurs sa mère versera !
» Mais nous viendrons aussi chercher la pauvre mère,
» Et demain sur notre aile elle s'envolera. »

— Adieu, ma mère ! adieu, ma mère !
Un baiser, le dernier de tous !...
— Qu'as-tu ? mais qu'as-tu donc, ma chère ?
Dit la vieille mère à genoux.
— Je meurs... votre oreille impuissante
N'entend pas la voix ravissante
De l'ange.... oh ! vous l'entendrez bien
Demain.... demain !

COUP D'ŒIL SPÉCIAL

SUR

LES PATOIS DE FRANCHE-COMTÉ.

La dissertation précédente a été écrite pour le public qui assiste aux séances de l'Académie, plutôt que pour les savants. Sans les documents philologiques qu'elle fait attendre, ce serait une œuvre à peu près sans portée, un corps sans âme. A ces pages d'exposition je dois donc joindre les documents qui sont tout.

Je prie les linguistes qui pourront lire ce travail de se souvenir que je l'ai fait en vue de mes compatriotes, dont le grand nombre n'est pas familiarisé avec la science des langues. Ils me pardonneront, en conséquence, quelques notes concernant l'étymologie, utiles et nécessaires au commun des lecteurs. Et si mon travail leur est inutile à eux-mêmes comme *preuve,* parce qu'ils n'ont aucun doute sur la haute origine des patois, il pourra leur être agréable comme recueil de *faits,* comme *spécimen* du travail en grand que je dois bientôt publier sur l'idiome à peu près inconnu de notre Province.

Restreint à un petit nombre de pages, j'ai dû sacrifier une multitude de détails et d'éclaircissements utiles, de rapprochements curieux, etc. En présentant le même mot sous plusieurs formes, pour donner une idée des

variations phoniques et grammaticales, je n'ai jamais eu recours au misérable moyen des formes imaginaires qu'on crée pour rendre une étymologie plausible. Il n'y a pas un mot, pas une forme de mot, dont je ne puisse démontrer l'authenticité en indiquant les lieux où ils sont en usage. Pour abréger, j'ai supprimé d'ordinaire ces indications, en me bornant à désigner par son initiale l'arrondissement où un mot a cours, ou le département, quand le mot a cours dans plusieurs arrondissements à la fois (1).

Les Francs-Comtois ne reconnaîtront pas toujours les mots donnés comme mots de la Province ; cela n'est pas étonnant : à peine chacun d'eux connaît-il un quart ou un tiers de ce que nous possédons en ce genre ; mais il

(1) Voici ces abréviations :

B. Arrondissem^t de Besançon.
Ba.— de Baume. } D. Doubs.
M.— de Montbéliard. } D. Doubs.
P. — de Pontarlier. } D. Doubs.
G.— de Gray. } S. Haute-Saône.
Lu.— de Lure. } S. Haute-Saône.
V.— de Vesoul. } S. Haute-Saône.
Do.— de Dole. } J. Jura.
Lo.— de Lons-le-Saun. } J. Jura.
Po.— de Poligny. } J. Jura.
SC.— de Saint-Claude. } J. Jura.

Autres abréviations :

A. Allemand.
Ang. Anglais.
BB. ou BBr. Bas-Breton.
BL. Basse-Latinité.
C. mot Comtois.
Ca. Catalan.
Da. Danois.
E. Espagnol.
F. Flamand.
Go. gothique.
I. Italien.
Ir. Irlandais.
L. Latin.
Lg. Languedocien.
Pr. Provençal.
Por. Portugais.
R. langue Romane, ou des Troubadours.
cf. *confer*, comparez.
fr. français.
v. fr. vieux français, ancienne langue française.
m. masculin.
f. féminin.
v. a. n. verbe, actif, neutre.

n'en est aucun qui ne retrouve dans chaque page des termes qui lui sont familiers, soit qu'il habite nos villes, soit qu'il soit né à l'extrémité de la Province. Quant aux formes, qu'il aurait fallu multiplier fastidieusement, avec un peu d'attention ils retrouveront facilement celles que j'ai omises à dessein ou que je n'ai pas connues.

DES MOTS PATOIS

CONSIDÉRÉS QUANT A LEURS RADICAUX.

I. ORIGINES.

Je n'ai pas à expliquer la formation des idiomes modernes. Je me borne à de simples énonciations, qui suffiront pour faire comprendre ce que sont et doivent être nos patois.

Quels qu'aient été les premiers habitants de la Gaule dans les temps qui précédèrent le septième siècle avant notre ère, on peut croire que leur langue n'était pas une : l'unité d'origine n'empêche pas les dialectes dans un peuple disséminé sur une aussi vaste surface.

En tout cas, cette langue a dû être modifiée par les invasions qui bouleversèrent la Gaule depuis cette époque. Les Celtes, les Cimbres, en se mêlant aux premières colonies, ou en les refoulant au midi, apportèrent nécessairement de nouveaux dialectes ou même de nouvelles langues.

D'un autre côté, à plusieurs époques les Phéniciens, de race sémitique, les Phocéens et les Doriens, de race

hellénique, avaient fondé au midi de la Gaule des villes grandes et populeuses.

Il devait donc y avoir diversité de langage. Aussi, au temps de Jules-César, les trois familles qui peuplaient le pays (les Aquitains établis entre les Pyrénées et la Garonne, les Celtes, Galls ou Galates, entre la Garonne et la Seine, les Belges entre la Seine et les bouches du Rhin) *différaient tous* entre eux par le langage comme par les usages et les lois (1).

(1) *Hi omnes linguâ, institutis, legibus inter se differunt.* (Cæs. I, *Bell. Gall.* 1.) Strabon, qui vivait sous Auguste et Tibère, parle un peu plus explicitement, et dit que les Aquitains diffèrent *entièrement* (τελέως) des autres, non-seulement par le langage, mais par l'extérieur, et ressemblent beaucoup plus aux Ibères qu'aux Celtes; que le reste de la nation, tout en présentant la physionomie celtique, n'a pas un même langage, mais que quelques-uns parlent avec *un peu* de diversité (Geogr. IV, 1.). Il résulterait de là qu'il y avait alors en Gaule au moins deux langues fort distinctes, l'une au midi, l'autre au centre et au nord, la dernière avec des nuances dialectales. Celle-ci, qui se rattache à la grande famille des langues Indo-Européennes, nous est quelque peu connue par ses débris qui subsistent dans l'Irlande et les montagnes de l'Ecosse (dialectes Erses), dans le pays de Galles en Angleterre, et la Basse-Bretagne en France (dialectes Kimriques). Quelle était la langue des Aquitains? Strabon dit des Marseillais qu'ils ont inspiré aux Celtes l'amour des lettres, et que les écritures commerciales se font quelquefois en Grec (IV, 1.); que les Barbares appelés *Cavari*, qui habitent les bords du Rhône près d'Avignon, ont cessé d'être barbares et se sont pour ainsi dire transformés en Romains par la langue, les habitudes, etc. (IV, 1.). Ce sont là des exceptions, vraies peut-être du peuple de quelques grandes villes; mais la véritable langue des Aquitains, la langue autochthone, n'était certainement ni le Grec ni le Latin. Entièrement diverse de celle du Nord, n'était-elle pas peut-être la langue des habitants primitifs de la Gaule, appelés par quelques-uns Ibères, qui auraient été refoulés jusqu'aux Pyrénées et au-delà par les Celtes et les Cimbres? Il n'est pas

De nouvelles complications de langage durent résulter de l'invasion romaine, et plus tard de l'invasion des Goths, des Burgundes, des Francs, des Sarrasins, des Normands, etc.

Plus que tous les autres, les Romains durent porter atteinte aux langues celtiques, à cause de leur long séjour dans les Gaules, et de leurs efforts constants pour imposer leur langue aux peuples assujettis par eux.

Toutefois le Latin ne se propagea que lentement. Accueilli avec faveur en quelques lieux comme langue d'un vengeur ou d'un auxiliaire, il devait être généralement odieux comme langue d'un vainqueur. S'il put être utile pour les affaires publiques et privées, il ne fut jamais rigoureusement nécessaire au peuple, qui sait d'ailleurs sacrifier ses intérêts plutôt que ses affections. On tâche d'entendre, on parle au besoin la langue qu'on n'aime pas; mais avec les amis et les proches on parle la langue qu'on aime, la langue des pères, la langue du cœur; et c'est ainsi que nos paysans qui, comprennent tous et parlent tous au besoin le Français, conservent religieusement leurs patois, et que les Provençaux dédaignent entre eux notre langue, même dans les villes populeuses. Longtemps donc le Latin ne dut être qu'à la surface de la société, dans la bouche des lettrés, des grands, des agents

improbable que ce soit la langue des Vascons ou Basques, l'Escualdunac ou Escuara actuel, comme l'appelle le petit peuple de France et d'Espagne qui la parle encore; langue phénoménale, qui ne se rattache à aucune langue connue, et que des savants tels que M. de Humbolt regardent comme touchant de très-près à la langue primitive du monde.

de l'empire, etc., et au milieu du quatrième siècle, Julien, surnommé l'Apostat, n'entendait chez les Parisiens que la langue celtique, qu'il comparaît au croassement des corbeaux, sans doute à cause des aspirations dont elle était hérissée. Pour que la langue des Romains devînt populaire, pour qu'elle pénétrât dans le sanctuaire de la famille, et que les mères l'apprissent à leurs enfants, il fallait qu'elle eût conquis l'amour des Gaulois; et je regarde comme une cause plus puissante que la politique romaine, toutes ses prescriptions et toutes ses écoles, l'introduction du christianisme. Quand la Gaule fut chrétienne, elle fut facilement latine : le latin, était devenu le véhicule ou au moins la langue de la religion; et quand survinrent les épouvantables bouleversements du cinquième siècle, comment n'aurait-on pas préféré la langue de cette douce foi, qui seule au milieu des tempêtes laissait des espérances et apportait des consolations?

Plus ou moins rapide, plus ou moins profonde, selon les lieux et les dispositions des peuples, cette révolution de langage est un fait qu'on ne saurait contester. Nous n'avons pas de notions positives sur la manière dont se forma la nouvelle langue. Ce qui est sûr, c'est que le latin n'arriva pas au peuple par l'enseignement; on n'apprend pas la grammaire à toute une nation. Il se glissa dans les habitudes, par le contact avec ceux qui le parlaient. Et comme au temps où il pénétrait les masses, il était déjà en décadence, que les soldats romains rassemblés de toutes parts ne devaient pas le parler bien pure-

ment (1), que l'accent et encore plus le génie de la langue gauloise devaient le gâter encore, on peut être sûr que cette langue de tradition devait être singulièrement altérée.

Elle prit de bonne heure le nom de langue *rustique, romana rustica,* nom qui la distinguait du langage plus poli des villes. Elle avait ses propriétés, et participait des langues autochthones et du Latin.

On ne retrouve jusqu'au neuvième siècle que des vestiges imperceptibles de la langue romane. A cette époque elle commence à se dessiner, et les siècles suivants en offrent des monuments très-nombreux.

Elle embrassait alors toute l'Europe latine; mais elle n'était pas une, et elle ne l'a été à aucune époque, dans le sens rigoureux du mot.

En France, elle avait deux principaux dialectes, moins éloignés au fond qu'on ne l'a cru plus tard : l'un, au midi, était la langue d'*Oc* ou des troubadours; l'autre, au nord, était la langue d'*Oil* (2). De la première sont venus le Catalan, le Languedocien, le Provençal, l'Italien, le

(1) Il ne faut pas s'imaginer que tout ce qui parlait Latin, même dans l'Italie, parlait la langue de Cicéron et de Virgile : cette langue, si différente alors de ce qu'était le Latin deux siècles auparavant, était la langue du génie et de la politesse. Mais la langue vulgaire, même à Rome, et à plus forte raison dans l'Italie, en était nécessairement fort éloignée. Voyez plutôt si le langage du peuple de Paris est celui de Racine, de Fénélon, ou de Châteaubriand. Ceci n'est point une simple allégation : il y a des faits qui la prouvent, et particulièrement le style de Plaute, de Térence, qui, quoique plus anciens, sont plus rapprochés de nos langues vulgaires que les contemporains d'Auguste.

(2) La langue d'*Oc* était celle dans laquelle l'affirmation *oui* se disait *oc*; la langue d'*Oil* celle où *oil* signifiait *oui*.

Portugais, l'Espagnol, etc.; de la seconde est venu le Français.

La langue d'*Oil,* n'a jamais été une : on trouve jusque dans ses monuments les plus antiques, des dialectes bien tranchés, le Picard, le Normand, le Champenois, le Lorrain, le Bourguignon, etc., et une multitude de sous-dialectes, dont les patois sont la continuation.

La langue française, qui n'est définitivement une que depuis deux siècles, a bien pu, en fixant son vocabulaire, exclure l'immense famille des mots qui avaient cours dans les provinces, soit qu'ils eussent fait partie de sa vieille littérature, soit qu'ils eussent vécu tout-à-fait ignorés à l'ombre des foyers rustiques de nos pères : elle n'a pu leur ôter leur titre d'enfants de nos anciens idiomes.

Nous conclurons de ce résumé : 1° que des langues nombreuses ont régné plus ou moins sur la Gaule ancienne; 2° que les dernières de ces langues avant notre ère étaient des dialectes des langues cimbrique et teutonique; 3° qu'étant parties de différents points du nord et de l'est de l'Europe, et ayant à leur tour, par les invasions gauloises, pénétré dans le nord de l'Italie que les Romains appelèrent longtemps Gaule cisalpine, dans l'Espagne qui eut ses provinces celtibériennes, dans les îles britanniques où vivent encore les débris de deux de leurs dialectes, elles ont établi dans presque toute l'Europe une parenté qui allie entre elles les langues actuelles les plus disparates; 4° qu'elles se rattachent aux langues de l'Asie, d'où étaient venus primitivement les émigrants qui les apportaient; 5° que la langue grecque, sortie aussi d'Asie par un autre chemin, était de la même

famille, et pouvait il y a deux mille ans être beaucoup moins éloignée de ces dialectes, comme la masse de mots communs au Grec et au Bas-Breton actuel donne lieu de le penser; 6° que le Latin, né du Grec et du Celtique, avait aussi des rapports très-intimes avec les langues celtiques; 7° qu'en rapportant aux Gaulois une partie de leur bien transformée par son système propre de dérivation, de composition et de grammaire, il n'a pu leur faire perdre entièrement leur première langue; 8° que par conséquent il reste partout, dans les langues néolatines, une multitude d'expressions usitées avant l'introduction du latin; 9° que ces langues ne sont toutes que des combinaisons diverses du Latin avec les éléments primitifs plus ou moins abondants dans chaque région; 10° que ces langues n'ont été très-longtemps que des patois; 11° que les patois, qu'elles ont laissés en dehors d'elles en devenant récemment langues nationales, doivent recéler encore une foule de mots qu'elles n'ont pas connus ou qu'elles ont dédaignés; 12° que ces patois étant le seul langage de la plus grande partie de la nation, partie d'ailleurs la plus simple et la plus fidèle aux traditions de l'usage, doivent renfermer une quantité considérable de mots précieux; 13° qu'en définitive il n'y a pas un patois, surtout s'il a été plus isolé comme ceux de nos montagnes, qui ne puisse et ne doive offrir aux investigations de la science un plus ou moins grand nombre de mots inconnus à sa langue nationale, mais vivant dans les autres langues néolatines ou leurs patois, et se rattachant aux langues Latine, Celtique, Teutonique, Scandinave, Slave, Grecque, Sanskrite, Sémitique, etc.

C'est ce que je vais montrer pour nos patois en particulier, par quelques rapprochements entre eux et diverses langues anciennes et modernes. On pourra chicaner sur quelques mots; on ne détruira pas l'effet de l'ensemble. Et quel serait cet effet si, au lieu de quelques centaines de mots, j'en présentais des milliers? Car ce spécimen ne contient peut-être pas la cinquantième partie de ce que je pourrais mettre au jour.

Rapports entre les patois de Franche-Comté et la langue latine.

Le Latin, dérivé du Sanskrit (1) par les dialectes grecs Eolien et Dorien, et par les langues voisines de Rome, a dû puiser beaucoup dans le Celtique parlé longtemps au nord de l'Italie, dans la Gaule cisalpine. Ce que nous

(1) Voici quelques rapprochements entre les deux langues. Des racines Sanskr. *swan* sonner, *wid* connaître, *lôk* voir, *swid* suer, *wam* vomir, *skand* monter, sauter, *âp* atteindre, acquérir, *wug* abandonner, *wah* traîner, *tul* lever, peser, *lamb* glisser, tomber, *pish* écraser, *angh* oindre, *ush* brûler, *mâ* mesurer (*mâtra* mesure), *lubh* désirer, *arth* demander, *arb* blesser, *naç* périr, *ud* ou *und* couler, *hrag* rassembler, etc. Le latin a *son-o, vid-eo, luc-eo* (et peut-être *oc-ulus*), *sud-o, vom-o, scand-o, hab-eo,* et *ap-iscor* (*adipisci*), *fug-io, veh-o, toll-o,* (*tuli* prét.), *lab-or, pins-o* (*pis-tor*), *ung-o, uro* (*us-tum*), *met-ior, lub-et* et *libet, hort-or, v-erb-ero, nec-o, udus* humide, et *unda* eau (d'où *ar-undo,* de *ar,* pour *ad,* herbe qui croît près des eaux). *greg-s* (*grex*), etc. De même Sanskr.: *antar* entre, L. *inter*; *itir* de nouveau (*itara* autre, ἕτερος), *iterum*; *ili* ainsi, *ita*; *uta* ou, *aut*; *dhará* terre, *terra*; *bhumi* terre, *humus*; *diva* jour, *dies*; *agni* feu, *ignis*; *hima* neige, froid, *hiems* (χείμων); *kasa* pierre de touche, *cos* pierre à aiguiser; *çulwari* soufre, *sulphur*; *jusha* bouillon, *jus*; *sava* jus, eau, *sapa* sève (*A. saft*); *ibha* éléphant, *ebur* ivoire (ἐλ-έφ-ας); *warâha* verrat, *verres* (et peut-être *porcus*, *v* changé en *p*, *h* en *k*);

regardons comme du Latin n'est souvent, quant aux éléments, pas plus Latin que Celtique ou Teutonique (1).

En donnant donc ici une liste de mots patois, comparés avec le Latin, je ne prétends pas attribuer au Latin

krima ver, *vermis*; *hansa* oie, *anser* (*ganz* german.); *nîda* nid, *nidus*; *swasri* sœur, *soror* (form. ant. *sosor*); *çwaçura* beau-père, *socer*; *naptâ* nièce, *neptis*; *vidhava* veuve, *vidua*; *vîra* héros, homme fort, *vir*; *yuvan* jeune, *juvenis*; *jakrit* foie, *jecur*; *vatsh* voix, *vox*; *pûti* puanteur, *puteo*, *pœdor* crasse, etc.; *dhîti* soif, *sitis*; *râs* substance, propriété, *res* bien, chose; *tshihna* signe, tache, *signum*; *camar* être courbe, *camera* voûte; *pîlu* dard, *pilum*, etc.

(1) Le Latin a une quantité de mots isolés qui se rapportent à des primitifs qu'il a perdus, et qu'on retrouve ailleurs. Ainsi, dans *præ-hend-o* prendre, *ansa* manche, anse, il est facile de reconnaître le germanique *hand* main (hebr. *iad*); dans *ceva*, espèce de vache, on retrouve l'A. *Kuh* vache, Flam. *Koe*, Ang. *cow*, ou Sanskr. *gô* taureau, vache (datif *gavé*), d'où aussi le C. *cabe*, M. P. vache qu'on engraisse pour en faire du *brési*, des salaisons. Le primitif *horn* ou *korn*, d'où A. D. *korn*, Flam. *koren*, grain, blé, A. *kern*, graine, semence, pepin, noyau, Fl. *kern*, D. *kiern*, B.-B. *askorn* et *askern*, noyau (d'où le C. *grené*, *greniau*, S. D. *guené*, *gouné*, D. noyau), n'a-t-il pas vraisemblablement donné au Latin *gran-um* grain, *horr-eum* grenier, *corn-u* noyau, peut-être *hordeum* orge? *Gramen* gazon, n'est-il pas l'A. Fl. *gras* herbe, D. *græs*, Angl. *grass?* La Bretagne avant l'invasion romaine s'appelait *Armorique*, pays maritime (*ar*, B.-B. et Ir. sur; *mor*, mer): *mare* est-il plutôt latin que celtique? Et serait-ce trop se hasarder que de dériver *lamina* lame (BBr. *lammen*, *lavnen*, *laoun*) du cimrique *lemm* tranchant; *liv-idus*, taché, coloré, de *liv*, couleur; *tu-eor*, défendre, abriter, de *tua* cacher, mettre de côté (*tu* côté); *pell-o* chasser, éloigner, de *pell* loin (πῆλε loin); *ex-sting-o* éteindre, de *ex* priv. et *tan* feu; *Titan*, le soleil (mot inconnu aux Grecs en ce sens, et qui peut aussi se tirer, comme *tit-io* tison, du Sanskr. *titha* feu), de *ti* maison et *tan* feu (maison de feu); *ar-bos* arbre, de l'article *ar* et du germ. *bosk* bois, comme le grec δέν-δρ-ον peut venir de l'article *den* et du radical *dr*, qui a donné aux langues du nord *tree*, *træ*, bois, arbre, au grec δρῦς, chêne, au celtique *dru*, *deru*, *dero*, *derv*, chêne, d'où les *Druides* ont tiré leur nom? etc.

seul les radicaux qui peuvent aussi bien appartenir à d'autres langues. Toutes les langues sont mixtes quant aux éléments, et chacune d'elles ne peut revendiquer comme siens que les mots dérivés ou composés d'après son système propre de grammaire. Je fais la même réserve pour toutes les comparaisons de nos patois avec d'autres idiomes. En rapprochant un mot Comtois d'une autre langue, je n'ignore pas que ce mot existe souvent ailleurs, et je pourrais citer dix ou vingt formes bien authentiques. La raison de ma préférence est la ressemblance plus sensible entre les mots rapprochés.

Les mots les plus anciens de la langue Latine se retrouvent dans nos patois. J'ai déjà cité *merenda*, qui semblait tombé en désuétude au temps de la bonne latinité. *Carere*, peigner la laine, qui ne se trouve que dans Plaute, nous a donné *écarasse*, grandes cardes des matelassières, B. C'est peut-être d'*amptruare* (*truare* se mouvoir, *am* autour, en rond) mot propre aux Saliens, que nous avons le mot *ambruer*, mettre en mouvement une toupie, une roue; *s'ambruer*, s'élancer, prendre son escousse, etc. Ce mot *ambruer* traduirait parfaitement le vers de Lucilius cité par Festus: *Præsul ut amptruat, inde et vulgu' redamptruat olli.* Quelques-uns ont lu *ampiruat*, et nous reconnaîtrions dans ce mot le français *pirouetter*, le C. *pirounelle*, toton, jouet d'enfants.

Au surplus, voici des mots plus sûrs.

Aissourbi, aissouerbi, assommer, B. Ba.

Absorbere, perdre, ruiner.

Ambeuta, f., jointée, Lo.

Ambo, deux.

Apondre, rapondre, joindre bout à bout, D. J. S. (1).	*Apponere*, mettre près.
Aquebi, aiquebi (s'), se coucher sur le ventre comme une poule, s'accroupir, B.	*Accubare*, être couché.
Arâ, araî, airaî, v., labourer avec la charrue, D. S. J. De là *arote, airote, airité, aridé, aridelle*, D. S. J., la courtilière ou taupe-grillon, qui *laboure* la terre, et cause de si grands dégâts dans les cultures.	*Arare.*
Armau, m., taureau, P. Po. Lu. De là *armailli*, mot qu'on retrouve dans le *Ranz* des vaches, celui qui a soin des vaches dans les chalets.	*Arm-entum*, bête de labour.
Auque, âquè, auquouè, aique, etc., quelque chose, D. J. S.	*Aliquid.*
Avelliè, avèïè, v., arracher, déraciner, J.—*Avoidre, aivoidre, avatre*,	*Avello*, arracher.

(1) Le *D* est inséré ici, comme dans le v. fr. *semonDre*, avertir, *submonere* (C. *semondre*, P., avertir, faire une invitation, gronder); *geinDre*, gémir, de *gemere*; dans le fr. *crainDre*, fait du v. fr. *cremer*, *cremre*; *ponDre*, du L. *ponere*; *cenDre*, de *ciner-e* (I. *cenere*); *genDre*, de *gener-o*; *tenDre*, de *tener-o*; dans le grec ἀνΔρὸς, pour ἀνερός, etc. — Ainsi avons-nous, par l'insertion du *B* ou du *P*, *humBle*, de *humil-i*; *chamBre*, de *camer-a*; *comBler*, de *cumul-are*; *ensemBle*, de *in-simul*; *ressemBler*, de *simi-li*; *nomBre*, de *numer-o*, etc.; cf. le grec μεσημΒρία, midi; le L. *sumPtum*, *emPtum*, *comPtum*, pour *sumtum*, etc.; *promPtus*, prêt, de *promere*, mettre dehors, mettre sous la main; l'E. *homBre*, homme; *hemBra*, femme; *homBro*, épaule; *lumBre*, feu, éclat, etc., de *homine*, *femina*, *humer-o*, *lumin-e*; le fr. *domPter*, *domter*, de *domitare*. — Remarquez que la voyelle brève a toujours disparu quand ces insertions ont eu lieu : μεσημβρία est pour μεσημερία, *sumptum* pour *sumitum*, etc.

avouètre, avôdre, avôtre, etc., aveindre, tirer une chose du lieu où elle était, atteindre et tirer à soi, etc., D. (1).	
Boubote, f., hibou, B.	*Bubo.*
Boubou, f., huppe, oiseau, D.	*Upupa*, d'où encore *oupotte; Sale comme une oupote.*
Boulaï, boulaïche (*aï* monosyllabe), agaric, agaric sec, J.	*Boletus*, espèce de champignon ; Βολίτης.
Cabre, caibre, cabe, caibe, cobe, etc., f., chèvre, D. S. De là *cabote, caibote*, D. S. (cf. *tsiron*, Saugeais, de *tsîra*, chèvre), tas de foin, chanvre dressé en faisceau.	*Capra*, chèvre.
Chaucher, chauchie, tchâtchie, chaoucè, etc., fouler aux pieds, presser avec force, D. J. S. De là J. le *chauche-villou* (*foule-vieille*), le *cauche-mar*, oppression pendant le sommeil (v. fr. *cauchier, caucher*, fouler).—*Châcot, chacot*, D., grappes des raisins dépouillées du grain. —*Chauchet, chauchon*, soupe trop pressée, trop épaisse, D.	*Calcare*, fouler aux pieds.
Cheûla, f., semelle, Lo. SC.	*Solea.*
Cômo, f., P., crinière.	*Coma*, chevelure.

(1) Pour la dérivation de ce mot, cf. *moudre* de *molere, absoudre* de *absolvere, poudre* de *pulver-e* ; on écrivait *mouldre, absouldre*, etc.; *avoidre* (*oi* pour *e*), est pour *avoildre*, avec insertion du *d* ou *t*.

Cou, keû, f., pierre à faux, D. J. D'où *couï, couvie*, m., étui où les faucheurs mettent leur pierre à faux.	*Cos*, pierre à aiguiser.
Couriô, couriolot, coriolot, B. Ba., enfant de chœur.	*Chorus*, chœur.
Dètrudaî, v. a., Jougne, D., chasser avec force, violemment.	*Detrudere*, id.
Échandre, f., bardeau, Lu.	*Scandula, scindula*.
Écoure, ékeure, âcoure, etc., battre le blé, D. J. S. De là *âcoussou, ècoussou*, fléau; *écoussou, âcoussou, âcousseré*, etc., batteur en grange (cf. le C. *secoure*, secouer, de *succutere; râcoure*, arracher par force, délivrer, de *reexcutere;* d'où *râcousse*, v. fr. *recousse*, délivrance d'un prisonnier par la force. *Criâi ai lai râcousse*, Vill.-s.-Montrond, appeler à son secours).	*Excutere* (*cumque Gedeon... excuteret atque purgaret frumenta*, Judic., VI, 2); cf. le Lg. *escoudre, escouti*.
Éfrâser, et dim. *éfrâsiller*, etc., écraser, mettre en pâte, en miettes, B. D. De là *fresâ*, J., mets particulier de maïs.	*Fressus, fresus*, écrasé, de *frendeo : faba fresa*, fèves *éfrasées*.
Ego, iéga, igue, etc., J. D., jument, rosse; d'où *ôguine*, S., rosse; cf. E. *yegua*, cavale.	*Equa*, jument.
Encusâ, rencusaî, renquesaî, v. a., accuser par des rapports vrais ou faux, D.	*Incusare*, mettre en cause.
Essole, essôle, essale, essula, par corruption *ancelle*, éclat de bois, bardeau. D'où *assolâ, essalai*, etc.,	*Assula*, éclat de bois.

éclater du bois, déchirer un habit, etc., D.

Etran, étrain, m., paille, litière, D. J. D'où *rétrainnaî, rètrannâ,* étendre de la litière; cf. I. *strame,* v. fr. *estrain,* etc. — *Stramen,* litière, de *sterno,* étendre.

Eûla, f., marmite, grande marmite, J., *eûlo,* D. (Usiers), trou en terre qui sert de marmite aux bergers pour cuire des pois, des pommes de terre, etc. — *Olla,* marmite.

Fasiôle, faisioûle, faisieûlo, etc., haricot, D. S. On l'appelle aussi *favioule, faivieûlo,* etc., dimin. de *faba,* fève. — *Phaseolus,* du grec φασήολος, φασίολος, etc.

Fourèyè, v., voler des fruits, mener furtivement le bétail sur les héritages d'autrui, J. — *Fur,* voleur.

Gelène, dgelène, dzelène, dzerno, dzarno, genèle, djorenne, etc., poule, D. J. S. — De *dzerno,* le v. *dzeurnataî, dzeurnotaî,* D., gratter, et fig., s'amuser, baguenauder, etc. — De *gallina,* probablement encore le jeu de *galine* ou de bouchon, à cause de la mise des joueurs appelée dans d'autres jeux la *poule.* — Et de là *galiner,* avoir sa pièce contre le bouchon, et fig., être au moment d'obtenir une place, etc. — *Gallina,* poule.

Ghiou, Vill.-s.-Montrond, Cussey-s.-l'Ognon, etc., gomme des arbres. De là *gluti*, *gleti*, *ghièti*, *ghioti*, *ghioutai*, etc., B. P., être glutineux, s'attacher comme la glu, coller, etc.; *dèglèti*, décoller, etc.; *ghiote*, *ghioton*, etc., le *glouteron*, et d'autres plantes dont les feuilles ou les fruits s'attachent aux habits, aux cheveux, etc.	*Gluten*, glu, colle, etc.
Grâ, *égrâ*, *égraî*, m., D. J. S., pas d'escalier, escalier.	*Gradus*, pas.
Gremon, m., le chiendent, et en général les graminées, D.	*Gramen*, gazon.
Gris, le lérot, espèce de loir à queue velue, qui fait de grands dégâts dans les vergers, J. S. (1).	*Glis*, loir (plutôt que du fr. *gris*.
Jicler, a., faire jaillir, lancer un liquide, des noyaux qu'on fait glisser sous les doigts, etc., n., jaillir. D'où *jicle*, *chicle*, B., sarbacane, canonnière, tuyau pour lancer de l'eau, des pois, de petites balles de papier, d'étoupe, de pomme, etc. (2).	*Jaculari*, lancer.

(1) On l'appelle encore dans la Province : 1° *lou* (Percey-le-G., S.), peut-être de *loir*, plus probablement de *lôgôd*, BBr. souris ; 2° *gou*, *ghèu*, J., du BBr. *goz*, taupe; 3° *rat-goudot*, *rat-boudot*, D., *rait-voutot*, S., probablement aussi de *goz*, qui peut n'être qu'une altération de *lôgôd*.

(2) *Jaillir*, quoiqu'il paraisse plus éloigné de *jaculari*, en vient indubitablement. On en sera convaincu tout d'abord, quand on remarquera que très-souvent *l* ou *ll* mouillés du français sont une altération des combinaisons latines, *acul*, *ecul*, *icul*, *agul*, *egul*, *igul*, *igil*, etc.;

Jouvencé, juvencé, jevencé, S. D., bouvillon, veau d'un an à deux ans.	*Juvencus*, dont le dimin. serait *juvencellus*.
Hâte, hâto, haîte, f., manche de rateau, D. (cf. v. fr. *haste*, broche; d'où *hastier*, chenet, et le C. *hâtereau*, rôti de foie de porc).	*Hasta*, bâton de lance.
Lagremè, laigrema, laigreumo, laigre, etc., f., D. J., larme.	*Lacryma*.
Lambruche, lambriche, etc., vigne et raisin sauvages, D. J. S.	*Labrusca*.
Liapa, J., bardane, gratteron.	*Lappa*, bardane.
Lére, trier; *lére dâ râsin*, choisir des raisins à la vigne; d'où *dâlire*, D., trier.	*Legere* (le fr. n'a pas conservé ce sens dans le simple *lire*).
Leû, lû, liû, D. S. J., m., ivraie.	*Lolium*.
Levrau, levrâ, m., peson, D. J.	*Libra*, balance.
Loudie, m., couverture de lit, D.	*Lodix*.
Machaî (*ch* pour *cl* dans la partie N. du D.), tacher.	*Maculare*.
Mainguet, J., manchot, boiteux.	*Mancus*.
Manti, m., D. J., nappe, serviette.	*Mantile*, essuiemain, nappe.

fauc-ill-e, de *falc-icul-a*; *corn-eill-e*, de *corn-icul-a*; *ab-eill-e*, d'*apicu-la*; *pér-il*, de *per-icul-um* ou *per-icl-um*; *gouvern-ail*, de *gubernacul-um*; *oreille* (*aureille*, v. fr.), d'*aur-icul-a*; *v-eill-e*, de *v-igili-a*, etc. C'est d'après cette observation qu'on expliquera sans peine les dérivations suivantes : *œil*, de *ocul-us*; *maille* de filet, de *macula*; *maille*, tache, de *macula*; *verrou* (autrefois *verrouil*), de *veruculum*; *vrille*, tarière, de *verucula*; *treuil*, de *torcular*, pressoir, par la transposition du *r*; *fouiller*, de *fodiculare*; *gril, grille*, de *craticula* (la suppression du *d* et du *t* dans ces mots s'expliquera ailleurs); *quille*, de l'All. *kegel*, etc.

Mare-nu, tout-à-fait nu. (Cant. pat. de Bes.)	*Merè-nudus.*
Mâsse de chanvre, faisceau de chanvre à tiller, le plus souvent composé de plusieurs paquets ordinaires, tels qu'on les porte sous le bras, D. S. J.	*Mataxa*, écheveau; I. *matassa*, écheveau; Lg. *madaisso*, écheveau, faisceau d'osiers.
Mainevé, menevé, m., faisceau ordinaire de chanvre, D. S.	*Manip-ul-us*, faisceau, gerbe.
Mételaî, J., v., mettre en monceau du foin.	*Meta-fœni* (v. fr. *moie*), dimin. *metula.*
Motale, motéle, mouètéle, etc., f., belette, M. (1).	*Mustela.*
Mouca, f., J., morve.	*Mucus;* cf. *moucher* (se), fr.
Nâri, naîri, m. et quelquefois f., narines, D. J. De là *nârie*, D., flairer; *renâré*, B., fin, adroit, subtil, qui a bon nez : *un gaillard renâré.*	*Nares;* cf. E. *narices.*
Niblâ, nibia, nieûle, niôle, D. J., nuage; d'où s'*ennibiâ*, se couvrir de nuages, de brouillards, etc.	*Nebula*, nuage, brouillard (νεφέλη). E. *niebla.*
Niquer, faire un *niquet*, dormir d'un sommeil très-court et très-léger, D. S. J.	*Nictare*, ouvrir tantôt un œil, tantôt l'autre.

(1) *Belette*, vient de *bel*, beau. La grâce de cet animal lui a fait donner en BBr. le nom de *koantik*, dimin. de *koant*, gentil, joli (*coint*, v. fr.), de *kaerel*, dérivé de *kaer*, beau, synonymes exacts de *belette*. Il n'y a pas loin du grec γαλῆ à Καλή, belle. Les Grecs modernes l'appellent νύφιτζα (de νύμφη, nymphe, ou jeune fille); les I. *donnola*, les Por. *doninha* (demoiselle); les Esp. *comadreja* (petite commère), etc.

Ocaî, M., v. a., herser.	*Occare.*
Ordon, ourdon, oudon, oudion, etc., D. S. J., rang de pieds de vigne ; bande de travailleurs marchant de front pour la vendange, la moisson.	*Ordo*, ligne, rang.
Oure, ouro, f., air, vent, D. J.	*Aura.*
Pacan, rustre, grossier, lourdaud, D.; cf. C. *poucand* (venant peut-être d'ailleurs), vaurien, libertin ; d'où *poucander*, libertiner.	*Paganus*, villageois.
Pape, f., D. J., *papet, paipet*, m., D. S., bouillie des enfants, colle de farine ; cf. I. *pappa*, E. Ca. *papa*, A. *pappen*, Angl. *pap*, Lg. *papet*.	*Pappa*, bouillie.
Paret, pouairet, f., cloison, M. Lo. D'où *parianna*, f., punaise, Lo.	*Paries*, mur.
Pâssé, paisseau, m., échalas de vigne, D.; d'où *empâsselâ*, échalasser ; *dâpasselâ*, ôter des échalas ; cf. πάσσαλος, pieu.	*Paxillus*, petit pieu.
Pau, pieu ; d'où *paufâ, paufé*, levier de fer, D. S.	*Palus*, pieu.
Pesse, f., espèce de sapin, D. J., *picéa*, et non *épicéa*, comme on le trouve quelquefois barbarement écrit.	*Picea*, de *pix*, poix ; cf. πεύκη, πίτυς, et le C. *pive*, f., fruit des arbres résineux.
Pételot, Ba., m., tourteau, résidu des fruits oléagineux qui ont passé sous la meule.	*Pistillum*, pilon ; d'où le fr. *pistil* des fleurs ; cf. I. *pestello*, pilon, *pestare*, piler, broyer, etc.

Peu, f., bouillie, Lo. *Puls*, bouillie; d'où l'I. *polenta*, aussi usité dans le J.

Qu'aîtè, P. B., qu'en dites-vous? *Quid aïtis* (1)?

(1) A ceux qui pourraient contester cette étymologie, je ferai remarquer que le mot ne s'adresse jamais qu'à plusieurs personnes, ou à une seule qu'on ne tutoie pas; que la terminaison *è* est la même que celle des deuxièmes personnes pluriel dans les verbes; qu'enfin, dans les montagnes du Doubs, il existe, pour le singulier, un analogue qui s'adresse exclusivement à ceux qu'on tutoie, *qu'à?* qu'en dis-tu? Boujailles, etc. Cette origine pourrait expliquer un autre mot Comtois *ain*, qui répond au sing. *qu'à?* dans les lieux où celui-ci manque: *c'est toi, ain? tu viendras, ain? ain que tu viendras?* Remarquez cette dernière construction. Dans les villes, *ain* s'applique au pluriel comme au singulier; encore est-il regardé comme grossier, quand il s'adresse à quelqu'un qu'on ne doit pas tutoyer; dans les campagnes, il s'adresse à peu près invariablement à ceux qu'on tutoie. Les premiers qui l'ont emprunté à la langue traditionnelle, ont écrit *hein*, et les dictionnaires français ont suivi cette orthographe. *Ain* serait peut-être meilleur: *ain* n'est probablement autre chose que le Latin *aïn'*, pour *aïs-ne*, dis-tu?

Ces mots tutoyants me donnent l'occasion de parler d'un fait remarquable. Dans tous nos patois, la négation *non*, l'affirmation simple *oui*, l'affirmation contradictoire *si* ou *si fait*, ont deux formes, dont l'une, que j'appellerai tutoyante, ne s'emploie qu'à l'égard des inférieurs ou des égaux, avec qui on ne se gêne point, et l'autre, toute respectueuse, à l'égard des supérieurs et des personnes qu'on n'oserait pas tutoyer. Ainsi, à Vill.-s.-Montrond, on a la forme tutoyante *aïe* (*aïo*, lat.), *oue*, oui; *nenet* (*non est*), et *nian* (*néant*, fr., I. *niente*, *ni-ente*, n'étant pas), non; *siet* (*sic est*), si, si fait; et les formes respectueuses sont *oui*, *nènni*, *sénsi* (par réduplication à l'instar de *nènni*). On regarde comme une impolitesse impardonnable l'application de la première forme à un père, à une mère, etc.; et si un jeune enfant répond devant sa mère à M. le curé par *aïe*, *siet*, *nenet*, et surtout *niant*, il est à l'instant repris de sa grossièreté. Je connais plus de cent villages où l'observation de cette loi est rigoureuse, quoique les mots ne soient pas toujours les mêmes.

n'est-ce pas? *Vos vari aivoue nos, qu'aîtè?* Vill.-s.-Montr. Vous viendrez avec nous, n'est-il pas vrai? D. S., *quéte, quouéte.*

Quant, quaint, adj., combien grand, quel; *quainta fênna, quaina fênna,* quelle femme (Genod, J.)! D., *lou quén, lou qué, lou quéne; lo quénno, lai quéno.* — *Quantus.* Pour la seconde forme, cf. E. *quien,* Cat. *quin.*

Quouá, quâvaî, P., par où. *U me rebrâté de quâvaî i ètèïou venu;* je me retournai de *par où* j'étais venu, du coté par où. (*Vise-lou-Bue,* hist. en pat. de la Chapelle-des-Bois, D.) — *Quà* ou *quâ viâ,* mieux *quaversus.*

Quôvâ, où allez-vous? P. *Quôvâ, Dzan?* où allez-vous, Jean? — *Quo vadis?* ou plutôt *quoversùm,* où, de quel côté? cf. C. *vâ,* vers.

Remanant, remenant, J., reste, débris; brindilles pour fagots. — *Remanere,* rester.

Resaircir (se), B., se dédommager. — *Resarcire* (*damnum*).

Rôsillie, reusillie, reseillie, resiller, D. J. S., ronger, particulièrement un os. De là *resillie,* s., homme maigre, ou gravé de petite vérole; *resillon, reuj'lion,* trognon de fruit. — *Rodere,* ronger (sup. *rosum.*

Rétrô, B. S., lieu où l'on se retire, asile, abri; lieu où l'on serre des vieilleries, etc.; et en mauv. part, taudis, maison délabrée ou suspecte, etc. — *Retro,* en arrière.

Reûqaî, a., roter, vomir, D. J.	*Ructare* (ἐρεύγω).
Sêrre, sâro, etc., scie; d'où *serraî, saraî*, etc., scier, D. J.	*Serra*, scie (1).
Sèrat, sèret, sèrot, m., dans les fromageries façon *gruyère*, la partie caséeuse qu'on retire du petit-lait après une seconde cuisson.	*Serum*, petit-lait.
Sèreu, f., sœur, Lo.	*Soror*.
Sèyè, seyie, soyie, sèhi, sahi, etc., J. D. S., faucher; d'où *setteu* (*sector*), *sèyeu, soyou*, etc., faucheur; d'où encore *soiture*, mesure de pré, ce qu'un homme en peut faucher dans un jour, BL. *sectura*.	*Secare* (*c* disparu comme dans *decanus*, doyen; *plicare* (I. *plegare*), ployer; I. *saggiare*, essayer.
Tarminne, f., terme, espace de temps, Ba.	*Terminus*.
Tourbillot, troubillot, trebillot, trebi, etc., m., sabot, toupie qu'on fait marcher avec un fouet, D. J.	*Turbo*, sabot.
Tourbillot, trebillot, trebi, m., tourbillon de vent, de neige, etc., D. J. *I trebeuille*, P., il fait des tourbillons de neige.	*Turbo*, tourbillon.
Trâ, trai, m., et dim. *travon, travot, travat, travote*, D. S., poutre, poutrelle, solive, chevron.	*Trabs*, poutre.
Tsairpeune, Genod, J., f., charme, arbre.	*Carpinus*, charme.

(1) C'est peut-être le nom de *serra* qui a servi à faire appeler *serra* (E. *sierra*), les chaînes de montagnes à dents de scie ou à crêtes pointues. Plusieurs montagnes, même sans pics successifs, mais se prolongeant, portent chez nous le nom de *sêrra*, J., et nous avons un village, D., placé sur une côte, qui s'appelle *Serre*.

Vacâ, boiteux; *vacassie*, boiter, D. J.	*Vacius, vatius*, qui a les pieds trop en dehors.
Varaire, veraire, veraille, J., ellébore, gentiane.	*Veratrum*, ellébore.
Venche, etc., f., pervenche, S.	*Vinca*, de *vincio*, lier; d'où peut-être aussi le C. *avent*, brin d'osier; *avencher*, saule, osier, etc.
Veroutsu, J., qui a les pieds en dedans, et marche mal.	*Varus*, qui a les pieds en dedans.
Vit, m. ou f., un pied de vigne, Vill.-s.-Montr., D.; de là, à Ornans, *vitelle*, le petit liseron des champs; peut-être *véillie*, D. S., *vouâïè*, J., f. et quelquefois m., la clématite commune, plante sarmenteuse que nous appelons aussi *bois-à-la-vieille*, et *bois-à-la-vigne*.	*Vitis*, vigne.
Vulpa, renard, Lu.; *vourpe*, P., taupe-grillon.	*Vulpes*, renard.

Voici maintenant quelques dérivés et composés d'éléments latins :

Afler (s'), en parlant du vin, v., s'éventer; *è* priv. *flare*, souffler, D.

Aigurie, a. n., regarder avec envie, et l'*eau* à la bouche, quelqu'un qui mange. D'où *aigurou*, parasite importun (*aqua*, eau).

Atrelu, cant. de Vanclans, écervelé, qui subit l'influence des astres (*astrum*); cf. BL. *astrosus*, fr. *lunatique*.

Besi, besillie, beus'llè, J. D., courir à travers champs, en parlant des bœufs piqués des mouches. (*Bos*, bœuf.)

Beûiller, beuillie, rebeûillie, etc., D. S. J., regarder de tous ses yeux. Souvent pris en mauvaise part. — *Bis-oculus*, qui nous a donné aussi *biseûil, visou*, en fr. *bi-gle*, louche; *biclou* (Saugeais), louche; *visouiller, viser, visouter*, D. S., loucher; *porter biseuil*, offusquer la vue, la distraire de ce qui doit la fixer, par le rapprochement importun d'une personne ou d'un objet.

Cabouler, cabosser, caboulâ, camboulâ, etc., bossuer de la vaisselle, D. S. (*Cavum*, concavité, d'où aussi *cambôle*, S., ampoule, cloche sous les pieds, etc.)

Dévaudurer, dâvaudurie, déchirer un habillement, D. S.— *De* privatif, et *validus* (*valdus;* cf. *valdè*, adv.), solide : d'où le fr. *ravauder* des bas, etc. (*re-ad-validare*), le C. *vaudot*, D., étai, appui.

Éluse, èlude, èluîdou, âlude, etc., f., éclair; d'où *èlusie, èlesi, âludaî*, etc., faire des éclairs; D. S. J.; cf. v. fr. *èloise, éclistre*. (*E-lucere*, briller, comme *fulgur* de *fulgere* (1).

Emmargouènâ, Ba., embourber, salir de boue. (*Marga*, marne.)

Empennâ, empannâ, opanâ (*s'*), se hâter, s'empresser, B. P. (*Penna*, aile.)

Encapiller, enkepillie, enkepeillie, etc., embrouiller des cheveux, du fil; *dèquepillie*, etc., débrouiller, D. S. J. (*Capillus*, cheveu.)

(1) Je ne donne pas cette étymologie comme absolue. Le Géorgien *elua*, éclairer (cité par Bullet), le BBr. *elv*, étincelle, peuvent faire supposer une autre racine, dont serait dérivé le Latin même *lux*, le Grec φλόξ, flamme, le BBr. *lugern, lufr*, éclat, *luc'hia, luic'ha, luia*, luire. Les formes *èlude, èludi*, avec leur *d*, semblent n'être qu'une contraction du BBr. *luc'hèden*, éclair, *luc'hèdi*, éclairer.

Èpètrougni, èpètrossi (*s'*), parler avec feu et colère, P. B. (*E* priv. et *pectus;* I. *petto*, poitrine; cf. Lat. *stomachari*, s'emporter, s'*estomaquer*.)

Nâille, nâillote, f., ce qu'on jette aux enfants, à la suite d'un baptême, comme noix, noisettes, pièces de monnaie, dragées; plus spécialement dragées, D. S. J. (*Natalia*, naissance) (1).

(1) Le fr. *Noël* est encore plus loin de *Natalis*. Mais toute hésitation cessera quand on aura remarqué que, dans un très-grand nombre de mots, le Français, l'Espagnol, le Catalan, etc., ont supprimé le *t* ou *d* latin devant une consonne ou entre deux voyelles.

Exemples. — *Larron, nourrir, pierre, verre, tonnerre, carré, père, mère*, etc., de *latro, nutrire, petra, vitrum* (I. *vetro*), *tonitru, quadrum*, (d'où le C. *cârou, câre*, angle, coin, en Lg. *caïre, caïrou; de câre*, de côté, de travers, Ca. *de caïre; caron* ou *carron*, brique); *naïf, marier, puer, cruel, suer, éternuer*, de *nativus, maritare, putere*, etc.; *obéir, haïr, trahir, envahir*, de *obedire, odire* (inusité), *tradere, invadere; louer, queue* (C. *coue*), *vouer, nouer*, de *laudare, cauda, votare, nodare; vie, épée*, de *vita, spatha; proie, soie, monnaie* (*monnoie*), *coi* tranquille (d'où le C. se *coisie*, se taire, *acoisie, raicoisie*, apaiser, calmer, v. fr. *acoiser*), de *præda, seta, moneta, quietus* (I. *chieto, cheto*); *lierre*, de *hedera* (*l'* ou *li*, ancien article ajouté comme dans *lendemain, luette*); *ouïr, jouir*, de *audire, gaudere* (R. *auzir, gauzer, gauzir, jauzir, jauir*). — Souvent la voyelle précédant ou suivant *t* ou *d* a été perdue, et il y a eu syncope : *matutinum*, matin; *e-radicare*, ar-racher; *pedica*, piége; *rotundus*, rond; *butyrum*, beurre; *radicina* (inusité, de *radix*), racine; *radix-fortis, radix-pungens*, raifort, raiponse; *medicus*, v. fr. mége (C. *mégie, médzi, mógie, mougie*, panser); *cathedra*, chaire, chaise; *craticula*, grille (voir note p. 155, comment *ille* répond à la terminaison *icula*); *Bituriges*, Berry, Bourges; *Matisco*, Mâcon; *Ledones*, Lons-(le-Saulnier). Ainsi, dans les verbes *ridere*, rire; *circumcidere*, circoncire; *credere*, croire; *sedere*, seoir; *videre* (I. *vedere*), voir, v. fr. *ve-oir; cadere*, R. *cazer*, E. *caer*, choir, v. fr. *cheoir*, etc.

Plusieurs autres consonnes se retranchent également dans le passage du Latin au Français : *Tabanus* (C. *tavan, tavain, tôvain*) a donné

Pannâ, ***pannaî***, etc., essuyer, torcher, d'où ***panne-main***, ***panno-man***, m., essuie-mains ; ***pannée***, B., ***pannâ***, f., application d'une main sale sur le visage, soufflet, D. S. J. (***Pannus***, étoffe, guenille.)

taon; *pavo*, paon; *avicella* (I. *augello*), C. *ougé*, *ousé*, v. fr. *oisel*, oiseau, etc. Mais la suppression la plus fréquente est celle de *c*, *g*, *q*, *h*. Je n'en donne que quelques exemples : *Mâle*, de *masculus* (C. *mâclou*, *maiellou*, D. J., qui s'applique spécialement au chanvre *femelle*, comme presque partout); *mie*, *ortie*, *pie*, *vessie*, de *mica*, *urtica*, etc.; *mendier*, *dédier*, *publier*, *signifier*, de *mendicare*, etc.; *trier*, de *ex-tricare*; *nielle*, *reine*, *gaine*, *suin*-(doux), *seine* filet; *Seine*, rivière, etc., de *nigella*, diminut. de *niger*, noir, *regina*, *vagina* fourreau, *sagina* graisse, *sagena* filet, *Sequana*, etc.; *maître*, *géant*, *entier*, *cuiller*, *assener*, *froid*, *roide* ou *raide*, *noir*, *larme*, etc., de *magister* (v. fr. *maistre*), *gigas-ntis*, *integer*, *cochlear*, *as-signare* (viser à), *frigidus* (I. *freddo*), *rigidus*; *niger* (I. *negro*, *nero*), *lacryma*, etc.; *frêle*, *grêle*, de *fragilis*, *gracilis* (v. fr. *fraîle*, *graile*); *cuider*, v. fr. croire, penser, (d'où le fr. *outrecuidance*, présomption, pensées qui vont trop loin, de *cogitare*, E. *coidar*, *cuidar*, penser, s'appliquer, etc. C. *cudai*, *cudie*, croire, penser, D. J., d'où *cudot*, hommes à fausses spéculations, qui croit faire des merveilles et ne fait que des sottises, *cude*, mauvais marché, etc.); *août*, d'*augustus*, etc., etc. — Il est à remarquer que l'*y* ou l'*i* remplace souvent le *c* ou *g* supprimés : *royal*, *loyal*, *païen*, *voyelle*, *foyer*, etc.; de *regalis*, *legalis*, *paganus*, *vocalis*, *focarium* (inus. ou b. l., de *focus*, feu); ainsi *payer*, I. *pagare*; *frayer* (C. *froyer*), I. *fregare*, du L. *fricare*, frotter; *noyer*, I. *an-negare* (L. *necare*, faire périr); *flamboyer*, *guerroyer*, *fêtoyer*, I. *fiammeggiare*, *guerreggiare*, *festeggiare*; *essayer*, I. *assaggiare*, etc. Beaucoup de mots fr. en *ier* ont passé par cette forme : *plier* a été et est encore *ployer*; *scier* est dans nos patois *sèyie*; *prier*, *prèyie*; *lier*, *loyie*, *léyie*, etc.

Cette dernière forme *oyie* et *èyie*, me donne lieu à une observation qui sera utile aux personnes peu familiarisées avec la science étymologique. Le son *oi*, essentiellement bourguignon et passé à la vieille langue française, n'existait pas et n'existe pas, sinon par emprunt, dans la plupart de nos provinces; il n'existe pas dans les autres langues dites Néo-Latines, le Languedocien, le Catalan, le Portugais, l'Espagnol,

Pèrègran, cenelle d'aubépine. (*Pirum, granum*), Lo.

Pinfeú, pinfó, pinfoú, pouèfeú, pèfó, etc., houx. (*Spina*, et *folium*. Cf. L. *acuifolium*, de *acus*, pointe ; E. *agrifolio*, Cat. *agrifoli*, Lg. *agrevol*, *grefuélio*, *grifoul*, etc., du L. *acris*, aigre, piquant). De là fig. *péfoillot*, *pèfouaillou*, *péfeilleu*, etc., adj. et s. contrariant, espiègle, D. J. S.

Senaigie, *senadzi*, etc., présager, annoncer (Bourgogne *senongé*); D. S. J. (*Signum*, signe, présage ; *g* quiescent ou nul comme dans le fr. *signet*.)

l'Italien. Notre diphtongue *oi*, excepté quelques cas où elle est due à un *o* ou *u* radical (gloire, croix, de *gloria*, *crux*), représente partout un *e* ou un *i* devenu *e*. Ainsi *moi*, *toi*, *soi*, *roi*, *loi*, *voile*, *toile*, *étoile*, *foin*, *poitrine*, *toit*, *soir*, *trois*, *croire*, viennent de *me*, *te*, *se*, *rex*, *lex*, *velum*, *telum*, *stella*, *fenum*, *pectus*, *tectum*, *serum*, *tres*, *credere*, etc., et *poil*, *poisson*, *pois*, *poix*, *fois*, *foi*, *froid*, *noir*, *doigt*, *voisin*, *voie*, etc., de *pilus*, *piscis*, *pisum*, *pix-cis*, *vix-cis*, *fides*, *frigidus*, *niger*, *digitus*, *vicinus*, *via*, etc.; I. *pelo*, *pesce*, *peso*, *pece*, *vice* et *vece*, *fede-fè*, *freddo*, *negro-nero*; E. *dedo*, *vecino*. De là nos infinitifs en *oir* : *avoir*, *habere* (E. *haber*, I. *avere*); *devoir*, *debere* : *voir*, *videre* : I. *vedere*, E. *ver*, etc. De là les imparfaits de l'ancienne langue française je *vèoie* (je voyais), j'*avoie*, etc. I. *vedeva*, *aveva*, et par syncope *vedea*, *avea*, imparfaits que nous retrouvons en Bourgogne et dans la partie de la Franche-Comté qui l'avoisine (il *aloit*, Mantoche, S.), et qui nous ont donné la forme *ois*, *oit* : *j'aimois*, *j'allois*, si malheureusement remplacée par l'orthographe de Voltaire qui, dans *j'aimais*, *j'allais*, *monnaie*, a écrit par *ai* ce qui, étymologiquement, ne pouvait s'écrire que par *è* ou par *oi*. Au surplus, ce n'est pas la seule inconséquence que notre langue ait admise : par suite des altérations apportées à la prononciation de l'*oi* qui répugnait aux Médicis et à leurs courtisans, nous disons *roi*, *reine*; *étroit*, *étrécir*; *adroit*, *adresse*; *poids*, *peser* (I. *peso*, de *pensum*, comme *mese*, de *mensis*, mois, *mesure*, de *mensura*), etc. Dans les patois Comtois qui tiennent de la langue d'Oil, nous avons souvent *oi* où le Français n'a qu'*è* : *soin*, sein ; *voille*, veille ; *mervoille*, merveille ; *boutoille*, bouteille ; *râroillie*, réveiller, etc.

Sitie, séti, seïtia, f., sécheresse, temps de sécheresse, D. J. (*Sitis*, soif.)

Tourâ, teuraî, turè, etc., ou *faire lai touro, lai teure,* etc., menacer de l'œil, regarder en dessous, comme le *taureau* qui s'apprête à frapper de la corne, D. J. S. (*Taurus.*)

Trèselaî, trâselaî, etc., carillonner les cloches; figur. publier partout quelque chose, D. S. J. (*Tres,* trois, comme de *quatuor*, quatre, *carillonner,* frapper sur quatre cloches.) Bourg. *treselé,* carillonner.

Quoique je me restreigne d'habitude à des exemples clairs et à peu près incontestables, je veux du moins indiquer quelques mots plus difficiles, quoique non moins sûrs :

Bôrgie, fabriquer, bâcler, B. de *fabricari* (cf. Ca. Lg. *farga,* forge, fr. *forger*).

Lourgie, D. S. glisser, se glisser, de *lubricari,* par métathèse *lurbicari.* Cf. le fr. *venger, manger, juger, prêcher, clocher, mâcher, empêcher, perche, pêche* (C. *prêche*): de *vindicare, manducare, judicare, prædicare, claudicare,* boîter, *masticare, im-pedicare* (inus. de *pedica,* entraves), *pertica, persicum* (*malum*).

Prôger, prôgie (intraduisible), profiter, être ou paraître plus copieux, en parlant d'un ragoût accru par des accessoires, etc., de *proficere,* profiter.

Se gauger, emplir d'eau ses souliers sans le vouloir, de *calceus,* chaussure.

Rapports entre les patois de Franche-Comté et les langues Néo-Latines.

Outre les mots latins qu'elles ont modifiés chacune à leur manière, quant au radical et aux dérivations, ces langues en ont une quantité qui sont d'autre origine. Beaucoup de ces mots sont communs à plusieurs idiomes à la fois, d'autres exclusivement propres à un seul. L'Espagnol a plus de mots Arabes, l'Italien de Tudesques, etc.

Mots communs à plusieurs idiomes.

Adé, maintenant, toujours, D. J. — Lg. *adés*, toujours; I. *adesso*, maintenant.

Aïrieu, m., biez d'un moulin, Lo. — BL. *eriolus;* Lg. *ariola*, curer un canal.

Armol, armô, m., arroche, plante, Ba. B. — Lg. *armôou, armol;* Ca. *armoll;* Por. *armoles;* E. *armuelle.*

Balme, barme, baume, baurme, baurna, grotte, caverne, D. S. J., d'où s'*aibaurmaî*, Vill.-s.-M. D., se terrer, se cacher. — R. Ca. *balma*, grotte; Lg. *baoumo*, etc.

Bot, m., demi-pinte, Ba. V.; *bouté*, m., aiguière, B.; *bosse, busse*, f., tonneau à voiturer la vendange; *embosser*, entonner, *emboussou, ôboussou*, etc., entonnoir. — Ca. *bòt, bote*, outre, tonneau, etc.; E. *bote, bota*, etc.; Lg. *boûto*, etc.; I. *botte, bosso*, etc.; BL. *butta, bota, bottus, buza, bossex*, etc.; Grec mod. βουτζί, etc.; Anglo-Saxon *butte, bytte*, etc.; Hébr. *bat* (cf. fr. *bouteille, boisseau*, etc.).

Bot, m., crapaud, D. J. S. — BL. *botta;* I. *botta*, v. fr. *botterel*, etc.; Go. *pada;* Fl. *pad*, D., *padde*, etc.

Bourbouillon, m., bouillons d'une source, source, Lo.— Por. *borbolhar,* sourdre; E. *borbollar,* bouillonner.

Cancèyie, cansoyie, v. a., contrarier, railler, M. Ba.—Ca. E. Por. *cansar,* lasser, importuner; Por. *chancear,* railler.

Cáre, chiere, f., visage, ressemblance, M. Ba.; *recarèyie, recarèyè, recaroyeu,* ressembler de visage, D. J. S.—R. Ca. E. *cara,* visage; Lg. *cáro;* I. *cera, ciera,* etc.

Chapu, tsapu, etc., m., charpentier, menuisier, M. Ba. P.; *chapuser, chaipusie, tsopesi, tsapoutè,* amenuiser du bois. — Lg. *capusa,* charpenter; v. fr. *chapuis,* charpentier, *chapuiser, chapuser, chapucier,* couper du bois, etc. (cf. BL. *cap-ulare,* chapeler; κόπτω, couper; L. *capo,* fr. *chapon,* etc.).

Charme, dim. *charmotte,* f., terre abandonnée à elle-même, friche, G. *harmiture, ermiture* (dans les anciens titres de Fr.-Comté), friche, désert.— Lg. *armas, erme, erm;* Ca. *erm;* E. *yermo;* BL. *erema terra, eremus, ermus;* v. f. *erme, herme,* lande, friche, désert, ἔρημος.

Couite, coite, coute, etc., f., hâte, presse (avoir); *se couitâ,* etc., se hâter, D. J.—R. *coita, cocha;* Lg. *couîto, coûcho,* hâte; v. E. *coitarse;* Ca. *cuitar,* se hâter; v. f. *coiter,* hâter; BB. *eskuit,* vite (cf. Ssk. *ûti,* hâte).

Crèseu, criseu, crèjeu, crisoulette, etc., différentes espèces de lampes, D. P. J.—E. *crisol;* Ca. *gresol;* BL. *crucibulum;* v. fr. *croissol, croisieu, croisuel, crucet,* etc.; BB. *kreûseul, kleûseur.*

Crosse, f., potence, béquille, D. S. J.— Lg. *crósso;* Ca. *crossa;* I. *croccia;* BL. *crucia, crucca, crocia, croceus,* etc.; v. fr. *cros;* Ang. *crutch,* etc. (du L. *crux,* croix, à cause de sa forme T).

Crôïou, crouâïou, crûïou, etc., chétif, malingre; mauvais,

méchant, P. B. J.— R. *croi*, lâche, mauvais, méchant (usité en Suisse et en Savoie).

Cruci, *crecir*, *croissi*, etc., v. n., craquer sous la dent, craqueter comme un arbre qui se fend; v. a., écraser, briser, croquer avec bruit, etc., D. J. S.— Lg. *crussi*, *crouci*, *cruchi;* E. *crujir;* Ca. *cruxir;* v. fr. *croissir*, *croissier*, etc. De là C. *crucélo*, *gresélo*, *gresole*, etc.; P. B., les cartilages dans la viande; Lg. *croucentélo*.

Daille, f., *daîl*, *daîr*, *dâ*, m., faux, subst., P. SC. Lo.— E. *dalle;* Ca. *dalla;* Lg. *dâlio*, faux, *dâlia*, faucher (cf. fr. *taill*-er).

Dessevrer, *dâssovrâ*, v. a., séparer, démêler, trier, choisir, D. S. J.— R. *dessebrar*, séparer; I. *severare*, *sevrare* ou *sceverare*, etc., séparer, etc. De là le C. *sèvron*, babeurre, le fr. *sevrer*, etc. (L. *separare*).

Dètrau, *dètrâ*, etc., f., hache, D. J.— Lg. *destrâou;* E. Ca. *destral;* BL. *dextralis;* v. fr., *destral*, *destrau;* Grec du moyen-âge δεξτραλίον (du L. *dextera*, main droite); cf. BL. *manuaria*, hache *à main*, etc.

Dusi, *douzi*, *desi*, *desille*, *deset*, etc., m., fausset de tonneau, D. S. J.— Lg. *douzil;* BL. *duciculus;* v. fr. *dusil*, *duisil*, *dousil*, *dosil*, etc. (du L. *ducere*, conduire).

Ecupi, *èquepi*, *àquepâ*, cracher, crachoter, D.; *râcopai*, B. rendre en bavant comme les petits enfants; *âcouperé*, *côperé*, gros crachat, etc., B. — E. Ca. *escupir;* Lg. *escupi;* v. fr. *escopir;* BB. *skôpa*, cracher.

Entumir, *entemi*, v. engourdir (*pieds entemis*), D. J. S.— Ca. *entumir;* E. Por. *entumecer*, engourdir; E. *entumir-se*, s'engourdir.

Etelle, *âtelle*, etc., copeau de bois, D. S. J. — Lg. *estélo;* Ca. *astella;* E. *astilla;* Por. *astilha*, etc., éclat de bois, copeau.

Fakière, fatière, f., poche, Lo. SC.—Lg. *falkiêro*, poche ; E. *faltriquera ;* v. fr. *fasque*, etc.

Gèn, dzèn, rien, pas, point, Lo. SC. P. — R. *gèn, gès*, id.

Gogo (*à pied*) *à pied-couquet*, à clochepied. — Ca. *a peu cox ;* E. *a coj coj, a coj cojita*, id. (*cox, coj*, boiteux, qui *cloche*).

Gouné, m., *gounelle*, f., robe, cotillon , etc., M. Ba. J. — R. *gonela ;* Lg. *gounel, gounélo ;* I. *gonnella*, dimin. de *gonna ;* v. E. *gonete ;* v. fr. *gonnel , gonnelle* , etc. ; BL. *gonella , gonna , gunna , guna*, etc. ; Ang. *gown ;* Ir. *guna , gunna*, etc.

Gouri (dim. *gourillot*), *goret*, etc., m., cochon, porc ; fig. sale, au physique et au moral, D. S. J.—Lg. *gôrro*, truie; *gorë*, petit pourceau; E. *gorrin , gorrino ;* Ca. *garri* ; Grec mod. γουρούνι, cochon , etc. ; E. *gorrona* , prostituée , etc. (cf. χοῖρος, L. *verres ;* Ang. *boar ;* Ssk. *varâha* , etc., et encore L. *hara*, S., *haran, hairan*, étable à porcs).

Gré, m., sébile pour le pain (*mettre aux grés*), D. S.; *grélot*, écuelle en forme de jatte , B.; *grélet , griau, griolet*, seaux de différentes formes , P. J. ; s'*ègralir*, s'*égréli* , se détendre , en parlant des vaisseaux de bois, etc., P. J.— R. *grazal, grazaus*, vase, vaisseau; Lg. *grazal, grazâou*, auge de bois, baquet, *grazale*, auget, petit baquet; BL. *grazala , grasilhía , grasale , grassale , grasaletus , grassellus* , etc., divers vaisseaux de bois , de terre , de métal, etc., jatte, écuelle, mesure de blé, etc.; v. fr. *grasal, graal, gréau, greil*, etc. Il existe un roman du XIIIe siècle, appelé le *Roman du Saint-Graal* , qui a pour objet le vase merveilleux , si souvent célébré alors , dont N.-S. s'était servi pour la Cène , et où furent recueillis , après sa mort, le sang et l'eau qui coulèrent de son côté.

Houtau, hotau, hotá, m., D. J. S., logis ; cuisine. — Lg. *houstâou;* R. *ostal;* Ca. *hostal*, maison; BL. *hospitale*, hôtel, palais, hôpital (*hospitium*, L. logis).

Lisco, f., amadou. — Por. *isca;* E. *yesca;* Ca. *esca;* Grec mod. ἴσκα, ὕσγα (pron. *isca, isga*), etc., du L. *esca*, aliment (pour le feu). La lettre *l* de *lisco* est l'article ajouté.

Misse, meussa, f., la rate, fig. force.—I. *milza;* Ca. *melsa;* Lg. *mêlso;* A. *milz;* D. F. *milt*, etc. (cf. *milt, milz*, rate, avec A. *milch*, D. *melk*, laitance, de *milch*, A., lait, etc.; avec *milch, melk*, lait, cf. αμελγω, *mulgeo*, traire, γλάγ-ος, γάλακ-τος, etc.).

Mounin, m., *mounine*, personne laide ; *mounin, mouniche*, dessin grotesque, etc., D. S. J. — Lg. *mouni, mounino*, singe, guenon, fig. morveux, etc.; E. Ca. *mona*, singe ; I. *monna*, singe, *monnina*, guenon ; Por. *mono*, grand singe, femme très-laide; Grec mod. μοῦνα, etc. (cf. A. *man*, homme).

Mour, mou, m., museau, masse, groin, etc., D. S. J.—Lg. *mourë, mour;* E. *morro*, grosse lèvres, etc. (cf. fr. *morailles*, tenailles pour pincer le museau des animaux).

Murie, f., épizootie grave, charogne; fig. carogne.—I. *moria*, peste, contagion ; E. *morrina*, épizootie; Por. *morrinha*, clavelée, etc.; BL. *moria*, charogne ; v. fr. *morie, murie*, épizootie, etc. (L. *mori*, périr).

Nun, nion, personne, S. D. J.— I. *niuno, nessuno;* R. *negun;* Ca. E. *ningun*, etc.; Ang. *none*, etc., composés de *ne, ness, nec*, pas même, et *unus*, un, comme *nullus*, L., de *ullus* (*unulus*), dim. de *unus*.

Palanche, f., levier, solive ; M. Ba. — E. Ca. *palanca*.

Panouille, f., panicule de millet, de maïs et autres graminées, J.— Ca. *panolla ;* I. *panocchia ;* E. *panoja*.

Peu, pouè, poi, pu, etc., m., montagne, nom appellatif de plusieurs lieux, D. J. S.; d'où *pouyï, pouïè,* monter, SC. Lo. — R. *puig, pug, pueg, puech;* Lg. *puch, puech;* I. *poggio;* BL. *podium, puteus;* v. fr., *pui, pujet,* etc.; R. *pugar, puiar, pueiar, poiar,* monter; E. Ca. *pujar,* etc.

Pirounelle, f., toton, S. D.— Ca. *pirinola;* E. *perinola.*

Plie, f., *pli,* m., levée, au jeu de cartes, D. S. J.—Ca. *pleg;* E. *pliego,* de *plegar,* plier.

Poutre, putra, et dim. *poutrète,* f., jument, pouliche, etc.; —R. *poudrel,* poulain; E. Ca. *potro;* Por. *poldro;* I. *poledro, puledro;* BL. *polledrus, pulledrus,* etc. (L. *pullus*).

Prèn, prènme, adj., mince, délié, grêle, fluet, M. Ba. P. J. — R. *prem, prim;* Ca. Lg. *prim;* v. fr. *prin,* etc.

Quartier, m., appartement, B. — E. *cuarto;* Ca. *quarto.*

Râche, f., teigne.—Lg. *râsco;* I. *raschia;* v. fr. *rache,* que quelques modernes ont essayé de rajeunir; Gaël. *crachen* (cf. l'E. *rascar,* le BB. *graka,* gratter, le fr. *grattelle.*).

Relôge, reloûge, m., horloge, D. S. J.— E. *relox;* Ca. *rellotje,* etc.

Renevier, renevie, renouvie, m., usurier, D. J. S.— R. *renovier,* usurier; *renieu,* usure, etc.; E. *renovero,* usurier (de *renovar,* renouveler).

Semousse, f., J., *semous,* m., lisière de drap, D. S. J.— Lg. *simoûsso,* lisière de drap, *simous,* lisière de toile, tête d'une pièce de toile et de drap; Ca. *semolsa, simolsa;* I. *cimossa;* Grec mod. σιμοῦσα, τσιμοῦσα (de *cima,* cime, tête).

Sentir, dans une partie du Jura, entendre, ouïr : *dz'ai chéntî contaî,* j'ai entendu raconter, Lo.— I. *sentire;* Ca. *sentir,* entendre; BB. fig. *senti,* obéir. En fr. et dans

les autres langues néo-lat., *sentir* a rapport à l'odorat (cf. Copte, *xaant*, *xant*, etc., nez, narine), au toucher, ou au sens moral ; en L., au moral seul.

Souâïo, *sôïo*, f., corde, D. J.; *soguille*, *seguille*, cordelette, verge, D. ; *seguiller*, fouetter, B. — E. Ca. Por. I. *soga*, corde, courroie ; E. *soguilla*, cordelette (cf. A. *seil*, corde).

Souper, *soupâ*, *chupa*, humer (œuf, etc.), D. S. J.— Ca. *xupar;* E. *chupar ;* v. fr. *soubiter*, etc.

Touâille, *tuâille*, *tuêille*, f. et dim. m. *tuâillon*, etc., nappe, essuie-mains, selon les lieux, D. J. S.— Lg. *touâlio*, *toualiou*, nappe; E. *toalla*, anc. *toballa*, essuie-mains, *toalleta*, serviette ; Por. *toalha*, nappe, essuie-mains; I. *tovaglia*, nappe, *tovagliuola*, *tovaglietta*, *tovagliolo*, etc., serviette, essuie-mains ; Ca. *tovallo*, serviette, *tovallola*, essuie-mains, etc.; BL. *tobalia*, *tobalea*, nappe (*benedictio tobalearum*, missel de Besançon); v. fr. *touaille*, *touaillon*, nappe, serviette, essuie-mains; BB. *toal*, *toual*, *tuel*, *toubier*, *tousier*, nappe (cf. fr. *tavaïole*, linge dont on couvre le nouveau-né quand on le porte baptiser, en C. *batisou*, D.).

Tros, *trô*, *trou*, m., morceau, portion, D. J., *trou de boudin* (cant. de B.), *tros de rivière* (anc. titres), portion d'une rivière.— R. *tros*, morceau; Ca. Lg. v. fr. *tros;* E. *trozo*, morceau; Por. *troço*, tronçon, détachement, etc.

Tuner, v. a., solliciter clandestinement des secours, et les arracher en abusant de la sensibilité ou de la bienveillance d'autrui. Ce mot n'a point d'équivalent en Français. Le *tuneur* n'est pas précisément l'indigent qui mendie, l'inconnu qui trompe la charité ; c'est l'homme bas qui, sans besoins urgents, quelquefois sans avoir l'air de demander, met à contribution ses connaissances, ses amis

et ses parents par ses histoires controuvées, sa politesse larmoyante, et son sans-façon importun. On *tune* de l'argent, des provisions, des ustensiles; on va *tuner* son dîner, etc.— E. Ca. *tunar,* vagabonder, gueuser.

Va, vai, vouai, vouè, etc., m., cercueil, D. S. J.—R. *vas,* cercueil, tombeau (cf. Ang. *bed*, lit).

Mots italiens.

C. *Andaî,* aller, P. J. — I. *andare,* E. *andar.*

Bignôle, bignoûlo, f., corbeille en boule, B.— *Bugna, bugnola,* etc., corbeille.

Bignon, benion, bèn, ban, m., ruche, B. Ba. M. — *Bugno,* ruche (cf. A. *biene*, abeille ; Lg. *bornîou, brouniou,* ruche).

Bombonne, f., dame-jeanne, B. Do. — *Bombola.*

Bouchon (*à*), la face, l'ouverture en dessous. — *Bocconi.*

Bouge, bougeote, f., poche, M. — *Bolgio* (cf. A. *balg,* peau).

Bretonner, bretenâi, broûtaî, etc., bougonner, D. S. — *Brontolare.*

Breu, bru, m., bouillon, sauce, D. J. — *Brodo* (cf. A. *brühe,* fr. *brouet*).

Breu, bru, m., boue ; *brohie, brayie, brier,* marcher dans la boue, D. J.— *Broda, brago,* boue (cf. avec le mot précédent).

Bureté, beurté, brâté, m., bluteau, farine blutée, D. J. ; *brâtelaî,* trembloter (comme le bluteau), trembler, D.— *Buratello,* bluteau; BL. *buratare,* bluter.

Cagne, f., chien mou et paresseux, personne lâche ; *cagnard,* paresseux (fr. *acagnarder*). — *Cagna,* chienne, Lg. *cagno.*

Cilége, celége, celése, etc., cerise, S. J. D. — *Ciliega.*

Choufle, chouflette, chiflette, f., *chiflon*, m., houppe de

bonnet, D. S. — *Ciuffa, ciuffetta,* toupillon, crête, etc. (cf. A. *schopf,* toupet, touffe, crête, huppe, etc.).

Chouque, chouquette, f., houppe; *choucot,* trochet de fruits, D. S. — *Ciucca,* houppe, trochet.

Cîsa, f., haie, SC. — *Cesale,* haie (du L. *cædo,* tailler).

Couètra, coutra, coutro, coute, f., couverture de lit, J. D. — *Coltre* (cf. fr. *courte-pointe, coltre punta,* couverture piquée).

Crâpé, crôpé, grôpé, m., crêpe, f., mets, D. S.—*Crespello* (du L. *crispus,* frisé).

Creu, m., son de farine, D. S. J.— *Crusca* (cf. C. *creuche,* coquille d'œufs, de noix, etc.).

Crôler, a. et n., secouer, branler. — *Crollare.*

Eparmaî, réparmaî, râparmaî (Vill.-s.-M. *râpraingie*), ménager, économiser; épargner, ménager quelqu'un, P. J. — *Risparmiare,* dans les deux sens.

Javiôle, f., cage à poulets, B.— *Gabbiola,* dim. de *gabbia,* cage (*cavea* L.).

Kétra, couètra, f., courge, SC. Lo.—*Cetr-uolo, citr-iolo,* courge (fr. *citrouille*).

Là où, où, au lieu que, D. S. J. — *Laddove,* dans les deux sens; v. fr. *là où.*

Las-moi, hélas! D. S. J., au f., *lassa-moi* (cant. de Vanclans, Ba.), *lasse-moi,* D. hélas! adv. de douleur, et le plus souvent de compassion, comme le Lg. *pecâïre.* — *Lasso me! lassa me!* v. fr. *las moi, lasse moi* (Joinville), ou simplement *las, lasse,* se déclinant d'abord comme adj. signifiant *malheureux,* et devenu plus tard indéclinable, *las!*

Magnin, m., chaudronnier. — *Magnano,* serrurier. Est-ce fig. de *magnin,* ou du v. fr. *mahaigner, mehaingner,*

blesser, estropier, gâter, que vient l'homonyme C. le *magnin*, brouillard qui endommage les vignes?

Margelle, *mardjélo*, etc., caroncule qui pend du cou de quelques chèvres, D. — *Bargigli;* cf. E. *marmella*, *mamella* (peut-être du L. *mamma*, au mamelon duquel ressemble la *margelle*).

Pieuge, *piuge*, *pleuge*, etc., f., pluie, D. S. — *Pioggìa*, Ca. *pluje*.

Qui, adv., ici. — *Quì* (cf. E. *aquì*).

Singhiâ, *pô-singhiaî*, sanglier, D. S. J. — *Cinghiare*, *cinghiale*, du BL. *singularis* (ps. 79, *singularis ferus*). Cf. le Grec μονιός, sanglier, de μόνος, seul; le fr. *solitaire*, vieux sanglier.

Stoc (avoir du), de l'esprit, D. S. J. — *Avere stocco*.

Mots espagnols (1).

C. *Alape*, f., accroc. — E. *harapo*, lambeau.

Barder, n., aller de côté et d'autre, en parlant d'une voiture. — *Andar de bardanza* (cf. *bard*, civière).

Bausser, *baussie*, n., se vautrer dans la fange, en parlant du porc; *bausser*, *rebeussie*, n. et a., fouiller avec le groin, remuer malproprement, bouleverser, etc., D. J.— *Balsa*, marais, étang (cf. Lg. *bouziga*, fouiller avec le groin, *bouziga*, essarter.

Bourru, m., âne, Lo. SC. — *Burro*, âne (cf. fr. *bourrique*). De là *la bourre*, espèce de jeu de cartes, variété du

(1) On est généralement porté à croire que la domination espagnole a donné beaucoup de mots à nos patois. Elle a été de trop peu de durée pour avoir ce résultat, et nos relations avec les Espagnols nous ont tout au plus donné les jeux de la *Bourre*, de la *Brisque*, des *Bôches*. Les autres mots communs aux deux peuples le sont depuis plus longtemps.

jeu de la bête, D. (cf. Lg. *bouriscâda,* la bête, d'où peut-être le mot suivant).

Brisque, f., espèce de jeu de cartes, D. S. — *Brisca.* De là *brisquet,* la dame et le valet, au jeu de la *bête hombrée* (*hombre,* E., *hombre,* fr.).

Camée, f., foule de gens, volée d'oiseaux, multitude en général, B. D.— *Camada,* portée d'un animal (*cama,* gîte, lit), bande de voleurs, etc.; Por. *cambada,* volée d'oiseaux, banc de petits poissons, tas de canaille.

Cenise, f., le plus souvent pl., cendre chaude, menue braise mêlée de cendres, B. J. S. — *Ceniza,* I. *cinigia,* Ca. *cinza,* cendre (L. *cinis*).

Corner, cound, cougnaî, etc., a., frapper de la corne, D. S. J. — *Cornear* (*corner* manque au Français).

Détêter, a., sevrer un enfant, B. — *Destetar,* sevrer (cf. le C. *titi,* m., pis, mamelle; le Fr. *teton,* Gr. τιτθός, Hébr. *dad,* etc.).

Grappes, f. pl., crampons sous les pieds pour marcher sur la glace; *grapper des souliers; cheval grappé,* etc., D. S. J. — *Grapa,* crampon; Ca. *grapa.*

Jôquer, n., se morfondre à attendre, D. S. J. — *Yogar.*

Liston, m., cordonnet, tresse de soie, B. — *Liston.*

Mèclaì, mocllaî (*ll.* mouill.), mêler, D. J. — *Mezclar,* I. *mescolare,* du L. *miscere,* Gr. μίγω, Hébr. *mazag.*

Mimi, m., enfant gâté, personne trop délicate, B.—*Mimo,* caresses; *mimar,* caresser, mignarder.

Mique, f., *miquet,* m., dim. minon, chat, D. S.— *Micho,-a;* I. *miccio,-a.* D'où *michonner, michougnie,* mignarder, dorloter, B.

Nini, t. de caresse : *mon nini,* mon bijou. — *Nino,* petit enfant (Hébr. *nin,* enfant). Mouillez le 2e *n* de *nino.*

Pequignot, adj., petit. — *Peqeno.* (Mouillez *n.*)

Râper, dérober, D. S. — *Raspar* (cf. toutefois L. *rapere*, et E. Ca. Lg. *arrapar*, arracher violemment.

Rebioulon, m., rejeton d'arbre, ressentiment d'une maladie éruptive, retour de boutons de gale, etc., D. — *Rebollo*, rejeton (cf. L. *pull-ulare*).

Rèssombi, D.; *rassombraî*, *rassombrenai* (Vill.-s.-M.), résonner, retentir. — *Zumbar*, résonner.

Rètombi, retentir, J. — *Retumbar*.

Terrasse, f., terrine, jatte, Lo. — *Terrazo*, v. m., terrine, jarre.

Trâteler, n., chanceler (ivrogne), D. S. J. — *Tartalear*. Lg. *trantoula*, *trantalia*, *trantalaissa*. Bourg. *tretelé*.

Mots catalans.

C. *Bré*, *bri*, m., berceau; dim., *breçot*, petit berceau, trébuchet d'oiseleur; *brecie*, bercer, D. S. J. — Ca. *Bressol*, berceau; *bressar*, bercer; Lg. *brés* (cf. v. fr. *bers*, d'où *berceau;* BL. *bressæ*, etc.).

Brou, m., pousses, rejets; gui; écorce, D. S. J. — *Brot*, rejeton; E. *brote*.

Brousses, *brosses*, f. pl., broussailles, D. J. S. — *Brossa*, E. *broza*, Lg. *broûsso*.

Brousses, f. pl., miettes, débris, restes; *à brousses*, abondamment, D. S. — *Brossa*, E. *broza*, débris, etc.

Buche de paille, fêtu, f., *buchettes*, la courte-paille, D. — *Busca*, fétu; Lg. *bûsco*, f.; I. *busco*, *brusco*, etc.

Carron, m., brique, D. S. J. — *Carro* (*n* final, supprimé au singulier, reparaît au pluriel dans les subst. catalans); Lg. *câirou*.

Co, m., larve du hanneton, des mouches et de plusieurs insectes, qu'on trouve dans la terre, le fumier, le bois, la viande, le fromage, les fruits, etc., D. S. J.; *coco*, chry-

salide de papillon, B. — *Cuc*, dim. *cuquet*, *corc*, larve de différents insectes; E. *coco*, *cuco*, *cuca* (cf. *cocon*, fr., chrysalide du ver à soie).

Dèïau, m., dé à coudre, B. — *Dedal;* Lg. *dedâou*, dé, de *dedo*, doigt.

Ecorofe, *écarafe*, *écrofeuille*, *acrofeille*, *acofreuille*, f., coquille de noix, Lu. V. — *Esclofolla;* Lorr. *écraffe* d'œufs.

Ekiafi, *èkiafai*, *ékiofai*, *kiafi*, etc., éclater de rire, D. J.— *Esclafir;* Lg. *s'esclafi de rire*.

Embouélâ, *embouélaî*, etc., mêler, embrouiller du fil, etc., M. B. P. — *Embullar*.

Ére, *ire*, f., jardin, planche de jardin, Lu. B. — *Era;* E. *era*, carré de jardin (cf. L. *area*).

Escampiller, *escampeillè*, *ècamp'lli*, *ácampoyie*, *ácampouraî*, v. éparpiller, J. D. S. — *Escampar;* Lg. *campéjha* (cf. C. *champaî*, *tsampaî*, jeter).

Fluchon, *fieuchon*, houppe d'un bonnet, S.—*Floc*, houppe, mèche, etc., du L. *floccus*, flocon.

Ghiârpo, *ghiâpo*, *ghiaipe*, etc., f., griffe, serre, ongle crochu; *ghiâpai*, égratigner, déchirer; *ghiapin*, *ghiopin*, grappin, D. J. — *Grapa*, serre, griffe (cf. E. *zârpa;* Lg. *ârpo*, griffe, serre; le Fr. *harpon;* le Gr. ἁρπάζω, etc.).

Legnié, m., bûcher, P. — *Llener*, bûcher. Du L. *lignum*, bois; R. E. *lenha*.

Lessu, *lissu*, *lissiu*, *lisé*, etc., eau de lessive, D. S. J. — *Llexiu*.

Likaî (Saugeais), *lichie*, *luchie*, etc., glisser. — *Lliscar*.

Llélé (*ll* mouill.), niais, D. J. — *Lelo;* E. *lelo*.

Notron, *votron*, m., vôtre, adj. pronominal, dans plusieurs localités des montagnes du D. et du J. — *Nostron*, du L. *nostrum*, pris à l'accusatif; Dauphiné, *notron*.

Peu, f., planche, Lo. — *Post*, f., planche, du L. *postis*, poteau.

Poue, m., puits, plus souvent cavité où se perdent les eaux, gouffre dans une rivière, abîme dans les rochers; d'où *empoûsaî*, *empoûsie*, *opoûsie*, abîmer, précipiter, etc., Ba. M. — *Pou;* E. *pozo*, d'où *empozar;* Ca. *empoar,* jeter dans un puits; Lg. *pous,* puits.

Pouille, m., pou, D. S. — *Poll.*

Pousse, f., *poussot,* m., poussière, D. J. S. — *Pols.*

Sahin, sayin, m., saindoux, D. J. S. — *Sagi.*

Sahu, saihu, savu, saivu, saivurie, seû, seûré, etc., m., sureau, arbre, D. J. S. — *Sauc*, du L. *sabucus*, *sambucus.*

Seu, sieu, m., suif, D. J. S. — *Seu* (du L. *sebum*).

Suche, sutche, seuche, seutche, sutse, etc., suie, D. J. S. — *Sutje,* suie; Dauph. *suchi.*

Touillon, bouillon d'une source, source, source temporaire, D. J. — *Doll,* bouillon d'une source (cf. E. *tollo*, boue, limon, d'où le C. *touillie,* salir, *touillon,* souillon.

Mots languedociens.

C. *Acle*, *âcllo*, f., écharde; chicot de dent, B. P. — Lg. *Ascla,* fendre (cf. *éclat*, f.).

Agrouai, agrouvâ, ragrouvaî (*se*), se pelotonner quand on a froid, s'accroupir en ramassant ses membres, D. — *Agrouva,* accroupi.

Apiè, m., rucher, Lo. — *Apié* (L. *apis*, abeille).

Arvoue, m. fr., voûte; cintre voûté de porte, B. J. — *Arbôout, aravôout;* v. fr. *arvolt*, *arvout*, *arvol;* BL. *arvoutus* (Rac. *arc, voûte*).

Bâche, bâtso, f., paillasse, D. — *Bassâco* (Rac. L. *bissaccus*).

Bâda (*de*), sur-le-champ, Lo. — *De bâdo.*

Baitôle, pètôle, f., causeuse, Ba. — *Batalia,* bavarder.

Béjon, m., térébenthine, P. — *Bijhoun* (cf. E. *pega,* poix; L. *pix*).

Bille, f., sapin ou autre arbre équarri ; dim. *pelot*, *plot*, partie d'une bille pour le sciage ou le bardeau ; billot de cuisine, etc., D. S. J. — *Biliou*, bois de sciage (cf. L. *pila,* colonne).

Blauïou (Saugeais), *biâvou* (Vill.-s.-Mont.), adj., livide ; blême. — V. m., *Blave*, bleu, *blavat*, meurtri; BL. *blavius, bloïus,* bleu, etc. (cf. C. *bleuvi*, bleuir).

Blède, bède, f., bette, légume, D. S. J. — *Blêdo* (L. *blitum*).

Bôbo, f., lippe, moue ; *faire lai bôbo,* Vill.-s.-M. — *Bêbo,* lippe, moue.

Borgne, borne, bône, etc., m., orvet, serpent que le peuple croit aveugle (Ang. *blindworm ;* A. *blindschleiche*), D. J. — *Bôrni*, aveugle (et non *borgne*).

Bouchâ, boutsâ-do, adj., qui a le visage barbouillé, B. P. — *Bouchar,* fig. de *bouchar,* bouc.

Bouquin, m., feu volage aux lèvres, au coin de la bouche. — *Boucôs*, lèvres.

Bourneau, bouné, beuné, etc., m., tuyau pour la conduite des eaux. — *Bournel ;* v. fr. *bourneau* (cf. Teuton. *born, burn,* fontaine ; F. *bron ;* A. *brunn,* etc.).

Bousse-roue, pousse-roue, boute-roue, boutrou, poutrou, m., borne à l'angle d'une maison, à l'entrée d'une porte cochère, etc., pour *repousser* les roues, B. — *Butorôdo.*

Bracu, m., primevère officinale, J. — *Brâgo, braïêto.*

Brecenaî, grommeler, bougonner, Vill.-s.-Montr. — *Brezena.*

Bresiller, bresillie, fracasser, réduire en poudre. — *Brezilia.*

Bronde, brande, f., menue branche; au pl., bourrée; *bronde, brondon*, brocoli de chou, D. J. — *Broûndo*, bourrée.

Broutche, f., rayon de miel, M. — *Bresco;* E. Ca. *bresca*, etc.

Bruchon, brechon, m., sébile en paille, ruche, G. — *Brus*, ruche.

Bugne, gugne, guigne, gogne, etc., f., bosse à la tête, D. S. — *Boûgno, bôrgno;* v. fr. *bugne.*

Cabôrna, f., grotte, creux d'arbre, etc., Lo. — *Cabôrno*, tanière (L. *caverna*).

Cimer, cimâ, v., suinter, couler goutte à goutte, D. S. — *Chima.*

Conseigle, consé, m., méteil. — *Coussegal* (Rac. *cum*, et *secale*, seigle, L.).

Couènna, coûne, par corruption *corne*, f., couenne de lard, J. D. S. — *Coudéno* (du L. *cutis*, peau). De là, C. *couènneau, couènné*, P., *cômé*, B., dosse, première et dernière planche d'un bois de sciage, revêtue de l'écorce ou peau de l'arbre; *ècouènaî*, écobuer, enlever la superficie d'un terrain herbu, P.

Coute, cote, f., étai, cale; *couter, coutâ*, étayer, caler, D. S. J. — *Couta, acouta*, caler.

Couteau, couté, m., gousse de légume, D. S. — *Coutel.*

Cramail, m., crémaillère, B. — *Cremal*, du L. *cremaculum*, d'où encore C. *cumâclou, coumaîcllou, kemaîclou, k'maîcllou* (*ll* mouill.), etc., P. J.

Dâcalambraî, adj., dont la raison s'altère, Vill.-s.-Mont., où il vieillit. — *Descalabra*, fou, écervelé (cf. I. *celabro*,

celebro, cervelle; L. *cerebrum;* le C. *perdre la calabre*, plus souvent *battre la calabre*, délirer).

Dècouti, dâqueti, dâsenqueti, etc., débrouiller de la laine, des cheveux, etc.; *encouti*, *enqueti*, embrouiller, D. — *Coutis*, embrouillé; *coutisses*, laine embrouillée de la queue des moutons (L. *cauda*, queue).

Dèturbaî, distraire, déranger, P. — *Destourba;* v. fr. *destourber;* L. *dis-turbare.*

Dos, m., *dôsse*, *deûche*, f., gousse de légumes; *pois en dôsse*, D. J. — *Dôousso*, *dôlso*, cosse; *dôlso* et *gôlso*, gousse d'ail (cf. A. *hülse*, gousse, cosse, peau).

Drôlou, droûle, m., *droûlesse*, f., jeune garçon, fille (sans aucun sens mauvais), J. D. Vill.-s.-M., Tarcenay, etc. — *Drôle*, même acception.

Efarfantâ, âforfantâ, âfouairfantâ, etc., égaré, au pr. et au fig. (se dit plus spécialement d'une personne qui ne peut retrouver sa route, comme si elle était sous l'effet d'un charme), D. S. — *Farfantêlo, parpantêlo*, la berlue (cf., quant à l'idée, le C. *enfantoma*, *enfantoumâ*, hébêté, hors de sens, comme s'il était le jouet d'un lutin, d'un fantôme, D. S. J.).

Enchâtre, f., case d'une farinière, etc. — *Castrou*, case dans une écurie (cf. L. *castrum*, cantonnement).

Encroter, encrotâ, etc., enterrer. — *Clot*, *cros*, creux, fosse, tombeau.

Envi, à contre-cœur, G. — *Envis* (du L. *invitus*), v. fr. *envis.*

Epelue, *éplue*, *èpoulue*, *âplue*, etc., f., étincelle, flammèche; *âpluai*, pétiller, étinceler, D. S. J. — *Belûgo*, étincelle; *beluga*, *belughejha*, étinceler, pétiller (cf. A. *beleuchten*, éclairer; le fr. *bluette*, éblouir; le C. *aivoi lâs-ébluote*, des éblouissements).

Faïá, foyá, foyar, m., hêtre, D. S. — *Faiar, fájho* (L. *fagus*).

Fáïè, féïè, f. pl., brebis, moutons en général, D. J., d'où le dim. *foyote,* D. S., jeune brebis. — *Fedo,* brebis; R. *feda,* du L. *fœta*, brebis, brebis qui a mis bas, employé substantivement dans ce vers de Virgile, *Eg.* 1 :

Non insueta graves tentabunt pabula fœtas.

Faîlles, bôrdes, boûdges, bourdifailles (le dimanche des), le dimanche des brandons, le premier de carême, M. — *Fâliou*, brandon; *fâlio*, étincelle (cf. C. *faloutse,* étincelle, J.; flocon de neige, D. J.); v. fr. *faille*, flambeau, du L. *facula; bôrdo*, paille, fétu; v. fr. *borde,* torche; *bourdifâlio, bourdufâlio,* broussailles, pouvant, dans le sens C., être composé de *borde,* paille, et *faille*, torche, flambeau (cf. *brandon*, de l'A. *brand*, incendie; *brennen,* brûler) (1).

Fauda, f., *foudot*, m., le giron; habit d'une femme depuis la ceinture aux pieds, J. D. — *Fâoudo*, dans les deux sens; Ca. *falda;* E. *falda, halda,* dans le second.

Fille, f., œilleton d'artichaut, B. M. — *Filiôlo.*

Fiouler, fioulá, v., siffler; siffler la linotte, bien boire, D. — *Fioula,* deux sens.

Fleurier, fleurie, m., charrier pour la lessive, D. S. J. — *Flourié* (cf. L. *fluere*, couler; C. *treûssou, trussou*, charrier, de *treuz,* BBr., à travers; L. *trans*).

Flouta, felouta, floto, etc., f., écheveau, P. Ba. — *Flôto,* dim. *floutêto* (cf. *filum,* fil, L.).

(1) Ce dimanche s'appelle encore le dimanche des *pois frits,* M. P.; des *Piquerés*, des *Epiquerés*, B., à cause de l'usage qui astreint les mariés de l'année à donner à *piquer* (manger grain à grain) des pois frits aux garçons de la paroisse.

Fossou, feçou, f'sou, francisé *fossoir,* m., houe, D. S. J.— *Fossou,* houe de vigneron (L. *fodere,* fouir).

Fougnie, fougner, n., se rebuter, bouder, D. S. J. — *Fougna,* bouder.

Fraichun, m., odeur de viande fraîche, de sang, etc., D. S. — *Frescun.*

Gambi, m., boiteux ; *gambillie, gamb'lli,* etc., boiter, D. S. J. — *Gambi, gambet, gambitor,* boiteux, etc. (L. *gamba,* jambe, dans Végèce).

Garauda, gareûda, gareûdon, m., J.; *garâche* (Ornans); *golaiche, golouaiche,* B., f., grandes guêtres de toile à l'usage des laboureurs et particulièrement des vignerons. — *Gairâoudos,* pl. (cf. Lg. *gâro,* jambe, BBr. *gar, garr*).

Gati, m., chatouillement; *gatillie, gat'lli, goteillie, gôtoyie,* etc., chatouiller, D. S. J. — *Catîou,* chatouillement (de *cat,* chat, I. *gatto,* E. *gato;* comme *chatouiller,* de *chat*).

Gôrge, gôrdjo, etc., D. S., f., bouche. — *Gôrjho,* bouche.

Gouine, gueune, f., truie; fig. salope, etc., D. S. J. — *Goîno, goudino,* femme libertine.

Grafigner, égrafigna, graifenâ, etc., donner des coups de griffe (C. *griffer*), égratigner, D. S. J. — *Grafigna.*

Gravalon, graivelon, grôvolon, grav'lon, grov'lon, etc., m., frelon. — *Graoulé* (cf. L. *crabro,* frelon, dont les fortes ont été adoucies en *gravlo*).

Grèton, greton, groton, graton, etc. (à B. *grabeuçon, grabeçon, grapçon*), m., cretons, reste de la panne qui donne le saindoux. — *Cretons;* BL. *cretones* (cf. L. *concretus,* collé, serré).

Groula, f., soulier, savate, Lo. — *Groûlo,* savate; v. fr. *groule, grolle,* savate; *groulier,* savetier.

Grumicé, *gremicé*, *gremecé*, *grumechau*, etc., peloton; d'où *se ragremecillie*, etc., se pelotonner, D. S. J. — *Grumicel*, *grumel*, peloton (L. *glomus*, cf. Hébr. *galam*, rouler).

Houspiller, voler subtilement, B. — *Gouspilia* (cf. v. fr. *goulpil*, *gouspil*, L. *vulpecula*, renard; d'où C. *gouspillon*, goupillon, aspersoir en poil, crins, etc.).

Matafan, *matafain*, m., crêpe plus ou moins épaisse, Lo. SC. — *Matafan*, plat de résistance. (*Matar*, tuer, *fam*, la faim).

Matrouillie, barbouiller le visage, D. — *Matroulia*.

Motte, f., monticule, V. D. J. — *Moûto;* BL. *motta*.

Mourot, noir, noirâtre, D. S. — *Moure* (cf. μαυρός; I. *morato;* v. fr. *mourot*, *morel*, etc.

Pate, f., guenille, chiffon, D. S. J.; *patier*, chiffonnier; *pate-à-la-drille*, chiffonnière, etc.—*Pâto*, *fâto*, chiffon.

Pidance, f., tout ce qui se mange avec le pain, viande, fromage, etc.; s'*apidancer*, ménager sa *pidance*, D. J. S.— *Pitânzo;* BL. *pictantia*.

Pluvigner, *plevignie*, *plevignotaî*, *pieugenâ*, etc., bruiner, D. — *Plouvinejha*.

Poui, interj., fi. — *Boui* (cf. A. *pfui;* Bourg. *poui*, etc.).

Pousse, f., balle d'avoine, D. S. J. — *Poulses*, pl. (cf. L. *pellis*, peau; BL. *pulsare avenam*, vanner l'avoine).

Poutet, m., lippe, moue, Lo. — *Pot*, *pout*, lèvre; *poutet*, *poutou*, baiser; Copte *spotou*, *sfotou*, lèvre.

Réille, *roille*, m., soc de charrue, J. G. — *Rêlhio;* BL. *relha;* v. fr. *reille*, soc; *reiller*, labourer; E. *reja*, etc.

Saigne, *sagne*, f., marais, D.; *saignie*, *sâne*, *suâne*, herbe qui croît dans les eaux, D. S. — *Sâgno*, jonc; v. fr. *saigne*, marais; *sagne*, jonc; BL. *sagna*, *saigna*, marais, plante de marais.

Sauma, chauma, f., ânesse, charge d'un âne, J. — *Saoûmo*, ânesse ; *saoumâdo*, charge (cf. fr. bête de *somme*, *sommier ;* L. *sagma*, charge ; Grec σάγμα).

Segrôlâ, sogrôlaî, sacoulaî, etc., secouer, D. J. — *Sagrounla*, secouer ; Dauphiné *segrola*, secousse (cf. *sub*, L. et C. *crôla*, secouer ; ou *sac*, et C. *ensacher*, secouer pour serrer ce qui est dans un sac).

Sote, soute, cheuta, âssouto, etc., f., abri, S. J. D. — *Assousta*, abriter ; *sousta*, abri, en Dauphiné.

Suquet, sequet, cheguet, sigoulet, siot, etc., hoquet, D. J. — *Chouquet.*

Ticlet, m., loquet, D. S. — *Sisclet ;* v. fr. *sisclet, gisclet.*

Tome, toumo, etc., f., fromage d'hiver, façon Gruyère. — *Toumo, toma*, fromage frais, fromage mou ; BL. *toma, thouma.*

Toupin, tupin, tepin, etc., m., marmite, pot en général, J. P. ; *topette*, f., fiole, D. — *Toupi*, pot-au-feu, pot ; *toupîno*, pot à moineaux ; v. fr. *tupin, tepin ;* BL. *tupinus, tupina*, pot ; A. *topf*, etc.

Véprôlâ, faire lo mi-vèprô, mi-vèprôlâ, etc., goûter, faire un petit repas dans l'après-midi, D. — *Bespralia*, et aussi, par corruption, *brespalia* (du L. *vespera*, soir).

Volan, voulan, m., faucille, G. J. — *Voulan ;* v. fr. *volant, volaine, voulge, vouge*, etc.

Mots de l'ancienne langue française et de la Basse Latinité.

J'aurais à citer des milliers de ces mots conservés dans nos patois. Je me borne aux suivants :

V. F. 1° Mots identiques dans les deux idiomes :

Aisement, vase ; outil.

Andier, landier, chenet (Ang. *andiron, hand-iron,* main de fer, chenet).

Borde, f., grange, métairie, Do.

Charpagne (C. *charpagne, charpigne,* etc.), espèce de panier.

Chevanne, chevanton, feu de joie, tison, flammèche.

Coquelle, caquerolle en fonte de fer, petite casserole à pieds; (L. *coquere,* cuire).

Corgie, courgie, etc., fouet (L. *corrigia,* courroie).

Conferon, bannière d'église (C. encore *confaron, confouaron,* etc.; v. fr. *confalon, confanon, gonfanon;* BL. *guntfano,* du Francique *gundfano,* étendard de guerre : *gund,* Go. *gunna,* guerre).

Emayer (C. encore *âmayìe, èmahi,* etc.), inquiéter, du v. fr. *émoi,* émotion; L. *movere,* agiter.

Equevilles, C. (v. fr. *esquevilles*), f. pl., balayures (L. *scopa,* balai, C. *èkeùva,* J.); d'où C. *équeviller,—illie,* balayer, disperser; *âcouvet, âcouvot,* fr. *écouvillon* de four.

Flavon, flaon (C. encore *floon, flovon, chovon*), *flandelet, flamusse,* etc., flan, tarte recouverte d'une couche épaisse d'œufs au lait, mêlés de sucre ou de fromage, ou bien de riz, de courge, etc., S. D.; œufs au lait, entremets, D. S. (A. *fladen;* BL. *fladones, flatones,* etc.).

Gargate, gargote, garguillote, gargoillote, garguillot, gargôle, gargamelle, etc., D. S. J.; v. fr. *gargate, garguillot, gargaillot, gargante, gargamelle,* etc., canal du gosier, gosier; Lg. *gargate, gargaliol, gargassou, gargamel, gargamélo,* etc.; Ca. E. Por. *garganta;* Ca. *gargamella;* E. *garguero;* I. *gargata, gargozza, gorgozza, gorgia,* etc. (fr. *gorge*); A. *gurgel;* Grec γάργαρος, etc., et de nombreux dérivés à sens divers, *gargariser, gargouille,* etc.

Garmenter (*se*), se lamenter; BB. *garmi*, crier (cf. A. *gram*, chagrin; I. *gramo*, triste).

Gènne, f., marc de raisins (v. fr. encore *gen*, *esne*; cf. L. *acinus*, pepin).

Ginguer, jouer, folâtrer (cf. C. *gigue*, jambe, d'où *gigot*, fr.).

Giper, *juper*, agiter les jambes, folâtrer, etc.; d'où C. *jupin*, lutin, enfant toujours en mouvement (cf. C. *guibre*, *guibe*, *guibote*, jambe; le v. fr. *gimber*, de *gamba*, L., d'où *regimber*, fr.).

Juper, crier *ioup* (C. encore *uper*, *iuper*, *iouper*, *iobaî*, *iôbai*, etc., D. J.). Avec le cri de nos garçons de village, *iou*, *iou coucou*, cf. le Grec ἰώ, ἰοὺ.

Jusqu'à tant que, jusqu'à ce que (L. *ad tantum*).

Maishui (C. encore *mâseû*, *mâsuan*, *mâsian*, etc.), désormais.

Mitan, *moitan*, m., milieu.

Mournifle, f., soufflet sur le nez (C. *moure*, museau; *nifle*, nez, inus., qui a donné le fr. *renifler*, le C. *nifler*; d'où *niflet*, qui renifle encore comme un enfant, expression de mépris pour un jeune homme).

Quignon de pain. — V. fr. *cugnon*, morceau de pain (en forme de coin, L. *cuneus*, C. *cugnot*); *cuignet*, pain ou gâteaux anguleux, comme on en fait encore dans plusieurs provinces, et *quenieux*, gâteau; d'où C. *quenieu*, P., *quignô*, *quigneû*, B., gâteau. Le *quigneû*, chez nous, est spécialement le gâteau, la brioche, ou simplement la *miche* de pain (*miche*, C., est un pain volumineux) que les parrains et marraines donnent à leurs filleuls (1).

(1) Le *quigneû* se donne généralement plusieurs années de suite; la première année il est de rigueur, et alors il est accompagné de quelque cadeau, tel qu'un ustensile de ménage, un bijou, etc., qui

Seille, soille, f., seau (L. *situla;* I. *secchia*).

Sopper, v., chopper, heurter (C. encore, *zopper*, de l'onomatopée *zop*).

Tranche, f., sorte de boyau, D.

Queue, pièce, feuillette, cari, côte, barral, channe, chôveau, etc., mesures de liquides.

Hémine, penal ou *penau, coupe, quarte*, etc., mesures de grains.

Faux, soiture, journal, quarte, ouvrée, etc., mesures de terres.

prend aussi le nom de *quigneu*. J'ai vu quelquefois des sous ou des pièces d'argent implantées dans la croûte du *quigneu*. On le porte à la maison de l'enfant dans le temps où l'on honore l'enfance de Jésus, de Noël à l'Epiphanie. Le retour annuel de ces friandises et de ces petites étrennes, comme celui des présents mystérieux de la *Tronche* de Noël, sont de ces moyens ingénieux que la foi sait trouver pour faire aimer aux petits enfants, qui ne peuvent encore se réjouir spirituellement, le jour de la naissance du fils de Dieu, ce jour que l'instinct religieux de nos pères avait élevé au premier rang parmi les fêtes, ce jour dont le nom avait passé aux autres fêtes de N.-S. (*les quatre Nataulx*), ce jour dont le nom était devenu, en toute circonstance, le cri de la joie et du bonheur (*Noël! Noël!*).

Ces usages tendent à se perdre, comme tant d'autres qu'emporte le siècle; et il serait bien temps qu'on songeât sérieusement à recueillir nos vieilles traditions qui s'effacent.

Chez nos populations religieuses, les parrains et marraines tiennent encore une place sacrée. S'ils sont tenus à une affection paternelle envers leur filleul, s'ils doivent, dans le cas où il meurt enfant, le porter eux-mêmes au cimetière, en retour, s'il grandit, ils ont droit à un respect et à un amour tout spécial de sa part Tous les titres qu'ils tiennent de la nature, celui d'oncle ou de tante, de frère ou de sœur, disparaissent devant le titre qu'ils tiennent de la religion. Le filleul ne les appelle que du nom de *parrain* et de *marraine*; il ne les tutoie jamais; il a pour eux une déférence filiale; le jour de ses noces, ils tiennent le premier rang après les père et mère, et, à cette occasion, ils reçoivent à leur tour quelques étrennes, etc.

Patar, patagon, dardène, maille (d'où C. *cache-maillote*, tirelire), etc., monnaies (1).

(1) C. *Je n'en donnerais pas un denier brûlé* (C. encore, *un siblet*, un sifflet, de *sibler, subler*, L. *sibilare*), un zeste. Dans cette locution; *Brûlé* n'est probablement que la traduction du v. fr. *ars* (L. *ardere*), appliqué à la monnaie de cuivre, qui s'appelait en BL. *argentum arsum*, ou *nigrum*, noir, et comme brûlé, par opposition à *argentum album*, l'argent *blanc*, comme nous disons encore aujourd'hui. C'est peut-être d'*ars*, qu'est venu *liard* (*li-ars* avec l'article *li*), le brûlé, le noir, quoiqu'on rapporte aussi ce mot aux langues septentrionales.

Dans l'étude comparative des langues, rien n'est plus intéressant peut-être que les analogies logiques des mots. Avec des éléments phoniques tout divers, deux mots présentent exactement la même idée. Ainsi Πλούτων, Pluton, et L. *Dis* (le Riche); — κατ-όπτομαι, L. *despicio*, mépriser, *regarder de haut en bas*; — hébr. *nebelah* cadavre, gr. πτῶμα, L. *cadaver*, des v. *nabel*, πί-πτω, *cado*, tomber; — συλ-λαμβάνω, L. *comprehendo, con-cipio*, I. *capisco*, v. E. *caber*, fr. *saisir*, comprendre, concevoir par l'esprit, sens figuré tiré de *prendre, saisir*, employé au propre; — σκέπω, L. *tueor*, regarder, figur. défendre; — ἡγέομαι, L. *duco*, guider, conduire, fig. penser; — κόρη, L. *pupilla*, jeune fille, fig. prunelle de l'œil (Angl. *the sight* la vue, C. *le voyant* de l'œil); — μάρ-ναμαι, L. *pugn-o*, en venir aux *mains*, combattre, de μάραι mains, *pugnus*, poing; comme de la racine qui a donné παλάμη, L. *palma*, paume de la main, main. on a πάλ-η lutte, πόλε-μος guerre (cf. χείρ main, et *wer, war*, guerre, des langues du nord), E. *pelear* combattre, etc.;— ἄρν-υμαι, ὠν-έω, acheter, πωλ-έω vendre, L. *pecu-nia* argent, de ἄρς-νος agneau, ὄνος âne, πῶλος poulain, *pecus* mouton, troupeau (cf. L. *merces, marchandises*, avec le celt. *march* cheval; A. *Kauf-en*, D. *Kiob-e*, F. *Koop-en*, acheter, avec A. *Kuh*, D. *Ko*, F. *Koe*, C. *cabe*, L. *ceva*, vache, E. *cebon* bœuf engraissé (celui-ci peut-être de *cibus*); cf. Angl. *to buy*, acheter, avec *bos* bœuf L.; cf. F. *vaarde*, A. *werth*, Angl. *worth*, D. *bœrdi*, prix, valeur, avec F. *paard*, A. *pferd*, Ang. *horse*, cheval, ou avec A. *heerde*, Ang. *herd*, D. *hiord*, troupeau (fr. *horde*); cf. hébr. *qana*, posséder, acheter, avec son dérivé *mi-qne, miq-nah*, possession, troupeau; — l'étincelle, qui se détache et jaillit, tire souvent son nom des verbes *briser, sauter, jeter*, et il en est de même de la scintillation, de l'éclat

2° Mots avec légères modifications de formes et de sens :

C. *Acouilli*, *akeuilli*, *akeûre*, *aikeûre*, etc., fouetter, chasser, lancer, jeter, J. D. S. ; v. fr. *acueillir*, chasser

de la lumière, etc. Chaldéen *shabab* briser, hébr. *shabib* étincelle, *shabib* flamme ; L. *scindo* déchirer, *scint-illa* étincelle ; *mica* parcelle, fragment, *mico* briller ; ἄγω briser, ακτ-ίν rayon de lumière (cf. L. *radius* rayon, et ῥήσσω rompre) ; fr. *éclat* de pierre (κλάω briser), *éclat* du soleil, BBr. *regi* briser, *regez* charbons ardents ; I. *strale*, dard et rayon de lumière, fr. le soleil *darde* ses feux, etc.

Les patois C. offrent un grand nombre de faits de ce genre.

Cf. *raigossie* (Maiche, M.), regorger, de *aigue* eau, avec L. *redundo* ; — *Kioû*, *kiò*, clou et furoncle, avec ἧλος ; — *bois*, couleur des cartes, avec l'E. *palo*, bois, et couleur de carte ; — *lôvrote*, *lôvrate*, M. Ba. fleur du colchique d'automne, de *lôvre* veillée, avec le C. *veillote*, le fr. popul. *veilleuse*, nom qu'on donne à cette fleur parce qu'elle annonce l'approche de l'hiver et des *veillées* ; — *polu*, m. *polue*, f. boue d'un abcès, B. P., avec le fr. *boue* d'un abcès (πῆλος boue, Ssk. *palala*, d'où C. *empaulai*, *aipaulai*, embourber) ; — *dalutrenai* (de *lutrin*) Vill.-s.-M., avec *dé-concert-er*, au propre et au figuré, etc.

La contrepartie du chapitre des analogies logiques, n'est pas moins curieuse : le même objet est désigné le plus souvent d'une multitude de manières diverses, selon le point de vue où chaque peuple s'est placé. Ainsi, pour m'en tenir à un seul exemple qui suffira pour mettre le lecteur sur la voie, la plante si connue sous le nom de *pissenlit*, est appelée dans plusieurs langues, 1° à cause des dentelures de sa feuille, *Dent-de-Lion*, C. *cramaillot* (petit *cramail*), petite crémaillère, M. Ba. ; 2° à cause de la tige fistuleuse de sa fleur, *intubum* (L. *tubus*, tube, tuyau) ; 3° à cause de son calice qui se hausse et s'abaisse selon la sècheresse ou l'humidité, ou simplement à cause de son emploi pour salade, *l'herbe* ou *la Feuille-au-Moine*, A. *pfafenblatt*, F. *papenkruid* ; 4° à cause de son amertume, l'*amère*, E. *amargon*, grec moderne πικραλίδα ; 5° à cause de ses effets, le *pissenlit*, C. *pisselé*, A. *seich blume* (*pissefleur*), etc. Je regrette de ne pouvoir citer encore quelques exemples, surtout parmi les magnifiques métaphores de la langue hébraïque et de quelques autres.

(*accueillir la proie*, le bétail qui est aux champs. *Proie* a encore ce sens C.).

Anvet, danvet, danvouet, etc., m., orvet, Ba. M.— *Anvoie, anveau*, etc. (L. *anguis*, serpent.)

Applier, applèyïe, aipioïe, etc., atteler les bœufs, D. S. — *Applect, aplait*, joug (L. *applicare*, joindre).

Baiçote, béçate, béceta, etc., f., jeune fille, D. — *Bace, bacelle, baicelette, bachelette*, etc. (cf. v. fr. *baceler, bacheler*, jeune homme, bachelier. Voir Ducange à *baccalarii*).

Bôdrillon, m., chevron, soliveau, D. — *Bois de bordilande* (cf. Piém. *baudron*, main d'escalier).

Calange, f., mercuriale, réprimande, B. — *Calangier, chalanger*, porter plainte en justice, blâmer, reprendre; BL. *callangia, calangia*, action en justice, du L. *calumnia*, accusation fausse, mauvaise querelle :

> *Calumniari* si quis autem voluerit
> Quod arbores loquuntur, etc.
>
> Phèdre, *Prolog.*

Courti, couti, curti, culti, queti, q'tchi, etc., m., jardin. — *Curtil, courtil*, BL., *curtile, cortile*, etc., jardin (*Curtile propriè hortum rusticum sonat*, Ducange). Du L. *cohors, chors*, terrain enclos qui entoure une ferme, cour, basse-cour; χόρτος, enceinte; cf. *hortus*, jardin.

Échailler, échauler des noix, les écaler; d'où *èchaulon, àchaulon, èchaillon*, m., noix, D. S. J.— *Escale*, écale, coque, enveloppe; A *schaale*, etc.

Goi, goui, gouisse, goie, etc., et dimin. *goyot, gouïot, gouisot, gouisotte*, serpe, serpette, D. J. S. — *Gouet, goy, gouy, goisse, goiot, goisset*, etc., serpe; BL. *goia*.

Once, onceto, ouce, uce, euce, etc., f., esse de voiture, D. J. S.—*Heuze, heus*, récemment *aisse;* BL. *heuça, heuza*

(la forme C. indique que le mot vient du L. *uncus*, crochet, et non du nom de la lettre S).

Pantenîre, pautenére, f., poche d'habit, D. S.— *Pantonnière;* BL. *pantonaria.*

Piaidie, piédie (se), s'engager à servir comme domestique, M. Ba. — *Plégier, plévir*, garantir, promettre; BL. *plegire, plevire*, etc., promettre avec gages, etc. *Se piaidie*, est remplacé, B. P., par s'*aifarmaî*, se *farmaî*, etc., du L. *firmus*, solide (cf. fr. *ferme*, métairie, bien amodié sur engagement, BL. *firma;* v. fr. *fermer*, engager, fiancer.

Poche, f., cuiller à pot; *pochon, pouchon*, m., cuiller à potage, D. S. J. — *Poçon, pochon, poche, poçonne*, etc.

Queson, gueson, quesan, quesain, m. et quelquefois f., souci, inquiétude, D. S. J. — *Cusançon*, souci, *cusancenou*, soucieux. Suisse romane, *couzon;* Bourg. *quezan.* Cf. Isl. *kuyde*, être mal à l'aise.

Reçue, recie, recio, f., après-dînée, D.; d'où *mé-reçuâ*, v. goûter, M. Ba.— *Recye, ressie, ression*, le goûter.

Seuces, m. ou f. pl., associés dont les pains cuisent simultanément chez un fournier; les pains de ces associés, B. — *Soces*, du L. *socius* (1).

(1) Qui n'a pas vu à Besançon quelque humble affiche, à peine aussi large que celle qui annonce le *Quartier à louer*, et portant ces mots, ordinairement manuscrits : *Four à cuire les seusses?* je suis l'orthographe des fourniers. Par *seuces*, car il faut écrire ainsi, ils entendent le pain de plusieurs familles *associées* pour faire entre elles une fournée; mais le mot s'applique proprement aux *associés* eux-mêmes : *Les seuces vont venir ; il y a trois seuces pour la fournée.* C'est exactement en ce sens qu'il se trouve, avec une légère modification de forme, dans les Priviléges de la ville de Busency, en 1561 (ordonn. des Rois de France) : « Li fourniers doit avoir de celui qui » aura plein le four, un pain; et se *soces* cuisent, lidit fourniers doit » avoir deux pains; et se li pain que on li feroit ne li séoit (convenoit),

Signôle, signeûle, semougneûle, etc., f., manivelle; fig. personne dégingandée, D. S. J. — *Soignole* de puits (BL. *ciconia*); Piémont. *sivignola, sirignola.*

Soi, f., haie, S.— *Soip, soif, soef,* etc., du L. *sepes.*

Tué, m., tuyau de cheminée, D.— *Tuel,* tuyau.

Vahin, vaihin, vouaihin, vouayin, vouain, etc., m., automne; *vahin, vouayin, revahin, revouayin,* etc., regain. — *Vahin, vain,* automne (voir aux mots BBr. *vagnie*).

B. L.— C. *Balonge,* f., baignoire, B.— BL. *balingium.*

Bouille, f., hotte de vendangeur.— *Bolla;* Anglo-Sax. *boll,* mesure de liquides; I. *bugliuolo,* baille.

» il penroit deux pains de *soces* lesquels il voulroit, et les *soces* rau-
» roient les pains que on avoit faiz pour lidit fournier. » On voit clairement par là ce que sont les *soces* ou *seuces* : le fournier n'a qu'un pain quand il cuit pour une seule personne; il en a deux quand il cuit pour des *soces,* c'est-à-dire pour plusieurs personnes parfaisant la fournée. L'éditeur de ce texte, Secousse, dit en note : « Je n'ai ja-
» mais pu découvrir ce que signifiait ce mot *soces,* d'où dépend l'in-
» telligence du reste de l'article. Je trouve bien dans le Gloss. de Du-
» cange, au mot *socina,* un article de la vieille coutume d'Amiens,
» dans lequel il est parlé de four et de *socines;* mais Ducange dit que
» ce mot signifie *boutique.* Cela ne me paraît pas bien clairement
» prouvé par l'article cité; mais quelle que soit la signification de ce
» mot, il ne paraît pas que ce soit la même chose que *soces.* » Carpentier croit que *socina* signifie plutôt *société* que *boutique;* au mot *socia,* il soupçonne que le v. fr. *socienne* désigne une femme qui cuit son pain en société avec une autre; à l'article *socius,* les Bénédictins, éditeurs de Ducange, donnent nettement au mot *soce* le sens du C. *seuce;* et c'est là seul le véritable. J'ajoute, pour confirmer ces explications, que dans le Rouchi, dialecte de Valenciennes, *chochène* est le nom « des femmes qui portent cuire au boulanger le pain qu'elles ont fa-
» briqué chez elles. » *Chochène* vient évidemment de *socina,* et non du Fl. *koken,* cuire, comme l'a cru l'auteur du Dict. Rouchi : le *ch* est une forme dialectale pour *s,* comme dans *chavetier, chiroter, chiffler,* savetier, siroter, siffler.

Couteau, m., rayon de miel. — *Costrellus.*

Gigier, gigi, m., gésier d'oiseau.— *Gigerus.*

Goillote, f., bourse, tirelire, B.— *Gula*, v. fr. *goule, gule.*

Gouilland, góliand, etc., m., vagabond, vaurien.—*Goliardus*, bouffon, mauvais sujet (cf. *hullarius, holerus*, v. fr. *houlier*, libertin), Limous. *gooûlan*, fainéant.

Jergerie, jargillerie, jargillot, etc., D., zizanie.—*Jergeria*, v. fr. *gergerie.*

Lave, f., pierre large et très-mince pour couvertures ; *lavière*, carrière à *laves.*—*Lavia; laveria.*

Leue, lue, lua, etc., f., traîneau, D. — *Lezia* (cf. C. *lisè, lichie, luchie*, glisser ; Piém. *lësè*, glisser).

Menevé, m., botte de chanvre.— *Menevellus.*

Morte, f., lieu où l'eau dort. — *Morta;* Piém. *mortis d'acqua.*

Murgier, murger, murgie, et dim. *murgerot*, tas de pierre. — *Murgerium. Si aliqua persona ceperit lapides in alieno murgerio vel amasso lapidum*, etc. (charte citée par Ducange).

Ouvrée de vigne, f., la 8e partie d'un journal.— *Operata vineæ.*

Paradis, m., reposoir du jeudi saint.— *Paradisus.*

Pie, f., sole, division d'un territoire rural, D. S.—*Pia, peya*, portion de forêt.

Piquer, a., manger un à un des grains de blé, de raisin, etc. — *Capo humiliter cum gallinis picabat* (ch. citée par Carpentier).

Proie, f., troupeau : *la proie du village.* — *Præda*, troupeau ; bien appelé au temps des incursions du moyen-âge, du L. *præda*, proie.

Rásse, ráisse, resse, etc., f., scierie ; scie à refendre ; *rássie, ressie*, etc., scier ; *rásson*, sciure, etc., D. J. — *Ressega*,

resea, ressia, resia, scie ; Lg. *ressega,* scier ; Piém. *ressia,* scie (L. *secare,* couper).

Riôrta, riôte, rorte, rôtio, rouôto, etc., f., hart, lien de bois; coussinet (C. *torche*) pour porter un fardeau sur la tête; pain en couronne, etc., J. S. D.— *Retorta,* I. *ritorta,* hart, du L. *torquere,* tordre.

Rube, ribe, dim. *rubate, ribette, rebette,* f., pierre et moulin à fouler le chanvre—*Rupa,* pilon (L. *rumpo,* briser) ; Piém. *rubat.*

Ruche, riche, dimin. *ruchote, rechote,* f., espèce de panier rond et très-haut, fait d'écorce d'arbres, qui sert pour la cueillette et le transport des fruits ; *ruchote, rechote,* mesure pour les grains, D.—*Rusca, ruscia,* écorce (voir, dans Ducange, un morceau de la vie de saint Lupicin, qui habitait le Jura) ; Lg. *rûsco,* écorce. De là fr. *ruche* d'abeilles.

Terrau, tarrau, m., fossé, D. S. J.— *Terrale, terralium, terrellus ;* v. fr. *terral, terrail,* etc.

Mots des patois français et étrangers.

Ici les rapprochements seraient innombrables. Je me borne à quelques-uns, pour faire comprendre jusqu'où peut s'étendre géographiquement l'usage d'un mot qu'on croit souvent exclusivement local.

Ambre framboise , *âbroqué* brêche-dents , *bourri* canard , *câle* bonnet, *catherinette* carabe doré, *charmoture* rhume de cerveau, *cimer* suinter, *cugnue* gâteau , *écaillot* noix, *étout* aussi, *schetouffe* poêle, *tandrelin* vase à huile, sont des mots du département de la Meuse ; et ils se retrouvent tous chez nous sous les formes *ambre* et *ampe, âbroquâ, boûri, câle* et *caule, catherinote, charmoise, cimer, quigneû* et *quenieu, échaillon* et *âchaulon, chetoufe* et *jetoufe, tanderlin* et *tandrelin* (ces deux derniers, Lu.).

Crozille coque de noix, *se gaver* se gonfler d'aliments, *guener* salir, *pètasse* commère bavarde, *petron-jaquet* la pointe du jour, *pli* levée (au jeu de cartes), *ranjot* seau, *seille* seau à eau, *tocson* lourdaud, etc., sont du département d'Ille-et-Vilaine, et se retrouvent en C. sous les formes *creuse*, se *gaver*, se *gôner* et *goûnâ*, *patron-jacquet*, *plie* et *pli*, *raîjau* (P.), *seille*, *tocson*.

Braïote primevère (Meuse), *bracu* (Doubs), *braïeta* (Jura), *braïëto* (départements du midi).

Gaillot cochon, et *gaille* truie (Doubs); *cayon* (Suisse romane), *cayon*, *cayou*, et au fém. *gâlio* (départements du midi); cf. Ssk. *kolâ*, porc; Irl. *coilleadh*, etc.

Darbon, *derbon*, *drabon*, *dravie*, *draivie*, etc., taupe (D. J.); *derbon*, *darbon* (Suisse, Savoie); *darbon*, *darbou* (Dauphiné), etc., altération du L. *talpa*. Catal. *talp*, du genre masc., dont l'augmentatif serait *talpon*; Piém. *tarpon*, *tërpon*; d'où *darbon*, *derbon*.

Cumaclou, *cumaîclou*, etc., crémaillère, D. J., est *cumâclou* dans le pays de Vaud, à Genève, en Savoie, en Dauphiné, en Languedoc, etc.

Bernasc, à Milan, pêle à feu, est en Piémont *bërnage*, *bërnagi*, *bërnas*, en Suisse et en Savoie *bernâ*, *bernai*, en C. *bernâ*, *bernaî*, *banâ*, *bannâ*, *banné*, *bouainâ*, *bouainé*, qui est peut-être le passage à la forme lorraine et wallonne *vayen*, *vayin*, *veyin*; d'où en Champagne, en Bourgogne, et à l'occident de la Comté, *vain*, *van*, etc.

Voici quelques autres indications qui auront leur intérêt, quoique dépourvues du détail des mots. Sur un grand nombre de termes picards, qui m'ont été communiqués par M. l'abbé Jules Corblet, couronné en 1849 par la société des antiquaires d'Amiens pour un

mémoire sur les patois picards, j'en retrouve plus de la moitié dans nos patois, en ne tenant pas compte des variantes purement locales, comme *k* pour *ch* (*kat,* chat). Sur 75 mots dauphinois cités par M. Olivier, Jules (1), j'en reconnais 50 qui sont usités chez nous. Sur 96 du pays de Vaud, donnés en note par Elie Bertrand (2), il y en a 76 qui sont aussi Comtois; et sur 78 cités encore au tome Ier des *Mémoires des Antiquaires de France,* dans un travail de comparaison entre les patois suisses et le Bas-Breton, sept seulement nous sont étrangers. Enfin, dans le Ier livre du Virgile *viraî en Borguignon,* qui contient 1554 vers de huit syllabes, et un sommaire de près de deux pages, je n'ai pas compté vingt mots qui n'existent pas chez nous, du moins quant au radical; et c'est beaucoup s'il y a dans le reste trente formes de mots que nous n'ayons pas. On voit, par ces exemples, quels rapports les patois ont entre eux; et je dois dire que je suis loin d'avoir exploré à fond notre Province, et que tel mot que je note comme étranger à notre idiome, peut très-bien nous appartenir en effet.

Rapports entre les patois de Franche-Comté et les langues celtiques.

Aux rapprochements déjà présentés j'ajoute les suivants, presque tous tirés d'une seule branche celtique, la moins pure peut-être de toutes, le Bas-Breton.

(1) Essai sur l'origine et la formation des Dialectes vulgaires du Dauphiné, etc.; Valence, 1838, in-8°, à papier grand in-4°.

(2) Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse; Genève, 1753, in-8°.

Acrou, laid, affreux (Cant. B.). — *Akr*, laid.

Adouber, arranger, P. — *Adôber*, de *ad* réduplicatif, et *ôber*, faire (cf. L. *operari*); R. E. *adobar*, fr. *radouber*.

Aliue, *aillue*, *aileure*, *raileuyi*, *raloui*, D. J., accommoder, arranger, raccommoder. — *Arlec'houein*, *arleouein*, peut-être de *leac'h*, lieu, rang (cf. Provenç. *alugar*, arranger, raccommoder : de *luego*, place.)

Bélet, délicat pour le manger, P. — *Blizik*.

Bidet, m., as, numéro 1. — *Bîd*, un.

Boquer, v., baiser. — *Poka* (cf. L. *bucca*, bouche).

Bouillet, M., *gouillet*, *gouillat*, B., m., *gouille*, f., flaque d'eau. — *Poull*, *poullad*, etc.

Brigoulé, adj., tacheté. — *Breiz*.

Brousser, v., marcher d'un air colère. — *Brouez*, emportement; Ang. *to brush*, sens C.

Brousses, f. pl., miettes, restes. — *Brezun*, miettes.

Bruâche, v. fr. ondée, averse, D. J. — *Broutac'h*.

Câfot, *cafiot*, m., trognon de fruit, etc., G. — *Kâf*, tronc.

Chenité, m., ancienne montre de boutique, B. Do. — *Kanastel*, armoires de différents genres (cf. *canistrum*, L.).

Combe, f., vallée, vallon; dépression du sol. — *Kombant*.

Côte, f., mesure pour la vendange. — *Kostrell* (cf. Syriaq. *cost*, mesure).

Couéla, crier douloureusement, G. — *Gouéla*.

Creûche, f., coque de noix, d'œufs. — *Krôgen*.

Davrèyïe, *dèvrèyïe*, délirer, M. Ba. — *Huvré*, rêve.

Déjaîner, *dâjannaî*, *rejannaî*, etc., contrefaire quelqu'un par dérision, D. S. — *Déjanein*.

Douve, f., source. — *Douvez*, fossés pleins d'eau.

Drusine, *dresène*, etc., f., engrais; d'où *endrusi*, fûmer, etc., D. — *Druz*, gras.

Drille, f., guenilles, haillons, D. — *Dral*, *trul* (*l* mouill.), lambeaux, haillons.

Ecousseurè, *âcousseurè*, *ècoucheures*, f. pl., dévidoir. — *Skoss*, *koss*.

Glou, *glu*, *ghieu*, etc., *glui*, paille de seigle. — *Gôlô*, paille (cf. L. *cul-mus*).

Gueune, *gane*, truie; au fig. salope, D. Lu. — *Vanô*, *ganu*.

Guinder ses bas, les remonter, B. — *Gwinta*, élever, hausser.

Haret, enfant (Bourg. *harai*). — *Haour*, enfant.

Huper, *iuper*, crier. — *Hopa*.

Ire, jardin, planche de jardin. — *Erô*, planche de jardin, gaël. *her*; E. Ca. Piém. *era*.

Landaî, *Lambraî*, épier (avoine), P. M. — *Lanven*, épier.

Launeries, f. pl., propos joyeux. — *Laouen*, gai (cf. A. *launig*).

Lauzane, *lauzainne*, f., latte, perche, D. — *Laz*, perche.

Loûdre, f., salope. — *Louduren*, *huduren*, de *loudour*, *hudur*, sale, obscène; A. *luder*, chair, charogne, carogne.

Mâ, *mâr*, m., chantier. — *Marc'h*, cheval, gaël. *marc*, etc. (cf. fr. *chevalet*).

Margelle, *merdgelle*, f., fille évaporée, Ba. — *Merc'h*, fille.

Matrouillie, salir, barbouiller, D. — *Bastroulein*, *mastara*, etc., salir.

Mèrenaî, goûter, D. — *Meren*, goûter.

Mistifriser, enjoliver, B. — *Mistr*, propre.

Mistona, *faire la miste*, etc., mendier sans besoin, Lu. — *Mastokin*, vaurien.

Mour, m., museau, groin. — *Morzel*.

Oguaiche, goulu, Ba. — *Gwalch*, soûl, etc.

Quesan, m., souci. — *Keuz*, gaël. *cauz* (cf. Κῆδος, deuil, Ssk. *kîd*, affliger).

Râche, teigne. — *Rac'h*.

Raìn de maison, partie entre deux murs de refend.—*Rann*, division.

Ran, m., remise, P. J. — *Trank*.

Rantri, *raintri*, *raintru*, ridé (peau, fruits, etc.), D. S.— *Ant*, ridé; *intra*, flétrir.

Re-vouillenai, foisonner, V. — *Pull*, abondance; A. *vol*, plein, abondant.

Ruvouaî, raccommoder, P. — *Ober*, faire, *re* réduplicatif.

Siot, m., hoquet. — *Sioaden*, soupir.

Souaïo, f., corde. — *Sug*, pl. *suïou*, corde.

Soulier, m., grenier à paille et à foin. — *Soler*, grenier, *soul*, paille (cf. L. *solarium*, de *sol*, soleil).

Taler, m., meurtrir (fruits, corps, etc.).—*Taol*, coup, d'où fr. *taloche*, C. *taulmatchie*, donner des taloches, Ba.

Tesse, f., gerbier dans les champs, G. — *Taesse*.

Teûtè, cosser, Lo.—*Tourta*, cosser (cf. Ssk. *tud*, L. *tundo*).

Ticlet, loquet. — *Driked*, loquet (cf. *dor*, porte, A. *thür*, θύρα, etc.).

Tourdze, f., brebis, P. — *Tourz*, bélier.

Trouille, f., excrément liquide. — *Stroul*, ordure.

Trouille, f., femme sâle, etc. — *Trulen*, salope, gaupe, de *trul*, haillons.

Treûssou, *trûssou*, m., charrier, D. — *Treûz*, à travers, *treuzi*, traverser (cf. *trisse*, D., diarrhée).

Triper, fouler aux pieds. — *Tripa*.

Tuner, quémander. — *Tûn*, adresse, ruse.

Tura, canal d'irrigation, M. — *Dour*, eau, *tula*, tremper.

Vágnie, *vouaigni*, *gaingnie*, etc., labourer, semer. — *Gounid*, *gonid*, v. fr. *gaigner*, *waaigner*, gagner, labourer.

Vai, m., cercueil. — *Bez*, fosse, tombe (cf. Ang. *bed*, lit).

Vaneu, m., bûcher, remise, G. — *Guen*, arbre, bois.

On retrouve aussi un grand nombre de nos mots patois, dans les autres branches des langues celtiques :

Baussie, se vautrer : gaël. *baez,* cochon ; Ssk. *bahusû,* truie.
Loudié, sourd : gaël. *odhall,* autrefois *audhall* (*aud, od,* oreille, οὖς, et *hall* qui paraît un privatif).
Tranna, f., ravin, ravine, Lo. : gaël. *tran,* courant, etc.

C'est probablement aux radicaux celtiques qu'on doit rapporter beaucoup de mots comtois, tels que *kérédou,* clou à tête pour souliers (Chancey, G.), de *ker,* tête, κάρα; cf. *chapelote, chaipelote,* petit clou, du L. *caput,* tête; — *kinkarniau,* cousin, moucheron, D. S., *kinkeré,* S., de *ken,* tête, *kéren,* corne, antenne; cf. v. fr. *cincenelle, cincenaude,* cousin, moucheron.

Rapports entre les patois de Franche-Comté et les langues germaniques (1).

Afannaî (lang. néo-lat. *afannar*), gagner par le travail, P. J. — Goth. *fahan,* acquérir.

1) L'arrondissement de Montbéliard, plus rapproché de l'Allemagne et d'ailleurs gouverné longtemps par des princes de cette nation, a gardé, aussi bien que quelques parties de l'arrondissement de Lure, un nombre remarquable de mots empruntés à l'Allemand. M. Gustave Fallot, dans son travail original sur les patois de Fr.-Comté ou plutôt de Montbéliard, en cite quelques-uns que je n'ai guère retrouvés hors de l'arrondissement, tels que *beusse,* niche, *bieno,* soupirail, *broustouck,* gilet, etc. J'en dois plusieurs à l'obligeance du bon M. Duvernoy. Quelques autres, apportés par l'invasion des alliés, ou le passage des ouvriers allemands, sont un moment dans nos bouches, qui ne les redisent guère qu'en badinant : *fleish, brod, nichts, ia ;* encore ne faut-il pas comprendre absolument dans cette classe *ia,* qui est dans quelques-uns de nos patois du Jura méridional le mot unique

Ambre, ampe, f., framboise, D. J. — D. *hinbœr* (*bœr*, baie, peut-être *hind*, biche).

Anote, arnote, terre-noix, D. S.—A. *erdnot* (noix de terre).

Armol, armô, arroche, D. S. — Art. celt. *ar*, et D. *meld*, arroche.

pour l'affirmation, et qui nous est venu ou du BBr. *ia*, ou du L. *ita*, et qui se retrouve dans plusieurs patois du midi, dans l'E. *ya, ya*, etc. Un petit nombre se sont implantés en quelques lieux, et s'y sont comme naturalisés récemment, tels que les noms de la pomme de terre, *kartoffel*, qui nous a donné *catoufe, catife, tatoufe, tatife*; *grundbirn* (poire de terre), qui nous a donné *crompire*, etc. Mais un très-grand nombre de mots des langues germaniques sont chez nous depuis des siècles, et se retrouvent non-seulement dans les parties plus méridionales du Doubs et de la Haute-Saône, mais dans le Jura, la Bresse, la Bourgogne, etc. Tels sont : *bèrou*, tombereau (*beren*, porter); *brique*, morceau, de *brique* et de *broque*, de pièces mal assorties (*brechen*, briser); *grené*, noyau; *mitan, moitan*, milieu; *voindre*, cric, etc. Et parmi ces mots, les uns nous sont restés des primitifs qui avaient généralement cours, et dont on retrouve partout des dérivés, tels que *combe*, vallée, etc.; *éparre*, m. et f., traverse de bois (*spar, sparl, sparra*, etc.); *casse, cosse*, poêle, poêlon, lèchefrite, bassin de cuivre servant pour boire, etc., qui a donné des mots nombreux à toutes les langues néo-latines, au fr. *casserole, cassolette*; *grigne*, triste, chagrin, fâché, v. BBr. *grignous*, triste, F. *grijn*, pleurer, etc.; les autres, quoique paraissant exclusivement germaniques, ne se retrouvent que dans les dialectes éloignés, l'Anglais, le Flamand, le Danois, etc., ou ne gardent dans l'Allemand que le primitif, souvent moins rapproché du Comtois. Tels sont : *envers, envâ*, dimin. *envachot*, furoncle, F. *zweer*; *fluchon*, houppe de bonnet, *vlok*, flocon, touffe; *hardau, hartau, haridelle*, rosse, mauvais cheval, *harz, horse*, A. *pferd*; *getoufe, chetoufe*, Lu. et Lorraine, Ang. *stove*, D. *stue*, poêle; *tranderlin, tandrelin*, vase à huile, A. *thran*, huile de poisson; *vâ, vai*, cercueil, F. *waden*, ensevelir un mort, Ang. *bed*, lit, etc. — Dans la série alphabétique que je donne, je cite tantôt un dialecte, tantôt un autre, m'abstenant des rapprochements que je pourrais faire entre presque tous les dialectes, et les anciennes langues gothique, saxonne, etc.

Baigote, f., sac, poche, etc., M.— Ang. *bag*, sac (cf. trousser ses *bagues; bagage*, etc.).

Ban, M. Lu. *panne*, P. fanon de bœuf. — A. *wamme*.

Banguer, être tendu par force, B. Ba. — A. *bengel*, garrot.

Baulá, pleurer, D. — Ang. *bawl*, jeter des cris perçants.

Belauce, belóche, f., prune. — Angl. *bullace*, prunelle.

Besóger, s'occuper à de petits ouvrages. — Anglo-Sax. et F. *besig*, occupé (cf. fr. *besogne*).

Bet, bèton, boton, bocoillot, etc., m., colostre, premier lait de la vache après qu'elle a vélé, D. S. J.— F. *biest*.

Beuille, m., nombril, D.— Ang. *belly*, ventre, BBr. *begel*, nombril (cf. L. *umbilicus*, I. *bellico*).

Beusse, bosse, ruche, Ba. Lu. — A. *beute*, ruche.

Biner, fuir, se sauver. — F. *been*, jambe; Piém. *binè*, arriver (cf. C. *bider*, courir à toutes jambes, du L. *pedes*.

Boûbe, bouébou, m., jeune garçon, ordin. au-dessous de 14 ans; f. *bouébo*, jeune fille du même âge. M. Bu. P. J. — A. *bube*, garçon, valet (cf. grec βούπαις).

Boucote, f., sarrasin, B. S. — A. *buchweizen*, F. *boekveit*, D. *boghvede*, sarrasin: littéral. froment à bouquet, de *weizen, veit, vede*, froment, et du BBr. *bouch*, aggrégation de fleurs on de fruits. Le C. *boucote*, a encore ce sens.

Brekanne, brekaîne (pour *beurre-kâne*), f., baratte, M. Ba. — F. *Boterkarn*, de *boter*, beurre. *Karne* a son analogue dans le D. *kierne*, baratte, ou *smærkierne* (*smær*, beurre).

Bramá, bromaí, etc., crier (des animaux), D. J.—A. *brummen;* cf. fr. *bramer*, restreint au cerf.

Bran, m., son. — Ang. *bran;* Piém. *brann, brenn*.

Braque, broqá, etc., broyer, maquer le chanvre, le lin; d'où *braque, broqoûre*, maque, *braqun, broqun*, petit chanvre bon seulement à *braquer*, D. S. J.—Ang. *brake*, F. *braak*, maque, F. *braken*, D. *brœkke*, briser, A. *brechen*, etc.

Bretonner, grommeler, bougonner.—F. *preutelen, prutelen.*

Brillie, breuillie, etc., crier (animaux et hommes), D. J. S. — A. *brüllen*, F. *brullen*, mugir, rugir (cf. fr. *brailler*).

Broussu, adj., hérissé (cheveux); qui a les cheveux hérissés, crépus, D. S. J.—Ang. *brushy*, hérissé, rude; A. *borstig*, hérissé, de *borst*, F. *borstel*, soie, brosse (de soie), Ang. *brush*, brosse, etc.

Brure, v. échauder un cochon tué, D.—A. *bruhen*, échauder une volaille.

Bue, buïe, beuyïe, bio, etc., lessive, S. D. J.—A. *bauchen*, lessiver, *bucken*, couler, etc.; I. *bucato*, lessive, E. *bugada*, lessive, BBr. *bugad*, de *buga*, presser, fouler.

Cafâr, m., blatte domestique, B.— A. *kafer*, F. *kever*, Ang. *chafer*, escarbot, coléoptère.

Cancâ, canki (ne pouvoir plus), aller, marcher, Ba. S. — A. *gang*, marche, Isl. *ganga*, marcher, etc.

Canche, f., boîteuse, D. J. — A. *hinken*, D. *hinke*, boîter.

Cati, gâteau, P. J. — Ang. *cake*.

Caule, côle, câle, f., bonnet, D. S. J.— Ang. *cawl*, bonnet, *cowl*, capuche (cf. L. *cucullus, cuculla*, v. fr. *coule*).

Cautaine, f., commère qui s'amuse partout ou fait des cancans; *cautener*, s'amuser, jaser, D. S. J. — F. *kout*, entretien familier, *kouter*, causeur (cf. grec κωτίλλω, jaser; E. *cotarrear*, bavarder; BL. *catillare*, aller flairer partout comme les chiens; L. *cauda*, queue, et C. *tourner sa queue partout*, etc.

Channe, f., mesure de deux pintes, D. J. — Ang. F. *kan*, aiguière, A. *kanne* (Gr. mod. νερο-κάνατον, anc. κάνης).

Châfe, chaîfe, châfre, tchâife, djâfe, djofe, jafe, jofe, etc., f., écume, D. B. Lu.— A. *geifer*, F. *zeever*, bave (cf. Irl. *coib, cobhar*, écume; Gr. mod. τσίπα, anc. σύφαρ, σύπφαρ, crême; Ssk. *kapha*, écume, etc.

Chelite, chelitre, f., traîneau, M. Ba. Lu.— A. *schlitten,* F. *slede,* D. *slœde,* traîneau; I *slitta,* etc.

Choufe, choufle, f., fanes qui recouvrent l'épi du maïs, Ba. B.— Ang. *chaf,* balle d'avoine, etc.

Clantures, f., créatures, gens suspects qu'on protége, etc.— Ang. *clan,* tribu, famille.

Cope, f., bonnet, M. Lu.— A. *kappe,* F. *kap.*

Couteau, m., gousse de légumes, etc., D. S.— Ang. *cod,* A. *schote,* etc.

Ekeûteu, M., *cudet,* P., délicat et facile à dégoûter; *ôkeûteu,* Ba., dégoûtant.—A. *ekel,* nausée, dégoût; BBr. *heûg,* dégoût (onomat.).

Embaudrillie, barbouiller, salir, *dâbaudrillie,* débarbouiller, etc., D.—Ang. *bawdy,* sale, obcène (cf. Basque *balza,* boue, *balt,* marais, etc.).

Endôrvé, adj., qui a mangé des *dôrves,* plante malfaisante, qui, au dire des paysans, donne le vertige aux moutons, et les fait mourir.— F. *sterven,* mourir.

Etouper (s'), s'engouer, D. S. J.— F. *stoppen,* D. *stoppe,* boucher, *stop,* bouchon, etc. (cf. L. *stupa,* étoupe).

Fassou, m., écheveau, Ba. M.— A. *fasen,* fil.

Folemot, m., *faloutse, falioutsa,* flocon de neige, S. D.— — A. *wolle,* laine.

Gaillot, m., cochon, M. Ba. P.— D. *galt, porcus castratus* (cf. Γάλλος, eunuque).

Ganguiller, n., aller et venir en pendillant, se balancer, P. aussi à Genève.— D. *gynge,* brandiller, balancer.

Ganse, f., oie, *gansaî,* mâle d'oie, M. Ba.— A. *gans,* etc. L'onom. *cancan* a donné le Gr. χήν, le L. *anser, anas,* le BBr. *ganta,* le Fr. *canard,* etc.

Groise, f., gravier mêlé d'argile, B.— F. *gruis,* gravier.

Guingue, f., violon, M.— A. *geige* (cf. fr. *guinguette*).

Hage, haige, haidge, f., haie, D. S.—Ang. *hedge,* F. *hegge, heg,* D. *hække,* etc.

Harcote, f., râteau, *harcaî, harcotaî,* gratter la terre avec un râteau de fer, Vill.-s.-Montr., etc., B.; aussi en Lorraine.—F. *hark,* râteau; A. *harken,* râteler, etc. (cf. C. *hârche, hîrche,* herse, avec *hark*, et L. *hirpex,* herse).

Ivre, îvrou, m., tétine, pis de vache, Lu. M. P.— D. *yver.*

Jarjau, jerjau, m., jable de tonneau; *rendzardzelaî,* rejabler, D. J.—A. *gargel,* jable, E. *gargol,* D. *gergel.*

Jome, joume, jume, f., écume de l'eau, de la bouche, etc., D. S. — A. *schaum,* F. *schuim,* D. *skum;* d'où aussi, par une autre formation, le fr. *écume.*

Lade, laude, f., volet, Ba. M.— A. *laden,* D. *lade.*

Lôvrâ, veiller, Ba. M. — A. *ge-lauren*, veiller, épier, au fig. seulement, D. *be-lure.*

Loûne, loûgne, louâne, m., volet des cheminées de la montagne, D. — D. *luun,* abri (cf. L. *lucerna,* lumière, etc.).

Loufe, f., vesse, Lu. M. P. J. — D. *luv,* vesse, et vent en général (*lof,* t. de marime), A. *luft,* vent, BBr. *louv, louf,* vesse, Ca. *llufa,* I. *loffa, loffia.* Onom., comme l'A. *fiest,* le fr. *vesse.*

Mahon, m., estomac d'une volaille cuite, B. D. — D. *mave,* Ang. *maw,* Anglo-Sax. *maga,* F. *maag,* A. *magen,* à Milan *magon* (cf. στό-μαχ-ος).

Maton, maiton, m., caillebotte. — A. *matte.*

Matras, m., fumier, engrais, D. S. J.; *matouliet,* m., petit tas de fumier dans les champs, Lo.—A. D. *mast,* F. *mest,* fumier.

Mènegô, m., bette, poirée, M. Ba. — D. A. *mangold.*

Mesote, f., mésange, M.— F. *mees,* D. *meise,* etc.

Moûsse, m. et f., confitures de fruits.— A. *muss,* marmelade (D. *mase,* écraser, Hébr. *mouts,* écraser).

Naisir, nâsi, nâsè, etc., rouir, a. et n., D. J. S.—A. *nassen*, tremper, F. *natten*, etc.; Arabe *naâd, nada*, être humide.

Ouique, ouicote, etc., espèce de pâtisserie en forme de pain, Ba. V. M.— F. *koek*, gâteau, *wege*, petit pain, Copte *ôik*, pain, etc.

Pègnat, pagnot, m., rayon de miel, Ba. M.; *ban*, M., *benion, binion, bugnon*, B. P., ruche. — A. *biene*, abeille (cf. *bee, by, bij*, autres langues du nord; L. *a-pis*).

Pélahi, pèlèyïe, P., *polaintchie*, Ba. M., traiter délicatement un malade, une personne chérie, etc. — D. *pleie*, traiter avec soin; F. *plegen*, A. *pflegen*, etc.

Pessuble, f., vessie, P.— F. *pisblaus* (*pis* urine).

Platine, f., plaque de cheminée, D. S. J. — A. *platte*, F. *plaat*.

Prèn, - me, adj., mince, délicat, etc.— F. *pruim*, mignon.

Reçue, recio, f., après midi. — L. *re*, en arrière de, et A. *süden*, midi (cf. *suth, south*, etc. des langues du nord, fr. *sud*, etc.).

Redouiller, tromper, duper, D. S. J.—Ang. *dull, dolt*, niais.

Riban, m., ruban, D. S. J.— *Re*, itératif, et langues du nord *band, bend, bind*, etc., lier; Ssk. *bandh* (*bander* une plaie, etc.).

Ringai, raingaî, etc., lutter, se lutter, D. J.— A. *ringen*.

Ritaî, courir, Ba. M. Lu. — F. *ritten*, A. D. *reiten*, Irl. *rith*, BBr. *redi;* Syriaq. et Chald. *raat*, fuir; Ssk. *rat*, aller, *ratha*, char; Celtiq. latinisé *rheda*, char, L. *rota*, roue, etc.

Rofe, roufe, roufle, rafe, etc., croûtes et ordures de la tête des petits enfants, D. S. J.— F. *roof*, croûtes d'une plaie, Ang. *dand-riff, dand-ruff*, etc.

Route, routo, f., bande, troupe, multitude, B. Ba. M. P. J. —F. *rot*, A. *rotte*, troupe (cf. fr. *dé-route*).

Semence, f., clous très-petits pour souliers, terme collectif, B., etc.— D. *sœm*, petit clou.

Souper, humer, D. S. J. — F. *zuipen*, boire, laper, D. *sœbe*, humer, etc.

Soute, essoute, f., abri, D. S. J. — F. *schutten*, défendre, *be-schut*, à couvert de.

Tâche, taîtso, etc., f., poche, D. — A. *tasche*, F. *tasch*, D. *taske*, I. *tasca*, et de même Ca. E., etc.

Toupe, houppe de bonnet, G.; *toupe, toupot*, touffe d'herbe, trochet de fruits, G.; *tupon*, trochet, G.— D. *top*, touffe (cf. *teupe, tepa, tèpe*, f., J., terrain en friche, pelouse, Piém. *tepa*, terrain herbu, et le Tatare *steppe*).

Tumer, s'épancher hors du vase, en bouillonnant, P. — D. *tœmme*, vider (cf. L. *tumeo*).

Vamber, envamber, mettre en vambe, mettre une cloche en branle; agiter comme une cloche en branle, D. S. J. — F. *bombammen*, sonner la cloche, Ang. *bob*, mouvoir de çà et de là, etc. (onomat.).

Vandelaî, errer, vagabonder, M.— A. *wandeln*, F. *wandelen* (cf. les *Vandales*).

Varmenaî, n., murmurer, M. Ba. B., etc.— A. *schwärmen*, bourdonner, de *schwarm*, essaim.

Vârote (faire la), faire l'école buissonnière (C. *fripper* la classe), G.— F. *waren*, errer.

Vâssé, vaiché, vèché, etc., tonneau, D. S. J. — A. *fass*, F. *vat*, etc.; cf. L. *vas*, vase, etc.

Vâtie, gâtie, vouâtie, vouéti, revouétie, etc., regarder, D. J. S. — Ang. *wacth*, veille, attention, D. *vagt*, guet, etc.

Vervelle, f., tourniquet, J.— F. *wervel*, A. *wirbel*.

Vormoyïe, f., coup de soleil après une ondée, D. (cité par Bullet).— A. *warmen*, chauffer, F. *warm*, chaud, etc.

Voudote, f., belette, Ba. M.— F. A. *wezel*, D. *bœsel*.

Vouînner, vougnie, hougnie, etc., crier en pleurant. — A. *weinen,* Lettonien *wini,* soupir, etc.

Vouisse, vouissote, f., oie, M. — Ang. *goose*, BBr. *gwaz* (cf. C. *ganse*).

Rapports entre les patois de Franche-Comté et les langues savantes.

Plusieurs des rapprochements déjà faits se rattachent à cet article, et je me borne ici à un très-petit nombre d'autres, parce que la filiation des patois avec les langues modernes étant une fois établie, leurs rapports avec les langues anciennes sont par là même constatés. D'ailleurs la comparaison directe est devenue suspecte par l'abus qu'on en a fait, et je n'ai pas à essayer des tours de force inutiles. Ici, toutefois, on pourra remarquer des faits très-curieux.

I. *Grec.* — Le très-petit nombre de mots que cette langue paraît avoir donnés à nos patois, nous sont arrivés plutôt par l'intermédiaire des autres langues que directement. Voici les plus frappants :

Ante, antre, f., jante de voiture, D. S. J. — Ἄντυξ, circonférence ; κανθός, bande de fer qui recouvre les roues.

Bôdrillon, m., chevron, D. S. J.— Πέταυρον, perche, solive (*p* et *t* adoucis, voyelles transposées ou changées).

Cotivet, coutevet, m., nuque du cou, P. J.— Κοτίς, occiput (de κόττη, tête ; Ssk. *chudâ,* Irl. *cudh,* I. *coccia,* C. *cosse*), Gr. mod. κουτίκας, occiput, Irl. *skoid,* nuque.

Dourâse, derése, doulaise, deléïge, f., porte ou barrière d'un enclos, d'un jardin, D. J.— Θύρα, porte (cf. BBr. *dor,* A. *thür,* Ssk. *dvara,* porte).

Maseule, mouaiseûlo, f., espèce de gâteau, P.— Μάζα, gâteau.

Pèlau, m., pisé, bauge, P. — Πηλός, boue, mortier (cf. C. *pautus,* m., pisé).

Péleto, pôloto, f., plat, jatte, etc., B. P. — Πέλυς, plat, L. *pelvis;* πέλλα, seau à traire, jatte.

Roufe, f., crasse de la tête, D. S. J.— Ρῦπος, crasse.

Sarpaî, voler, P.— Ἁρπάζω, dérober (cf. pour le changement de l'esprit rude en *s*, ἕξ *sex,* ἕπτα *septem,* ἕρπω *serpo,* ὕς *sus,* etc.).

Souriô, f., multitude, P. — Σωρὸς, σωρεός, monceau (cf. fr. portée de *souris*).

Zeûclè, dzeûcllè (*ll* mouill.), f. pl., courroie pour attacher sur la tête des bœufs le *chevecie* (*chef,* tête) ou coussinet qui porte le joug, P. — Ζεύγλη, joug.

Le Grec moderne, dont j'ai déjà cité quelques mots, en a encore d'autres fort rapprochés de nos patois, mais qu'il a le plus souvent empruntés.

Cf. C. *glinglin,* le petit doigt, et γίγγλος, nain.— *Côquelle,* et τσουκάλα, marmite.— *Cuche, cutse, quiche,* bûche terminée par un gros bout, et κούτσουρον, bûche.— *Davâna, davâgna,* J. prune en général, G. espèce de prune, et δαμασκήνη, prune (damas). — *Goisse, gouisse,* serpe, faucille, et κόσσα, κόσσια, faux (Grec anc. κόσσω, Eol. pour κόπτω, couper. — *Tope, tôpote, topiére, topoure,* f., sarbacanne à lancer des boulettes qui partent avec bruit, et τοπίερα, même jouet (*top* onomatop.), etc.

II. *Sanskrit.* — Les radicaux de nos patois se retrouvent en masse dans cette langue. Voici quelques rapprochements seulement.

C. *Bagou*, caquet; au pl. cancans, bavardages, D. S.— Ssk. *bhag'* ou *bhash*, parler, Irl. *baigh*, *baidh*.

Crisenè, *hisenè*, hennir, SC. Lo.— *Hrêsh*, hennir (d'où v. Saxon, *hros*, cheval, Ang. *horse;* autres langues du nord, *ors*, *ross*, cheval, coursier; cf. fr. *rosse*, *roussin*). Le C. a encore *crisenè*, P., *crinsenâ*, Ba., crier, en parlant d'une voiture, d'une machine, L. *strideo*.

Essara, *einsarâ*, égarer, D. J.— *Sarani*, chemin, gaël. *sarn* route pavée. *Essara*, avec sa prép. *e*, répondrait exactement au L. *de-via-re*. Cf. C. *essavoyie*, égaré, propre et fig., P., *ex* et *avoyie* inusité, mettre dans la voie.

Criquet, cheval maigre, petit homme débile. — *Criça*, maigre.

Lavon, *lovon* (Ordonn. de Fr.-C. *lahon*, *laon*, *lan*), planche, D. S.— *Lava* coupe, *lû* couper.

Ouchenâ, *ouaichenâ*, *onchenâ*, etc., se plaindre à demi-voix, gémir, soupirer, pleurer, B. Ba. V.; *ouchon*, pleureur, B.— *Ushna*, soupir (cf. gaël. *uch*, Irl. *uch*, *osnadh*, soupir, etc.).

Pate, *paite*, *pote*, f., guenille, haillon, D. S. J.; *pâ*, B., et dimin. *pâssot*, *pâissot*, B. Ba. M., *patin*, *potin*, P., drapeaux, langes d'enfants; *patote*, mouchoir roulé qui sert à certains jeux, B., etc. — *Patî*, drap. Cf. BL. *pet-ia*, C. *pèce*, E. *pieza*, fr. *pièce*, morceau d'étoffe, morceau; E. Lg. *pedazo* (*azo* termin. augmentat.), pièce, Lg. *apedazar*, fr. *rapetasser*, C. *rapatasser*, rapiécer, raccommoder.

Rate, *ratote*, f., dent, petite dent, D. S. J.— *Rad*, *radana*, dent. (Sibérie, *ritti* dent.)

Siche, *chique*, *tchique*, *suche*, *suchet*, *cuche*, *cuchot*, *q'chot*, *q'tchot*, *q'tset*, *q'tseron*, *qechiré*, *gheûtchot*, etc., faîte, sommet, cime, S. J. D.; d'où *cuche*, *qiche*, bûche termi-

née par un gros bout, souche d'arbre, D. ; fig. *qeûtchot*, niais (bûche), M.; *souché*, B., échalas; *cuchot*, tas de foin, monceau en général, *aicuchelâ*, *raicuchelâ*, mettre en tas le foin, B. S.; *raqechoter*, combler une mesure, B.; *chouqe*, *chouqette*, *chiqeré*, *tchiqeré*, houppe de bonnet, B. G. Lu.; *chouqe*, *tchouqe*, *choucot*, *joucot*, trochet de fruits, D. S., etc.— *Shikha*, crête, sommet, Erse *seocan;* Irl. *sigh*, colline (cf. C. *Suchet*, nom d'une des hautes sommités du Jura; *Cicon*, autre montagne).

III. *Hébreu.* — Cette langue recèle les racines d'un assez grand nombre de mots grecs, latins, celtiques, et par conséquent de mots des langues modernes. Je me borne aux analogies suivantes avec nos patois, en avertissant que les voyelles du mot hébreu sont celles qui résultent de la ponctuation rabbinique, et qu'elles pourraient être aussi bien remplacées par d'autres voyelles :

C. *Cosse*, *cousse*, *cote*, *coute* (*t* naturel, ou comtois), f., courge, D. S. J.—Hébr. *qishou-im*, concombres (cf. Piém. *coussa*, I. *cu-cuzza*, Ang. *quash*, *squash*, courge).

Couîner, *chouinner*, *chougnie*, etc., pleurer, pleurnicher, D. S. J.— *Qoun*, se lamenter; BBr. *keina*, *keini*, gémir.

Grille, *greille*, *greuille*, f., cheville du pied, D. J.— *Qarsol*, cheville du pied; d'où BBr. et v. fr. *gresillon*, fers, menottes d'un prisonnier, et par crase BL. *grilliones*, menottes, E. *grillos*, *grillones*, fers aux pieds.

Quèra, appeler (Genod, Lo.).—*Qara*, crier, appeler, κράζω.

Râchet, adj., malingre, chétif, D. S.— *Raqqa*, maigre (cf. toutefois C. *râche*, teigne).

Râcler, cracher avec effort (Rouchi, *raquer*). — *Raqaq*, *iaraq*, cracher.

Ragonner, ravonner, etc., bougonner, grommeler, D. S. J. — *Ragan,* bougonner.

Je m'abstiens de citer les autres langues sémitiques, qui offrent pareillement des analogies frappantes avec nos patois :

Arabe, *serra* fendre, C. *sarâ* scier (L. *serrare*) ; *bar,* canard, C. *boure, bourote, boûrie,* BL. *boureta ; mârin,* nez, Turc *mouroun, bouroun,* C. *mour,* musean, *bourounè,* Lo., faire la moue, bouder, etc. ; Syriaque, *chez* chaumière, Persan *cash,* hutte, maison, C. *châ, ché,* M. P., maison, cuisine (L. *casa,* cf. fr. *chalet*) ; *calio,* serrure, C. *chaillon,* pêne de serrure, B., etc.

IV. *Autres langues.*

Arménien. — C. *apaclaî, aipacllaî* (*ll* mouill.), briser.— Arm. *pegel,* briser.

Serre, montagne (E. *sierra*).— *Sar,* montagne.

Persan. — C. *arami,* calmer un enfant qui pleure ; *l'est arami,* il est en repos (Mouthe, Sarrageois, P.). — Pers. *ârâm,* repos ; Ssk. *ârâma,* joie. (*Arami,* analogue du fr. *apaiser,* du v. fr. *acoiser,* rendre coi ou paisible, n'a aucun rapport de signification avec son homophone v. fr. *arramir,* BL. *arramire.*)

Copte.— C. *genauche, genâtche,* sorcière, M.—Copte *gine,* être devin. Cf. v. fr. *genoche,* sorcière, donné par Borel, qui cite la loi salique ; *genaux, généaus,* astrologues.

Glaine, ghianne, f., glane de blé, d'oignons ; moissine de raisins ; deux petits poissons pris ensemble à la ligne, etc. — *Glôn,* faisceau, gerbe.

Gosse, ghèsse, M., *ghighi, guigui,* D. S. J., chèvre.— *Gie, giê, ghhos, ghohse,* chèvre. Cf. A. *geit,* Gr. αἴγ-ός, Ssk. *aghâ.*

Vaîsi, m., jeune veau, *vaîsia*, f., génisse, *vaîsilleri*, f., bergerie des veaux (Saugeais, P.).— *Vahsi*, *bahse*, génisse, Ssk. *vatsa*, veau (L. *vacca*, vache).

En remontant aux anciennes langues du nord, nous y ressaisissons pareillement un grand nombre de mots Comtois.

Borde, f., métairie, Do.— Teuton *bord*, maison. Cf. C. *bôde*, cahute, D.; *bedugue*, *beduque*, baraque, maisonnette (Ornans, B.), Goth. *bud*, *buda*, tente; Hébr. *bait*, *bet*, maison.

Drôguer, se morfondre à attendre. — Anglo-Sax. *thrage*, attendre longtemps; Cimbr. *thrauge*, longue attente (1).

Evargué, *âvouairgâ*, *avouairguindâ*, écervelé, effronté, B.; Ba.— Isl. *vargus*, furieux (cf. L. *verecundia*, réserve).

(1) *Drôguer*, comme *ribe*, *seille*, *gaudes*, *cible*, etc., est admis dans quelques dictionnaires français, ou dans quelques livres didactiques. Ces admissions, d'ailleurs fort récentes, ne sont pas une raison pour que nous renoncions à notre patrimoine; et à supposer que ces mots, que nous avons longtemps possédés en propre, soient adoptés par le reste de la nation et par l'Académie elle-même, c'est une raison de plus pour que nous les revendiquions. — Au surplus, si un vocabuliste peut recueillir les mots sur lesquels l'Académie ne s'est pas encore prononcée, il faudrait 1° qu'il les distinguât toujours par un signe des mots ou des acceptions autorisées par elle; 2° qu'il écartât rigoureusement tout ce qui n'est pas dans les analogies de la langue. Je trouve, par exemple, dans un de nos dictionnaires les plus récents, *Bieusson*, poire sauvage devenue blette. C'est là un mot barbare, qu'il fallait rejeter, parce qu'il est, par ses formes locales, en opposition directe avec le radical admis par l'Académie. Pourquoi serait-il plutôt reçu que le Lorr. et C. *biasson*, *biosson*, *blosson*, *blesson?* Ces deux derniers, ainsi que *blessonnier*, poirier sauvage, *blessir*, devenir blet, sont plus rapprochés du BBr. *blôd*, du Piém. *biet*, *viet*, quoique celui-ci ait lui-même l'atténuation de *l* en *i*.

Fauda, foudot, jupe, giron (I. *falda,* jupe, pli, etc.). — Franciq. *fald,* Goth. *falth,* Sax. *feald,* Cimbr. *faldur,* pli.

Frinnaî, brouir (plantes), Vill.-s.-Montrond. — Isl. *hrym,* brouillard (cf. fr. *frimas*).

Grabeuce, grebace, etc., f., écrevisse, D. S. — Anglo-Sax. *crabba,* A. D. *krebs,* etc.

Moles, f. pl. gaudes, bouillie de maïs (Tarcenay, B.; Ba.). — Isl. *mallt,* bouillie; *mial,* Ang. *meal,* farine, L. *mola,* farine salée dont on frottait le front de la victime.

Orvale, f., désastre, fléau, ravage d'un ouragan, de la grêle, de l'eau, du feu, etc., B.— Dan.-Sax. *wœl, wœle,* Cymb. *valur,* Isl. *valr,* massacre, ruine, et *al, all, heel, holl,* tout (cf. v. fr. *arvale,* mauvais dessein. Le BL. *orvalium,* tiré des statuts de l'église de Saint-Claude, appartient à notre Province).

Renon, m., rigole, canal d'irrigation, Lo.— Sax. *ren,* cours d'eau, A. *rinne,* rigole, canal, D. *rende* (cf. ρέω, couler).

Rogner, rougnie, grommeler, bougonner.— Anglo-Sax. *runian,* Piém. *rougnè,* gronder.

Souper, humer.— Sax. *supan,* Cymbr. *supa.*

Touaille, nappe, serviette.— Franciq. *tuele, duele, duahila.*

Tumber, tomber.—Goth. Cymbr. *tumba,* etc., etc.

Nota. Par le travail comparatif qui précède on peut voir combien il est vrai qu'il n'y a rien de fortuit dans les langues, et que nos patois en particulier se rattachent nettement aux diverses branches de la linguistique; et cependant j'ai à peine effleuré le vocabulaire des langues mêmes que j'ai interrogées, et je n'ai pas touché à plusieurs dialectes importants, au Basque, aux idiomes Finnois, Slaves, Sibériens, Caucasiens, Tatares, etc.;

en un mot, je me suis restreint à la moindre partie des idiomes indo-germaniques, et à quelques parcelles des idiomes sémitiques, c'est-à-dire à deux familles seulement de la grande tribu des langues (1).

Onomatopées.

Les *onomatopées*, ou mots imitatifs, abondent dans toutes les langues. Nos patois ont les leurs, souvent communes à d'autres idiomes, quelquefois propres à eux seuls, et je dois en citer au moins quelques-unes, pour compléter l'article des Origines de nos Patois. Quand le son onomatopique est employé seul, je le donne en parenthèse après le mot qui en est dérivé; dans le cas contraire, je me contente de le détacher dans le mot même par un tiret.

Bad-ouilli, causer à tort et à travers, Saugeais, P.
Bag-ou, babil, cancan, D.; *bog-relâ*, *boq-erelaî*, bégayer, D. S.

(1) Rationnellement, j'aurais dû n'admettre qu'une seule série alphabétique dans le classement des mots que j'ai cités, parce que les racines de ces mots n'appartiennent exclusivement à aucun idiome en particulier. En établissant des groupes, j'ai voulu m'accommoder aux prédilections du lecteur, faciliter la comparaison de langue à langue, et surtout présenter habituellement l'étymologie immédiate. Ce système m'a conduit à reproduire quelquefois le même mot; mais on ne peut que gagner à cette répétition, puisque les nouveaux documents qui l'accompagnent sont toujours ou la confirmation de l'étymologie antérieurement indiquée, ou une étymologie diverse qui la balance et qui est aussi plausible. Seulement, je regrette de n'avoir pu donner que quelques rapprochements : il y a tel mot auquel j'aurais pu joindre des pages de mots de la même famille.

Bam-boulá, vam-ber, envamber, mettre une cloche en branle, D. (*bambó*).

Braf-er, brof-á, mêler les cartes.

Bron-don, bourdon, insecte; *bron-donner, bron-denâ,* bourdonner, fredonner.

Cac-oillie, caqueter, bavarder, Vill.-s.-Montr., D.

Cac-ouillie, patrouiller dans un liquide, D.

Caf-ouiller, cav-ouillie, gav-oillie, etc., patrouiller, agiter un liquide, D. S. J.; *gaf-ouillè, kiaf-aî, kiof-aî,* marcher avec des souliers pleins d'eau, J. D. (cf. *chaf-ouiller, chavouiller, chovoillie,* chiffonner une étoffe, patrouiller des fruits tendres; fig. dilapider.

Chaquer (faire *chac*), rater (fusil).

Chuch-iller, chech-illie, chuchoter.

Cloup-er, -ir, clloup-i (*ll* mouill.), *kioupi, kieupi,* etc., glousser, D. S. J.; *cloupe, kioupo,* f., poule couveuse, D. S.

Couá-llie (*ll* mouill.), *coué-lá, couin-ná, gouèn-naî; vouin-ná, re-vouin-ná,* vagir, pousser des cris aigus, pleurer. Cf. ουαί (C. *oua, voua, vouè, vouaïe,* aïe), γοάω, L. *queri, quirito,* BBr. *gouéla* (*goëland,* nom d'un oiseau); Ang. *s-qua-ll,* A. *quiecken, quaken,* F. *huilen,* etc. Cf. encore L. *quir-rito,* cri du cochon, χοῖρος, C. *gouri.* Cf. C. *houá,* crier, Lu. (Ssk. *hwê,* fr. *huée, hucher*); C. *coincoin,* bruit que font des souliers neufs ou trop secs, etc.

Cracra, éclats du tonnerre; *crech-illie,* éclater avec un bruit qui imite le déchirement (tonnerre), D.

E-paf-ourer (s'), *kiaf-aî,* pouffer de rire.

Fi-âno, f., baguette très-flexible, P.; *fi-ârdo, fi-aîrda,* toupie, P. Lo.; *fiou-ler,* siffler (vent, balle, etc.); *fioulet d'ouâro,* tourbillon de vent, P.; *fioulet, fiolet,* bâtonnet, jeu d'enfants, fig. flandrin, B.

Fre-delle, f., *fre-let*, m., *fron-don*, m., jouets qui *frondonnent*, D.

Froufrou, bruit; *faire du froufrou*, faire l'important; *froucasse*, pétulant, B.; *fre-seraî*, bourdonner, P., *fre-dzi*, tisonner, P.; *froudzè*, croître, grandir, Lo.; *fredaî*, aller vite, P.; *freustai*, B., faire passer rapidement, etc.; *frougnie*, gratter, etc.; *frôgué*, Ba., qui frippe ses habits en très-peu de temps, etc.

Glougou-tâ, *glouglo-tâ*, *bour-bou-tâ*, *bour-botâ*, *bourouillie*, en parl. d'un liquide mis en mouvement dans un tonneau, Lu.; *bour-bouillon*, source bouillonnante, Lo. Cf. le *fioufiou* des *gaudes* qui cuisent, B., φλ-ύω, bouillir, φλοϊ-σβος, παφλ-άζω, bruit des flots, *flu-o*, couler, etc.

Gre-ni, Lo., *cre-ci*, D. S. J., craquer; *gre-maî*, écraser, Vill.-s.-M.; *greserai*, crier (porte), P.; *gre-viller*, gratter, D. S., *gr-iller*, tembler en résonnant (vitres), D. S. J.; *gr-oise*, gravier, D.; *gre-seugne*, gâteau ou pain qui croque sous la dent; *grimonner*, *gremouraî*, murmurer, grommeler, B. P., etc.

Jab-adri, *jajou*, m., caquet, babil, *jacasser*, *jaspiner*, jaboter, babiller, D. S.; *javataî*, *èdjavetai*, P., tempêter, parler avec emportement, trépigner d'impatience.

Kek-illie, *kek-eillie*, bégayer, Lu., E. *gagejar*. Cf. *kinkerelle*, M., toupie.

Kiss-e, f., seringue, M., *é-kissie*, seringuer.

Marg-ot, *marg-ou*, m., matou; *miaou-nè*, *miaunâ*, *miâner*, *miarouné*, miauler, D. S. J.

Muataî, *miotâ*, *mouannaî*, D. J. (p. de la vache), mugir à demi pour appeler son veau.

Patata, *patatra*, bruit du cheval trottant ou galopant; *pataraî*, courir vite, D.; *patataî*, courir lourdement, Lo.; *patacra*, m., fracas de choses qui tombent.

Patarouf, bruit d'un corps qui tombe lourdement. Cf. *être en patarou,* B., être en trottin, se trémousser.

Pin-naî, pînai, pousser un cri perçant (oiseau, enfant, etc.), B. P. Cf. fr. *pinson*, oiseau ; C. *quinçon,* pinson ; voix perçante, D. S.

Pioû-ler, piou-ner, piauner, piauler, piailler, pleurer, fig. *piôrno, piaune,* femme qui pleure la misère, importune, D.

Plaquer, ploq-â, appliquer brusquement du mortier, un soufflet, etc.; *ploquet de cire,* etc.

Pouf, pif (gros), homme gras et pesant, qui se meut difficilement et en haletant (*pouf!*).

Poue, poui, pui, foui, fi! D. J. S.; *peut*, laid, vilain, au propre et au fig. Cf. A. *pfui,* fi ; L. *puteo,* puer, *putidus,* fétide, repoussant, etc.

Ran-cot, râle, *rancoyer,* râler, D. S. J.

Rap-aî, aller vite, P.

Re-bon-di, retentir, Lo. Cf. C. *ré-som-bi,* I. *rim-bombare,* βόμβος, etc.

Ribouiboui, m., pratique, instrument pour former les sons de voix qu'on prête à Polichinel, B.

Riop-â, secouer une porte, Lu.

Rof-â, brof-â, braf-er, bâfrer, manger avidement, Ba. B.

Rop-â, gratter fort, B.

Rouan-nâ, ron-nâ, rougnie, gronder comme le chat, grommeler, se plaindre, etc., D. S.

Roum-oyie, roumèyie, gargouiller, en parlant de la fluctuation des humeurs dans l'estomac; respirer péniblement, etc., B. P.

Sinq-er, respirer difficilement et à courts intervalles pour avoir trop mangé, D. Cf. L. *singultus,* sanglot; C. *sanghiot, souquet, sequet, cheguet, sigoulet,* m., *seûco,* f., hoquet, D. J.; *sou-tâ,* sangloter, Ba.

Sop-er, heurter, *zop-er*, battre (*zop*, *zouf*).

Zaq-aî, être arrêté court par un obstacle; fig. manquer de mémoire; hésiter, lanterner, B. Cf. *zigue*, *zogue*, coup, et la nombreuse famille des *toc*, *tac*, *top*, *tap*, qui appartiennent à toutes les langues.

Il faut rapporter à ce chapitre un grand nombre de mots, qui, sans être rigoureusement des onomatopées, puisque d'ordinaire ils ne peignent pas des sons naturels, offrent cependant dans leurs combinaisons quelque chose de pittoresque et de frappant, soit qu'ils tiennent à des racines connues, soit qu'ils semblent purement factices. Tels sont les suivants :

Charabia, langage inintelligible, celui qui le parle (E. *algarabia*, langue arabe, chose inintelligible, voix confuses). — *Truburmu*, tumulte, bagarre, D. S.— *Aiguillenaudaî*, *aiguillebeussie*, arranger de petits objets, Vill.-s.-M.— *Brètecâlai*, *pretecanná*, lanterner, baguenauder, P. Ba.— *Dzebillebillie*, P., se démener.— *Ecarmoufler*, B., *écalmoidjá*, M., *eskermoutchi*, P., *ecamatsè*, Lo., *èmèlui*, P., *èmadrilli*, P., écraser, mettre en compote.—*Enferfouilli*, P., *aifarjoulaî*, B., embrouiller du fil.— *Ferfouilli*, P., parler à tort et à travers. — *Epistricllaî*, *épistrouilli*, *eskiarboutaî*, éclabousser, P. — *Escalvêrdzi* (s'), P., allonger bras et jambes, écarter les jambes d'une manière dangereuse.— *Jâfre*, acide, âpre, B. — *Tariboler*, tarabuster. — *Tsancramailli*, P., jurer, tapager (cf. *sacramentaî*, B., jurer).—*Tirevogner*, tirailler.— *Triquebôler*, baguenauder.—*Charifoulot*, qui a les cheveux tout en désordre, B. G.—*Coquefredouille*, tête-poule, B.—*Mourdondon*, homme rechigné, M. — *Gringalet*, petit cheval, petit homme. — *Pololot*, enfant rebondi. — *Tintin-la-*

mouillote, patelin. — *Dada*, *niâniou*, *lléllé* (*ll* mouill), *zozot*, dadais, benêt (cf. νενίηλος, E. *bobo*, *tonto*, Ca. *lelo*). — *Glinglin*, le petit doigt, D. — *Bébé*, *bibi* (*bel*, fr.), joujou. — *N'aivoi ne frettu ne brettu*, n'avoir rien, Cant. Vanclans. — *Tortubôtu*, adj. bistourné; adv. à tort et à travers, etc.

Mots à origines incertaines.

Vouloir tout expliquer dans les langues, est folie. La science peut assigner avec plus ou moins de certitude les origines de la plupart des mots qui composent un vocabulaire; mais beaucoup de racines sont perdues; mais beaucoup d'autres ont subi des transformations de forme ou de sens qui les rendent méconnaissables ou douteuses. Souvent aussi l'étymologie la plus plausible peut n'être pas meilleure qu'une autre tirée d'éléments tout divers, et n'être pas vraie avec des apparences séduisantes de vérité (1). D'un autre côté, avec un voca-

(1) Quels mots sont plus rapprochés, pour la forme et pour le sens, que le fr. *caresser*, I. *carezzare*, et le Grec καρρεζειν, employé par Homère (Il. ἑ), pour καταρρεζειν, flatter de la main, mot à mot, faire de haut en bas, comme quand on caresse un animal?

— Χειρί τέ μιν κατέρεξε..... Iliad. ἁ et ζ'.

Un helléniste qui dresserait le catalogue des mots empruntés au Grec par le Français, ne manquerait pas d'y inscrire celui-ci comme un des plus sûrs. Aurait-il raison cependant? j'en doute. La véritable étymologie est le L. *carus* : la finale italienne *ezzare* est aussi et plus ordinairement *eggiarre* (*careggiare*), terminaison propre qu'on retrouve dans tous les mots qui répondent à nos infinitifs en *oyer*, *guerregiare*, *festeggiare*, etc.; l'E. Ca. Por. ont *caricia*, et cette finale qui répond à la latine *itia*, *ities*, à la fr. *esse*, n'est qu'une terminaison dérivative, comme dans *tendresse*; et puis ces langues se servent aussi de *carino* (*n* mouillée), autre terminaison bien différente; et puis *caricia* lui-même ne signifie pas ou ne signifie que rarement

bulaire étendu de mots vulgaires, dont les meilleures formes peuvent n'exister plus ou être encore inconnues du linguiste qui crée laborieusement ce vocabulaire, il est facile, quand on entreprend des rapprochements d'idiomes, de perdre de vue une partie des mots qu'on cherche à éclaircir, ou de laisser passer sans la reconnaître la racine qui les expliquerait. Et puis, comme le glossaire inédit grossit tous les jours, à mesure que l'investigateur déterre de nouveaux trésors, il faudrait à chaque instant recommencer ce travail minutieux et fatigant de comparaison, qui seul absorberait plusieurs vies d'homme (1).

Il y a donc et il doit y avoir, tant dans les patois que dans les langues connues, un nombre de mots assez notable, dont l'étymologie peut échapper.

Une liste un peu étendue de ces mots intéresserait au plus haut degré les savants : je me borne à regret à quelques échantillons.

Anote, ainote, f., alise, S. — *Azi*, m., présure, P. J. (cf. Piémont *azil*, vinaigre (? *acidus*, L.).

Besantènna, f., frelon, Lo. (? *bz*, onomat.). — *Besir, beci*, cuire trop lentement, B. P. — *Bourger*, se répandre hors

caresses de la main; son sens propre est, paroles, signes de tendresse; d'ailleurs *r* est unique ici comme dans *carus*, etc. On voit par ces comparaisons, que la vraie étymologie est bien plutôt *carus* que καρρεζω, et que le sens propre de *caresse* est, marque de tendresse.

(1) Heureusement ce travail étymologique n'est point nécessaire; souvent même il peut nuire à la science, parce que l'étymologiste se fourvoie au lieu d'ouvrir le bon chemin. La science ne demande qu'une chose, c'est qu'on lui apporte les mots qu'elle ne connaît pas encore. Plus tard, chacun de ces mots sera classé par elle dans le dictionnaire général des langues.

du vase, Po. (Piém. *burja*, vaisseau de bois).— *Brâter*, détourner une voiture, D. S. J. — *Bréla*, serrer avec des cordes, lacets, D.— *Bretelle*, *bréle*, f., ciboulette, M. P. — *Bregô*, M. P., *bringou*, Lo., rouet (? *br*, onomat.).

Cacena, f., carotte, Lo.— *Calè*, Lo., *galie*, Lu., glisser.— *Cancouâre*, *cancouâne*, *cancouage* (Piém. *cacuara*, Dauph. *cancoiro*), hanneton. — *Caton*, *catoulon*, grumeau, D. J. — *Charmoise*, *charmôge*, f., rhume de cerveau, coryza, D. S. J.—*Charpigne*, *tcharpagne*, corbeille, panier, S. D. J.— *Chetaulâ*, goûter, M. — *Confisa*, f., monceau de neige, J.

Dagne, *daigne*, f., brin de chanvre, D. J. S.— *Dzoupîè*, m., gésier, Lo.

Entruler, *étruler* (s'), se tromper d'heure (*heure*, ?), D.

Fanée, folle farine. — *Fartou*, *fouairtou*, séranceur, peigneur de chanvre, D. S.—*Feu*, m., mérelle où l'on joue à cloche-pieds.— *Freluche*, filet à papillons ; truble.

Galâ, Ba., *canâ*, G., loucher, *gareûil*, louche, Ba. (*carne*, C. *câre*, coin ?).— *Gey*, montagne, colline, D.— *Ghiêrlou*, m., cytise des Alpes, Lo.— *Goulet*, trou, ouverture, passage, Lo.— *Gousse*, f., hache, P.— *Guinche*, guenipe.

Jâbler, *djâbiâ*, *djaubiâ*, méditer, combiner, projeter, M. Ba.— *Jadé*, *jadié*, *jédé*, gosier ; certaines dents du bœuf ; fig. babil, B. Ba. M.; d'où s'*édzedaî*, s'égosiller, P., *édzadrillie*, P., écraser comme si l'on broyait avec les dents ; *éjâdi*, ébahi (qui *bée*, ouvre la bouche), B.— *Jargué*, *-et*, m., trochet, G.— *Jarpir*, endêver, Do.

Larmier, m., soupirail, B.— *Loché*, *leuché*, *mouché*, peloton, Lu.— *Loûzon*, *lôzon*, *louôzon*, f., épidémie, D.

Marchou, m., fléau à blé, D. S.— *Mèguson*, *cameuson*, m., terre-noix, G.— *Meucllaî*, hameçon, P.— *Milleran*, ad. et s., raisin à petits grains (*milium*, millet ?), D. S.

Ovadènne, ouvadiènne, f., plaisanterie ; mauvais tour ; accident, B. Ba.

Patiche, f., vessie, P. — *Paugrenâ,* pétrir de la boue, patauger, Ba.; dorloter, P.

Queveu, D. S., *cuî,* Lo., brancard de voiture.

Raisse, resse, Lu., *râssote,* B., panier. — *Recenéda* (se), rajuster sa toilette, M. (? BBr. *ken,* beau, *kéned,* beauté ; *kinkla,* se *requinquer*). — *Rége,* m., crible, Lu.; *régie, rédzi, rôgie,* remuer, D. S. J.; Bourg. *rôgie,* Piém. *rojè*). — *Rîta,* Lo., filasse ; *rite, riôde,* G., natte de chanvre ; Suisse fr. *rite,* chanvre.

Sargot, cahot ; *sargouler,* secouer, D. (? onom.).— *Sévera,* f., viorne mancenne, Lo.— *Sombres,* pl., jachères, D. S. (? E. *sembrar,* semer).

Ta, m., chenille, Lo.— *Tartavé,* m., pie-griéche, Lo. — *Tepa,* terrain herbu, Piém. *tepa* (cf. *steppe*).— *Teûfion,* punaise, S. M.— *Touvot,* m., moignon.— *Trivaîne, trevaine,* gaupe, Lu. (? *tire-gaine.* Cf. C. *traine-gaine,* sale ; lambin).

Valemon, volemont, m., meule de foin, D.— *Vougraî, vugraî,* n., tomber à terre (en p. du grain), P. J.

II. APERÇU DES RICHESSES QU'OFFRENT LES PATOIS DE FRANCHE-COMTÉ.

J'envisagerai ici les mots sous trois aspects : 1° variété de formes pour le même mot ; 2° synonymie, ou variété des mots eux-mêmes ; 3° filiation des diverses racines.

I. *Variété de formes dans le même mot.*— On en a vu presque à chaque citation de nombreux exemples. En voici de plus complets :

Chanvre. *Chanave, tsanave; chenave; chenève, tsenèvou; chenove, tchenove; chenovre, tchenovre; chenoue, chenô, chenû; chevenne, tsèvènnou; chainve, tchainve; chinve,* m.; — *chenne, tchenne,* f., etc.

Eau. C. *Ague, aiga, aigo, aigue, aighe* (son mouillé après *gh*), *iégue; éde* (son mouillé après *d*); — *ave, aive, éve; auvo, auvè, auve; iave, iauve, iau,* etc.

Hanneton. C. *Cancouare; cancouane, caincouano, cancouéno; cancouélo, cancoille; cancouage, cancouadge; cancouarde; cankeuce, canque; cacouare,* etc.

Papillon. C. *Parpaillot, pairpaillot; parpeillot, pairpeillot; parpoillot; parpillot, pairpillot; parpeuillot, pairpeuillot, parp'llot; parpeilleu; porpoillot;* — *pirvoillot;* — *pinvoillot;* — *pimpoillot, pampoillot;* — *papoillot, papillot;* — *pampelion, panfiron;* — *tavoillot,* etc. (cf. I. *farfalla,* L. *papilio,* Gr. φάλ-αινα, BBr. *bal-aven, balafen, mal-aven,* etc.).

Soleil. C. *Souleil; soulet; soulot, s'lot; soulu, sèlu, s'lu; sèleu;* — *soureil; seûreil, sereil, s'reil; seroill, seroll* (*ll* mouill.), etc.

II. *Synonymie.* — Le même objet, la même action, sont très-souvent exprimés dans nos patois par plusieurs mots provenant de racines très-diverses. Dans l'usage, les uns sont de vrais et parfaits synonymes, toujours complétement isolés les uns des autres, et attestant par leur multiplicité la multiplicité des colonies qui les ont apportés et retenus; les autres sont des synonymes moins rigoureux, servant seulement à nuancer la même idée, et pouvant dès-lors se rencontrer simultanément, et quelquefois en assez grand nombre, dans le même lieu (1).

(1) Il y aurait à faire un chapitre très-intéressant sur les *stations*

Arc-en-ciel. C. *Ar-di-temps* (arc du temps, C. *temps*, ciel), M. ; *lai*, *la-di-temps* (article confondu), P. — *A de S.*

de nos mots patois. Un assez grand nombre, sous les formes variées que leur imprime le génie de chaque idiome, se trouvent à peu près partout dans la Province, dans les hameaux les plus isolés, comme dans les villes où ils sont habillés à la française. D'autres sont circonscrits dans une moitié du pays, dans un département, un arrondissement, un canton. D'autres, communs dans une zone très-étroite, s'avancent quelquefois sans interruption à douze, quinze, vingt lieues, etc., puis s'étendent au large ou disparaissent. D'autres, groupés dans une région plus ou moins vaste, se regroupent encore autre part sans être connus dans les points intermédiaires. D'autres, multipliés dans une contrée, ne se rencontrent ailleurs que de loin en loin, éparpillés et isolés. Il y en a que j'ai recueillis aux deux extrémités opposées de la Province, et que je n'ai pu découvrir ailleurs ; d'autres qui sont confinés dans un petit coin, quelquefois dans un seul village ; d'autres, que je connais par les citations de Bullet, et que je n'ai pu encore retrouver. Parmi les mots généralisés, il n'y en a pas un qui ne soit totalement ignoré ou du moins hors d'usage dans quelque localité ; d'autres, très-florissants dans un grand nombre de lieux, sont dédaignés et tombent en désuétude dans quelques autres, où ils s'éteindront avec les deux ou trois vieillards qui sont incompris ou font rire quand ils les prononcent. Tel mot, qui a une même acception dans la plupart des lieux, en a une autre plus étendue ou plus restreinte dans un autre lieu. Tel mot, probablement resserré depuis longtemps dans un très-petit espace, a perdu sa signification, qu'il semble impossible de préciser aujourd'hui : ainsi, dans les cant. de Besançon, j'ignore le sens de *in penie* de *Rouzé* ; dans ces vers des mêmes cantiques,

Las fanne fan bin das mau
As houtau ;
Ç'ot das *reuze* aivoû lieu coute, etc.

comment faut-il traduire *reuze ?* Tirer ce mot du fr. *ruse*, est une interprétation qui n'est pas soutenable. Est-il l'analogue du BB. *reüz*, malheur, fléau ? une dérivation figurée du BBr. *ruza*, ramper, et l'équivalent de serpent ? Impossible de rien affirmer, parce que le sens précis est perdu.

Un autre chapitre, très-curieux aussi, serait celui des mots français inusités dans nos patois. A quelques exceptions près, la plupart d'in-

Matchin (S. Martin), P. (Ca. *arc de San Marti*). *Ouaichon S. Dél*, *ochon S. Dél*, *ouaichon-Dé*, *ouchon-Dé*, *ochon-Dé*, *chon-Dé*, *çon-Dé*, *çan-Dé*, V. L. (C. *arçon*, petit arc, de S. Dêle, abbé de Lure, *Deicolus;* ou arc-de-Dieu). — *Couronne de S. Berna*, G. et Bourg.; *couèrenate*, *couèlenate*, *couènate*, *counate de S. Bouènaî*, Ba.

troduction très-récente, on ne trouve pas dans nos campagnes les mots français : Arc-en-ciel, averse, giboulée, frimas, grésil, flocon de neige, brouir, bruiner, glisser, avoir l'onglée, etc.; chevron, bardeau, brique, etc.; grenier, hangar, remise, bûcher, latrines, cabinet, cuisine, cellier, jardin, etc.; tonneau, fausset, chantier, plaque de cheminée, chenet, pêle à feu, poëlon, billot, pétrin, tiroir, aiguière, lessive, etc.; houe, hoyau, panier à terre, serpette, fouet, etc.; bonnet, bas, poche, etc.; loucher, bégayer, etc.; chassie, morve, teigne, etc.; taupe, mulot, chauve-souris, etc.; courtilière, cloporte, frelon, hanneton, etc.; hêtre, poirier sauvage, aune, bourdaine, troène, églantier, etc.; haricot, panais, salsifis, chervi, laitue, ciboulette, vesce, liseron, prunier, etc.; jachères, rouir le chanvre, le broyer, etc.; couvreur, chaudronnier, tailleur, sage-femme, etc., etc.

La contre-partie de ce chapitre signalerait les mots patois que n'a pas le Français, et qu'il ne peut rendre que vaguement ou par des périphrases. Nos patois ont un vocabulaire très-étendu pour spécifier tout ce qui est plus en rapport avec la vie et les habitudes de la campagne, comme les révolutions des saisons, les variations de l'atmosphère; la culture des champs, des vignes, etc.; les travaux pour la récolte et le transport des foins, des moissons et des vendanges; le battage des blés; la mouture du grain; la confection du pain; la préparation du chanvre; l'agencement des voitures, de l'attelage; le soin du bétail, l'âge et la couleur des animaux, etc.; la fabrication du fromage; les ouvrages de buanderie, tisseranderie, vannerie, boissellerie, et autres industries locales; les détails de la chasse, de la pêche, etc. En dehors de cette partie technique, il y a encore un grand nombre de mots, souvent très-pittoresques et très-énergiques, pour rendre certaines nuances d'idées, pour caractériser les défauts du corps, de l'esprit, du cœur, etc., et l'on peut dire que dans tout ce qui est à sa portée, le peuple a une langue d'une richesse et d'une justesse merveilleuses.

M.— *Çocle* (cercle) *de S. Berna; Roue de S. Berna*, G. *Roue de S. Lîna* (Léonard, v. fr. *Liénard*), G.—*Bernabé*, m. (prob. du nom de S. Barnabé, comme les précédents), Lo.—*Çanou, çane* (cerne, cercle), m., P. B. G.— *Agué*, m., *aguére*, f., G. B.— *Anmaü, ainméü*, m. (Amathay-Vesigneux, et voisinage), etc.

Courtilière, taupe-grillon. — C. *arote, airote, aridelle*, f. *aridé, airité*, m. (*arare*, labourer), B. Ba. M.—*Voûrpo*, f., P. (L. *vulpes*, renard, qui creuse son terrier).— *Aimpiourla*, f., Lo.— *Barbeûle*, f., G., etc.

Fléau à blé.—C. *Flavé, flaivé*, Po., *flé*, B. G., *chavé, chaivé*, (*ch* pour *fl*), Ba. M. (*flagellum*, L.) — *Marchou, martchou*, D. S. (? Celt. *march*, cheval, à cause de l'usage ancien de faire piétiner le blé).—*Acoussou*, D. S. (L. *excutere*, Lg. *escouti*, battre le blé), etc.

Papillon. C. *Parpillot* (voir ci-dessus), etc. — *Voulet*, m., *voûle*, f., P. *vole-bébé, vore-bébé, vou-bébé*, Lu. — *Fouletot*, Lu. (follet). — *Sereillot, seureillot*, Ba. (*Seureil*, soleil, à cause des yeux ou soleils du papillon, etc.)

Poche. C. *Tache, taîtso*, etc., D. — *Pantenîre, pautenére*, D. — *Gali, cala*, D. J. — *Cafa*, f., J. — *Benêtse, ganotse*, P., etc.

Embrouiller du fil, des cheveux, etc. C. *Emméler*, B., *emmôla, enchevauchie*, etc., B. G. — *Embouéla* (? *boué*, boyau), D. — *Aifarjoulaî, ferfouilli, enferfouilli*, etc., B. P. — *Encharboter, entsarboutaî*, etc. — *Encharquillie*, etc. — *Encouti, enc'ti*, etc.

Repas. — Déjeuner. C. *déjeuna*, faire *lou dèjun, dédjun, déjunon*, etc. *Dîna*, D. S. Faire *lou grand dédjun, mimaitena*, faire *las dé hure* (les 10 heures), *petet-menendaî*, faire le second déjeuner dans le milieu de la matinée, s'il y a lieu.— Dîner. *Banqueta. Noûna, noûnai, nôrai.*

Merenda, mouéranda, etc. *Dina, dignè.*—Goûter. *Banqueta. Mérenda,* etc., *petet-menendai. Fare las quaitre hure, quaitr'heura.* Faire *lo mi-vépró, vépraula, vépriaula. Fare lai courbote, courbota, couorbota. Chetaula,* etc. — Souper. *Soupa, vépriaula,* etc. — Collationner ou faire le réveillon. *Fare lai coulaution.* Faire *lou ravoillon. Fare lou recenion* (Suisse *pocenion,* L. *post-cœnium*), *recegnena.* On voit que le même mot désigne des repas différents, selon les lieux.

Saisons.— Printemps. C. *Lou premie temps. Lou bon temps. Lou pati-feû, lou patchi-feû* (sortir dehors), etc. — Eté. *Lou chaud temps.*—Automne. *Lou darie temps, l'aderri, l'outon,* etc.—Hiver. *L'hiva, l'huvaî, lou machant temps, lou mau temps,* etc.

III. *Filiation des mots.* — Jusqu'ici je n'ai cité habituellement que le mot générateur, sans y joindre ses dérivés et composés, souvent très-nombreux. Je donne ici un spécimen de nos familles de mots.

Pousser. Du L. *pulsare,* qui, au rapport de Quintilien a été *pultare,* encore employé par Plaute, est venu le v. fr. *pousser, poulter,* par suppression du *l* et par atténuation du *p, pousser, bousser, bouter, buter.* Outre la signification de pousser (arc-*boutant, rebuter, bouton, boutoir, boutade,* etc.), ces mots ont pris celle de *mettre* (*boute-feu, boute-en-train, bouture,* etc. — Le mot est resté dans nos patois, sous ses deux formes et avec les deux sens.

1° *Pousser, bousser.* Formes urbaines. *Poussoter,* pousser faiblement; *poussailler,* pousser continuellement ou mal; *poussade,* épaulée, bourrade. *Pousse-roue,* etc., borne; *pousse-merde,* m., fouille-merde, bousier, insecte; *pousse-*

neige, m., primevère. *Poussequigner, bousquigner*, bousculer, molester. *Pousse, poussette*, f., poussée, presse d'ouvrage. *Pousser*, haleter (cf. *poussif*). *Pousser*, vanner, faire sortir la *pousse* du van (BL. *pulsare bladum*) ; *pousse, poussette, poussote, pousson*, poussière du blé qu'on vanne, balle d'avoine pour matelas ; *pousse, poussette, poussot*, poussière en général ; *époussetiller*, épousseter, fig. disperser ; *pousser*, n., faire de la poussière ; *la neige pousse, il pousse*, il fait des tourbillons de neige ; *pousser*, saupoudrer de farine ; *pousserote*, poudre pour sécher l'écriture ; *pousserotier*, poudrier. *Poulsa, pulsard*, variété de raisin.—Formes rurales: *Poussa, boussai, beussa, bussaî*, pousser ; *reboussa*, etc. repousser, *reboussou*, celui qui renvoie la boule aux joueurs de quilles; *daboussai*, pousser de haut en bas; cesser de pousser. *Boussaî*, f., épaulée ; espace de temps ; une fois ; *boussèiote*, une petite fois, trop peu de temps :

> Toutè ne neû vâ ç't' angeotè,
> Ce n'a que ne boussèyotè. *Cant. de Vanclans.*

Bousseré, source jaillissante, Ba. *Boussou, boussot, bousserot, bousseran*, m., taupe, B. Ba. Lu., *boussot*, terre que *pousse* la taupe, taupinière, Lu. *Bousson*, B. G. chanvre femelle, Ba. paquet de chanvre à tiller ; *bousseniere, boussenére*, f., chanvre semé autour d'un champ de maïs, B. *Bousse, bôsse, boussote, bôssote, beûssote*, bouton, bourgeon des plantes, et particul. de la vigne, D. S. ; *bousse, bôssote*, bouton, pustule sur la peau, tumeur inerte ; *bossate*, M., petite vérole ; *bousse*, bosse ; *boussu*, bossu ; *bossecot*, petit bossu ; *boussaî, bosser*, faire bosse, surplomber (mur), être bombé. *Boussebot*, de petite taille, M. Lu ; *Boussebots, Bouzbots*, habitants de la paroisse de Sainte-Madeleine à Besançon, autrefois vignerons la plupart : nom que quelques-uns tirent malignement de *Bousse-bot* (pousse-crapauds), et que les

Boussebots s'appliquent avec orgueil en entendant par *Bots* les protestants qu'ils s'aidèrent à chasser lors de la surprise de Besançon ; le *Boussebot*, le patois des vignerons de Besançon.

2° *Bouter, bouta, bota*, etc., pousser ; mettre : *Bouta ai lai pôte* (*t* mouillé), mettre à la porte ; *bouta-vous qui*, mettez-vous-là ; *bouta lai taublle* (*ll* mouill.), mettre la table, le couvert. *De boutè*, par force, P. *Boutoure, boteure, bouture*, f., égoïne, scie à couteau, sciotte, quelquefois la scie ordinaire, D. S. *Tire-boute, tire-bote*, m., égoïne, B. *Il n'a ni tirants ni boutants*, B., ni parents, ni amis, tout le monde est indifférent pour lui. *Boutasse, boutosse*, f., génisse qui porte prématurément, D. S. *Beuteculai*, bousculer, culbuter ; faire la culbute, P., etc.

Voici maintenant divers exemples de nos dérivés et composés patois.

Formes urbaines.— De radicaux français. *Rond-e, rondote, rondot, sapin-e*, petit cuvier. *Cassement* de tête, soucis, occupations ; *cassot*, coup ; noix. *Quartelage*, bois de quartier ; *jardinage*, légumes ; *hivernage*, exposition froide ; *lacage*, liquide répandu dans une chambre. *Salitude*, saleté ; *pourritude*, pourri. *Aigrette, aigrotte*, alise ; *devinote*, énigme, charade, rébus ; *plongeote*, bouchon de ligne ; *nageotte*, nageoire de baigneur. *Palière*, pat. *polère*, rangée de pieds de vigne (*pal*, pieu). *Apparue*, bourgeon de vigne montrant le raisin ; *tendue*, cloison. *Tournole, tournot*, vertige ; *tournoire*, par corruption *tonnoire*, planche ronde sur laquelle on prépare les gâteaux ; *bretoire*, bluterie ; *berçoire*, table à placer un berceau. *Rincée, tapée, rossée*, averse ; *rincée, rossée, roulée, pile*, volée de coups. *Courroir*, corridor (celui-ci

à forme E.); *déméloir*, peigne à *démêler* les cheveux; *peignette, peignotte*, peigne serré. *Boucherot*, colin-maillard; *serclerot, serclerette, sarclette*, sarcloir; panier *venderot*, éventaire. *Relangard*, rapporteur; *têtard*, têtu; *tortillard* (arbre), tortu; *broutard* (veau), qui ne vit plus de lait. *Benusse, nigusse, niguedouille, -âsse, niquedandouille*, benêt, nigaud. *Botte, bottet*, petit homme. *Rebançon*, saillie d'un banc de rocher. *Galandure*, cloison. *Pantet*, pan de chemise; chemise. — *Acaillouter, arrocher*, jeter des pierres. *Afautir*, laisser dépérir. *Débagager*, déménager. *Déguenillier*, déménager; fuir. *Déconnaître*, discerner. *Décommander*, contremander. *Décombattre*, a., séparer des animaux qui se battent. *Engranger*, serrer dans la grange. *Emmiouler*, amadouer, séduire (*miel*). *Entêter*, asphyxier. *Rapproprier*, rendre propre. *Rebouler*, rebondir (boule); manquer de courage. *Rebrasser*, retrousser. *Ragaucher*, recevoir d'en haut. *Ragouer*, rassasier jusqu'au dégoût (goût). *Parbouillir*, blanchir des légumes. *Beuiller*, regarder de tous ses yeux (*bis-œil*). *Racle-cheminée*, ramoneur. *Mettre-cuire*, m., quantité d'aliments qu'on met cuire pour un plat. *Avale-royaume*, goinfre; *avale-tout-cru*, glouton. *Brise-fer*, enfant qui fripe ses habits. *Pique-assiette*, parasite. *Pique-bois*, pic, oiseau. *Pique-mouchet*, mésange. *Tirepoil*, la gribouillette; tirant de la viande. *Retire-tout, retire*, m., local pour serrer des objets qui embarrassent. *Traîne-la-gaîne, traîne-gaîne*, celui qui traîne ses bas; lambin. *Tortampion*, homme à pieds tortus; petit homme contrefait. *Mal-embouché*, diseur de mauvaises paroles. *Happechâr*, avide, glouton; intéressé.

Des radicaux propres. *Goguenette*, propos joyeux (R. *gaug*, joie, fr. *goguenard, goguettes*, etc.). *Gamber, camber*,

écamber, enjamber ; *cambée*, enjambée ; *gambiller*, boîter ; *chambiller*, chanceler ; *chebiller*, agiter les pieds, trépigner (C. *gambe*, *chambe*). *Crampet*, petit homme robuste ou fier. (C. *se cramper*, s'affermir sur ses pieds, se dresser sur ses ergots). *Grillette*, *grillotte*, sonnette; boîte pour quêter dans les églises (*griller*, résonner). *Queniller*, aller et venir, hésiter, s'amuser à des riens, tatillonner ; fourrer son nez partout ; *quenillot*, tatillon, lambin, etc. (*Queni*, lapin, *mon queni*, t. de caresse, v. fr. *connil*, L. *cuniculus*). *Embouaille*, épouvantail, pr. et fig. (*boue*, onom. pour effrayer, *âbouâ*, effrayer, cf. L. *pav-or*). *Transmarchement*, entrepôt qui a donné son nom à une place de Besançon (*trans-marche-r*, transporter au-delà des frontières). Se *rempouiller* (L. *spolium*), *rempiouter* (C. *pie*, pied), *rempichoter* (C. *pechot*, petit, I. *piccolo*), regagner peu à peu ce qu'on avait perdu au jeu.

Formes rurales.— *Chavot*, *chécot*, *têtot*, chabot, poisson (chef, tête). *Buchin*, pomme sauvage (*bois*). *Keukalie*, parasite (C. *côquelle*). *Toitot*, *téteu*, *tatet*, *tateret*, *retèteu*, couvreur (toit). *Griesse*, tristesse, nostalgie (C. *grie*, triste). *Riesse*, *rise*, *riôle*, f., pl., badinages. *Tendon*, arrête-bœuf, plante (tendre, v.). *Saignote*, *saigne-nâ*, achillée-sternutatoire. *Lèyon*, P., cuscute (lier). *Piqueré*, cousin, Lu. *Indignant*, *indignou*, qui a le sang âcre et les plaies tenaces. *Bôcoyïe*, haleter (bouche). *Nârai*, s'ébrouer, souffler par les naseaux (*nârî* C.). Se *laikeussie*, se mouiller complétement, M. (lac). *Virèyè*, *viroïe*, flaner, J. D. *Arguignie*, contrarier (L. *arguo*) ; *argognie*, charretier qui tue ses chevaux. *Serbéraî*, se réserver, P. (L. *servare*). *Aletsi*, élever, nourrir, P. (*alere*). *Se mousquâ*, se piquer (L. *musca*, C. *prendre la mouche*,

s'émoustiller ; ce dernier a un sens différent en fr.). *Etrumaî, étremé,* être suffoqué par la fumée (*struma,* écrouelles, gonflement de la gorge ; C. *ètrunmè,* pl., suffocation par le chagrin). *Poincenaî,ponceraî, poincecoutè,* piquer, aiguillonner, tourmenter, déchirer (*pungere,* fr. *poindre*). —*Fanousi* (se), se faire, se passer, se rider, en parlant des fruits (*pannucea poma,* fruits qui se rident promptement, de *pannus,* drap). *Vourpeuillie,* va. porter la queue d'une voiture (*vulpes,* renard). *Vendoulâ, viendoulâ,* flotter au vent (I. *ventolare*), a., balancer, agiter. *Landayïe,* courir de côté et d'autre (A. *land,* terre). *Grouvaî,* croupir (A. *grube,* fosse, creux), d'où encore C. *grebillenâ,* G. creuser à petits coups.—*Aissannâ,* porter au sommeil ; assommer (C. *sanne,* fr. somme). *Apaivurie,* effrayer (C. *paivu,* peur). *Debriquaî,* casser (C. *brique,* morceau). *Dânengie,* détruire la race ; *ennengie,* infester de vermine, mauv. herbes, etc. (Cf. fr. *engeance*). *Dépenaillé,* guenilleux (L. *pannus*); *dégaillé, dâgoillie,* débraillé (C. *goille,* guenille). *Ossegresi, rassegresi,* P. B., consolider, assurer, raffermir (L. *securus,* sans crainte). *Envoutoillie, enviretoyïe,* enrouler, entortiller, envelopper (L. *volutare,* C. *virie*). *Trafiai,* suinter, B.; *tramuaî,* n., éprouver un mouvement, un commencement de changement (le sang, le temps) ; *trévoir,* entrevoir (L. *trans.*) *Avampir, alampir,* D., éventer (I. *svampare,* perdre son feu).— *Avaulainnâ,* dont la laine ou les cheveux tombent en désordre, B. (C. *aivau,* en bas). *Creufonoge, creufange,* noix anguleuse (C. *grife, crife*), Ba. *Gaule-prune, gobe-belauche,* m., vent froid du nord-ouest. *Guilleribouton,* fruit de l'églantier (C. *guilleri,* le petit doigt). *Réceni, réceuni,* sali, croté, Ba. (L. *cœnum,* boue). *Biscoua, bitscoua,* Lo., perce-oreille, appelé à B. *fourchote* (bis-*cauda,* C. *coue,* queue). *Bètchevëïchè,* mettre à *bèchevet,* à contresens (*bis-*

caput, chet, tête). *Paravirée*, coup de revers (? παρά, à côté). *Boue-solâ, beû-solaî, jou-mairi*, D. J. S., épine-vinette (*solaî, mari*, salé, et général. acide, piquant : *hêrba sâlâ, salâda*, Lo., oseille). *Mólin-môlot*, pêle-mêle (C. *mólaî*, mêler). *Tèn-te-bèn* (tiens-toi bien), roulette d'enfant. *Tchanfeurai*, délirer, Lu. (courir les champs, C. *feûre, feû*, dehors, *foris* L.). *Gotenflai, gontenfllaî*, sangloter sans pouvoir se contenir, B. (? I. *gota infiata*,, joue enflée). *Bourenfle*, enflé par le visage, Piém. *borenfio* (? C. *mour*, museau ; ? fr. *bourrer?*) *Jeantondu*, pain moisi mis à la soupe ; *sai-sans-cu* (sac-sans-cu), dissipateur ; *vie-au-sâ* (vie-au-sac), libertin qui ruine sa santé ; *racle-andouille*, avaricieux ; *gueille-dru* (C. *guillie*, courir), coureur ; *sans-cené* (C. *cené*, sens, esprit, E. *senno*, d'où C. *cenaquer*, faire avec esprit, au mieux), insensé : ces 6 mots, des cant. de Vanclans. — Je citerai encore les métaphores suivantes ; *Fromageot*, mauve, de la forme de son fruit, F. *kaasjerkruid*). *Confaron*, Lo., coquelicot (C. *confaron*, bannière, ordin. rouge). *Pate, guenille*, poule mouillée, personne sans énergie. *Gigue-dandouille*, grand corps efflanqué, à longues jambes fluettes ; *andouille*, personne sans force physique, sans énergie morale, sans adresse et entregent. *Trebillot*, homme vif et toujours en mouvement (C. *trebillot*, tourbillon). *Côquerillot*, M. irrésolu, qui hésite pour des riens (qui avance et retire ses cornes comme le colimaçon, C. *côquerille*). *Meguillie, meg'llie*, s'arrêter à chaque pas, s'amuser (C. *migui*, cabri). *Varcoillie, varqeilli, varq'lli*, être balancé de côté et d'autre comme une *barque*, être en mouvement dans le tonneau, fig. hésiter, tâtonner, perdre son temps, etc.; d'où *varcoillot, varqueillot, verqueilleu*, etc., irrésolu, tatillon, lambin, etc.,

varcoûlo, étourdie, causeuse, etc., D. *Etre au plain*, être hors d'embarras, B. *Preti* quelqu'un (C. *preti*, pétrir), le bien rosser, G., etc.

III. APERÇU DES RESSOURCES QU'OFFRENT A LA LINGUISTIQUE LES PATOIS DE FRANCHE-COMTÉ.

Il n'y a pas une langue européenne dont le patois le plus ignoré ne puisse éclairer les origines par quelque document utile. Quelques applications de nos patois au Glossaire de Ducange et à la langue française, suffiront pour démontrer la vérité de cette assertion.

Eclaircissement de quelques articles du Glossaire de la Basse-Latinité.

Ducange et ses continuateurs ont laissé un assez grand nombre de mots sans explication; sur d'autres, ils n'ont que des conjectures, ou des explications trop vagues; sur d'autres enfin ils se sont mépris. Nos patois peuvent souvent combler ces lacunes, ou redresser ces erreurs.

Arbua, *arbuta*, n'a pas, comme le conjecture Ducange, le même sens qu'*arboreta*, bois.—C'est le C. *arbue*, terre franche un peu argileuse (de *herba*, ou *arvum*); et les chartes citées, toutes du diocèse de Langres, confirment cette explication.

Batuta, *balthuta*, *balducta*, Duc., beurre serré.— C. *battu*, *battue*, *batture*, babeurre, espèce de *serum* qui reste après que le beurre a été *battu*; interprétation que confirme ce vers de l'éditeur :

Trema datur dignis, dabitur balbuca malignis.

(Lisez *crema*, crème.)

Bernaria. Duc. propose de lire *bercaria*, bergerie. Le texte est de notre province : « Quidquid possidet in burgo Lœ- » donis (Lons-le-Sauln.), *bernarias* scilicet, et furnos, et » alia plurima. » — Il faut lire *bernaria*, qui répond au C. *berne*, chaudière à sel (Ordonn. de Fr.-C., liv. VII, tit. 40, art. 1492), mot probablement dérivé de l'A. *brennen*, brûler, cuire, comme *caldaria*, du L. *caleo*.

Cirrus, coup ou *dorelot*, d'après un vieux glossaire français. — C. *coupe, cope*, bonnet, M.; *dourelot, dourelote*, Ba. G., petit bonnet d'enfant, souvent garni d'*or* ou d'argent, d'où son nom. Le sens du v. fr. *dorelot* n'est pas précisé dans les dictionnaires : c'est une parure de femme, un ornement de tête, une frange, d'où les fabricants de franges se nomment *dorelotiers*. Quoi qu'il en soit, c'est de ce mot qu'est venu le v. fr. *doreloter*, le fr. *dorloter*, mignarder, gâter (parer délicatement).

Diele, bardeau.— Tuile, du C. *tiele, tîle*, v. fr. *tiele, tieule* (L. *tegula*).

Dossa, charge qu'on porte à dos; *ex-dossare*, ôter la charge, Duc. — Il s'agit ici de légumes, et le sens est beaucoup meilleur, si par ces mots on entend *gousse, écosser*, du C. *dôsse*, gousse.

Golena, jaloigneus, jaloneia, mesure de blé, selon Ducange, qui dit de la première qu'elle paraît devoir être très-petite.— Le sens précis des trois mots est celui de jointée, ce qu'on peut prendre avec les deux mains réunies, C. *jaloignie, jalenie, jôleniè, dzôlenio, dzalono*, etc., D. Tous les textes cités confirment cette interprétation, entre autres celui-ci : « Si prend-on dou mui de bleit mesurer, » quatre golenées, teles que li mesureres (mesureur) les » pora prendre. »

Lavia, espèce de pierre, *vulgo lave*, Duc.—*Lave*, qui n'est

pas français en ce sens, ne serait pas compris dans beaucoup de provinces. C'est un mot langrois et comtois désignant une espèce de pierre très-large, épaisse seulement de quelques centimètres, et qui sert à couvrir les toits, les murs de clôture, etc., I. *lavagna*. C. *lavière*, carrière à *laves*.

Lauza, dalle, Duc. — C. *leûza*, Lo., même pierre que la *lave*, Piém. *losa*, Lg. *laoûzo*, *lozo*, etc., I. *lastra*.

Lezia, espèce de chariot, Duc. — C'est probablement le C. *leuze*, *leue*, *lue*, traîneau ; du C. *lezè*, *lezie*, *luchie*, glisser, qui a donné aussi *lucheto*, *luïeto*, *lièto*, tiroir (glissoir), P. B. fr. *layette*.

Operata, *ovrata*, *ovrea*, mesure de terre, Duc.— Ces mots, tirés de chartes Bourg. et Comt., désignent la 8e partie du journal, C. *ouvrée*, *ouvrie*, dans les titres *œuvre*, f., *ouvrier*, m.

Ordo, terrain planté de vigne, mesure de terre, Duc. — C'est seulement un rang de pieds de vigne, C. *ordon*, *ourdon*, *oudon* (*d* comtois), du L. *ordo*, rang.

Panalata terræ, mesure de terre, Duc. — C'est la quantité de terre qu'on ensemence avec un *penal* ou *penau* de grain (BL. *panale*, *penellus*). Cette mesure est le double du *coupot* ou *coupet*, la moitié de l'*hémine* C., et répond assez exactement au double-décalitre actuel.

Panis de paribus, *de pers*, sans explication dans Duc., est le même que *panis mixtus ;* il est fait d'un mélange par parties égales de froment ou d'autre blé.— Le *Pair*, C., est une mesure de froment, et une mesure d'avoine ou d'orge, selon les lieux.

Pataria, lieu où le drap se fabrique ou se vend.— L'explication est suffisante ; mais cf. le C. *pate*, guenille, qui explique mieux *pataria vetus*, vieilles hardes.

Pieffuff (article *Pafustum*), *putfust* (art. *Retorta* 1), sans explication dans Duc., est ou le C. *pinfou*, houx (*spini-folium, spini-fustum;* v. fr. *fust*, bois), ou le *puine* (*putidum-fustum*, bois puant, C. *putèpena*).

Plota, pieu, conjecture Duc.—Plutôt billot, C. *plot*.

Roulletæ. — Ducange pense que ce sont de petits présents de Pâques, analogues à la *Roulée*, qui consiste en œufs durs ou menue monnaie donnée aux enfants d'Auxerre au temps de Pâques; Carpentier croit plutôt que ce sont certains aliments, peut-être des *boulettes*.—Je ne décide pas la question; mais je ferai remarquer que la *Roulée, lai Rôlai*, G., qui se donne aux enfants dans la semaine sainte et le jour de Pâques, est un cadeau d'œufs durs, et que ce nom lui est donné parce que les enfants, au lieu de *taquer aux œufs* comme à Besançon, ont un jeu qui consiste à les faire *rouler* le long d'une planche légèrement inclinée; celui dont l'œuf atteint l'œuf d'un autre le gagne.

Sanguinus, peut être le C. *sauvignot*, *sauvagnot*, cornouiller sanguin.

Seracium, petit lait, Duc. — C'est le C. *sèrat*, *sèret*, *sèrot*, fromage retiré du petit lait après une seconde cuisson, ou généralement fromage mou, vulgairement *fromage blanc*, C. Voyez les chartes citées, où évidemment il ne s'agit point de petit lait.

Beaucoup de vieux mots français cités par Ducange peuvent de même être éclaircis par nos patois. Ainsi :

Armalines (art. *manualia*), que Ducange dit être une faute pour *Aumalines*, adj. tiré d'*aumailles*, bétail rouge, est au contraire une forme préférable, que nous conservons dans *armau* taureau, *armailli* homme chargé du soin

des vaches dans un chalet. Ces mots sont problablement tirés d'*animalia*, qui a donné *an'malia*, *armalia*, *almalia*, *aumailles*. Cf. Lg. *ârmo*, âme, d'*anima*, C. *arme* (d'où le charmant dim. *armote*, Lg., *armeto*, pauvre petite créature), L. *alma*, etc.

Maasse, *maaisse de chenou* (art. *massa*), n'est point un cens dû pour une maison, mais, comme le mot *chenou* l'indique, ce que les C. appellent une *mâsse de chanvre*, *de chenou*, un faisceau composé de plusieurs autres. Cf. avec cette explication *méesse*, botte, faisceau, dont le sens a été bien saisi à l'art. *meisa*.

Ravoilles (art. *ravola*), a été fautivement lu pour le v. fr. *ranoilles*, grenouilles, C. *renouille*, *renoille* (*rana* L.).

Roller (art. *roilla*) ne vient pas de *roilla*, tronc, dont nous avons d'ailleurs *rouillot*, battoir pour le jeu de paume. Dans cette menace : « Ah ! ribault, es-tu là ? tu me fais desplaisir, mais je te rollerai, » *roller* ne signifie point frapper d'une barre ou d'un bâton, mais simplement rouler à terre et bien rosser : C. *je te roulerai*, *je te donnerai une roulée*.

Une multitude de rectifications semblables pourraient se faire sur l'interprétation des mots BL. ou sur celle qu'ont donnée des mots de l'ancienne langue française les compilateurs de Glossaires et quelques éditeurs de nos écrivains du moyen-âge.

Eclaircissements étymologiques sur la langue française.

1° Nos patois gardent le primitif pur de beaucoup de mots qui n'existent en français que sous des formes allongées, telles que diminutifs, augmentatifs, etc.

Broû, breû, brou-et, sauce ; *Choue,* G. (onomat.) chou-ette ; *Bure* (vase), bur-ette. — *Câle* (bonnet), câl-otte. — *Fus,* Lo., fus-eau ; *Raim,* ram-eau ; *Boule,* boul-eau ; *Bré* (v. fr. *bers*), berc-eau ; *Mouâ* (forme locale pour *mors*), morc-eau.—*Haim,* ham-eçon. — *Casse* (poëlon, etc.), casse-role. — *Brindes*, *brondes*, *brandes* (ramée à brûler, A. *brand,* embrasement), brind-illes.— *Brosses, brousses,* brouss-ailles. — *Pousse,* pouss-ière.— *Gruler,* grel-otter, etc.

2° Ils gardent des primitifs perdus par le français, qui en a cependant les dérivés.

Bourrel, bourré, m., collier de cheval : Bourrel-ier, fabricant de colliers, etc.— *Coco,* œuf : Coque-tier, petit vase pour manger les œufs à la coque ; Coque-tier, marchand d'œufs, etc. — *Pouille,* m., pou : Pouill-eux, qui a des pous, é-pouill-er, ôter les pous.— *Rabot,* aspérités d'un chemin : Rabot-eux, plein d'aspérités.

Charpir, dácharpi, démêler, effiler : Charpie, linge effilé ; E-charp-er, hacher (mettre en charpie). — *Croupo,* P., creux où l'eau dort : Croupir, dormir.—*Bône, bouène,* etc. borne : A-bonn-er, engager à terme.—*Cagne,* chien mou, toujours couché auprès du feu : Cagn-ard, paresseux.

3° Ils gardent plus pure la forme primitive, d'ailleurs reconnaissable dans le français sans leur secours.

Orphen-ot, orphelin (L. *orphanus*).—*Vépe,* guêpe (L. *vespa*).—*Vâ,* m., gué, B. S. (L. *vadum*).—*Vè, voi,* fois, P. (I. *vece,* L. *vic-es*).—*Vauzon,* Lu., gazon (Teut. *wazen*).

4° Quand le primitif ancien n'est pas sûrement reconnaissable dans le dérivé français, souvent la forme patoise éclaire et fixe l'étymologie.

Baïu (L. *bajul-are*, porter), bahut. — *Berbis, barbis* (L. *vervex*), brebis. — *Bèruate, berioto* (autres formes altérées *bèluate, béléuïeta*, etc.), brouette : du L. *bis*, et *rota*, quoique actuellement la brouette n'ait qu'une roue. —*Formage, fourmadzou*, P., fromage (L. *forma*, moule ; BL. *formaticum*, fromage). — *Put-épena*, L. (épine puante), puine, bourdaine.—*Quelouille, quelougne, quelogne*, quenouille (L. *col-us*, dimin. inusité *colucula*).— *Riban*, ruban (*re* réduplic. et *band*, lien, des lang. germaniques). — *Virebroquin*, *virebrequin*, vilbrequin. (C. *virie*, tourner, *broche*, en compos. *broque*.)

Borne, aveugle, borgne : Bornoyer (regarder d'un seul œil comme un borgne), juger de l'alignement d'un surface. — *Regouta*, *regout-elion, regheût'llon*, Lo. : le goûter (L. *re-gustare*, goûter de nouveau les aliments).

Froidelou, frèdelou : frileux, D.— *Cabre, chevri, guib-ote, guigui*, chèvre, chevreau, fig. grésil, à cause des bonds du grésil qui tombe : Giboulée, pluie mêlée de grésil (cf. encore fr. *givre*, C. *gevrun, gi, gi-blanc*).

5° Nos patois, par les éléments qu'ils recèlent, peuvent souvent seuls donner la véritable étymologie du français.

Fr. Alevin, menu poisson : C. *alevun*, fretin, jeunes enfants (*alevai*, nourrir ; cf. fr. *nourrain*, alevin).

Boiteux. C. *bétors* (formes locales *bétoua, bétouai*, P.), bistort, tourné de deux sens, v. fr. *bestort*, d'où *boistoult, boitoux*, qui par une fausse terminaison a donné *boiteux*. Nos patois disent encore *bétodre, batôdre*, v. a. rendre boiteux, n. boiter.

Charrée, f., cendres de la lessive ; charrier, gros drap qui les renferme. C. et Bourg. *charre, carre*, cendres (forme dialect. pour *cenre*, comme *tarre* pour *tendre*.

Erable. C. *azerable, aizerable, èzeraule, iseraule, usereûlo,* etc. (L. *acer,* érable).

Epingle. C. *èpeingne* (L. *spina,* épine).

Erailler (étoffe éraillée, dont le tissu est relâché et entrouvert; yeux éraillés, qui montrent des filaments rouges). C. *Raille,* réseau, filament, mot s'appliquant spécialement 1° au réseau graisseux des animaux, appelé *épiploon* en anatomie, vulgairement *crépine;* 2° au fil de la langue, et fig. à la voix : *Raille* cassé, *bon raille,* B. Ce mot, d'où est né peut-être le C. *réler,* crier de tout son *raille,* vient du L. *reticulum,* réseau, par suppression du *t* et changement de *culum* en *lle* (voir les notes pages 41 et 50). L'épiploon s'appelle en A. *netz,* réseau, etc., fr. *crépine,* de *crêpe,* étoffe en réseau, I. *rete,* filet.

Esse de voiture. C. *once, onceto,* du L. *uncus,* crochet.

Grelot. C. *grillot,* de *griller,* retentir.

Guenipe. C. *gueune,* truie, fig. salope, BBr. *banô.*

Guignon. C. *guigner* contusionner, *guigne* bosse au front.

Lambris. C. *lambris, lambrèn,* planche mince, beaucoup moins forte que la planche : *Plateaux, planches, lambris; douzaine de lambris,* D. S. J. *Lambri* est dans le J. *lamprèn, lambrèn,* composé du C. *lan,* planche, *prèn* ou *brèn,* mince, menu (cf. *brin,* menue partie).

Pignocher, manger par petites bouchées et sans appétit. C. *pichonner,* de la rac. *pic* petit, L. *piccolo,* etc.

Rincer. C. *résincie, résencie, resancie,* D. S. J. du L. *resincerare, vas sincerum,* net.

Saccade, secousse. C. *sacai, sacoulai, sacouèna, sogroulaî, segroulâ,* etc. secouer, D. J.

Saindoux. C. *sahin, sayin,* etc. du L. ou BL. *sagimen,* Ca. *sagi,* etc.

Sureau : C. *saivurie, sèürie, seürè, sèü, saivu, savu,* du L. *sabucus* et *sambucus.*

Taloche, coup : C. *taler,* meurtrir la chair, les fruits.

Trémie de moulin : C. *entremuie,* f., *entre-muids,* m., Lg. *entrémiéjho,* Ca. *tramuja,* I. *tramoggia,* etc. (L. *modius,* muids, mesure, et *intrare* entrer, ou simplement *trans, tra,* qui marque l'action de traverser.

Lisez les étymologistes, même les plus récents : parmi quelques données acceptables, vous trouverez des documents tels que ceux-ci :

Trémie vient de *trimodia,* parce quelle contient la mesure de trois muids. *Esse* vient du nom de la lettre S, quoique le v. fr. ait *eusse, euce. Erailler,* d'*irradiare,* ou d'*eradere. Pignocher* de *pignon,* parce que le pignocheur imite celui qui tire une à une les graines d'une pomme de pin ; du v. fr. *épinoches,* épinards, ou d'*épinoche,* poisson dont la nageoire est armée d'épines, parce qu'en pignochant on semble craindre des arêtes, etc. *Boiteux,* vient de *boîte* par *déboîter,* parce que le boîteux semble avoir les membres déboîtés, etc. C'est-à-dire que l'étymologie de ces mots, suppléée par des absurdités ou des misères, était encore à trouver.

6° Nos mots patois, au moyen des acceptions qu'ils ont conservées et qu'a perdues le français, appuient la véritable étymologie, ou peuvent seuls la donner.

Sevrer un enfant : C. *sevrer, dessevrer,* séparer, L. *separare.* — Tourtière, espèce de marmite : C. *tourtière,* Lu. poêle à frire, L. *torrere* rôtir. — Tracas, remue-ménage ; tracasser, molester, etc. : C. *tracas,* vieux souliers, pour aller et venir dans la maison, *tracasser,* aller et venir, de l'o-

nom. *trac;* d'où encore C. *tracer*, et peut-être *trager*, aller et venir, *trage*, *traige* passage d'une rue à une autre à travers les maisons (cf. toutefois L. *trajectus*, trajet.) — Vermine, pous, puces, punaises, etc. C. *vermine*, *varminou*, m., vers, chenilles, larves de hannetons, etc. qui nuisent aux plantes : du L. *vermis*, ver.

Chavirer, se tourner sens-dessus-dessous ; C. *charavirie*, *chavirie*, changer de visage (*cara*), pâlir, tomber en défaillance ; fig. tomber sens-dessus-dessous ; cf. Lg. *carobira*, *tsarovira*.—Motte à brûler : C. *motte*, *moute*, tourbe (motte d'herbes marécageuses desséchées).—Transir, engourdir : C. se mettre en *transou*, être en *transou*, dans l'état de *passage* (L. *transire* passer) d'une saison chaude à l'autre, se dit des colimaçons qui s'enferment dans leur coquille à l'entrée de l'hiver, des reptiles ou autres animaux qui se cachent et demeurent engourdis. Sans cette acception intermédiaire, qui oserait tirer *transir* du L. *transire?*

7° Enfin, nos mots patois, par leurs analogies ou leurs oppositions, éclairent merveilleusement l'étymologie des mots français les plus éloignés quant aux formes.

Le C. et Bourg. *tréseler*, *trèselâ*, *trâselai*, appuyés par le BL. *duplum*, ne laissent aucun doute sur l'étymologie du fr. carillonner : c'est sonner avec *deux*, *trois*, *quatre* cloches.

Catelot, P. (qui peut pourtant venir de *Castel*, comme *Châtelot* C.), explique le fr. *trochet :* littéralement, c'est la réunion de *trois*, de *quatre* noix, noisettes, etc.

DES MOTS PATOIS

CONSIDÉRÉS QUANT A LA GRAMMAIRE.

Il existe un assez grand nombre de Vocabulaires pour les patois de la France. Nous n'avons presque rien sur la Grammaire, surtout des patois ruraux, et c'est une lacune des plus malheureuses, j'ose l'affirmer. Je désire la combler en ce qui concerne les patois de notre Province. Les documents nombreux que j'ai recueillis sont d'un haut intérêt pour l'étude approfondie de la langue Française, et des langues Néo-Latines.

La Franche-Comté n'a pas été explorée sérieusement jusqu'à ce jour. Parmi les écrivains qui ont parlé des patois de France, les uns n'ont rien dit des nôtres; les autres les ont rattachés au Bourguignon, ou les en ont séparés complétement; d'autres en ont fait des idiomes à part, sans caractère, et d'une valeur bien médiocre. Il est temps que ces patois soient connus et appréciés comme ils le méritent; et avant d'entrer dans les détails grammaticaux qui les concernent, je me hâte de constater un fait important, encore ignoré de tous les philologues.

La Franche-Comté se divise, quant au langage, en deux zones très-distinctes, à peu de chose près égales en superficie. L'une, au nord, tient à l'ancienne langue d'*Oil*, par ses patois qui se rattachent à ceux de la Bourgogne, de la Champagne, de la Lorraine, de l'Alsace et du pays de Porentrui. L'autre, au midi, entrevue ou

soupçonnée par M. Schnakenburg (1) et d'autres érudits, mais beaucoup trop restreinte par eux, appartient nettement à l'ancienne langue d'*Oc*. C'est au centre de la Franche-Comté qu'il faut fixer les limites si indécises encore des idiomes qui se rapportent au roman (2).

(1) Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires de la France, in-8, Berlin, 1840, page 33.

(2) Prenez une carte de Franche-Comté : de la frontière est, canton du Russey, tirez vers l'ouest une ligne presque droite, passant par le Russey, le Lubier, Guyans-Vennes, Flangebouche, le Valdahon, l'Hôpital ; et de là redescendez au sud-ouest par Trepot, Foucherans, Tarcenay, Villers, Mérey, Montrond, Chenecey, Quingey ; longez la forêt de Chaux, et arrivez au département de Saône-et-Loire, en entrant à peine dans l'arrondissement de Dole par la partie orientale et méridionale : tout ce qui est au nord de cette ligne, est de la langue d'*Oil;* tout ce qui est au midi est de la langue d'*Oc*. On conçoit qu'il ne faut pas prendre cette ligne de démarcation comme une limite rigoureuse qui sépare brusquement les deux idiomes : il y a des transitions insensibles de l'un à l'autre, comme cela a généralement lieu pour les patois néo-latins : quelques-uns des caractères de la langue d'*Oil* franchissent la ligne, et alternativement : ainsi à Tarcenay, Villers-sous-Montrond, et bien avant dans le canton d'Ornans, on trouve l'imparfait de la langue d'*Oil*, *i-aimoue, nos ainmin*, quoique là déjà on trouve les autres formes de la langue d'*Oc* et sa vocalisation, les flexions du pluriel différant de celles du singulier, etc., et au contraire, on trouve l'imparfait de la langue d'*Oc*, *i-amáve*, bien au-delà de la ligne donnée, dans la plus grande partie de l'arrondissement de Montbéliard, et dans quelques cantons de celui de Baume. De même, si dans chacune des deux zones les caractères généraux des patois sont semblables, il y a une foule de proprietés particulières qui établissent des groupes souvent très-divers, comme dans le midi de la France : ainsi, pour ne parler que du département du Doubs, le canton de Montbenoît, P., a un langage très-distinct de celui qu'on parle plus au midi ; dans le même canton, Arc-sous-Cicon diffère beaucoup de Montbenoît ; et il y a dans les environs de Morteau et du Russey des particularités qui font des patois terminant cette zone un ou deux groupes très-remarquables.

Les caractères généraux des patois de la langue d'*Oc* (que je désignerai à l'avenir par les seules lettres *Oc.*), sont : les signes de déclinaison, ou des terminaisons différentes pour le singulier et le pluriel dans les substantifs féminins ; des conjugaisons presque identiques avec celles des langues néo-latines du midi ; une vocalisation variée dans les terminaisons verbales ; l'absence du son *oi* dans les lieux qui ne sont pas des lieux de transition ; une prosodie marquée, aussi sensible que la prosodie du Midi la mieux caractérisée, etc.

Les caractères des patois de la langue d'*Oil* (que je désignerai par *O.*) sont l'absence du signe de déclinaison ; la substitution de l'*e* muet à la riche vocalisation des terminaisons verbales ; le son *oi*, souvent plus multiplié qu'en français ; des conjugaisons à formes contractées, usées, qui n'offrent pour plusieurs temps que deux terminaisons ; la prosodie française ou bourguignonne, etc.

I. LETTRES.

Voyelles.

I. *Voyelles propres.*— 1° Toutes les voyelles, diphthongues et nasales de la langue française.

2° Quelques voyelles indécises, telles que *a* tenant le milieu entre *a* et *o*, M. Ba. Lo. ; — *ê* entre *ê* et *â* long, M. Ba. J. ; — *an* entre *an* et *ain*, J., etc.

3° Quelques diphthongues, ou réunion de voyelles s'entendant chacune distinctement dans une seule syllabe. Telles sont : *Eü*, avec *e* plus ou moins ouvert et rapide ; *i sèü* je suis, *pèü* peur, G. ; *chêuma*, avec *u* à peine détaché, Lo.—

Ao, avec *a* à peine sensible et *o* long, pour *ó* ou *au* : *caôte* côte, D. — *Aï*, *èï*, *oï*, *uï*, etc., avec *i* presque insensible, qu'il serait mieux de souscrire : *Raï* roi, *maï* moi (Chapelle-des-Bois, P.) ; *saï* soir, *téï* toit, *etéïla* étoile, *caïche* poêle, *abéïrieu* abreuvoir (Genod, Lo.). Cf. les idiomes de la France méridionale, où ces sons abondent : *païre* père, *caïre* coin ; dans Jasmin, *pay* père, *payri* grand-père, *aygo* eau, *rey* roy, *peyro* pierre, *beyre* voir, etc. ; E. *rey* roi, etc. — *Aé* pour *aï* ci-dessus, avec *é* rapproché d'*i* et presque insensible : *vaé maé* vers moi, *baére* boire, *traé maé* trois mois (Saint-Laurent en Grandvaux, SC.), etc.

4° *In*, dans la partie O., garde généralement, au lieu du son français *ain* ou *ein*, le son aigu qui fait entendre l'*i* en laissant à la voyelle sa nasalité : *bin* bien, *chin* chien, *nous olin* nous allions, etc. En Oc., *in* retient la prononciation languedocienne : *bèn* bien, *tsèn* chien, etc.

Nota. Le son *oi* français existe à profusion dans la partie O. : *soin* sein, *boutoille* bouteille, *soille* seigle, *soille* seille ; en Oc. il n'existe que dans des mots empruntés au français ; et dans les mots où le patois a gardé ses allures, l'*oi* français est *è*, souvent assez ouvert pour devenir *a*, *aï*, *aé* : *Mè*, *ma*, *maï*, *maé*, moi ; *rè*, *ra*, *raï*, *raé*, roi ; *tèla*, *téïla*, *tala*, *taïla*, *taéla*, toile ; *fèn*, *fan*, foin, etc., P. J. Au surplus, voyez ci-après l'article *Prosodie*.

II. *Voyelles muettes*. — Outre l'*e* muet, admis partout au moins dans quelques mots, les patois Oc. prennent habituellement pour finales, dans les flexions des noms et des verbes, les voyelles *a*, *è*, *o*, *ou*, *i*, *an*, *on*, qui se prononcent si légèrement qu'elles ne peuvent entrer dans les vers que comme rimes féminines. Je les écris ici en italique :

Bin de brâva gent vourrin
Fâre aivô nous lou chemin,

Bin das fanna, das béçot-*a*,
Das gros moncé de dévot-*a*. (Cant. de Vancl.)
Lai fonnè survenir-*an*
D'un gran empressement;
O l'envi préparir-*an*
Toutè un compliment. (Cant. d'Arbois.)

Cf. les vers languedociens :

Pel prumè cot en m'embrassan, el plour-*o* !
Qu' as a ploura? perqué quitta l'oustal?
Perqué dacha de pichous que t'ador-*on*?
Oun bas, payri? — Moun fil, a l'espital :
Acos achi que lous *Jansemins* mor-*on*.

JASMIN, *Mes Soubenis*, 1

III. *Mutations dans les voyelles.*— Chacun de nos patois a sa vocalisation propre et de prédilection, et il faudrait de longues pages pour exposer un peu complétement celle d'un seul village. Ici on dorise, et l'*a* domine; ailleurs c'est *aî*, *è*, *é*; ici l'*o*, l'*ou*, là l'*eu* ionien, etc. Mais cette vocalisation, variée d'un point à un autre, est toujours appliquée très-logiquement dans chaque lieu.

Voici les principales différences qu'il y a quant à la vocalisation entre le français et nos patois. Elles tiennent ou au génie local ou à l'étymologie :

A bref français est remplacé : tantôt, O., par *ai* bref prononcé *è*, *velaige*, *montaigne*, *vaiche*, *paite*, *chait*, *aittraipâ* (attraper); — tantôt, Oc., par *â* ou *aî* allongé à cause de l'accent tonique, *velâdzou*, *velaîdzou*, *montâgno*; ou par *o* bref, *votso*, *poto*, *tsot*, *otropaî*, P.

A long, quelquefois par *aî*, Oc. : *laî* lard, *paî* part, *baîti* bâtir, P.

Ai quelquefois par *a* : *brâse*, *âse*, *mâtre*, *fâre*, *pâ* paix, O., Oc.; — quelquefois Oc. par *é* fermé long : *ése*, *métrou*, *fére*, P.

Ain, quelquefois par *an : pan, man, fan* faim, O. Oc.

An et *en*, quelquefois par *ain*, Oc. : *dains* dans, *quaind* quand, *quain* (L. *quantus*) quel, *alain* allons (forme C. ordinaire, *olan*) ; — souvent, P. J., par *a*, *è*, *o*, surtout dans les finales : *dza* gens, *da* dent, *va* vent, *ra* (ailleurs *ran*) rien, *via* vingt (aill. *vian*), *oléva* (aill. *olévan*) allions, allaient, P.; *dzo* gent, *vo* vent, *alâvo* (*alâvan*), M. P.— De même, O. et Oc., les prépositions *en* et *entre*, se changent en *ai* ou *o*, *aitre* ou *otre : aiboussou* (B. *embossoir, emboussoir*) entonnoir, *aitaraî* enterrer, *aitrepri* entrepris, Vill.-s.-Montr., *aitarâ*, Vaire, B., *otarâ*, M. Ba., *otreteni* entrenir, *omé* (v. fr. *en mi*) au milieu de, etc. — *A*, *e*, *o*, pour *an*, sont brefs dans les substantifs : *dza*, *vo;* muets dans les flexions verbales *oléva*, *alâvo*.

Au est souvent changé en *â*, M. P. J. : *hâ* haut, *tsâ* chaud, etc

E fermé des prépositions *dé*, *dés*, *é*, et des mots où il a été substitué au *s* primitif, est remplacé : tantôt par *â : dâveti* dé-vêtir, *dâsôbèï* désobéir, *âgrenâ* égrener, *âcoule* école (*schola*), *âponge*, *âpunge* éponge (*spongia*), B.; — tantôt par *è* ouvert et bref : *dèvître*, *dèsôbèï*, *ècoulo*, P., *ècu* écu, *ètaule* étable, B.

E ouvert, tantôt par *a* ou par *aî*, surtout avant *r* qui se supprime souvent : *parche*, *varge*, *târe*, *gâre*, perche, verge, terre, guerre, *va* vert, *vâ* ver, *lantâne* lanterne, *miâle* merle, *vacha* verser, *machi* merci, B. S. et quelquefois J. ; *huvaî* hiver, *lantaîna* lanterne, P. J. ; — tantôt, mais plus rarement, par *o* bref : *so* sec, *vo* verd, *voce* vesce, *vosse* vesse, *mâtrosse* maîtresse, O.

O bref, par *ou : roube*, *pouche*, *ivrougne*, *rougne*, *boune* bonne, *coume* comme, *mouquâ* moquer, *voulâ* voler, D. S. J. — Cet *ou* est souvent alongé, même dans la région

O., par l'accent tonique, lorsqu'il est à la pénultième du mot et suivi d'une voyelle muette : *âcoûlo* école, *foûle* folle, *fioûle* fiole, *reloûge* horloge, *coûne* corne, *coûde*, *poûte* (*d* et *t* C.) corde, porte, B. (on dit aussi *relôge*, *cône*, *côde*), etc.

O long, et *ou* long, par *oû* et *ô*, *eu*, *u*, etc., selon les lieux : *drôlou*, *droûlou*, *dreûlou*, *drûlou*, jeune garçon, P. J., *rougeûle* rougeole, *keûle* colle, *releûge* horloge, D. S. J.; *bôle* boule, *sôlai* lasser (v. fr. *saouler*, I. *satolare*, L. *saturare*), *rôlâ* rouler, *cô* coup corps, *fô* fou, *tchô* chou, *cllô* (*ll* mouill.) clou, D. S., et encore, *boûle*, *soûlai*, *roûla*, *coû*, *foû*, *tchoû*, *clloû* ou *kioû;* ou ailleurs *beûle*, *keû*, *feû*, etc. (cf. dialect. grecs ἔρχου, ἔρχευ).

Ou bref, par *o* bref : *âtope* étoupe, *tot* tout, *tonâ* tourner, *sope* soupe, Lu., etc; ou par *eu* bref : *âteupe*, *teut*, *teunè*, *seupe*, S. D. J.

Ui, quelquefois par *eû : masheû* (v. fr. *maishui*) désormais, *neû* nuit, *enneû* ennui, *meû* muids, *keûsse* cuisse, *aigueuille* aiguille, *treue* truie, *seûte* suite, *eûle* huile, *i seû* je suis, *keûre* cuire, etc. ; — ou par *u : mashu*, *aigulle* (*ll* mouill.), *i sû*, *cû* cuir, *lure* luire, *condure* conduire, *lu* lui, *celu* celui, *cetu-ci*, *ç'tu-ci* (v. fr. *cestui-ci*) celui-ci, *trute* truite, O. Oc.

Nota.— 1° Dans le corps du mot, toutes les voyelles peuvent, pour la rapidité, s'atténuer en *e* muet, ou même disparaître entièrement : *gretillie*, dimin. de *gratter; raicène* racine, *âpeune* épine, *coutcheune* (v. fr. *courtine*) rideau, *revére* rivière, *tsemenô* cheminée, *cevére* civière, *devenaî* deviner, *dâpoitrenaî* (dé-poitriner) débrailler; *aibandenâ* abandonner, *moissenaî* moissonner, *padenaî*, *padjenâ*, *pouèdjenâ* pardonner, *gresèle* groseille; *dremi* dormir, *crevi* couvrir, *fremi* fourmi, *aujedeu*, D. S., *adzedû*, P., aujourd'hui;

femie fumier, *femére* fumée, *prenelle, penelle* prunelle, *lènne* lune, *tepin* (*tupin, toupin*) pot, *plemaî* plumer, *ailemâ* allumer, *requelâ* reculer, etc., O. Oc.—*Gat'llie* chatouiller, *bab'lli* babiller, etc. Ces formes surtout sont fréquentes dans la région Oc. : *teri* tirer, *veri* tourner, *mèz'ri* mesurer, *orevaî* arriver, *lèm'ni* (luminier) sacristain, *trevougni* (ailleurs *tirvougnie*) molester, *dre* dire P. (cf. les dégradations latines du simple au composé ou dérivé, *jacio rejicio reicio, facio reficio, audio obedio,* etc. ; celles du L. au fr. *minare* mener, *mina* menace (de *manus* main, poing), etc. ; du v. fr. au fr. *surpelis* (BL. *superpelliceum*) surplis, *berouette* brouette ; du franç. : *essaim* essemer, *grain* égrener.)

2° Quelques patois sont chargés de mots où entrent les diphthongues *oua, ouaî, ouè, ouo : fouâ* fort, *mouètche* mouche, *vouotso* vache, *i touône* il tonne, etc. Voir, pour l'explication de ces formes très-remarquables, l'article ***Prosodie.***

Consonnes ou articulations.

I. *Consonnes propres.*— Outre les articulations françaises, qu'ils emploient toutes, la plupart de nos patois en ont d'autres, qu'on retrouve jusque dans les langues les plus anciennes.

1° La chuintante *ch* est : 1° *tch* avec *t* fort, *tch* avec *t* plus ou moins faible et *ch* suivi d'un son mouillé presque imperceptible : *tchin* chien, *tchevau* cheval, *tchartchie* chercher, B. M. V. Lu. (cf. *ch* E. qui se prononce *tch* ou *dch* avec un son légèrement mouillé, *muchacho*, pron. *moutchiatchio* avec *i* presque nul ; cf. I. *ci* qui se prononce *tch, ciascheduno*) ; — 2° *ts : tsèn, tsevau, tsouâ, tsartsi*, P. (cf. B.-Limousin *tsè, tsoval, tsartsa ;* Auvergne) ; —3° *s* prononcé en avançant la langue entre les dents, Lo. SC. : *çèn,*

çarçè, Aromaz, Lo. (cf. *ç* bressan, *ç* ou *z* E., *th* angl., θ grec mod., et vraisemblablement le θ grec anc. : θεός, πάρθενος, Eol. σιός, πάρσενος), etc.

J, douce de *ch*, est : 1° *dj*, *djudje* juge, *velaidje* village, *tchardjie* charger, *maindjie* manger, Ba. M. V. Lu.; — 2° *dz* : *dzudzou*, *velâdzou*, *tsardzi*, *maindzi-moudzi-medzi*, P. J.; — 3° *z* prononcé comme le *ç* des mêmes lieux en avançant la langue entre les dents : *velâzou*, *Zèneû* Genod (cf. Lg. Prov. Lim. *jutge*, *judje*, *dzudze*, *partadge*, *portadze*; cf. I. *z* qui se prononce quelquefois *dz*.

2° *D* et *t*, après *r* supprimé, subissent dans une grande partie de la Province des modifications notables, très-rares en Oc., très-communes et presque générales O.

Le premier degré qui les éloigne de leur prononciation ordinaire, est un renforcement qui consiste à les prononcer en appuyant plus ou moins la langue contre le palais au haut des dents, ou contre les dents en les serrant : *paîda* perte, Chapelle-des-Bois, P., *poûte* porte, Vill.-s.-M. B.

Le deuxième degré ajoute à la prononciation naturelle un mouillé très-sensible. Prononcez *moudiu* mordu, *poutiu* trou, de manière que l'*i* se lie rapidement à l'*u*, et que l'articulation du *d* et du *t* soit assez indécise pour que l'oreille ne distingue pas sûrement si vous prononcez *diu* ou *ghiu*, *tiu* ou *kiu*; vous avez une idée exacte de cette articulation avant une voyelle sonore. Mais souvenez-vous qu'elle est la même devant *e* muet : *côde* corde, *poûte* porte, et même quelquefois devant une consonne : *môdre* mordre, *padre* perdre.— La plus grande partie de l'arrondissement de B., le département de la H.-S. presque tout entier, et un quart à peu près du J. prononcent ainsi. (1).

(1 L'édition 1750-1751 des Noëls de Besançon, où cette articulation foisonne, a différentes orthographes pour la rendre : on y lit

Poûthe prononcé avec emphase est bien près de *poûtche*, et *tch* est un troisième degré de cette articulation, presque général dans les arrondissem. de Ba. M. Lu., où il a encore ses nuances fortes, mignardes, mouillées, etc. : *fôtche-fouôtche-foûtche* forte, *câtcho* cartes, *coutchi-q'tchi* jardin. — Le *dh* est remplacé par *dj*, aussi plus ou moins dur, mignard, mouillé, etc. : *padju-pouèdju-pedju* perdu, *padjenâ-pouèdjenâ* pardonner, *côdje-couôdje-coûdje* corde.

Enfin, dans les mêmes parages, *d* et *t* disparaissent quelquefois, et il ne reste de *tch* et *dj* que *ch* et *j* : *poûche* porte, *coûje* corde, etc. — *J* seul est assez rare après la suppression de *r*; mais, en dehors même des limites assignées, il remplace assez souvent le *d*, si *r* a été conservé : *parge* perde, subj. B.; *courjon* cordon, *pourju* perdu, *mourju* mordu, Vill.-s.-Montr.

D'après cet exposé, on voit qu'outre le son naturel de *d* et *t*, nous avons 1° *d* et *t* dental : *pôte, poûte*; 2° *d* et *t* mouillé, plus lingual que dental ou palatal : *côdhe, poûthe*; 3° *d* renforcé de *j*, *t* renforcé de *ch* mouillé ou non : *coûdje, poûtche*; 4° *j* pour *d*, et *ch* pour *t* : *coûje, poûche*; c'est-à-dire quatre articulations diverses, dont chacune a encore ses nuances de village à village, d'individu à individu. Souvent même deux de ces quatre articulations sont employées dans le même lieu : par exemple, à Vill.-s.-Montr., les hommes disent plu-

poutiu, etc., *pouëtu*, *taëdan*, *poudu*, etc., le plus souvent par redoublement de la consonne, *gadde* garde, *pouddu* perdu, *coutti* jardin, *outté* gâteau, etc. L'édition de 1804 a adopté *dh* et *th*. Il faut un signe propre, par exemple un simple point sous *d* ou *t*, comme dans le Sanskrit, pour suppléer à ces signes composés, très-imparfaits au point de vue scientifique. C'est donc sous toutes réserves que je me servirai désormais, faute de caractères propres, du *dh* et du *th*, qui m'épargneront la parenthèse (*d* ou *t* comtois), que j'ai employée jusqu'ici.

tôt *poûte* avec *t* dental, les femmes et les enfants *pouthe* avec *t* mouillé.

II. *Accidents dans les consonnes.* — Je ne signalerai ici que les faits généraux, ou les détails extraordinaires.

1° *L* se change quelquefois 1° en *n* : *netille–neteuille* lentille, *con'za* colza, D. (Fl. *koolzaad* chou-graine); 2° en *m* : *meteuille* lentille.

L se change assez souvent en sa forte *r* : *mir* miel, SC., *aîrbèpena* aubépine (L. *albaspina*), *servâdzou* sauvage (I. *selvaggio*, du L. *silva*), Lo., *sereil, seroille* soleil, M. G. — Quelques villages, Lu., ont une habitude marquée de ce changement. Plancher-les-Mines : *chanderouse* chandeleur, s'*agerongnie* s'agenouiller, *couèrongne* quenouille, *morade* malade, etc.; Corravillers : *djora* geler, *vora* voler, *ora* aller, *gorâ* goulée, *côre* bonnet, *orouate* alouette, *soré* grenier, *teure* toile, etc. (Cf. quelques patois du Cantal, du Var; les patois I. de Gênes, Milan, Parme, Pise, Rome, Naples, Calabre, Sicile, Sardaigne; le Portugais, etc.)

L se mouille fréquemment dans les parties occidentales de S. : *tranquille, habille* adj., *mille, pille* pile, *enfillè* enfiler, G.; *peille* boule, balle (L. *pila*), cant. de Vitrey (cf. Bourguignon ; *immoubille*, *fertille*, dans Jasmin, etc.).— Ces *ll* se substituent souvent ailleurs à *l* ou à d'autres consonnes dans la conjugaison des verbes, quand il y a eu apostrophe : *v'llè* vouloir, *p'llè* pouvoir, *s'llet* suivi, D. S.

L, après une consonne, se mouille presque toujours, surtout en O. Ce mouillé a lieu : 1° avec un tournoiement de langue souvent plus fort qu'en français, et je le rends alors par *ll* : *plleuraî* pleurer, *cllâ* clair, *glloûre* gloire, etc., D. S. J.; — 2° le plus souvent par une simple atténuation de *l* en *i* : *bian* blanc, *kia* clair, clef, *kioû–kiô* clou, *fiâme*

flamme, *fian* flanc, *ghian-aghian* gland, *piantâ* planter, *pièn* plein, *pion* plomb, *piu* plus, *piume-pieume* plume, *pieuge* pluie (cf. Ital. *bianco*, *chiaro*, *chiave*, *chiodo*, *fiamma*, *fianco*, *ghianda*, *piantar*, *pieno*, *piombo*, *più*, *piuma*, *pioggia*), etc.

Quelquefois la combinaison *gl* se mouille de telle manière que le *g* disparaît entièrement, et qu'on n'entend que *ll* mouillés, ou même *i* seul : *èillise* église, P., *iaice* glace, *ian* gland, Lu., etc.; quelquefois *gl* semble changé en *d* : *dian*.

Les combinaisons *cl* et *fl*, plus rarement *pl*, subissent, Ba., M., Lu. et Porentruy, une modification très-remarquable : elles se changent en *ch* français : *chaî* clair, clef, *chô* clos, *cheuche* cloche, *choulâ* clouer, *onchot* (*oncllot*, B.) oncle, *fenonche* furoncle; *châme* flamme, *cheuri* fleurir, *cheurie* (B. *fleurier*) un charrier, *chôtâ* (B. *floutâ*, I. *flauto* flûte) siffler, *sochai* souffler, *enchâ-ochâ* enfler, *ronchâ* ronfler; *cheuraî* pleurer, etc., et ce *ch* a la prononciation pure du *ch* français, quoique, dans les mêmes lieux, on prononce *tch* ce que le français écrit *ch* : *tchevau* cheval (cf. Port. qui a souvent procédé de la même manière : *chave* clef, *choca* sonnaille, *chouvir* clore, *chamma* flamme, *chorar* pleurer, *chaga* plaie (*plaga*), *chover* pleuvoir, etc.; cf. aussi les autres modifications subies par ces lettres dans quelques patois I. *chiù*, *chiazza* (1), (pr. *kiù*, *kiaz*), l'E. *llave*, *llamma*, *llorar*, etc.).—Quelquefois le *ch* se change

(1) C'est cette articulation qui a donné à notre langue *chamade*, *cheville* (Por., *chamar* appeler, L. *clamare*; *chavella*, L. *clavicula*, de *clavus* clou), etc. C'est elle qui explique des mots patois autrement inexplicables : *chavé*, *chaivé* fléau (L. *flagellum*, C. *flavé*, *flaivé*); *chaivote*, verdier (*flavus* jaune, C. *jaunerote*), Lu.; *chèle* faible (*flebilis*), Ba. M.

en *s* par euphonie : *sutche* cloche, *sordgenot* enfant de chœur (v. fr. *clergeon*, diminutif de *clerc*), M.

A Jougne, Mouthe, D., l'altération de *fl*, *cl*, se rend par un son particulier, qu'aucune combinaison de nos lettres ne peut rendre, et qu'il faut avoir entendu : c'est une expiration très-forte, qui n'est ni *ch*, ni *s*, ni *k*, quoiqu'elle s'en rapproche à certains égards : *quemaî-hhiou* crémaillère. Ailleurs, *cl* semble changé en *t* : *tiouche* cloche, *tioû* clou.

2° *N*, comme nous l'avons vu, se supprime souvent, même dans le corps du radical : *vodre*, vendre, *moton* menton, *moise* table (*mensa* L.), *mitenain* maintenant, M. Ba., *vadre*, *radre* (*reddere* L.), P.; *djète* jante, *pifeu* (*pinfou*) houx, *écouè* encore, *dimouège* dimanche, *biè*, *bè* bien, Lu. Cf. ἱστάς (ισταντς) ; L. *sermo* (*sermon*), etc.; I. *mese*, *misura*, *pesare*, *preso*, etc., mois, mesure, peser, pris, du L. *mensis*, *mensura*, *pensare*, *prensus*, etc.; Ca. Lg. BBr. où *n* disparaît si fréquemment : *efan* enfant, C. *èfan*, *âfan*, *ofan*.

N s'insère dans quelques mots : *pingeon*, *cementiere*, D. S. J. de même *aimin*, *ennemin*, *revenun*, G., *pénson* poisson, SC. Cf. Bourg. *aimin*, etc., fr. lanterne (*laterna* L.) ; L. *frango*, *tango*, etc., ῥήγω, *fregi*, *fractum*, etc, λανθ-άνω, μανθ-άνω, πυνθ-άνομαι, de λήθω, etc.

N s'adoucit en *gn*, surtout après suppression de *r* : *jougnâ* journée, *côgne* corne, *lantâgne*, qui dans les mêmes lieux s'énoncent aussi *jounâ*, *cône*, *lantâne*, etc. Le *gn* abonde dans quelques patois.

N se change quelquefois en *r* : *arme*, *aîrma* (L. *anima*), âme, D. J., *prumon* poumon (πνεύμων), SC. Le patois saugeais affectionne spécialement cette modification, que je n'ai trouvée nulle part aussi commune : *lera* lune, *dze-*

rença génisse, *senénra* semaine, *ferétra* fenêtre, *avénra* avoine, *dèdjuron* (*dájûnon* B.) déjeuner, *boura* bonne, *m'r enfant* mon enfant, *s'r énou* son âne, *messeraî* moissonner, *meraî* mener, *paiderai* pardonner, *mainterant* maintenant, *neret* (*nenet*) non, etc.

3° ***R*** se change quelquefois en *l* ou *n* : *celèse* B., *çorège* Lu., cerise ; *peuli* pourri, *couquenille* (*coquerille* B.) coquille, escargot, Lu.

R se retranche : 1° à la fin des mots, *olá, fini, pouvoi, vouloi-v'llè, maingie-moudzi* manger ; *premié, poumie-poumi ; fie* fier, adj. ; *fá* fer, *pá* part, *trésó, có* cor, corps, *tó* tort ; *cou* cour, court adj. et v. *maivu* mûr, *paivu-peu* peur, *voulou* voleur, etc. — 2° Dans le corps des mots devant *d* et *t*, *l* et *n*, *s* et *c* doux, *cl* : *gade-gadhe* garde, *poutaî-poutha* porter, *pala* parler, *covane* caverne, *bône* borne et borgne, *fôche* force, *cèclle-çoclle* cercle, etc. Il ne se perd jamais devant les autres consonnes.

Cette suppression a pour effet : 1° de renforcer et d'allonger très-souvent la voyelle qui précédait *r*, du moins dans les subst. terminés par *e* muet : *côdhe* corde, *lantâne, miâle* merle, *ècôche* écorce, etc. ; — 2° de faire plus facilement changer *n* en *gn* dans certains patois : *fougnot* (fourneau) poêle, *cougnot* cornet, etc. ; — 3° de modifier essentiellement le *d* et le *t* qui suivent *r* (voir ci-dessus) : *câthe, câtche, câche ;* — 4° de modifier *s* et *c* doux, qui alors se changent presque partout en *ch* : *machi* merci, *renvacha* renverser, *gachon-gaichon* garçon, *fôche* force, *bouche* bourse, etc. (cette mutation n'a pas lieu si facilement, non plus que celle du *d* et du *t*, dans la région Oc.); — 5° de modifier en *ouo*, *ouè*, la finale *our* de quelques patois : *bonjouo* bonjour, *couo* cour, court, cours, *touo* tour, *fouot* four, B. G. Ba., et encore *bonjouè, couè*, etc.

4° *S* se change en *ch* dans plusieurs patois, surtout M. Lu. P. J. : *cheu-chu* suif, *dèchu* dessus, *èchure* essuyer, *déchendre, èch'toumai* estomac, *keûche* cuisse, *vaché-véché* tonneau (*vassé* B.), *chenti* sentir, etc. ; — 2° en *f*, autre espèce de sifflante, dans quelques lieux du J. méridional, et cette mutation très-remarquable s'applique quelquefois au *ch* : *lenfieu* (linceul) drap de lit, *tsafepaille* (*chauche-paille*) cauchemar, *lafieu* (C. *lassé, laché*) lait, *renfi* rincer, *panferot* (C. *pansirot pansurot*) estomac, *dzufiánna* gentiane, *muffa* rate (Lo. *murfa*, de l'I. *milza, l* en *r*), etc., les Bouchoux, SC.; — 3° quelquefois, en *dz*, J. : *pudze* puce, *radze* racine, *sadze* (C. *sausse*) saule, *peûdzou* pouce, etc., SC. Lo.

5° *Z* se change en sa forte *j* dans plusieurs patois, surtout J. Lu. et M. : *ougé, ouogé* oiseau (I. *augello*, d'*avicella*); *se cogie* (*coisie* B.) se taire, *ragugie* aiguiser, *neujate* noisette, *rajon* raison, etc.

Rien de particulier sur les autres consonnes, sinon que celles de même ordre s'échangent facilement : *b, p, v*, et *f; k* et *g* dur, etc.

Le *G*, ou à raison de l'étymologie, ou par un reste d'influence germanique, est ordinairement changé en *v* dans *va* gué, *vépe-vépre-vouépre* guêpe, *vadá* garder, *revadá* regarder, *vâtie* regarder, *vâre-vôre* guère, *vari-vouari* guérir, *vauzon* gazon, etc.

Le *H* s'aspire rarement, et seulement comme en français.

Je ne connais dans nos patois aucune aspiration gutturale analogue à celle de l'Allemand, de l'E., de l'Arabe. S'il en existait, ce serait sur les confins de la Lorraine, où *s* subit une mutation très-singulière.

Nota. J'aurais pu signaler beaucoup d'autres modifications accidentelles des voyelles et des consonnes. Les détails que

j'ai présentés suffisent pour donner une idée générale de ces modifications.

Je ne dois pourtant pas omettre un fait qui concerne le J. méridional : l'*e* fermé s'y trouve très-fréquemment changé en *i* : *tini, vini, priti* pétrir, *érina* (C. *èrena*) éreinter, *siri* (C. *seri*) serai, *dzirine* poule, *pitet* petit, *dz'irou* j'étais (les Bouchoux, SC.) ; et peut-être faudrait-il voir dans ce changement un nouveau point de contact avec le Lg. dont l'*e*, beaucoup plus fermé qu'en français, se rapproche de l'*i*. Voyez ci-dessus *vaé maé* avec *e* presque semblable à un *i*.

II. PARTIES DU DISCOURS.

Article.

Dans le tableau suivant, les formes de la région Oc. sont les premières; celles d'O. viennent après le tiret. Les formes entre parenthèse n'appartiennent pas à la région Oc., et ne sont en usage que sur la ligne de transition.

MASCULIN.	FÉMININ.
Singulier.	
Lo, lou, le.— Lou, lo, lu, le.	La, lo (lai).— Lai, la.
Du, — dou, du, di.	De la, de lo, do (de lai),— de lai, de la.
A, u, i, — â, au, ou, u, i.	A la, o lo, â lo (ai lai),— ai lai, a la.
Pluriel.	
Los, lous, leûs, lés, lès (lâs), — Lâs, lès, lés.	Lès, lés (lâs),— Lâs, lès, lés.
Dos, deûs, dès, dés (dâs), — dâs, dès, dés.	De lès, dès, dés (dâs),— dâs, dès, dés.
Os, eûs, ès, és,—âs, ès, és, us, is.	A lés, ès, és (âs), —âs, ès, és, us, is.

Dans les subst. commençant par une voyelle, on procède comme en français : *l'*, *de l'*, *à l'*, pour *le*, *la*, etc. Le *s* des formes pl. se lie à la voyelle avec le son du *z;* dans quelques villages J., il prend devant un mot commençant par *i* le son

du *j* qui sert de liaison et remplace en même temps l'*i* initial du substantif : *l'iu* l'œil, *l'ia* l'œuf, *leû-j-u, leû-j-a.*

Remarquez : 1° les contractions *dou, dos,* etc., et surtout au f. *do* de la ; cf. l'article Por. *dos* des, *da* de la, etc., et pour le nomin., l'art. E. *lo,* le Lg. *lou,* etc.— 2° Les articles non contractés du féminin plur. *de lès, a lès,* que je n'ai encore pu trouver pour le masculin. Dans quelques lieux *de lès* est article défini et indéfini (les Bouchoux); dans d'autres (Genod), *dès* sert pour l'art. défini, et *de lès* seulement pour l'indéfini : *m'dzaî de lès alougnè,* manger des noisettes.

Nom.

I. *Flexions.*— Les noms masculins et féminins terminés par des sons pleins, sont les mêmes au singulier et au pluriel. Dans les masculins en *e* muet, cet *e* final se change presque toujours en *ou* dans la région Oc. : *l'oumou, les-oumou.* J'ai trouvé à Genod *l'oumè, leûs-oumè, lou pérè, leûs pérè,* et l'on pourrait croire que cette terminaison est un reste de flexion propre ; elle est du reste assez isolée, et peut n'être que la forme dimin. *et.*

Les noms féminins finissant en fr. par *e* muet, ont en Oc. deux terminaisons très-distinctes, l'une pour le singulier, l'autre pour le pluriel.

La fenn-*a*, la femme :	lès fenn-*e*, les femmes, SC.
La fènn-*a* :	lès fènn-*è*, SC. Lo. P.
Lo fènn-*o* :	lès fènn-*è*, P. Po. Lo.
Lai fann-*o* :	lâs fann-*è*, lieux de transition.
Lai fann-*è* :	lâs fann-*a*, P. M. Ba. B.

Ces terminaisons (identiques avec celles de l'I. *dona-done,* très-rapprochées de celles du Lg. *fenno-fenna, fennos-fennas*), sont muettes à cause de l'accent tonique de la syllabe qui précède. Mais si celle-ci est brève, ou que la voyelle qui caractérise le nombre fasse diphthongue avec

une autre voyelle, la muette devient sonore, quoique brève : *fontanneto-fontanneta* petite fontaine, *rendua* rendue, *bio* lessive, *pourjio* perdue, *lo mio*, *lo tuo-tio*, la mienne, la tienne, plur. *lè miè*, *lè tuè*, etc.

Quelques noms sont contractés : *ó* final très-long remplace *ato* ou *ado*, ancienne forme perdue : *annó* année, *tsemenó* cheminée, *menó* (B. *menée*) tas de neige. Le pluriel est très-remarquable : *annáïè*, *tsemenáïè*, *menáïè*, ou avec *é*, *annéïè*, etc., P. (cf. v. fr. *anneie*, etc.).

Partout il y a quelques noms plus usuels, comme *père*, *mère*, *fille*, où l'*e* muet a prévalu.

II. *Genre.* — Il est généralement le même qu'en français. Mais il y a un assez grand nombre d'exceptions. Ainsi, le féminin est presque invariablement attribué aux mots : sel, serpent, poison, mensonge, rhume, sommeil, carême, carrosse, cran, saule, etc.; et le masculin à : semence, javelle, horloge, lente, sangsue, etc. Et il est à remarquer que ces mots ont presque toujours, dans les langues néo-latines, le même genre qu'en patois : *la sal* le sel, etc.

III. *Noms de nombre.* — Ils n'ont de particulier que leurs formes, très-diversifiées : O. *un*, *ûnne*, un, *ènne*, *ne*, une; Oc. *èn*, *on*, *ion*, f. *èna*, *ièna*, *iana*, *ina* : *na fènna*, *n'houmou*, etc. — *Deux* a en Oc. forme masculine et féminine : *dos*, m., *duves*, f., SC.; *douos*, *douès*, J. P.; *dos*, *duès-diès*, Vill.-s.-M., etc.

IV. *Noms des jours de la semaine.* — Ils subissent en Oc., comme dans le Ca. et le Lg., la transposition du mot *di* (L. *dies* jour) : Aromaz, Lo. : *delon*, *demá*, *demécre*, *dejûdou*, *devéndre*, *dècèndou*, *dioumaïnne* ; — les Bouchoux, SC. : *dilon*, *dumaîr*, *dumécrou*, *didzue*, *duvéndrou*, *dissandou*, *diuménne* ; — le Sarrageois, P. : *londié*, *maîdié*,

demécrou, dzeûdié, devèndrou, tsandou, deménou. Et ainsi aux environs de P. où cette forme tend à se perdre.

V. *Diminutifs et augmentatifs.* — Les diminutifs abondent dans tous nos patois, comme en I. E. Por., etc. *Gachenot* petit garçon, *pérot, frérot-frérin, onellot-onclin, ouselot* petit oiseau, *vélot-vélet-vélat* petit veau; *pouligot* poulet, *sautreligot* sauterelle; *tsevroulet* petit chevreau; *guenillon* petite guenille; *gobeluron* petit gobelet; *engouliron* entonnoir; *panerot* petit panier; *potin* drapeau; *billequin* petit billet, etc. — *Fillote-gachote-béçote-bécetamuniote* jeune fille; *vaichote-votseto* petite vache, *foyote* petite brebis, *pussenote* petite poule; *ratote-ratoulote* petite souris, *chousote* petite chose; *tantin* tante, etc.

Les augmentatifs sont plus rares : *bouébasson, dreuillassun*, petit garçon déjà fort; *fènasse* grande femme; *fenassefenesse* graminée à haute tige; *pouérasse* grande peur, etc. (Cf. terminaison I. *asso-a*, E. *azo-a*, etc.)

Adjectif et participe.

I. *Modifications.* — 1° Ils subissent les flexions des noms : *santiblou* salubre, f. *santiblo*, f. pl. *santiblè; bé-bélo-bélè*, ou *bia-bialo-bialè*, beau, belle, belles; — *ainmaî*, aimé-ée-ées, *mourju-jio-jiè*, mordu-e-es, Vill.-s.-Montr.; *rendu-ua-uè*, etc.; *amaî-amô-amâïè*, aimé-ée-ées, P.

2° Les adj. en *ant, ent*, prennent rarement le signe du féminin : *piasant* complaisant, est de tout genre et nombre. (Cf. le v. fr. où l'on trouve à chaque instant cette forme invariable, ainsi que quelques autres; le fr. *grand'rue, grand'mère, mère grand.*)

3° Les adj. urbains *enfle, bourenfle, gonfle, trempe*, quelquefois *use*, etc., ne reçoivent pas l'accent aigu; et le patois

rural rend ordinairement cet *e* par *ou* : *enfiou*, *gonfiou*, etc. (Cf. I. *gonfio*, Piém. *borenfio*, etc.)

II. *Adverbes formés des adjectifs.*—Les adverbes en *ment* viennent incontestablement d'un adjectif féminin combiné avec le substantif *ment* (L. *mens*, esprit, manière) : bonnement *bona mente*, comment *qua mente* (voir Raynouard, Gramm. romane). Nos patois suivent la règle générale ; et selon qu'un adjectif est invariable ou variable, ou que sa terminaison féminine est en *a*, *o*, *è*, *e*, la syllabe qui précède *ment* se modifie d'après ces formes : *granment* ou *gramment*, B.; *grantoma*, P.; *bélament*, Saugeais et J.; *balèment*, *balèmo*, B. Ba. M. P.; *béloma*, P.; *bèlement*, *bellemo*, S. B. Ba. M. Je ne connais qu'une exception : Vill.-s.-Montr. dit *bello*, et *bellèment* ; cela vient de ce que la terminaison actuelle *o* de l'adjectif a été substituée à l'ancienne *è*, dont il reste d'ailleurs plusieurs vestiges, *lleutè mére*, et qui est encore commune aux environs.

Quelques adverbes prennent une forme diminutive qui est à remarquer : *balèmentot*, *bellementot*, tout bellement.

Pronoms, adjectifs pronominaux et démonstratifs.

I. 1re Pers. — Je. Oc., *dze*, *ze*, rarement *i* ou *u* ; O., *je*, et ordinairement *i* (cf. I. *io*, *ï* dans les poëtes). — Me, régime. *Me*, Oc. et O. — Moi. *Mè*, *mèï*, *méï*, *maï*, *maé*, etc., O., *moi*, *mè*. — Nous. Oc. en sujet, *nos*, *nous*, *neus*, *n's*, *ne*, *n'*, rarement *dze* du sing. avec verb. au plur., *on* avec verb. au singulier ; en régime, *nos*, *nous*, *neus*, *n's* ; O., en sujet, *nos*, *nous*, *neus*, *ne*, *n'*, dans la H.-S. et quelquefois D., *i* (comme en Bourgogne et dans les provinces du centre *je voulons*).

2e Pers. — Tu. *Tu, te,* Oc. O. — Te. *Te.* — Toi. Oc., *tè, tèi,* etc., O. *toi, tè.* — Vous. Oc. *vos, vous, veus, v's, ve, os, ous, on,* les cinq derniers seulement en sujet; O. *vos, vous, veus, v'z, ve, ous,* ces trois derniers seulement en sujet.

3e Pers. — Il et ils sujet : *il, el, al* devant une voyelle, plus souvent *l'* ; *i, u, è, a* devant une consonne; rarement *is, us, ès, as,* devant une voyelle. — Lui, régime indirect. *Li, lli, ll, leu, la,* etc., et de plus O. *lin, llin.* — Leur. *Lôs lous leus lus, llos llous lleus, ll,* et de plus, O., *lin, llin.* — Le, la, les, régime direct (voir l'article). — Lui, après une préposition, ou seul. *Lu, li,* etc. — Elle. *Li, lé, lèï,* etc. O., *lie, lé.* — Eux. *Llo, llou, llu, lleu,* ou bien *io, iou,* etc. Elles. *Li, lè,* Oc., *lie, lé,* O.

Après les verbes, dans l'interrogation, les pronoms prennent souvent d'autres formes : *qu'en saïe? qu'en saïou-t-u? vait-u? vot-u?* va-t-il? *vait-ile, vait-ille? vot-'le?* va-t-elle? *est-o, est-eû,* est-il? etc.

Dans la région Oc., les pronoms sujets se retranchent souvent, et c'est un rapport de plus qu'ont nos patois avec les langues méridionales : *E fouai : ne pui pa rêstaî coumént çain.... Ne meurètou piè d'être querâ veûte-nâfan : sèrêï dza trou èreû,* etc.; C'est fait : ne puis pas rester comment cela. Ne mérite plus d'être appelé votre enfant. Serais déjà trop heureux, etc. (Parab. de l'enfant prod. en patois de Genod, Lo.) *Que faîte su cela rotse?* Que faites-vous sur cette roche? S.-Laurent, SC. *Qu'ôle,* qu'il aille, Vill.-s.-M.

II. *Mon, ton, son,* qui perd souvent *o* devant une voyelle, *m'n,* etc., Oc. et O.; Lu., quelquefois *me, te, se,* forme du v. fr. *me pére, messire.* Le féminin et les deux pluriels suivent les formes de l'article local. — *Notron, noton* (cf. *mon* dérivé de l'accusatif *meum*), *notrou, noutrou, neutron, note,*

neute, etc.; pl. *noûs, nouns, neus, nos*, quelquefois en Oc. la forme singulière. De même *votron, voton. Lieutron, lieutrôu, lioutre, lioute, lieute, liute, lieu*, leur, etc. Les féminins prennent en Oc. le signe de la déclinaison : *neutra, neutro*, etc., plur. *neutrè*, etc.; quelquefois *llou, lleu*, etc., indéclinable. — *Lou mèn, mien, miénnou*, etc. Oc., *lou min, lou miénne, lou mun*, O. : ainsi *lou tén, tién, tin*, et plus souvent *tun, tûnne; lou sèn, sièn, sûnne*, etc. Les fém. sont régulièrement *miénne, tûnne*, etc., O.; en Oc., le plus souvent ils sont, comme dans les langues méridionales, *la mia lo mio, la tua lo tiò, la sua lo sio*, etc., plur. *miè, tuè*, etc.

III. 1° Ce, cette, ces. Oc., *celu, chelu* (*c'hllu*, articul. propre, Jougne), *celi*, J. P., *cetu; ceti*, etc.; et pour la brièveté *ç'lu, cel* (*e* muet), *ç'l, ç'tu, ç'ti;* fém. *cela, celo, ç'la*, etc., plur. masc. *celus, celès, cès, cheus*, etc., fém. *celè ceté*, etc. *Cel enfant, celu p'tet, celo fènno, celè votsé.* (Cf. *celu* avec E. *aquel*, I. *quello*, v. fr. *icel; cetu* avec E. *aqueste*, I. *questo*, v. fr. *cest*, etc., du L. *hic-iste, hic-ille.*)— O. *ce, ç'te, ças, cès.*

Ce : *çan, çain*, et par suppression de *n, ça, cè, co*, Oc.— O., *çou, ce.*

2° Celui, celle, etc. Oc., *celu, cetu*, comme ci-dessus : O., *ç'tu, ç'té, ç'tè, ç'tie;* plur. masc. et fém. *ç'té, ç'tè, cés, ceûs* (*s* dur); quelquefois fém. *ç'tie.*

En Oc., souvent au lieu du pronom, l'article : Genod, *li, la que vèndra*, celui, celle qui viendra; *leûs de Valfin*, les habitants de Valfin. Cf. οἱ τῆς Ἐδέσσης, ceux d'Edesse.

L'aounou luzis sur l'espaouleto en lano
Coumo sur *la* d'argen. (Jasmin.)

3° Celui-ci, etc. Combinez l'adj. précédent avec la prép. *ci*, qui a en Oc. les formes *ique, llique, inque*, etc., en O.

ci, qui (I. *qui*). Seulement pour éviter l'hiatus, Oc. ajoute une lettre euphonique : *celu-r-ique, celu-r-inque,* P. J., *cetiyque, liyque* (y mouillé), Genod, etc., *ç'tu-r-ique*, etc. — O. *ç'tu-ci, ç'tu-qui*, pl. *ç'té-ci, ç'té-qui, cé-ci, cé-qui;* fém. *ç'té-ci, ç'té-qui,* et comme si les deux éléments ne faisaient qu'un mot déclinable, *ç'té-cie, ç'téquie, ç'tiecie c'tiequie,* servant aussi pour le pl. — Ceci. *Çan-ique* (*an* nasal), *çanique, çarique, çanqui,* O., *çouqui, cequi,* etc.

Verbe.

I. *Conjugaison.* — Les langues néo-latines ont emprunté en grande partie leur conjugaison au verbe latin, en se bornant la plupart aux temps les plus simples dans chaque mode. Elles ont admis en outre des temps composés. Elles ont retenu du génie des langues antochthones l'usage des auxiliaires dans le futur et le conditionnel, qui, sous leurs formes simples en apparence, sont réellement composés. (Cf. le C. *il veut pleuvoir,* il pleuvra ; les langues german. qui suppléent au futur et au conditionnel par des auxiliaires, je *peux,* je *veux,* je *dois,* etc. Cf. surtout la conjug. BBr. qui n'est que la combinaison d'un radical avec le v. *aller,* et qui a sans doute laissé à nos langues modernes les formes *andar cantando, leggendo,* I.; *il allait grandissant,* etc.)

Dans les temps latins conservés par elles, les langues modernes ont gardé la figurative, ordinairement prise dans la forme contracte que chaque temps pouvait avoir : *am-AB-am, am-AR-am, am-ASS-em.* Quant aux terminaisons personnelles, *am, as, at, amus, atis, ant, em, es, et,* elles les ont modifiées chacune à leur manière, en perdant ou changeant les finales de celles qui étaient de deux syllabes, en atténuant et en vocalisant les monosyllabes : ainsi *amabamus* est devenu *amabam', amaban; amabatis, amavaïs*, con-

tracté en *amavais, vas, ves, vis,* etc. Un coup d'œil sur la grammaire de chaque langue néo-latine démontrera la vérité de ces allégations ; et si dans chaque langue on descend à l'examen des dialectes, on y trouvera une variété étonnante de finales (cf. patois I. Lg. Provençaux, B. Limous.).

Ennemi des complications, le peuple, qui fait les langues, généralise autant qu'il peut les formes de son langage. Ainsi le fr. n'a pour toutes ses conjugaisons, au pluriel, que la terminaison *ons, ez, ent ;* il n'a qu'une forme pour ses imparfaits et conditionnels, *ais, rais,* etc. La même chose a lieu a différents degrés dans les autres langues. Ainsi, la 3e p. pl. à l'indic.-prés., double en I. *ano, ono,* double en E. *an, en,* est unique pour toute les conjug. en Provençal *oun,* dans l'idiome de Jasmin (Agen) *on,* dans le B.-Limous. *ou,* etc. Si quelques patois de ces provinces ont adopté une autre forme *an, en,* elle est toujours à peu près unique, parce qu'on a voulu simplifier : des quatre formes latines *ant, ent, unt, iunt,* une seule a prévalu, et s'est généralisée; elle passe même d'habitude à la 3e personne de tous les autres temps.

Ces remarques, si peu familières aux savants mêmes, étaient nécessaires pour que le lecteur pût mieux saisir les rapports intimes de nos patois avec les langues méridionales. Il verra, par les comparaisons que j'établirai, et qui le feront d'ailleurs pénétrer dans la formation des idiomes modernes, que, dans tout ce qui est essentiel, notre conjug. patoise d'Oc. est Italienne, Espagnole, Languedocienne, etc., et que les variétés accidentelles dont on pourrait se prévaloir pour nier cette identité existent partout.

Pour éviter la répétition des mêmes formes, je me borne à des tableaux partiels, présentant successivement chaque temps, et suivis des notes et des rapprochements utiles. Pour

avoir sur le même plan un plus grand nombre de formes, je ne présenterai qu'à la première colonne le radical, en avertissant qu'il peut subir d'ailleurs quelques variantes phoniques. Je sépare de la figurative du temps les finales qui caractérisent la personne. J'écris ces finales en italique quand elles sont muettes; au contraire, dans la citation des formes latines, j'écris en romain les finales que les langues modernes ont perdues, ce qui fera mieux saisir les rapprochements.

Je choisis le verbe *aimer*, me réservant de donner plus loin la conjugaison des auxiliaires. Et comme les rapports des temps entre eux sont plus à considérer ici que l'ordre établi dans les grammaires, je rapprocherai l'un de l'autre les temps à formes identiques ou voisines.

La première colonne, dans chaque tableau spécial des temps, appartient à la région O., dont un échantillon, qui est le patois de Besançon, suffit à cause de la similitude des autres formes O. — Les colonnes suivantes appartiennent toutes à la région Oc ; les localités citées sont dans le Doubs, Boujeailles, Dompierre, les Fourgs, Grand'Combe de Morteau, Jougne, Levier, Mouthe, le val du Saugeais; dans le Jura, les Bouchoux et Genod, que je désignerai dans ce chapitre par les initiales Bj. D. F. GC. J. L. M. S. Bch. G.— Les colonnes suivantes mettent en regard de nos patois les idiomes du midi, I. E. Lg. Pr. (Provençal).

1° *Infinitif.* Le *r* final est supprimé dans nos patois, à très-peu d'exceptions près. *Aimâ-aî-è-é*, O. et Oc. : *fini, recevoi, receva*, O.; *fini, reç'llè*, et plus souvent *recêvre-recêïvre-recédre-receûdre-reçudre-recîdre*, Oc. (L. *recipere*, Lg. *recebre*). Cf. les infinitifs languedoc. *ama, fini*, le Ca. *amar* où *r* ne se prononce pas dans la conversation, le fr. *aimer*, etc.

On voit par *recêvre* que l'infinitif passe d'une conjugaison à l'autre. Il en est ainsi dans plusieurs verbes : *sentre* sentir, *vêtre* vêtir, *secourre* secouer et secourir, *tsîdre–tsédre–chére-chare* cheoir, *beûdre–bourre* bouillir, etc. Cf. le fr. *quèrir* et *querre, courir* et *courre;* beaucoup de verbes en *ir* venus de verbes lat. en *ere : abolir, agir, emplir, ravir, tenir,* etc.

2° *Présent indicatif.*

	B.	GC.	M.	S.	L. Bj.	G.	Bch.	Pr.	Lim.	I.
Ainm-	*e*, è	*ou*	*ou*	*ou*	*ou*	*ou*	*ou*	*i*	*e*	o
	e	a	*è*	*è*	*è*	*è*	*e*	*es*	*es*	as
	e	*e*	*e*	*e*	*e*	*è*	*e*	*o*	*o*	a
	an	*o*	*è*	an	ain	(ain)	on	an	én	iamo
	â, ai	ai	é	ai, aitè	ai	aî	â	as	as	ate
	an	*o*	*on*	*on*	*a*	*on*	*on*	*oun*	*ou*	ano, an

L'E. a pour terminaison *o, as, a;* pl. *amos* qui relie au Latin les formes des autres idiomes ; *ais, an.*

Les autres conjugaisons ont les terminaisons de la première. Ainsi, des radicaux *fin, recev, rend,* on a : *fin–iou, iè, ieu* (*eu* pour *e* muet), *ian* (*itè*), *ian;–recèïvou–recèvou–recivou, vè, ve, van,* etc. quelq. à la 2e et 3e sing. *recèï, recè, reci; -rendou, è,* et presque toujours 2e et 3e p. *rend, rè, ra,* etc. En Oc, presque partout les verbes en *ir* ont une autre forme, analogue à l'I. *finisco, capisco :* G. *finéïchou,* ailleurs *finichou, finiessou, finissou,* et cette forme passe même aux temps dérivés : *finissèvou, finissérou,* etc. G. *meuréïchou* je meurs.

Ou répond à la forme latine *o,* et souvent même Bch. a conservé l'*o* latin : *vivo, vèïo, tsaïo,* je vis, vois, chois.— *E* répond à *as* atténué ou à *es ; E* à *at; An, ain,* ou *èn* Lim. à *am*us ou *em*us ; *A, aî* à *atis; An* à *ant, ain* à *ent, on* à *unt.* Le *t* d'*ama-t, aman-t,* reparaît en patois dans l'interrogation : *aime-t-u?* aime-t-il? *aiman-t-u?*

Ain de G. est à peu près inusité ; on le remplace par l'impersonnel *on aime*.

Remarquez *aïtè* du S. employé aussi, mais vieillissant, à Bj. C'est la forme latine *atis* presque pure. *A* et *aî*, plus communs, sont toujours longs à cause de la crâse d'*atis, ais, as*, que la langue romane écrivait *atz*. — Dans les autres conjugaisons, la 2e plur. finit presque toujours par *tè : recèïté-recîtè, rentè, finitè*, Oc. En O., les deux formes ont cours : *finissa, receva, renda*, et plus souvent *finite, reçoite, rente*.— La terminaison *tè*, reste précieux du Latin, que l'I. a exactement comme nous, *amate, finite*, est habituellement perdue par le Lg. — En O., *è* de la 1re p. sing. est rare hors des environs de Besançon. C'est la forme si fréquente dans les vieilles chartes Bourg. et C. *je donnois, je lassois, je commandois*, je donne, je laisse, etc. — Cet *è* ou *èt*, se trouve aussi quelquefois à la 3e p. sing. *l'aimet* (am*at*).

2° L'*Impératif* prend les formes personnelles de l'indicatif, et particulièrement *tè, te* à la 2e pluriel : S. *écutaîtè* écoutez, Bj. *amaîte* à la 1re conjug.; dans les autres, *finitè, receïtè, reçoite, prente*.

3° Le *Subjonctif* suit de très-près les formes de l'indicatif, avec lequel il est souvent identique. Assez souvent aussi il subit quelques modifications, entre autres celle de se rapprocher des formes de l'imparfait. Oc, F. que j'aie, est, avec les formes finales de l'imparfait du lieu, *aïou, aïè, aïe, aïa* (*aïè*) *aïon*. O., B., *aimoue-ó, oue-ó, et-*(*e*), *in* (*in* C.), *in, in*. Cette forme *ó* passe quelquefois en Oc au subj. et au conditionel, du moins pour la 1re pers. du singulier.

Le subjonctif est inusité ou très-peu usité en beaucoup d'endroits, où il est remplacé par son imparfait. Ailleurs quelques formes de l'un et de l'autre prévalent alternativement. Enfin il y a des lieux où ils sont aussi communs l'un

que l'autre, et employés aussi rigoureusement qu'en français dans leurs rapports avec les temps de l'indicatif.

4° Le *Futur*, dans toutes les langues néo-latines, est une combinaison de j'*ai*, tu *as*, il *a*, nous *avons* (contracté comme le fait encore le peuple qui dit, nous *ons*, vous *ez*), vous *avez*, ils *ont*, avec un infinitif que l'euphonie atténue au besoin : *aimer-ai*, *finir-ai*, *mour'rai*, *recev'rai*, *courr'ai*, *mettr'ai*. (Cf. I. Ca ; E. Por. I. L'E. ne contracte pas le pluriel, parce qu'il a deux formes, *avemos* et *hemos*, comme beaucoup de dialectes I.) Le fait est général, et dans les dialectes où la forme de j'*ai* est la plus longue, elle se montre infailliblement au futur : Napol. *aggio* j'ai ; *amarraggio* j'aimerai, forme d'ailleurs usitée, ainsi qu'*amarabbo*, dans les auteurs italiens. L'ancienne langue Romane sépare quelquefois le verbe *avoir* de l'infinitif : *dir vos ai*, je vous dirai. Cela se fait encore dans plusieurs idiomes modernes. Dans l'île de Sardaigne, on dit indifféremment, *hapo à timer*, ou *timerapo*, je craindrai ; et ailleurs la seule forme usitée est celle qui place l'auxiliaire avant l'infinitif : *app'essiri*, je serai, *hat a amare*, ou *det amare*, il aimera (il a aimer, il doit aimer).

Nos patois suivent tous la règle ; et en Oc deux faits la rendent plus frappante : 1° les finales du futur, et celles du conditionnel qui est de même nature, ne sont jamais muettes comme dans les autres temps ; 2° les patois qui ailleurs suppriment le *n* final, *nous amo*, *l'ama*, le gardent constamment dans ces deux temps.

B	L.	S.	J.	G.	Bch.	Pr.	(Jasmin).	I.	E.
â	â	aì	aî	(eu)	(ei)	ai	ey	ô	é
é	é	é	é	é	é	as	as	ai	as
ai	o	a	o	a	a	a	a	a	a
an	ain	an	an	ain	ain	en	en	emo	emos
(i)	(i)	(é)	(a)	(aî)	(èy)	es	es	ete	eis
an	an	an	an	an	ain	an	an	anno	an

Les formes entre parenthèses sont celles qui ne cadrent pas avec la forme correspondante du v. *avoir*. Ces irrégularités viennent de ce que l'une ou l'autre forme a été altérée par le temps.

Les verbes de la 1re conj. atténuent comme l'I. l'*a* du radical en *e* : *amer-aî*. Quelques lieux le conservent : Bch. *amar-ei*.

A G. et L. les verbes en *ir* ont quelquefois un futur très-singulier : *fin-ëïtreu, finitraî*. L'infinitif a-t-il été *fineïtre, finitre*, altération de *finiscere?* ou plutôt, *eîtreu, itraî* n'est-il pas le futur du Roman *estar* être? Dans tous les cas, cette forme, que les campagnards du Doubs emploient même quand ils veulent parler français, et qu'on retrouve à l'extrémité du Jura, est un des faits les plus curieux de la linguistique néo-latine.

De *venir-hò*, l'I. a fait *ven'rò;* de *tener-ò ten'rò*, et par assimilation de *n* avec *r*, *verrò*, *terrò*, je viendrai, je tiendrai. Nos C. ont fait exactement de même, sauf la mutation d'*e* en *a*, qui est dans leur génie : *ì varrâ*, *ì tarra*, je viendrai, je tiendrai; de même, *ì dôrrâ* je dormîrai, Vill.-s.-M. (Cf. le Port. *ter* tenir, etc.)

5° *Imparfait*, tiré du L. *ab*-am, etc.

B.	GC.	Bch.	G.	S.	Pr. (Jasm).	I.	E.
moue	âv*ou*	âv*ou*	aîv*ou*	âîv*ou*-êï*ou*	av*i*	ab*i*	ava	aba
oue	âv*a*	âv*e*	aîv*è*	aîv*è*-êï*è*	av*es*	ab*es*	aves	abas
â	âv*e*	âv*e*	aîv*è*	aîv*e*-êï*e*	avo	abo	ava	aba
in (C.)	âv*o*	âv*an*	aîv*ain*	aîv*an*-êï*an*	aviam	aben	avamo	abamos
in	âv*i*	âv*a*	aîv*a*	aîv*i*-êï*i*	avias	ab*es*	avate	abais
in	âv*o*	âv*an*	aîv*an*	aîv*an*-êï*an*	av*oun*	ab*on*	avano	aban

Cet imparfait *ave* remonte au nord en O.; mais il n'a que deux terminaisons *ave*, pl. *avin*, avec *in* C. et il est ainsi combiné avec les formes O. Cf. Pr. *amavian*, v. fr. *amiens*, devenu *in* chez nous, *ein* en Bourgogne.

La 2e forme *éïou* est assez commune en quelques lieux, surtout pour les autres conjugaisons, qui ont tantôt *éïou*, ou avec *a* bref *aïou*, tantôt la forme *évou*, *ívou*. Cf. l'imparfait Prov. *rend iou, ies, ie, ian, ias, ioun*. De *finiva, credeva*, l'I., en rejetant *v*, a, quand il le veut, *finia, credea;* l'E. dit *partia, temia*, etc. De *ea*, en mouillant *e*, nous avons *eïou, aïou;* de *ia*, nous avons *iou, i-aviou* (Chalesmes, J.); de là encore la vieille forme fr. *j'aimeie, j'aimoie*, devenu plus tard *j'aimois*, et enfin *j'aimais*.

La forme O. *i-ainmoue* est même à B. *ainmó*, ailleurs *eû*, pour les deux 1res pers. du sing.; quelquefois *ein*, et non *in* C., au pluriel. Cf. Bourg. *moo-mein*, le Lorrain ancien *aimeing*, le v. fr. *amiens*, etc. — Dans les lieux de transition, la 2e pers. plur. perd *n, ainmi*.

6° Le *Conditionnel* est, comme le futur, composé du v. *avoir* pris à l'imparf. avec contraction à toutes les personnes, et de l'infinitif. Il suit la 2e forme d'imparfait, *éïou, éïou, aïou;* mais la 1re pers. est souvent *oue, ó, eú*, comme dans l'imparfait O. : J. *anmeró* et *anmeraïou, ráïè* (*ra*), *ráïa, ráïi, ráïa;* B. *ainmeroue-ó-eû, oue-ó-eû, eu* (*e*), *in, in, in* C. Beaucoup de lieux en Oc ont en tout ou en partie la forme *iou : ameriou* rare, *ameriè*, etc., *amerian;* Prov. *iou, ies, ie, ian, ias, ioun;* E. *ia, ias, ia, iamos, iais, ian*.

L'I. a deux formes de conditionnel, l'une très-rare, analogue aux précédentes, *staria, dovria;* l'autre fréquente, qui prend le prétérit *ebbi* (contr. *ei*) au lieu de l'imparfait : *timer-ei, esti, ebbe, emmo, este, ebbero*.

7° L'*Imparfait du subj.* tiré comme en français, du plusque-parf. subj. latin, suit sans exception les terminaisons locales de l'imparfait indicatif en Oc. Sa figurative est *ass, eûss, éss*, toujours long : *amâssou, ameûssou, amèssou*, etc. En O. *ainmeusse* sing., *-eussin* au plur.

8° Le *Prétérit* suit les terminaisons personnelles des temps précédents. Sa figurative est en Oc. *eur, ér*. S. *anmeûrou, eurè, eure, eûran, euri, eûran*. Ailleurs, ordinairement *anmérou, érè, o (eu), éran, éri, éran*.— En O. *aîmé, é, è,* (*o, a, i,* plus rares), *ére, ére, ére*. B. Ba. M. V. Lu., le pluriel, au lieu de cette terminaison unique, est *aimènne, aimète, aimènne*, pénultième très-brève.

Les autres conjugaisons suivent la même règle : *finérou-finissérou*, etc.; cf. Pr. *aim-éri, eres, e, erian, erias, eroun*). En O., *fini-finissé* (reste de la forme Oc), *rendé-rendi, recevé-reçu*.

La forme Oc vient du plus-que-parfait Latin *amaram*, dont l'*a* est encore dans *amaron*, G. C'est ainsi que le fr. *aimasse* vient du plus-que-parfait *amassem*, le futur E. *amare, es, e*, du futur passé *amaro*, etc.

La 3e pers. sing. *amo, ameu, amè*, etc., appartient, comme en Prov., au prétérit L. qui a servi aux prétérits fr. E. I., tout autrement formés que chez nous.

9° *Participe*. Le présent est en *an*, quelquefois *ain*.

Le passé, indéclinable en O., ou n'admettant que l'*e* fém. sing. et plur., a en Oc trois formes : *anmaî, anmô-âïé, rendu-ua-uè, rendu-va-vè, rendu-dio-diè*.

II. *Conjugaisons exceptionnelles*.— Beaucoup de verbes ont des formes à part. Souvent, *pouvoir, vouloir, suivre*, se conjuguent exactement l'un comme l'autre.

Les verbes dont l'infinitif est en français *cer* ou *sser, cher, ger, gner, ller, yer, zer*, ceux en *urer* et *irer, aider, cuider* (penser), *vider*, ont une conjugaison à part, Oc et O. L'infinitif est en Oc, *i, iè, è*, terminaison qui passe à la 2e pers. plur. de l'indic. et de l'impératif, au participe passé, qui à G. est *a*. En O., dans les mêmes cas, la terminaison habituelle est *ie, ieu* et *eu*, et ailleurs *iè* et *è*. Ceci n'est

pas plus fortuit que le reste ; le primitif avait l'infinitif en *ier* écrit ou entendu. Cf. v. fr. *commencier, laissier, mangier, aidier, vuidier, chargier, batisier, appareillier,* etc. I. *cominciare, lasciare, mingiare,* etc. L'habitude C. de supprimer le *r* a déterminé les uns à faire sonner l'*i, quemanci, tsardzi,* Oc, *lassie, tirie, charchie,* O. ; les autres à se reposer sur l'*e* laissé ouvert, *quemenciè, lassè,* ou sur l'*e* laissé muet, *quemencieu, charcheu,* etc.

III. *Auxiliaires.*— Je n'indique que la 1re personne des temps réguliers.

1° *Avoir.* Voir les terminaisons du futur, qui sont les mêmes pour l'indicatif d'*avoir* (excepté G. qui dit *dz'aî* j'ai), et les 2es pers. plur. qui sont dans le verbe simple, Bch. *avii* dissyllabe, G. *aï* et *âtè* (*habetis* syncopé), ailleurs *étè,* etc. —Imparfait Bj. *ovivou ;* Chalesmes, J., *oviou;* M., *avèïou;* F., *ovaïou,* etc. ; O. *aivoue-ô-eû,* etc. —Prétérit Oc *avérou, ovérou, êurou, ôrou,* etc.; O. *u,* plur. *ure* et *une.* — Futur, O. et Oc *araî, airaî, aira.* — Conditionnel, Oc *airaïou,* O. *airoue-ô-eû,* etc. — Subj. prés., Oc *aïou,* etc. O. *ô, eû, aïe,* etc. — Imparf., Oc *aveûssou-ovéssou,* etc., et avec contraction *eûssou, éssou.* O. *eûsse, eusse* bref, *usse.* — Infinitif, *avè, ova, aivoi,* etc. — Participe passé, *avu, aivu* (I. *avuto,* Rom. *agu,* etc.).

Notez *araî, airâi* du futur : I. *avrò,* v. fr. *averai, avrai,* par euphonie *arai.*

2° *Etre.* Indicat. présent. D., *su, é, è, son, étè, son;* la 1re pers. sing. est ailleurs, *su, si, soui,* Oc, plur. *saivè* M., *sena,* etc. O., *seù, é, o* et *è, son–seûne-seûgne, éte-é, son.* — Imparfait. 1° Oc *érou* presque partout; *irou* Bch., avec finales des autres temps ; O., *ére* au sing., *érin* et non *éran* au plur. ; 2° Oc *ètèiou, ètô,* etc., concurremment avec *érou;* O., *étoue-ô-eû.* — Prétérit. Oc *feûrou, fôrou, fiérou,* ou

simultanément *seûrou, sôrou, sièrou;* O., *fu,* pl. *fure* et *fune.* — Futur, Oc, *sèraî* (*ser, esser* E., I., être), ou avec *a* pour *e* comme en I., *saraî;* le plus souvent *seraî.* O., *serâ.* — Conditionnel. Oc, *sèrèïou*, *saraïou, sèrô, sarô;* O., *seroue-ô-eû.*—Impératif, peu usité. Souvent des formes latines, *sitè* soyez. — Subjonctif présent., *sâïou-siou, si, si, sian, sîtè, sian;* ou *fiou,* etc. (cf. I. *sia, fia*); *sô, sè, sè, sêïan,* etc. O., *siô, sô, soue,* 3e sing. *sè,* plur. *siin-sin* (L. *simus*), *site-si-sin, sin-siin-seyin.* — Imparf. Oc, *feûssou, féssou, fieûssou, fiéssou,* ou *seûssou, séssou, chéssou, sieûssou, sièssou,* etc. O., *feûsse, feusse, fusse.* — Infinitif, *être.* — Participe présent peu usité; passé, *ètaî,* qui se décline, et a le fém. sing. *ètô,* plur. *étâïè* ou *éteuvo-vè* (du Roman *estar* être, I. *stato*); G. Bch. *éntà;* Pontarl., *zeu,* f. *zeuvo-è,* ou *zeusso-è* (I. *suto,* qu'on trouve dans l'Arioste, pour *essutô,* été, de *ser* être.).

IV. *Temps composés.*—Les participes y entrent d'une autre manière qu'en français, excepté dans quelques localités qui ont les participes des deux auxiliaires. Le plus grand nombre n'en a qu'un, et l'on procède ainsi : *avu,* de *avoir,* se combine avec son verbe pour dire *j'ai eu, j'avais eu;* il est alors actif et indéclinable. Pour *j'ai été, j'avais été,* on se sert du même participe pris passivement, et l'on dit *i seu aivu,* ou même *i-â aivu.*

Réciproquement, si le participe usité est celui du verbe *être,* ce qui est beaucoup plus rare et spécial à l'arrond. P., il sert pour les deux façons de parler *j'ai été, j'ai eu : i su zeu* j'ai été, *i-aî zeu* j'ai eu, Malbuisson, etc., *i su èteû* j'ai été, *i-aî èteû* j'ai eu, Boujeailles. Ce fait est plus singulier que brillant. Remarquez toutefois que *je suis été* est la forme I. *sono stato,* etc.

V. *Formes précieuses de quelques verbes.*— On a pu remarquer l'imparfait du verbe *être, érou, ére,* général dans la Province, et propre aux langues méridionales. Du futur L. *ero,* autrefois en usage dans la langue Romane et le v. fr., et à peu près perdu dans les idiomes modernes, il reste dans nos patois un conditionnel fort rare : Vill.-s.-Montr., *i-èroue* je serais, *t'èroue, l'ère, nos èrin, vos èri, l'èrin.* Je ne l'ai trouvé que dans deux ou trois localités, où il s'éteint.

Je pourrais présenter une foule de rapprochements curieux entre les formes de nos verbes patois et celles des langues romanes : par exemple, *han* ont, *fan* font, *van* vont, I. *hanno, fanno, vanno,* etc. ; — des prétérits en *i* qui rappellent le L. et l'I. *disi* dis, *bevi* bus, *vini* vins, *tini* tins, *tsasi* chus, etc.; — des participes passés en *u*, analogues à ceux par lesquels les langues modernes ont remplacé si souvent les participes L. en *itus : avu* eu, *dèvu* dû, *recevu* reçu, *bevu* bu, *vivu* vécu, *pouvu* pu, *savu* su, *sentu* senti, *seugu* suivi, *mettu* mis ; I. *avuto, dovuto, bevuto, ricevuto, potuto, saputo;* Prov. *segut, mettut.*

VI. *Emploi particulier de l'imparfait subjonctif.* — Il sert très-souvent en Oc pour le conditionnel : *on dèsse veni,* on devrait venir, on viendrait, Rochejean ; *i faut me bailli lo pâ de bèn que dèsse me r'veni,* la part de bien qui devrait me revenir, Levier. Cette locution, familière aux Italiens l'est peut être encore plus à nos vieux écrivains :

> Bien *dèüssent* avoir grand honte....
> Quand il ne daignent la main mètre
> Es tables por escrire lètres. (*R. de la Rose.*)

cf. fr. *dussé-je* quand je devrais, *on eût dit*, etc.

VII. *Verbes dérivés.* — Nos verbes patois ont leur diminutifs, *traiveillotaî,* etc.; *plevignie, plevignotai,* bruiner;

riolai, risoulaî, rioter, etc.; — leurs augmentatifs, *se cuassi* (se faire une grande queue) se crotter; — leurs augmentatifs péjoratifs, *couraillie, fouètaillie,* courir, fouetter souvent, *viroyie, virèyie,* B. *tournailler,* aller de côté et d'autre, etc.; *vougnossie-vougnaissie, rougnossie-rougnaissie,* gronder, murmurer, etc.

III. EUPHONIE.

L'oreille craint les sons désagréables : l'euphonie les fait éviter.

Voici quelques-uns des effets de l'euphonie dans nos patois.

1° Atténuation de voyelles : *quemencie* commencer, *enfenot* petit enfant, *lesi* loisir, etc.

2° Atténuation de consonnes : *ascusaî* excuser, *aspreè* exprès, *rontre* rompre, etc. Et à cet article peuvent se rattacher plusieurs de nos articulations, *l* changé en *i* après une consonne, *kiou* clou, *pieûrâ* pleurer; *n* changé en *gn, jougnâ* journée, etc.

3° Suppression de consonnes : *quemaikiou* crémaillère, (L. *cRemaculum*), *penre* prendre, *taule, étaule* table étable, *diaîbou* P., *diâle* B. diable, *douteu* docteur (I. *dottore*), *poûre* pauvre; au Saujeais *tsîra* chèvre, *lirou* livre lièvre, *irougne* ivrogne, etc. — La supression générale du *r* final est un fait euphonique très-remarquable.

4° Insertion d'une consonne, 1° dans le corps d'un mot : *bleuVir-bleuZir* bleuir, *samBodi-saNdou* samedi, *duVe* deux, etc.; 2° dans la composition des mots : *celu-R-ique* celui-ci; 3° dans la dérivation : *feûLot* petit feu, *kiouLaî* clouer, etc.; 4° dans la liaison des mots entre eux : *la-vou* là où, *i-â-T-olaî* j'ai été, Vill.-s.-Montr.; *i-Z-y-ai* il y a, B., *i-GN-o* il y a, S., *i-Z-y-Gîrâ* j'y irai (cf. pourtant l'I.

gire aller) ; *faire-ai-L-olaî* faire aller (faire *à* aller, locution presque générale dans la Province) ; *o-N-on p'tet* à un petit garçon, *vote-N-enfant* votre enfant, P. (cf. πᾶσιN ἀνθρώποις, Lg. *a-N-on* à un, etc.).

C'est encore à l'euphonie qu'il faut attribuer des transpositions de consonnes, des syncopes de mots, *cou* encore, etc. etc.

IV. PROSODIE.

I. *Prosodie de nos patois.* — La région O. a ses syllabes longues, brèves, moyennes ; et sur les bords de la Saône, l'accentuation est très-marquée. Mais le système prosodique est incomplet, et l'accent tonique proprement dit n'existe nulle part.

L'accent tonique est une élévation de voix, un frappement plus sensible sur une syllabe du mot, consistant en un coup de gosier qui élève le ton d'un degré, pour le laisser retomber l'instant d'après sur le ton d'où l'on est parti. Cet accent qu'avaient les Grecs et les Latins, est resté plus sensiblement qu'ailleurs dans la langue Italienne. Sans l'avoir au même degré, nos patois d'Oc rivalisent ici encore avec le Lg. et le Provençal. S'il y a des mots où il est faible, on peut dire en général qu'il s'entend partout, quelquefois trop peut être, surtout dans le Jura. Propre aux polysyllabes, il réagit sur les monosyllabes : tantôt, quand plusieurs se suivent, il s'empare de l'un d'eux ; tantôt, s'il n'y en a qu'un, il le fait appuyer sur le mot qui suit ou qui précède, et l'assimile aux enclitiques et proclitiques de la langue grecque.

L'accent tonique se place sur la dernière syllabe, si elle est relativement plus longue, *opoutá* apporter ; très-souvent sur la pénultième, *i-opouátou* j'apporte, *i-opoutévou* j'apportais ; sur l'antépénultiène, si les suivantes sont brèves

ou muettes, *l'opouto* il apporta, *tsaindzemna* changement, *fiéroma* fièrement.

Quand un mot n'a pas de longue caractérisée, l'accent tonique, beaucoup moins sensible et quelquefois insaisissable, se place toujours sur l'une des trois dernières syllabes : il est final dans *bailli* donner, initial dans *l'olo* il alla, *l'orevo* il arriva. Quelquefois, selon que les dialectes modifient la prosodie, il occupe des places différentes : dans *n'avêïa* nous avions, avec *ê* ou *aî* long, il est nécessairement sur cette voyelle ; il est sur *o* dans *n'ôvaïa* avec *aï* bref ou commun ; il est final dans *nos poutain* nous portons, initial dans *nos pouâta* qui a la finale muette.

Je n'entre pas dans plus de détails. Je me contente de dire que cet accent, quand il est joint à des articulations douces, à une vocalisation sonore, à une prononciation légère et soignée, doit prêter au langage beaucoup de grâce et d'harmonie. Et c'est ce qui a lieu dans l'arrondissement de Pontarlier, où la prononciation est beaucoup meilleure que dans la plupart des autres parties de la Province.

II. *Effets remarquables de l'accent tonique, tant dans les langues néo-latines que dans nos Patois.* — Je présente d'abord les faits ; j'en tirerai ensuite les conséquences.

Tous nos patois ont quelques mots où *i* et *ou* s'insèrent avant une voyelle ; l'*ou* surtout joue un rôle étonnant dans les arrondissements de Ba. M. Lu. P. Po. Ainsi on dit à Genod *piènnou* peigne, *tsiou* chou ; P. *pia* peau, *bia* beau, *souniau* sonnaille, *tioulo - kioulo* tuile ; D. S. *miâle* merle, *bieu* bœuf, *fièmelin* débile, *iau* eau, *tieule* tuile, etc.; et avec *ou*, les mots suivants qui en sont ailleurs dégagés : *fouêïè* brebis, *vouépo* guêpe, *vouotso-vouaiche-vouètche* vache, *mouotse-mouètche* mouche, *vouairou* guère, *auquouè* quelque chose, *gouârdzo* (gorge) bouche, *couairemo* carême,

fouâcho–fouôche force, *pouâto-pouôto* porte, *pouâ–pouaî-pouô* porc, *fouâ–fouô* fort, *mouâ–mouô* mort, *mouâ-mouaî* (*mors* inus.) morceau, *bouènne* bonne, *bouènne* borne, etc. — En français on dit, avec *i* ajouté au radical latin qui ne l'a pas, *ciel, miel, fiel, pied, lièvre, nièce, fier, entier* (I. *intero*, du L. *integer*), *bien, yeux, mieux*, etc. L'*ou*, et l'on verra bientôt pourquoi, ne s'insère pas en français. — Esp. *piel* peau, *siempre* toujours, *miedo* crainte, *tierra* terre, *piedra* pierre, etc., et avec *ue* pour *o* : *bueno* bon, *tuerto* tors, *puerta, puerco, fuerte, muerte*, etc. — Prov. : *fouar* fort, *couardo* corde, *touar* tors, *bouan* bon, *mouar* mort, *pouar* porc, *pouarto* porte, etc. — I. *dieci* dix, *fieno* foin, *lieto* (*lætus* L.), *pietra* etc., et avec *ou* : *uomo* homme, *buono* bon, *suono* son, *tuono* tonnerre, *suolo* sol, *cuore* cœur (1).

Dans les verbes nous disons je *viens*, tu *viens*, il *vient*, nous *venons*, vous *venez*, ils *viennent* ; *requiers–quiers, quiert, quérons quérez, quièrent* ; et ainsi dans je *tiens*, je m'*assieds*, etc. De même, nous disons *meurs-meurs-meurt, mourons–mourez, meurent* ; je *veux*, je *peux*, je *meus*, etc. L'ancienne langue française a bien plus souvent ces formes : de *férir* frapper, *fiers fiers fiert, ferons ferez, fièrent* ; de *trouver, treuve treuve treuve, trovons trovez, treuvent* ; de *mourir, meurs meurs meurt, morons* ou *mourons, morez, meurent*, etc. — E. *siento* je sens, *sientes siente, sentimos senteis, sientan; sueno suenas suena, sonamos sonais, suenan; muero*, etc., et presque toutes les irrégularités des verbes de cette langue tiennent à

(1) Remarquez en passant que, sans la suppression comtoise du *r*, l'identité serait complète entre les mots C. *pouâ, fouâ, mouâ, pouâto, couâdo*, et le Prov. *pouar, fouar, mouar, pouarto, couardo*, etc. Remarquez enfin que c'est de l'habitude de résoudre *o* en *ue*, que sont venus l'E. *fuego* (*focus* L.), *juego* (*jocus*), le Rom. *fuech, juech, lueg*, et le C. *fue, jue, lue* (lieu), etc.

cette loi. — I. *siedo, siedi, siede, sediamo sedete, siedono; suono, suoni, suona, soniamo sonate, suonano,* etc. Et ainsi à l'impératif et au présent subjonctif dans ces langues et d'autres. — Nos patois disent de même avec *i* pour *ie*, *lîvou, livè, lîve, levan levaî, lîvan,* etc., et avec *ou* surtout, *pouâtou, pouâtè, pouâte, poutan poutaî, pouâtan ; souônou, souônè, souône, sounan-sounaî, souônan ;* et quand la 1re pers. plur. a une finale muette, *nos pouâta,* nous portons.

En examinant ces faits, si curieux par leur simultanéïté, on se demande quelle peut en être la raison? Pourquoi cet *i* et cet *ou* inséré dans tant de cas? pourquoi, dans les verbes, les trois personnes du singulier et la 3e du pluriel subissent-elles constamment cette irrégularité, tandis qu'elle ne tombe jamais sur les deux autres personnes?

La puissance de l'accent tonique peut seule expliquer la difficulté.

Le mot Latin *porta* a l'*a* bref. Plus cette syllabe est faible, plus, avec l'habitude d'élever et souvent d'arrêter la voix sur une syllabe dans chaque mot, on a dû attaquer fortement la première. La finale s'étant encore affaiblie chez la plupart des peuples néo-latins, la première est devenue plus longue encore; et c'est l'espèce d'effort ou d'emphase avec laquelle on l'abordait, qui en a déterminé la résolution dans *puerta, pouarto, pouâto.*

Aussi remarquez que, dans tous les mots cités plus haut, la syllabe qui reçoit l'*i* et l'*ou* épenthétique est toujours la syllabe tonique, soit que le mot soit monosyllabe comme *ciel, yeux,* soit qu'étant polysyllabe il n'ait qu'à la pénultième ou à l'antépénultième une syllabe relativement plus longue, *porta, tiepido,* I. Dans les verbes, l'insertion n'aura lieu de même qu'à la syllabe tonique : E. *suen-o, as, a, an;*

dans *sonamos, sonais,* dans le fr. *voulons, mourez, tenons, venez, acquérons, asseyez,* l'accent tonique a été reporté sur la syllabe finale qni a cessé d'être muette, et dès-lors ce serait un contresens prosodique que de dire *suenamos, tiénons,* parce que la voix glisse rapidement sur cette voyelle pour arriver à la tonique *sonAmos, tenONs.* Celle-ci seule s'attaque avec emphase, et c'est pour cela que les I. disent *amIamo, sonIamo* devant l'*a* qui est tonique et long.

Aussi, 1° tous nos patois d'Oc suivent exactement ces principes ; et lors même qu'ils ne changent pas *é* en *ié, o* en *oua,* ils l'allongent extrêmement toutes les fois qu'il est pénultième et suivi d'une syllabe muette : G. *dze pôrt*ou, *te pôr*tè, *i pôr*tè, *i pôrt*on; ils le laissent très-bref toutes les fois qu'il est suivi d'une syllabe sonore qui retire à elle l'accent tonique : *nous* pour*tain, vous* pour*taî.* Ainsi *lévou-lévè-léve-lévon,* et sans accent *levain-levaî.*

2° Ces insertions n'ont jamais lieu dans les autres temps des verbes, parce que toujours il s'y trouve une finale sonore qui est tonique. *Viendrai* et *tiendrai,* qui font exception, semblent venir d'un infinitif ancien *viendre, tiendre,* qui, d'après le principe, pouvait admettre l'*i.*

3° Vous ne trouverez pas facilement, dans toutes les langues citées, un mot où l'insertion d'*i* et d'*ou* soit faite en dehors de la syllabe tonique. Si vous le rencontrez, ce sera dans un composé, *fière-ment,* où vous reconnaissez l'adjectif féminin ; ou bien dans un diminutif, *piedrecilla* E.; ou bien dans un mot plus récent, dans la formation duquel la règle primitive a été perdue de vue : *pierreux, mielleux.*

4° L'*i* ou l'*ou* disparaissent d'habitude dans les mots d'une même famille, toutes les fois que la tonique a été portée ailleurs : E. *bueno* et *bondAd-bonIto, tierra* et *terrEno-terrEro, piedra* et *pedregOso,* etc. De même en I. et

en français, où nous disons *chien* et *chenIl*, *pied* et *pédAlepédEstre*, *ciel* et *célEste*, *miel* et *mélasse*, etc.

5° On peut voir maintenant pourquoi *eu* qui a succédé à l'ancienne forme *uè* se trouve si souvent opposée dans des syllabes toniques à *ou* du primitif : *preuve-prouver*, *jeu-jouer*, *vœu-vouer*, *nœud-nouer*, *aveu-avouer*, *feu-affouage*, *cœur* (I. *cuvre*) *courage*, *mœurs-moral*, *neuf-nouveau*, *bœuf-bouvier*, *meuble-mobilier*, *heure-horaire*, etc.

Voilà des principes qui semblent acquis à la grammaire française.

Nous n'avons pas vu que l'*ou* fût inséré en français comme ailleurs. Ne pourrait-on pas l'y trouver cependant? ne s'y trouverait-il pas déguisé? Je le crois : le son *oi* n'est pas autre chose que *ouè*, *oua*, avec l'*ou* emphatique : 1° il a la même prononciation ; 2° il s'est souvent écrit *ouè* : *mirouer*, *abreuvouer*, et il n'y a pas longtemps que *boîte* s'écrivait *boëte*; 3° *oi* inusité dans la plupart de nos provinces, était plus spécialement propre aux régions en deçà de Paris, de qui le français a pu l'emprunter (voy. *Sermons français de saint Bernard*); 4° on trouve dans la vieille langue française des *oi* qui ne sont pas notre *oi* actuel, et qui répondent nécessairement à une forme en *ouè* : *boiche*, *moiche*, *toiche*, bouche, mouche, touche, etc., que nos patois énoncent encore : *bouèche*, *mouèche*, *touèche*, etc. — Au surplus, je laisse ce fait à l'appréciation des savants.

CONCLUSION.

On voit, d'après les rapprochements que j'ai faits :

1° Que notre idiome, quant au fond des mots, n'a rien de fortuit, et tient aux autres langues;

2° Que la Franche-Comté est partagée, quant au

langage, en deux sections distinctes, l'une appartenant à l'ancienne langue d'Oil, l'autre à la langue d'Oc;

3° Que la branche de cet idiome, qui tient à la langue d'Oc, ressemble moins au français qu'aux autres langues romanes;

4° Qu'outre des articulations propres, et plusieurs autres qu'on retrouve en Italien, en Espagnol, en Portugais, elle a une vocalisation variée comme les autres idiomes romans; des déclinaisons identiques avec celles de l'Italien; des formes verbales tout italiennes, espagnoles, languedociennes; la même prosodie, etc.

Accessoirement on a pu conclure encore que l'étude des patois, faite avec les vues élevées de la Philologie, peut avancer celle des langues, jeter le plus grand jour sur la grammaire générale des idiomes néo-latins, et particulièrement sur la grammaire française, etc.

Ce travail n'est qu'un exposé rapide, qui, s'il était complété, mettrait encore en évidence une foule de faits importants. Quelque restreint qu'il soit, il donnera du moins une idée de ce qu'est notre langue populaire. Plus tard, j'espère la présenter sous toutes ses faces, dans un ouvrage dont celui-ci n'est qu'un spécimen.

Daigne l'Académie agréer ce premier essai! Daignent mes compatriotes attacher quelque intérêt à ces pages qui leur révèlent les mystères de leur langue, demeurée inconnue jusqu'à ce jour.

Puisse la méthode comparative, que j'ai adoptée, s'appliquer désormais aux Patois comme elle a été appliquée aux langues par les Bopp, les Pott, etc.! Alors des études profondes apporteront à la linguistique des

lumières aussi vives qu'inattendues. Alors les patois prendront définitivement et glorieusement leur place dans l'étude des langues. Alors (et il en est temps, car les patois s'altèrent) les hommes qui se livrent à ce genre de travail seront encouragés, au lieu d'avoir à lutter contre des préjugés dédaigneux plus encore que contre la difficulté de leur œuvre. Alors, et j'ai la confiance que je le prouverai bientôt, on verra que ces recherches, si peu appréciées aujourd'hui encore, peuvent amener de précieuses révélations sur la langue française, dont les formes actuelles, tant irrégulières que régulières, seront toutes expliquées et jugées d'après des faits incontestables qui en donneront la raison première, et feront connaître à chacun le *pourquoi* de ce qu'il a appris si machinalement dans nos désolantes grammaires.

AVERTISSEMENT.

A défaut de caractères propres, j'ai laissé le *n* espagnol sans le signe qui le distingue, en avertissant de le mouiller ou de le prononcer comme *gn* français. — Dans la transcription des mots sanskrits, j'ai par la même raison, omis quelquefois les points qui se placent sous *d*, *t*, *r*, et remplacé par *h* comme Pott le fait, les accents ou les esprits qui s'accolent d'ordinaire à certaines consonnes.

J'ai été réduit à employer des abréviations qui fatiguent toujours. Le lecteur, avec un peu d'attention, ne pourra pas s'égarer. Il rectifiera de lui-même les fautes légères qui ont pu échapper dans un travail de composition aussi difficile. Du reste, les textes proprement dits, dont la correction est surtout importante, sont sûrs.

On pourra remarquer quelques inconsistances dans l'orthographe, par exemple, *k* ou *q* employés pour *c* dur devant un *e* ou un *i*. Je n'ai pu présenter un chapitre et un plan sur l'orthographe, qu'il est si

difficile d'harmoniser d'un côté avec la prononciation, de l'autre avec l'étymologie, deux choses nécessaires pour qu'elle soit vraiment bonne. Je ne me suis fait aucune peine de ces variantes peu essentielles, quoi qu'à l'avenir je doive me fixer.

ERRATA.

Page 172,	ligne 19,	au lieu de	*masse*, lisez *mufle*.
178,	15,		*dètèter*, lisez *dètèter*.
240,	12,		pages 41 et 50, lisez 155 et 164.
283,	14,		*aspreè*, lisez *asprès*.
285,	1,		*tsaindzemna*, lisez *tsaindzema*.

SÉANCE PUBLIQUE DU 24 AOUT 1850.

Président annuel,

M. VIANCIN.

DISCOURS DE M. LE PRÉSIDENT.

Messieurs,

A côté du souvenir viennent se placer la consolation et l'espérance. Si je n'ai pas craint d'assombrir votre dernière solennité en vous retraçant les ravages multipliés que, durant les vingt dernières années, la mort a faits dans les rangs de l'Académie, je pourrais aujourd'hui faire succéder à cette funèbre peinture un tableau tout rayonnant de vie, en faisant remarquer par combien d'heureux choix vos pertes ont été réparées. Mais si, malgré mes efforts pour abréger la revue nécrologique dont j'ai fait la matière de mon dernier tribut à cette compagnie, je n'ai pu me renfermer assez dans les bornes d'une lecture académique, je m'exposerais au même danger si j'entreprenais de signaler, autant qu'elles en sont dignes, toutes vos récentes conquêtes. On nous pardonne encore de longs développe-

ments quand nous faisons l'éloge des morts. Il n'en serait pas de même de ceux où pourraient nous conduire les louanges données à des vivants, fussent-elles conformes à la plus exacte justice.

En m'abstenant de tout hommage personnel, je n'inquiéterai nulle modestie, j'ai l'espoir de n'éveiller aucune susceptibilité. Dans la séance de ce jour, je ne veux que prendre la défense de votre corporation contre certains reproches qu'elle me paraît loin de mériter.

C'est une mode bien surannée, et pourtant toujours suivie sans qu'on la rajeunisse, que celle de lancer des épigrammes aux sociétés savantes et littéraires. On ne les épargne pas à la vôtre, Messieurs. C'est à qui jettera une pierre dans le jardin ou contre les vitres de l'Académie, bien que, depuis longtemps déshéritée, cette humble citoyenne ne possède ni maison, ni jardin. Mais, toutes les malignités qui lui sont prodiguées ne rivaliseraient pas de piquante finesse avec celles que, dans un autre temps, multipliait aussi contre les plus illustres des académiciens, le spirituel auteur de la *Métromanie*. Conformément à l'un des traits caractéristiques de nos mœurs franc-comtoises (trait qui n'est pas le plus honorable), c'est au siége même de l'Académie de Besançon que des feuilletonistes, en qui n'abonde pas le sel attique autant que l'esprit de dénigrement, prennent un plaisir extrême à parler d'elle en termes fort dédaigneux. Si je ne me trompe, le sens ordinaire de leurs critiques, c'est que dans ses agrégations l'Académie se montre peu soucieuse de sa gloire, et que dans ses travaux elle est excessivement stationnaire. Ils vont jusqu'à dire qu'insensible,

inattentive à tout progrès, elle tombe dans l'engourdissement et le sommeil.

Pour réfuter la première de leurs assertions, il me suffirait de citer les noms qui décorent vos listes. Ce serait assez dire à quels titres siégent dans cette enceinte les notabilités qui portent ces noms respectables. Mais je n'opposerai que des observations générales au blâme souvent irréfléchi dont les élections de votre société sont l'objet.

Il n'est pas donné à des Académies de province de s'enrichir toujours de célébrités et de talents éminents. C'est assez de bonheur pour elles quand elles peuvent découvrir et s'attacher des hommes studieux, qui promettent de participer à leurs travaux modestes, et qui joignent au mérite de savoir se rendre utiles, celui d'être agréables à leurs confrères par d'affectueuses relations. Sans vouloir faire une trop large part aux influences qui naissent des liens déjà formés, et qui dans un public frondeur prennent facilement le nom de *camaraderie*, il est du moins permis d'attribuer à une société littéraire, comme à toute association, le droit de se perpétuer selon ses sympathies plutôt qu'au gré d'un monde qui n'est pas elle. Le véritable secret de certaines préférences n'est pas toujours deviné, ni toujours bien compris lorsqu'il est aperçu, hors du cercle où elles se sont manifestées, discutées et mûries. Il est rare du reste que celles qui vous conduisent à de nouvelles nominations ne se justifient pas d'une manière satisfaisante. Souvent même il arrive que ceux des membres récents de votre compagnie dont vous aviez le moins espéré, deviennent ceux qui vous donnent le plus.

Quant au but de vos travaux, Messieurs, quant à leur mérite, je me sens heureux d'en pouvoir parler sans avoir besoin de les faire valoir. Si vos détracteurs se donnaient la peine de parcourir vos recueils annuels, qui n'offrent pourtant qu'un résumé succinct de vos habituelles investigations, je me plais à croire que leurs jugements en seraient bientôt notablement rectifiés.

Revoyons aussi, mais récapitulons en peu de mots ce que vous avez fait et ce que vous avez fait faire depuis vingt ans.

Fidèles à la règle fondamentale de votre institution, vous n'avez cessé de provoquer des recherches et des éclaircissements sur les points les plus obscurs de l'histoire de notre ancienne province. Dans les concours successifs que vous avez ouverts, vous avez appelé les jeunes explorateurs de nos annales à constater les événements qui ont eu lieu en Franche-Comté depuis la réunion de cette province au duché de Bourgogne, jusqu'à la fin de la domination des ducs de la maison de Valois. Vous leur avez proposé de décrire le séjour de l'empereur Frédéric Barberousse dans notre pays, et de montrer l'influence qu'il y exerça sur les sciences, les lettres, les arts et les mœurs. Vous les avez encouragés trois années de suite à recueillir les traditions les plus intéressantes, religieuses, chevaleresques, mythologiques, qui se sont conservées depuis le moyen-âge en Franche-Comté, à signaler les événements auxquels elles peuvent se rattacher, ainsi que les traits de mœurs qui y correspondent, et à indiquer le parti qu'on en pourrait tirer soit pour l'histoire, soit pour la poésie. Vous leur avez demandé spécialement des con-

sidérations sur les ouvrages historiques de Dunod, une description de l'ancienne cathédrale de Saint-Etienne, une histoire de l'industrie en Franche-Comté, une dissertation historique sur Philibert de Châlon. Puis, élargissant le cercle des recherches de cette nature, vous avez chaque année sollicité un mémoire sur une famille illustre, un château, une abbaye, un chapitre ou une église de la province. Et ces appels vous ont amené de nouvelles et précieuses lumières, notamment sur les maisons de Joux et de Montfaucon, sur les abbayes de Baume-les-Dames, de Bèllevaux, de Faverney, de Cherlieu, de Lure, de Luxeuil, de Saint-Claude, sur les prieurés de Mouthier et de Mouthe, quelques notes sur Hugues Ier, et une remarquable histoire de la ville de Gray.

Ne voulant pas laisser sans récompense un travail exceptionnel dont le mérite vous était récemment signalé, vous avez assimilé à une œuvre historique la vie d'un de ces nouveaux apôtres du christianisme, qui sous un ciel lointain reçoivent le prix de leur dévouement sublime dans la glorieuse couronne du martyre.

Pour exciter l'émulation de nos jeunes poëtes, sans éloigner de la lice ouverte à leurs talents ceux des autres parties de la France qui pouvaient venir leur disputer vos couronnes, vous leur avez maintes fois proposé des sujets éminemment propres à leur donner de nobles inspirations. Sous vos auspices ils ont célébré le bienfait de Mme Suard, cette religieuse exécutrice des volontés de son illustre époux, en faveur des jeunes Francs-Comtois dignes d'être aidés dans la carrière des lettres ou des

sciences. Ils ont chanté le siége qu'en 1636 les habitants de la ville de Dole soutinrent avec tant d'héroïsme, puis en général la gloire militaire de la Franche-Comté, puis les sites pittoresques de notre beau territoire, puis l'admirable institution des salles d'asile, et le dévouement de ces femmes pieuses que la charité chrétienne porte à s'y consacrer aux soins de l'enfance indigente; puis la mort glorieuse de l'archevêque de Paris, qui, dans son dernier sacrifice, a mérité d'être le médiateur immortel de notre chère patrie près du Dieu qui préside à toutes les destinées. Enfin l'année dernière vous leur avez demandé l'éloge du cardinal de Granvelle, bienfaiteur de la Franche-Comté. Et ce dernier sujet ne vous ayant fourni qu'une seule pièce qui, sans être dépourvue de mérite, vous a paru trop éloignée du but pour obtenir une distinction, vous le retirez du concours, et vous donnez à célébrer l'année prochaine les bienfaits de l'institution des sourds-muets.

Un autre champ, non moins propice aux luttes académiques, s'est présenté dans vos programmes sur le terrain de la littérature et de l'éloquence. Vous avez soulevé plusieurs questions intéressantes. Ainsi dans telle année vous proposiez d'examiner les avantages ou les inconvénients qui peuvent résulter pour les lettres françaises de l'imitation des auteurs étrangers. Dans une autre circonstance, vous demandiez à connaître par de sérieuses comparaisons et par des faits bien établis, quels sont les effets de la centralisation littéraire sur la province. Jaloux de faire briller de quelques nouveaux rayons la célébrité de nos Francs-Comtois illustres, vous avez successivement mis au concours les éloges des Cuvier, des d'Olivet, des

Suard, des Mairet, des Nodier, des Moncey, des Gilbert-Cousin, l'appréciation des travaux du philosophe Jouffroy, celle des ouvrages de l'antiquaire Boissard et des services qu'il a rendus à l'archéologie.

Si ces nombreux appels n'ont pas fait éclore des chefs-d'œuvre, même dans les ouvrages couronnés, du moins vous ont-ils produit des compositions remarquables, que vous avez dû ne point laisser sans encouragements, et d'autres qui, bien que très-inférieures, offraient encore des beautés dignes d'être mentionnées.

Les succès de plusieurs concurrents ont même été si multipliés, que, pour ne pas décourager leurs rivaux, vous avez été contraints, pour leur enlever le droit de concourir désormais, de les appeler dans vos rangs. Qui oserait contester la légitimité de ces choix? Qui mérite mieux les places occupées parmi vous que ceux qui les ont conquises à force de moissonner les palmes offertes à leur émulation?

Tout cela sans doute est fort beau, diront vos censeurs les plus hostiles (et pour vous exprimer la pensée que je leur suppose, peut-être vais-je un peu trop l'habiller; car je les crois fort tentés de nous appliquer sans plus de cérémonie la burlesque dénomination qu'employait naguère certain publiciste des plus féconds en excentricités, pour stygmatiser des hommes fort étonnés sans doute de se voir traités par lui si peu fraternellement); tout cela, diront-ils, est parfaitement conforme aux traditions routinières des Académies. Mais dans les temps où nous vivons, n'y a-t-il rien de mieux à faire pour elles que de provoquer des recherches plus ou moins lumi-

neuses sur des faits sans importance? Est-ce assez pour des citoyens qui devraient être préoccupés des besoins du présent et des espérances de l'avenir, que des phrases bien cadencées, des alexandrins bien fidèles aux lois de la rime et de la césure, sur des sujets fertiles en belles paroles, mais stériles en grands enseignements? En quoi le pays et l'humanité sont-ils intéressés à connaître plus ou moins exactement telle ou telle phase d'une histoire locale et restreinte, à savoir ce qui se passait jadis dans tel ou tel château, telle ou telle famille blasonnée, telle ou telle abbaye, tel ou tel prieuré? N'est-il pas bientôt temps d'oublier ces époques féodales et monastiques? Et dans tous ces éloges de nos illustres Francs-Comtois, parmi lesquels ne sont pas toujours désignés ceux qui méritent le plus d'être loués, que peut-on dire qui n'ait déjà quelque part au moins son équivalent? Et quant aux nouveaux saints qui ont eu le rare bonheur de cueillir la palme du martyre, ne doivent-ils pas se soucier fort peu d'y voir attacher des festons académiques? Au lieu de favoriser ce luxe de rhétorique et d'érudition, comment une Académie ne sent-elle pas plutôt la nécessité de donner à résoudre quelques-unes de ces hautes questions de morale, d'économie sociale et politique, les seules vraiment dignes d'occuper des hommes sérieux et des patriotes? Qu'a su faire dans cette voie de progrès l'Académie de Besançon?

Ce qu'elle a fait, Messieurs? Je vais le dire à ces interpellateurs pour qui vos intentions les plus marquées sont restées inaperçues, et ma réponse va bien les étonner : l'Académie a fait du socialisme.

Ne vous hâtez pas de vous exclamer, vous dont ce terrible mot peut effaroucher l'oreille. Mon affirmation n'est pas difficile à justifier. Oui, l'Académie de Besançon a fait du socialisme, non de ce socialisme où quelques velléités généreuses sont loin de compenser beaucoup de prétentions désordonnées, ni de celui qui trouble la société par d'ambitieux systèmes, par le désir impatient, non-seulement de réformes, mais de transformations sociales. Vos vues, Messieurs, sont éclairées d'une véritable et sage philanthropie.

C'était peu pour vous, et pourtant c'était déjà quelque chose d'une importance positive, que d'inviter les observateurs à donner la statistique des biens communaux, des terrains incultes et des marais de l'un des trois départements de la Franche-Comté; à indiquer les moyens d'utiliser ces terrains dans l'intérêt général, et particulièrement dans celui des classes pauvres; à faire connaître les embellissements dont la ville de Besançon serait susceptible, sous le rapport de l'utilité et de l'agrément, en conciliant l'économie et le bon goût; à démontrer quels seront dans l'avenir, pour nos populations, les conséquences morales et matérielles de l'établissement des chemins de fer. Vous vous êtes élevés bien plus haut que ces régions de localité. Les mêmes questions d'un intérêt universel, qu'on vous accuse de n'avoir point abordées, sont précisément celles que vous avez posées en très-grand nombre.

Est-ce une académie stationnaire que celle qui n'a pas craint de demander à quelles causes il faut attribuer la multiplicité des suicides, et quels seraient les moyens les

plus efficaces d'arrêter cette déplorable contagion ; question si grave et partout d'un intérêt si pressant, partout regardée comme tellement majeure, qu'on y répondait non-seulement de tous les points de la France, mais encore de l'Espagne, de l'Italie, de l'Amérique, de presque toutes les contrées du monde ?

Est-ce une Académie sans idées sérieuses, que celle qui a voulu faire constater l'utilité de l'observation du dimanche, considérée sous les rapports de l'hygiène, de la morale, des relations de famille et de cité ; obtenir l'examen comparatif des professions agricoles et industrielles, envisagées sous le rapport de leur influence respective sur les mœurs et le bien-être des populations ; savoir quelles sont les conséquences économiques et morales qu'a eues jusqu'à présent en France, et que semble devoir produire dans l'avenir, la loi sur le partage égal des biens entre les enfants ?

Est-ce une Académie tombée dans la torpeur que celle qui a proposé de comparer les rapports actuels des domestiques et des maîtres, avec ce qu'ils étaient avant la révolution de 89, et d'indiquer les moyens d'améliorer ces rapports ; qui a désiré connaître les causes de l'affaiblissement de l'autorité paternelle, et quels seraient les moyens propres à la relever ; qui a cherché à rappeler la sainteté du serment, à faire étudier les causes qui en ont diminué la puissance, et comment toute efficacité lui pourrait être rendue ; qui a porté son attention sur les combinaisons capables de concilier l'intérêt des classes ouvrières avec le travail des établissements de charité et autres ; qui a voulu qu'on s'occupât des principales causes

de l'indigence et des moyens d'y remédier ; qui vient de demander encore pourquoi l'esprit de famille s'est altéré et par quelles influences il peut renaître ; qui a sollicité naguère et obtenu selon ses désirs l'éloge du courage civil, cette suprême vertu, plus que jamais si précieuse, et bien autrement digne de l'admiration des peuples que l'intrépidité guerrière (1)?

Sonder les plaies de la société, convoquer les intelligences à la découverte des meilleurs remèdes qui peuvent y être appliqués, faire travailler les moralistes à la perfectibilité de l'homme, les économistes à l'amélioration du sort des malheureux, honorer le talent, le patriotisme, les généreux sacrifices, les nobles passions des grandes âmes, n'est-ce pas là, Messieurs, ce que vous avez fait ? N'est-ce pas là du socialisme par excellence, du plus pur

(1) L'ouvrage couronné est de M. Aubertin, professeur de troisième au lycée de Nîmes. Ce discours parut si remarquable à la commission chargée de rendre compte du concours, qu'elle croyait devoir l'attribuer à un écrivain d'un âge mûr et d'un talent depuis longtemps exercé. — Sur la fin des vacances de 1849, je reçus à l'Hôtel-de-Ville la visite d'un voyageur qui se présentait en qualité de nouveau lauréat de l'Académie de Besançon, et qui se nomma. C'était M. Aubertin. Comme j'avais gardé le souvenir de l'opinion exprimée sur lui par les juges de son œuvre, grande fut ma surprise de voir dans M. Aubertin un tout jeune homme, et je la lui témoignai. « Il est vrai, me dit-il, que je n'ai que vingt-deux ans ; mais nous vivons dans un temps qui mûrit promptement les hommes. Récemment sorti de l'école normale, et professeur seulement depuis un an, je viens de me faire un titre de mon succès près de votre Académie, pour demander de l'avancement ; j'espère que je l'obtiendrai. » — Si cet espoir se réalise, l'Académie aura lieu de s'en féliciter. Quoi qu'il en soit, l'Université doit s'applaudir de pouvoir donner de pareils sujets à l'enseignement public.

qu'on puisse cultiver? Vous avez entrepris dans l'intérêt des mœurs publiques, des citoyens en général, des pauvres en particulier, plus que maints réformateurs qui se croient fort habiles, et, j'ose le dire, plus même, toute proportion gardée, que de grandes assemblées bien autrement investies de cette haute mission, mais qui n'ont que faiblement compris tout ce qu'il y aurait de mérite et de gloire à la remplir.

Vos propres compositions, où il est rare que d'étroites exigences, une réserve trop timide, viennent paralyser l'essor des opinions personnelles, ne portent-elles pas pour la plupart le cachet d'une sage indépendance? N'est-ce pas là que plusieurs d'entre vous ont maintes fois prouvé qu'ils n'ont pas entendu faire partie de votre société à la condition de n'y jamais exprimer une libre pensée? N'est-ce pas là qu'on peut voir encore s'il est vrai que l'Académie reste en arrière de l'impulsion donnée aux esprits par le souffle puissant du dix-neuvième siècle?

Il n'est pas jusqu'aux opuscules en apparence les plus frivoles de ceux d'entre vous qu'entraîne le charme de la poésie, qui ne décèlent quelque louable tendance et ne renferment quelque moralité. Je voudrais pouvoir me flatter d'en fournir moi-même des preuves appréciables; mais ce n'est point avec cette prétention que j'aurai l'honneur de vous lire, à la fin de cette séance, un petit nombre de pièces fugitives dont tout le mérite sera d'y répandre un peu de variété.

Peut-être, Messieurs, ai-je trop insisté sur une justification que d'avance vous auriez jugée peu nécessaire.

Gardons-nous en effet d'ajouter aux défauts déjà si nombreux qu'on trouve à l'Académie, celui de paraître à l'excès ombrageuse. Ne prenons pas trop au sérieux des attaques de feuilletonistes qui, tout bien considéré, peuvent invoquer un droit incontestable. Ces Messieurs sont en possession d'égayer de temps en temps leurs lecteurs aux dépens de beaucoup de monde; et maintenant que tous les priviléges sont abolis, ou du moins censés l'être, l'Académie n'oserait prétendre à celui de rester à l'abri de toute critique et de toute causticité. Nous aurions d'autant plus mauvaise grâce de nous offenser de quelques railleries, que pour faire entre nous justice de certaines négligences ou de certains écarts, nous usons parfois gaîment et mutuellement du même procédé. Laissons donc nos malins censeurs faire leur métier et continuons le nôtre.

A ceux qui pourront dire encore, avec ou sans figure, que l'Académie complète le nombre de ses immortels par des sujets peu dignes de l'immortalité, et qu'elle se repose habituellement sur plus de pavots que de lauriers, c'est par des faits que nous répondrons ensemble: —Oui, l'Académie dort, et malheureusement du dernier sommeil dans le trop grand nombre de ses membres qui, par de longs et d'importants travaux, ont fait son illustration. Mais elle veille encore dans leurs successeurs laborieux et dévoués. Elle veille dans le soin qu'elle prend d'entretenir de tout son pouvoir le goût du vrai, de l'utile et du beau, d'encourager et de récompenser les écrivains qui répondent à ses vues. Elle veille dans l'appréciation et le choix de ces documents historiques,

dont la publication lui fut inspirée par un de ses associés les plus célèbres. Elle veille dans le patronage qu'elle exerce sur les jeunes compatriotes appelés par elle à jouir des vivifiantes libéralités d'un bienfaiteur dont l'image vénérée décore aujourd'hui cette enceinte. Elle veille dans ses fêtes de chaque année, où ne dédaignent pas d'affluer tant de bienveillants auditeurs, heureux peut-être, en écoutant nos simples accents, d'échapper un moment aux bruits fatigants de la politique, au galvanisme étourdissant de la littérature parisienne. Elle veille dans ses nombreux dignitaires du sacerdoce, de la magistrature, du barreau, qui savent allier aux devoirs de leur ministère la culture de l'histoire et des lettres. Elle veille dans ses interprètes de la science qui, s'ils n'enrichissent pas plus souvent de leurs écrits ses séances et ses recueils, contribuent chaque jour, dans l'enseignement public, à la propagation des lumières. Elle veille dans ses artistes dont la voix ne peut être que rarement entendue, mais qu'on sait être créateurs de plus d'une œuvre dont nous avons droit de nous glorifier. Elle veille dans ses tributaires les plus habituels, toujours prêts à soutenir ses exercices et s'efforçant de leur donner de la vie. Elle veille jusque dans ses poëtes qui, sans ambition, mêlent à ses tons graves de légers accords, souvent payés d'aimables sourires, et qui, sous le voile transparent des fictions, savent aussi mettre au jour d'utiles vérités.

Voilà ce qu'est aujourd'hui l'Académie; voilà ce qu'elle peut être longtemps encore; car elle veille aussi dans les espérances qu'elle fonde sur ces jeunes amis

des lettres qui, déjà pleins de sève et d'abondance, viendront un jour s'asseoir dans ses rangs, se nourrir de ses meilleures doctrines, partager sa tâche, attiser avec elle ce feu sacré qu'autant que nulle autre elle est jalouse de ne point laisser s'éteindre, et qui sous leurs mains grandira peut-être pour briller d'un nouvel éclat.

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. BONNET.

Messieurs,

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à siéger au milieu de vous, sans exiger de moi des titres littéraires, vous avez voulu sans doute honorer l'art utile auquel je consacre tous mes moyens depuis vingt ans. Vous m'avez tenu compte des services que j'ai pu rendre dans l'enseignement de l'agriculture, ou du zèle avec lequel, malgré de nombreux obstacles, j'ai cherché à répandre dans la campagne des vérités utiles aux cultivateurs. Profondément touché de l'honneur que vous m'avez fait, et qui est pour moi une douce récompense, j'éprouve aujourd'hui le regret de ne pouvoir vous en exprimer ma gratitude d'une manière digne de vous. Mais, Messieurs, ce n'est pas un discours académique que vous attendez de moi; d'autres confrères traiteront devant vous, avec le goût et l'élégance qui distinguent leurs productions, des matières d'histoire, de philosophie, de littérature et de beaux-arts. Pour moi, je ne puis et je ne dois vous parler que de l'art qui nourrit les hommes. Vous m'excuserez si j'ose en parler avec la simplicité que le sujet autorise.

Vous savez, Messieurs, combien l'agriculture était

honorée chez les anciens, et quelle place ils ont donnée dans leur littérature aux travaux, préceptes et descriptions qui s'y rattachent. Leurs grands poëtes ont célébré sur tous les tons les occupations et les plaisirs de la vie des champs, et plusieurs de leurs écrivains les plus estimés ont consigné dans leurs ouvrages d'économie rurale, des observations utiles et des préceptes qui n'ont point vieilli. On lit avec un curieux intérêt les détails donnés par Hésiode, sur les travaux des laboureurs dans le siècle d'Homère. Les ouvrages de Varron, de Pline, de Caton, de Columelle peuvent encore être consultés avec fruit. Ce que dit Virgile, dans ses Géorgiques, des merveilles de la greffe, des assolements, des engrais, de la préparation et du renouvellement de la semence, des troupeaux, des vignes, des abeilles, des jardins du vieillard de Tarente (1), du bonheur de la vie rustique (2), intéressera toujours les personnes qui voudront sérieusement étudier l'agriculture. Le poëte latin, en nous faisant connaître les meilleurs procédés employés de son temps pour féconder la terre, nous fournit un terme de comparaison pour apprécier les progrès qui se sont accomplis après lui.

(1) En parlant de ce vieillard, Virgile dit :

Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
Lui donnaient le bonheur, qui s'enfuit loin des rois.
Jamais Flore, chez lui, n'osa tromper Pomone,
Chaque fleur du printemps était un fruit d'automne.

(2) Qui ne connaît les vers de Virgile sur le bonheur des agriculteurs ?

Sua si bona nórint.....
Rien ne manquerait à leurs biens,
S'ils savaient les connaître.....

Les maîtres du monde connaissaient l'importance de l'agriculture, et leurs conquêtes avaient peut-être quelquefois autant pour but les approvisionnements de subsistances, que la gloire ou un accroissement de puissance. Après l'invasion des barbares, au milieu des sanglantes agitations qui, durant le moyen-âge, ne cessèrent de faire trembler le sol européen, l'agriculture, qui ne trouvait qu'à l'ombre des monastères la sécurité dont elle a besoin, ne put se développer que lentement. Toutefois, dans l'intervalle qui sépare la chute de l'empire romain du XVIIe siècle, on peut remarquer quelques circonstances favorables, qui eurent pour effet d'augmenter ses richesses et de lui donner une heureuse impulsion. De ce nombre sont l'importation du sarrazin ou blé noir, que les Croisés nous apportèrent de l'Orient; celle du maïs, présent précieux que le Nouveau-Monde a fait à l'ancien, et l'introduction du mûrier, dont la feuille nourrit le ver qui produit la soie. A ces causes il faut ajouter l'influence du règne pacifique et populaire de Henri IV. On sait quelle importance ce grand prince, assisté d'un grand ministre, attachait à la prospérité de l'agriculture française. On connaît cette rude remontrance qu'il adressa à des capitaines, au sujet de mauvais traitements exercés par quelques soldats contre des paysans : « Si vous maltraitez les cultivateurs, qui vous » nourrira, Messieurs? Ventrebleu! qui s'en prend à » mon peuple, s'en prend à moi. »

Plusieurs mots heureux de ce prince attestent qu'il s'occupait activement d'améliorer le sort des cultivateurs. Les édits de 1599 et 1607, relatifs au dessèche-

ment des marais et au défrichement des terres incultes, témoignent de son zèle éclairé pour le progrès de l'agriculture. Henri IV n'eut pas seulement le bonheur d'avoir Sully pour ministre, il encouragea et honora d'une affection particulière Olivier de Serres, patriarche des écrivains agronomes, qui, après avoir consacré sa vie à cultiver les terres que ses concitoyens arrosaient de sang français, et avoir introduit dans sa patrie la culture du mûrier, publia le *Théâtre d'agriculture,* ou *le Ménage des champs,* ouvrage plein d'observations judicieuses et d'utiles préceptes, qui devint le livre favori de Henri IV. Mais tous les efforts de ce prince, secondé par des hommes si éminents, ne produisirent que des résultats passagers. Les moyens de progrès agricole qu'il voulut mettre en honneur, furent abandonnés après lui, et le même sort était réservé à toutes les bonnes idées, à tous les projets utiles à l'agriculture, jusqu'à l'époque où la pomme de terre fut enfin naturalisée sur notre sol. L'Académie de Besançon eut l'honneur de s'associer à la gloire de Parmentier, et de l'encourager par le prix qu'elle lui décerna, dans la lutte qu'il eut à soutenir, pendant nombre d'années, contre l'ignorance des uns et le préjugé des autres. La victoire resta à cet ami de l'humanité, et cette victoire a porté ses fruits. La France s'est enrichie du pain providentiel des pauvres, qui est devenu aussi l'aliment journalier du riche.

Les sciences sont venues à leur tour éclairer l'agriculture. Les découvertes des éléments de l'air et de l'eau ont jeté un grand jour sur les phénomènes de la végétation, les moyens de nourriture des plantes et

sur leur composition. A l'aide de ces nouvelles connaissances, on a mieux compris l'action des moyens fertilisants, et tout ce qu'il faut faire pour augmenter les produits de la terre. Les travaux de l'abbé Rozier et ceux de Gilbert, sur les prairies artificielles, ont contribué puissamment, sur la fin du XVIIIe siècle, à vulgariser des connaissances utiles. La révolution de 89 elle-même, par la loi de police générale de 90, et la loi de 91 concernant l'agriculture, a été très-favorable aux progrès; enfin, la catastrophe de 93, comme pour nous indemniser un peu des malheurs du temps, a été utile aussi par l'activité qu'elle a imprimée aux esprits, et par les mouvements qu'elle a occasionnés dans beaucoup de grandes propriétés.

Les révolutions auraient-elles un bon côté? on serait tenté de le croire, puisqu'elles ramènent toutes les pensées des hommes instruits et sérieux vers l'agriculture, comme vers une planche de salut. Nous en trouvons une preuve dans les pages éloquentes que François de Neuchâteau a écrites en l'an X, pour démontrer à la société d'agriculture de la Seine, la nécessité de l'enseignement agricole, et exposer les moyens de le faire entrer dans l'instruction publique (1). Il faut lire ce rapport. Messieurs, pour être bien pénétré de la justesse des vues et de la grandeur des idées qui y sont exprimées, ainsi que de l'utilité de la mesure que recommande l'au-

(1) Si François de Neuchâteau était de ce monde, il reconnaîtrait sans doute, comme le savant agronome, M. de Gasparin, que l'enseignement ambulant agricole est celui qui convient le mieux à la France.

teur (1). Mais la guerre, absorbant alors toutes les ressources de l'Etat, ne permit point de réaliser un si beau projet. Maintenant que nous sommes en temps de paix, et que nous sentons plus que jamais le besoin d'instruction agricole, ce projet est formulé de nouveau chaque année par tous les congrès qui recherchent les moyens d'améliorer l'agriculture, et de faire refluer vers les campagnes le trop plein de la population des villes, dans l'intérêt de la tranquillité et de la morale publique, comme dans celui de la production. Ce serait, en effet, Messieurs, une grande amélioration, que de donner à la jeunesse le goût et les connaissances de l'agriculture. L'enseignement de l'agronomie dans les séminaires et les facultés des sciences, ne produirait-il pas aussi de bons résultats? Je suis en rapport chaque année avec un grand nombre d'honorables curés de campagne, qui tous regrettent qu'on ne leur ait pas donné les connaissances qui pourraient leur servir à éclairer par de saines théories les travaux des cultivateurs.

En l'an x, le grand établissement d'histoire naturelle, formé par les célèbres Tournefort, Jussieu, Buffon, etc., florissait déjà, et avait sa partie agricole, que faisaient très-bien valoir les professeurs qui y étaient attachés. Le bon père *Thouin*, chargé d'un cours de culture, exposait la théorie de cet art dans un langage simple,

(1) On devrait aujourd'hui publier ce discours au moins à cent mille exemplaires, pour être distribué en grand nombre dans toutes nos communes rurales. Rien ne serait aussi propre à faire aimer l'agriculture et estimer le cultivateur, que les pensées exprimées par l'auteur.

qui faisait mieux comprendre ses démonstrations. J'ai suivi en 1808, 1809 et 1810, les cours du Jardin-des-Plantes, et c'est toujours avec un sentiment de reconnaissance que je me souviens de la bienveillance de tous les professeurs pour leurs élèves.

Comme l'établissement du Jardin-des-Plantes, la pépinière du Luxembourg était une ressource pour l'instruction des personnes qui voulaient étudier la taille, la greffe, etc., des arbres à fruits. Il faut citer encore l'importation des mérinos en France comme un progrès remarquable, auquel le savant d'Aubenton a attaché son nom. Mais le grand génie de Napoléon comprit que ce n'était point assez : il créa en 1807 à Alfort une chaire d'agriculture, qui fut occupée par le savant professeur Yvart, jusqu'à la fin de l'empire.

Pendant la restauration, l'agriculture fut en quelque sorte livrée à ses propres forces, puisqu'elle n'eut guère d'autres moyens d'excitation et d'encouragement que quelques publications, l'influence trop bornée des associations urbaines et l'expérience pratique. Des améliorations se manifestèrent cependant par l'extension de la culture de la pomme de terre et des prairies artificielles. La misère des années 1816 et 1817 en fut la principale cause. Nous pourrions ajouter que beaucoup de soldats, en redevenant laboureurs après avoir parcouru l'Europe, concoururent à réaliser quelques progrès par l'expérience qu'ils avaient acquise.

La révolution de 1830 nous a fait sentir de nouveau la nécessité de revenir à l'agriculture. En effet, pendant la durée de ce gouvernement, il s'est formé, sous la

direction d'hommes éclairés et dévoués au bien public, des écoles à Roville, à Grignon, à Grand-Jouan, où de jeunes élèves sont allés puiser les connaissances nécessaires pour diriger avec succès les travaux des champs. Le gouvernement lui-même a créé, en 1836-37-38-39, des chaires d'agronomie au Conservatoire des arts et métiers, et dans plusieurs villes, telles que Bordeaux, Toulouse, Rouen, Besançon. Des associations, sous le nom de comices agricoles, se sont organisées dans les campagnes, et le mouvement est devenu général. Les Bugeaud, les Dupin, les Gasparin, les Boussingault, et beaucoup d'autres hommes distingués par leur position sociale comme par leurs lumières, ont pris part à ce mouvement, qui a produit depuis quinze à vingt ans des améliorations sensibles.

Ai-je besoin maintenant, Messieurs, de vous parler du nouvel intérêt qui semble s'attacher à l'agriculture, depuis que la révolution de février a soulevé tant de redoutables problèmes? Ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas un seul homme accoutumé à réfléchir, qui n'ait dit ou pensé qu'il fallait par tous les moyens possibles honorer et protéger cette belle profession, retenir l'habitant des campagnes dans ses foyers, et chercher par de sages mesures à reporter aux champs le trop plein de la population des villes. C'est en honorant l'agriculture, non par des paroles comme on le fait trop souvent, mais par des actes; c'est en accordant à l'honnête et laborieux cultivateur l'estime et la considération qu'il mérite; c'est en encourageant et récompensant avec intelligence les efforts utiles et les services

rendus, que l'on pourra y parvenir avec le temps (1). Le bon ordre social et la morale publique ne sont désormais qu'à ces conditions.

L'application du décret sur l'enseignement professionnel de l'agriculture atteindra-t-elle cet heureux but? Nous le désirons bien sincèrement; mais n'est-il pas à craindre qu'à la sortie de ces écoles nouvelles, les élèves ne préfèrent le séjour des villes à la résidence de la campagne?

S'il en était ainsi, des millions, dépensés au nom de l'agriculture, n'auraient guère servi qu'à lui enlever ses bras les plus intelligents, et à encombrer davantage nos centres de populations. Les lumières et la sagesse de l'admininistration sauront nous préserver d'un aussi déplorable résultat.

Après ces considérations générales sur la marche de l'agriculture en France, je crois devoir vous entretenir un instant de celle de notre département, qui nous intéresse plus spécialement. Je serai court, Messieurs; je citerai des faits, en vous laissant la facilité de les apprécier à leur juste valeur.

Le moyen le plus sûr et le plus prompt de faire prospérer l'agriculture, c'est de compléter l'instruction du cultivateur et son éducation professionnelle, parce que

(1) On croit encourager ou récompenser par des médailles et de l'argent. On se trompe, car ces moyens ne laissent rien à l'agriculture. Donnez de jeunes animaux reproducteurs, des ouvrages utiles, des instruments aratoires appropriés aux besoins, et des graines de culture d'essai, vous satisferez l'amour-propre de ceux qui recevront, et les objets accordés seront pour tous d'une utilité réelle.

l'intérêt particulier fait le reste. Que faut-il pour cela? lui faire arriver gratis des ouvrages instructifs, mis à sa portée, et lui donner chez lui, dans sa grange ou au milieu de son champ, l'enseignement oral (1). Depuis quinze ans, notre département est en possession de ces précieuses ressources, et les améliorations déjà réalisées prouvent l'efficacité des moyens employés. En effet, notre hectare de froment, qui ne rendait pas douze hectolitres il y a vingt ans, en donne quinze maintenant. Nos fromageries se multiplient, et elles fabriquent à présent au moins un million de kilogrammes de plus qu'il y a douze ans. L'exportation de nos bestiaux de l'espèce bovine augmente chaque année, bien que la consommation de la viande dans nos campagnes soit dix fois plus grande qu'il y a vingt-cinq ans. Enfin, par l'augmentation des récoltes fourragères de toute nature, nos animaux et nos engrais sont doublés depuis trente ans. C'est ainsi, Messieurs, que tout se lie et s'enchaîne ; un progrès en appelle un autre. Les intérêts matériels en agriculture conduisent aux intérêts moraux, parce que le goût du travail, que les bénéfices feraient naître au besoin, s'il n'existait pas naturellement chez les cultivateurs, éloigne de l'oisiveté et prévient tous les vices qu'elle engendre ; parce que l'aisance permet une instruction et une éducation morale, dispose aux bonnes mœurs, retient les enfants sous le toit paternel, raffermit l'amour

(1) Nous avons posé cet enseignement dans les statuts du comice de Busy, organisé le 26 mars 1836 ; et, dès cette époque, nous avons professé l'agriculture au milieu des cultivateurs.

de la famille, et donne à tous ses membres l'esprit d'ordre nécessaire au service de toutes les opérations.

Encore un mot pour terminer :

Il est remarquable, Messieurs, que les bienfaits de l'agriculture ne sont jamais mieux appréciés que dans les siècles de révolutions. A Rome, ce fut après les sanglantes dissensions du triumvirat, que Virgile, secondant l'habile politique d'Auguste, célébra en beaux vers l'art de féconder les champs. Ce fut après les guerres civiles et religieuses du XVIe siècle, qu'Olivier de Serres éleva la voix pour inviter ses concitoyens à se livrer aux travaux des champs, et pour appeler la bénédiction du ciel sur le sol français qu'il enseignait à cultiver. Aujourd'hui, Messieurs, en présence du déplacement opéré dans les populations par le développement excessif de l'industrie, tous les esprits élevés s'accordent à reconnaître l'heureuse influence que l'agriculture peut produire sur le rétablissement de l'équilibre social. Mieux que personne vous l'avez comprise, Messieurs, et en m'admettant à l'honneur de siéger dans cette compagnie, vous avez voulu sans doute donner un nouveau témoignage de l'intérêt éclairé que vous portez au premier des arts utiles.

RÉPONSE DE M. LE PRÉSIDENT.

Monsieur le docteur,

Il est des récompenses qui pour être tardives n'en sont que mieux méritées, surtout lorsqu'elles n'ont été l'objet d'aucune sollicitation. De ce nombre est la haute distinction que vous avez le plus récemment obtenue ; de ce nombre est celle que l'année dernière vous avez reçue de l'Académie de Besançon. L'homme dévoué aux intérêts de l'agriculture, que depuis plus longtemps une foule de sociétés savantes ont voulu compter parmi leurs associés, ne pouvait manquer d'appartenir enfin à la corporation qui lui donne pour confrères des compatriotes.

L'enseignement que vous avez répandu dans nos campagnes, les publications que vous avez consacrées au perfectionnement du premier de tous les arts, sont des titres à côté desquels beaucoup de plus éclatants n'ont rien de supérieur qu'en apparence. Ce que vous nous avez dit dans cette assemblée achève de démontrer combien ont été sérieuses vos études de prédilection. En vous ouvrant ses rangs, l'Académie vient de prouver encore que ses préférences ne sont pas toutes en faveur des brillants succès qui portent plus de fleurs que de fruits, et qu'elle sait aussi rendre hommage aux labeurs utiles dont vous avez donné de si précieux exemples.

FRAGMENT D'UN DISCOURS

SUR

LA LITTÉRATURE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LES MŒURS (1),

PAR M. LÉON DUSILLET.

On a dit que la littérature était l'expression des mœurs d'une société : oui, d'une société déjà intelligente, car une peuplade qui se forme n'a point de littérature. Peu de mots lui suffisent pour exprimer des besoins qui ne sont pas encore des caprices; sa langue n'est certes pas riche, mais la métaphore y surabonde. Le style figuré, que les prosateurs à l'envi rabaissent, est plus naturel qu'on ne pense. La première fois que les hommes prièrent en chœur ou célébrèrent une action d'éclat, cette prière et ces louanges durent exhaler un parfum de poésie, mais elles n'avaient rien du rhythme ni de la mesure de nos vers. Le langage alors était presque tout de comparaisons et d'images qui suppléaient à la stérilité des mots.

Nul doute que ces chants ne fussent monotones.

(1) Ce fragment de discours n'aurait point dû paraître ainsi mutilé. C'est moins d'ailleurs un discours qu'un essai composé de trois parties : la première commence à la Genèse et finit à l'Iliade; la seconde finirait au siècle de Léon X, et la troisième au règne de Napoléon. Cet essai sera-t-il jamais achevé? Il n'est pas aisé de peindre quand l'âge affaiblit les yeux et ternit les couleurs.

Ecoutez même aujourd'hui le chant des villageois! il est triste. On dirait que l'homme exilé sur la terre n'ait reçu la voix que pour se plaindre. Les arts qu'il inventa finirent par le consoler, et peu à peu le pervertirent, car ils amenèrent le luxe qui mine les empires et détruit les plus hautes cités. Où sont maintenant Suze et Babylone? Où sont Tyr et Persépolis, cité lumineuse des Hystaspides? Les livres saints nous apprennent que ces villes furent criminelles, mais ils ne parlent point de leur littérature oubliée. On a retrouvé naguère, sous les débris de Ninive, des bas-reliefs et des restes de sculpture qui indiquent le progrès plus que la perfection des arts; mais on n'a point retrouvé d'utiles manuscrits. La littérature d'un peuple condamné n'a point laissé de traces; et tout ce qu'on peut lire sur la tombe entr'ouverte de Ninive, c'est la prédiction de Jonas, c'est la sentence de Balthasar, c'est l'épitaphe d'une ville entière : *Ci-gît qui fut maudit de Dieu!*

Un voile impénétrable aurait couvert les grandes scènes de la création et du déluge, si la Bible ne les avait point conservées. Gloire donc à cette Bible, qui est tout ensemble un code religieux et le premier recueil de lois écrites! Gloire à ce chef-d'œuvre de littérature, à ce vaste dépôt des annales d'un monde naissant et d'un monde déjà vieux! Les prêtres de l'Inde y puisèrent l'idée d'un Etre suprême, créateur de la terre et du ciel, et dont Brama est l'esprit. D'autres peuples suivirent cet exemple; ils imaginèrent une théogonie fantastique, et de vils simulacres reçurent, sous les noms de Bel ou de Mithra, l'encens des aveugles humains.

Il résulta de ce mélange d'un peu de vérités et de beaucoup d'erreurs, que la plupart des religions de l'Asie conservèrent quelque chose du culte hébraïque. Mahomet lui-même a butiné dans la Bible.

Ceux qui voulaient faire mentir Moïse, sur la foi d'un ramas de traditions suspectes, cherchèrent partout des preuves de l'antiquité fabuleuse de l'Inde ; ils interrogèrent des ruines qui demeurèrent muettes ; ils fouillèrent dans les archives des vieilles écoles de Bénarès. La découverte du zodiaque de Dendéra leur fit pousser des cris de joie : cris superflus, joie insensée ! Le zodiaque n'infirma ni le témoignage de la Genèse, ni la certitude de ses dates ; elle est toujours le premier livre connu, en dépit des rêveries séculaires.

Et quel livre que la Bible ! quelle hauteur de pensées ! quelle puissance d'action et de parole ! *Il dit, et tout fut fait.* La Bible entière est pleine de ces traits imprévus, qui saisissent l'âme et l'élèvent ! Peut-on mieux peindre que Moïse les merveilles du désert, la chute du Pharaon d'Egypte, descendant comme du plomb sous la mer refermée, et le bruit de la voix de Dieu qui tonne sur le Sinaï ? Quelle profane lyre soupira jamais des sons plus touchants que celle d'Ezéchias, des accords plus sublimes que celle de David, plus lamentables et plus vrais que le long pleur de Jérémie !

Si l'on passe de la poésie à l'histoire, la surprise et l'admiration redoublent. Que d'antiques souvenirs la Bible a sauvés de l'oubli ! combien de princes vertueux lui doivent une éternelle mémoire ! à combien de coupables rois elle inflige une immortalité vengeresse ! Di-

vers auteurs grecs et latins ont écrit l'histoire de Cyrus et d'Alexandre. Comparez à ces récits verbeux ce passage d'Esdras : « Le maître du ciel, dit Cyrus, m'a » donné tous les royaumes de la terre. Il me commande » de lui bâtir un temple à Jérusalem, en Judée. » Ce début simple et concis peint mieux Cyrus qu'un discours oratoire. Le roi de la terre avoue que le roi du ciel est au-dessus de lui ; il ne connaît pas ce Dieu, mais il le pressent et le révère. Ouvrez après Esdras le livre des Machabées : « Alexandre sort de Céthim ; il passe » jusqu'à l'extrémité du monde et s'enrichit des dé- » pouilles des nations ; il triomphe des peuples et des » rois, qui lui paient un tribut, et la terre se tait devant » lui. Son cœur s'enfle d'orgueil ; puis, il tombe dans » son lit et s'aperçoit qu'il faut mourir. » Quel rapide tableau d'une grandeur soudain détruite ! Alexandre ne va point se reposer sur sa couche ; il y tombe, *decidit,* et s'aperçoit qu'il faut mourir, *et cognovit quia moreretur*. Ces trois mots disent tout, la brièveté de la vie, la vanité des conquêtes et l'inanité de la gloire.

Il fut un autre prince, héritier plus direct de César et de Charlemagne, qui naguère à son tour imposa silence à l'univers. Il partit du pays des Gaules, et soumit à ses lois les belliqueux enfants des Germains, des Sarmates et des Scythes ; il eut aussi des rois pour tributaires, et des reines servirent sa femme. Conquérant et législateur, il fut admiré des guerriers et respecté des sages. Un jour, l'ivresse du pouvoir suprême égara ses vœux démesurés, et l'esprit de Dieu se retira de lui ; il étendit les bras pour étreindre le pôle, et l'aquilon le repoussa.

Lancé par un orage sur le trône du monde, il mourut sur un rocher battu par la tempête.

La partie littéraire de la Bible réunit toutes les qualités et toutes les nuances du style; c'est un modèle accompli du genre descriptif. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'histoire des Juges et des Rois, d'Esther, de Ruth et surtout de Job, qui tira d'une lyre plus qu'humaine, *major humanâ,* des sons que la terre n'avait jamais entendus. On y trouve à la fois le naïf et le sublime, le gracieux et le terrible, joints à un luxe d'images, de figures, de prosopopées, qui n'altère toutefois ni la simplicité du langage primitif, ni le souffle de l'inspiration divine.

La Bible dut agir fortement sur les mœurs des Israélites, mœurs dont elle devint, avec le temps, l'expression, après les avoir pour ainsi dire créées; mais elle ne put jamais assouplir qu'à demi le sombre caractère d'un peuple opiniâtre, *duræ cervicis,* toujours prêt à se mutiner. Un levain d'idolâtrie couvait dans son âme ingrate, il regrettait les dieux faciles de l'Egypte, et Moïse fut contraint de le punir avec une sévérité extrême. Dieu, qui lui donna sa loi au bruit du tonnerre, ne le ramenait à lui que par la peur des châtiments ; de là ces vifs reproches et ces menaces continuelles qui éclatent dans les prophéties. Mais souvent la bonté du Seigneur laissait désarmer sa justice. Dieu, *qui est patient parce qu'il est éternel*, descendait même jusqu'à la plainte. « Mon peuple, en quoi t'ai-je contristé? » Vaine tendresse, pardon stérile ! les Juifs furent toujours le peuple intraitable qui cria : *Crucifige!*

La Bible nous a laissé le tableau le plus vrai du faste des cours de la vieille Asie. D'après la peinture animée que font les livres saints de la magnificence des palais, de la pompe des fêtes, du luxe efféminé des Assyriens, des Perses et des Mèdes, il est à présumer qu'une littérature obscène était l'infâme expression des mœurs d'un tas d'esclaves abrutis; car tous les grands peuples ont eu leur littérature plus ou moins remarquable, selon qu'ils étaient plus ou moins civilisés. Mais la Bible, toujours austère, ne daigne point parler de celle des nations; elle ne transmet à la postérité que leurs vertus et leurs crimes. Où chercher d'ailleurs cette littérature éteinte? Est-ce sous les ruines de Babylone, ensevelie elle-même sous les sables de la Chaldée? Est-ce près du Gange, où la superstition et l'inégalité des castes tiennent le génie captif, où la poésie, née d'un rayon du jour, a peur de la lumière, où la vérité ne se montre que sous le voile de l'allégorie? Peut-on juger des mœurs de l'Inde par les drames de Calid-Asa, ou par les fables de Lokman et de Pilpay qu'on croit apocryphes? Les livres sacrés des brames seraient de meilleurs guides dans la nuit des âges; mais les Vèdas sont-ils tous traduits? et si d'ailleurs ils influèrent sur les mœurs comme ouvrage religieux, eurent-ils la même influence comme œuvre littéraire? Seraient-ils une seconde Bible? la lecture du Zend-Avesta de Zoroastre, scribe sacré du magisme, est loin de le prouver. Il est donc très-difficile de sonder l'abîme du temps. Le berceau de chaque peuple ressemble à la source mystérieuse du Nil. La peur et le besoin avaient d'abord réuni quelques pâtres; ils défrichèrent un

coin de terre qui devait être un jour une ville. Les chaumières ayant disparu, on bâtit à leur place des maisons moins étroites, et l'on mit sur un autel rustique des dieux que la crainte avait faits. Bientôt le fanatisme, un instinct de courage, un désir inné de gloire éveillèrent l'enthousiasme, et l'enthousiasme est le feu du génie. Que ces enthousiastes fussent Cécrops ou Thésée, qu'on les appelât mages ou brachmanes, prêtres de Cnef ou de *Zeùs*, il est sûr que leur voix entraînait les masses toujours prêtes à fonder comme à détruire ; et voilà les merveilles du luth d'Amphion ! voilà les siècles héroïques de la Grèce !

On se souvient à peine de ces siècles si vantés par Nestor. L'Hellade, à qui le ciel réservait de si hautes destinées, ne fut longtemps qu'un repaire de pirates, que les Hercule, les Jason, les Persée combattirent tour à tour. Cérès et Triptolême, élève de Bacchus, lui enseignèrent l'agriculture. Deux illustres frères, Orphée et Linus, essayèrent de l'instruire ; ils lui apportèrent de Memphis une religion nouvelle, des lois pour réprimer le crime et des mystères pour l'expier. L'attrait de cette religion sensuelle dut être irrésistible. L'homme fut charmé d'avoir enfin des dieux qui partageaient ses vices, ses faiblesses et jusqu'à ses amours. Bien plus, il espérait de revoir dans l'Elysée ceux qui sur le bûcher avaient déjà reçu un triple adieu. Or, cet Elysée n'était qu'un emprunt fait à la Genèse ; c'était Eden moins son innocence ; c'était surtout Eden impitoyable, car les pauvres restaient à l'entrée du Ténare : *Vestibulum antè ipsum turpis egestas*. Il est vrai que le Vahalla d'Odin, ce

paradis des braves, était aussi fermé à la foule indigente. Ce n'est pas ainsi que la religion du Christ traite ceux qui souffrent et qui ont faim.

L'histoire, qui n'est souvent qu'une fable, nous apprend donc qu'Orphée, prêtre initié d'Isis, fut un des législateurs et des pontifes de l'Hellade ; mais il est permis de douter des miracles de sa lyre. Le dernier son de cette lyre imparfaite, à laquelle Therpandre crut devoir ajouter une corde, s'est évanoui. Les vers de Linus, n'en déplaise à Stobée, sont à jamais perdus. Les hymnes orphiques, recueillies par Maittaire, n'ont point payé la rançon d'Eurydice, et ne sont pas plus d'Orphée que les chants galliques de Macpherson ne sont ceux du fils de Fingal. Toutefois, on ne saurait nier que les préceptes et les écrits des sages n'aient adouci les mœurs de l'Hellade ; mais cette ombre de littérature ne fut longtemps que le faible essai d'une civilisation à peine ébauchée. Les Grecs mêmes, qui coururent assiéger Ilion, avaient toute l'âpreté d'un peuple à demi sauvage. Achille, Hector, Ajax et Sarpédon s'accablaient d'injures avant que de se battre. Poussés par la faim, ils allaient dérober, à l'exemple d'Hercule, les bœufs de quelque Géryon, et les dépeçaient de leurs mains royales, pour le sacrifice ou le banquet.

Le siècle d'Orphée et de Linus n'était déjà plus celui de Saturne et Rhée. Cependant les vertus n'avaient pas quitté tout à fait la terre. On chérissait, on révérait encore ceux qui avaient servi la patrie. Le respect et l'amour plaçaient ces demi-dieux dans un ciel ouvert à toutes les illusions. Plus tard, la bassesse et l'effroi pla-

cèrent dans ce même ciel, ouvert à tous les crimes, Tibère et Caligula.

J'ai parlé tout à l'heure d'Ilion; nous voilà donc arrivés à l'Iliade, immense conception du génie, et la plus magnifique de ses œuvres littéraires, puisque la Bible émane du ciel. Quand les harpes divines interrompent leurs concerts, la muse de l'épopée fait taire toutes les lyres humaines; et cette muse inspirait Homère, que trois mille ans de gloire n'ont pu mettre à l'abri des outrages de l'envie. On renouvelle, de nos jours, contre lui une accusation bizarre : on attribue l'Iliade à des chanteurs de place, à des rapsodes. Si cette étrange idée n'est pas neuve, elle est digne au moins du siècle que nous traversons, siècle où l'on hait tout ce qui est beau, où l'on nie tout ce qui est vrai, où l'on blasphème tout ce qui est saint. Des pygmées, plus aveugles que Mélésigène, ont voulu renverser sa statue; mais cette statue harmonieuse, pareille à celle de Memnon, élève toujours sur le Pinde sa voix matinale, et cette voix a pour écho l'univers.

L'Iliade est le dernier effort de la muse épique. L'imagination n'est jamais allée plus loin. Quelle composition large et hardie! Que d'ampleur et de majesté! Quelle variété d'expressions, de dialectes et d'épisodes! Tumulte d'une bataille de dix ans, scènes d'intérieur gracieuses ou pathétiques, descriptions du bouclier d'Achille et de la ceinture de Vénus, tout se lie et se succède sans gêne et sans confusion. Ici, les adieux d'Hector et de sa femme; là, les prières boiteuses qui conduisent inutilement Phœnix aux pieds du fils de

Pélée. On assiste à un combat terrible, et le combat qui suit est plus terrible encore. Le fracas des armes retentit de l'Hellespont jusqu'à l'Ida. Dieux et mortels, tout se mêle; le Scamandre et son frère bouillonnent sous les feux de Vulcain irrité; le fougueux Diomède blesse Vénus et Mars lui-même.... Puis, tout à coup, Achille, cette grande figure que le poëte tenait en réserve, apparaît seul et désarmé. Il crie trois fois, et les guerriers de Pergame trois fois reculent. Josué ne cria qu'une fois : *Sol, sta!* et le soleil s'arrêta dans sa course. L'Iliade ici cède encore à la Bible.

RAPPORT

SUR

LE CONCOURS D'HISTOIRE,

PAR M. MONIN.

Messieurs,

Deux mémoires seulement ont été présentés à l'Académie, pour concourir au prix d'histoire.

Le numéro 1 est intitulé : *Recherches historiques sur l'abbaye de Montbenoît et le val du Sauget.* Cette abbaye est sans contredit une des plus importantes de la province, par la durée de son existence, l'étendue de ses possessions, et les droits souverains qui, pendant longtemps, y ont été attachés. Le val du Sauget, sur lequel régnaient les abbés de Montbenoît, fermé de toutes parts par les forêts montagneuses qui forment la double crête du Jura, n'est pas moins intéressant à connaître par l'originalité de son langage et de son ancienne coutume. Ainsi, le sujet en lui-même est bien choisi, et c'est incontestablement l'un de ceux sur lesquels l'Académie a voulu attirer l'attention et les études des Francs-Comtois studieux et amis de leur pays.

D'un autre côté, Montbenoît, pendant une existence de près de sept siècles, a toujours eu une destinée des plus

modestes et des plus paisibles. Son histoire ne fournit aucune de ces catastrophes, aucun de ces drames, aucune de ces luttes longues et variées que l'on peut rencontrer quelquefois même dans les annales d'un monastère. Montbenoît n'a non plus ni l'éclat des études, ni la renommée des grands hommes qui ont placé si haut d'autres abbayes dans l'histoire générale de l'Eglise. Si ce n'était le cardinal de Granvelle, qui en a eu quelque temps l'administration, il serait difficile de rencontrer dans ces recherches aucun nom jouissant d'une véritable renommée. Ainsi le sujet, tout en offrant quelque intérêt au point de vue de notre histoire provinciale, n'a pour lui que cet avantage de compléter la connaissance exacte de l'ancienne Franche-Comté.

Il en a été de Montbenoît à peu près comme du reste de notre belle et florissante montagne. C'était vers l'an 1000, comme Saint-Claude vers l'an 600, un pays désert et sans productions utiles. Un sire de Joux y appelle les chanoines réguliers de Saint-Augustin ; il leur donne les forêts, les rochers, les marécages qu'il possède sur plusieurs lieues d'étendue. Le pays se peuple de colons étrangers au canton, et l'abbaye leur fournit les avances nécessaires pour mettre la terre en état de subvenir à leur subsistance. D'après l'auteur du mémoire, une forte portion de cette population nouvelle aurait une origine germanique, dont on trouve encore des traces dans la prononciation des habitants du Sauget (1). Depuis ce *peuplement* jusqu'à l'affermissement du ré-

(1) De plus, une des communes du val porte ce nom significatif : *les Allemands*.

gime monarchique, nous ne voyons pas que Montbenoît ait jamais eu aucune guerre à soutenir. Il est bien fait mention d'un démêlé avec les sires de Joux, qui prétendent à des droits exorbitants comme fondateurs et protecteurs du monastère; mais tout indique que cette difficulté se termina promptement par des concessions réciproques. Ni les guerres qu'eurent à soutenir soit les barons, soit les suzerains de la Franche-Comté, ni la révolution religieuse du protestantisme, n'eurent pendant longtemps la puissance de troubler la paix perpétuelle dont cette petite vallée jouissait sous le régime de la crosse abbatiale. Les farouches soldats de Weymar sont à peu près les seuls qui aient pénétré jusqu'à Montbenoît. Des alternatives assez fréquentes de relâchement et de réforme dans la discipline du couvent, telles sont, pour ainsi dire, les seules vicissitudes que l'on puisse remarquer dans l'histoire de cette petite oasis cachée sous l'ombre des sapins. Le désordre alla si loin, au XVIIIe siècle, que le monastère fut supprimé en 1773, et ses biens affectés à d'autres destinations, d'un commun accord entre l'Eglise et le gouvernement.

Tel est, Messieurs, le cadre dans lequel sont renfermées ces recherches sur Montbenoît et le val du Sauget. Il faut louer l'auteur de n'avoir pas cherché à en sortir par des digressions qui souvent s'offraient d'elles-mêmes, mais qui auraient été étrangères à son sujet. Il y a dans ce travail la plupart des qualités de rédaction qu'on peut désirer pour des annales si modestes et si peu susceptibles d'un intérêt dramatique. A part quelques négligences qu'une révision même rapide efface-

rait, le style est coulant, naturel, aisé, ne s'élevant jamais qu'à propos et dans les rares occasions où la pensée est susceptible de s'orner et de s'agrandir.

Nous eussions été heureux de décerner une digne récompense à ces recherches, empreintes à la fois d'un si bon goût, et d'un sentiment si prononcé d'amour pour la petite patrie. Mais nous avons été arrêtés, bien malgré nous, par une considération sur laquelle il nous était impossible de passer.

De telles recherches n'ont qu'un intérêt d'érudition. Il faut donc qu'elles soient complètes et exactes. Quand les sources sont facilement abordables, quand leur exploration ne demande que quelques jours de plus, nous n'avons pu nous décider à couronner un travail estimable sans doute, mais n'offrant qu'un débris mutilé de ce qu'il pourrait être sans beaucoup de peine.

Les archives de Montbenoît existent en bon état et bien classées dans le dépôt public de la préfecture du Doubs. L'auteur ne les a pas consultées ; il a cru sans doute pouvoir les remplacer par l'inventaire ancien de ces mêmes archives. Mais un inventaire ne peut nullement tenir lieu des pièces elles-mêmes. En supposant qu'il ait été fait avec exactitude, ce qui n'a lieu presque jamais, c'est comme si on s'imaginait que la lecture d'un ouvrage peut être remplacée par celle de sa table des matières. De ce premier défaut dans les études préliminaires proviennent sans aucun doute un grand nombre d'erreurs de détail que nous avons pu relever. Nous avons donc dû nous borner à donner à l'auteur une mention honorable, en l'engageant de toutes nos forces

à faire de nouvelles recherches, et à nous présenter sur le même sujet un travail qui, dans ses mains, peut devenir facilement comme la conquête d'un nouveau fragment de notre histoire franc-comtoise.

Le Mémoire n° 2 est intitulé *Vie de M. Marchand, missionnaire apostolique et martyr*. Nous avons dû d'abord examiner (l'Académie nous en ayant laissé le soin et la responsabilité) si ce sujet rentrait dans les termes du programme. Vous avez, Messieurs, institué un prix annuel de 300 fr. pour le meilleur Mémoire sur une famille illustre, un château, une abbaye, un chapitre ou une église de la province. Vous prenez la précaution d'excepter les questions sur lesquelles des recherches étendues et suffisantes ont déjà été faites, afin que tout le travail et toute l'ardeur des concurrents se portent sur des terrains encore inexplorés. A plusieurs reprises vous avez admis, comme rentrant dans ce sujet, la vie d'un illustre Franc-Comtois. C'est dans cet état que la question s'est trouvée posée devant votre commission. Voici maintenant quel a été son avis unanime : La vie et la mort de M. Marchand font honneur à la province, mais elles ne lui appartiennent que d'une manière bien éloignée. Nous ne pensons pas qu'il soit possible de faire entrer un sujet semblable ni dans les termes, ni dans l'esprit du programme. Depuis, vous avez décidé qu'il en serait à l'avenir ainsi, et que toute biographie serait dorénavant placée en dehors du concours.

Il restait à résoudre une question de bonne foi. Ne devions-nous pas considérer l'Académie comme engagée par un précédent éclatant et récent? L'année dernière,

la vie d'un illustre compagnon de travaux et de gloire de M. Marchand, la Vie de l'abbé Gagelin, avait été admise expressément au concours d'histoire. N'était-ce point une sorte de piége tendu innocemment à l'auteur du Mémoire de cette année, comme pour l'inviter à travailler sur un sujet tout semblable? Etait-il possible de l'écarter sans avertissement préalable? Nous ne l'avons point pensé, Messieurs. Il nous a semblé que nous étions liés encore par votre décision précédente, et nous nous sommes trouvés dans cette situation singulière de considérer notre conscience comme engagée à recevoir au concours un sujet qui autrement nous eût semblé tout à fait inadmissible.

Nous avons donc examiné la Vie de M. Marchand, en écartant bien loin de notre pensée la fin de non-recevoir que nous pouvions lui opposer. Nous avons trouvé que cette biographie, rédigée tout entière sur des lettres et des renseignements inédits, renfermait des morceaux d'un vif intérêt, qu'elle était écrite, souvent avec éclat, quelquefois avec éloquence, qu'elle donnait en un mot la preuve d'un véritable talent. Il nous a semblé seulement que le style, malgré des qualités incontestables, était quelquefois gâté par un peu d'enflure. En outre, un certain défaut de composition nous a frappés dans cet ouvrage. Il renferme deux biographies qui auraient dû être séparées. D'abord c'est l'enfance de M. Marchand, ensuite c'est la vie de M. le curé Jeune, son bienfaiteur et son guide, puis c'est la mission et la mort de M. Marchand.

L'auteur s'est laissé entraîner à insérer dans son texte

une analyse et des citations de mémoires manuscrits fort curieux, que M. Jeune a laissés sur les vicissitudes de sa vie. Nous y voyons un honnête homme, un patriote dans le bon sens du mot, emporté par la tempête dans les états et les opinions les plus contraires. Prêtre pieux et modeste, il est de ceux qui se laissent attraper aux belles paroles de la révolution naissante; il croit que c'est pour rétablir la primitive Eglise qu'on a fait la constitution civile du clergé; il entre dans le schisme sans ambition et sans lâcheté. Puis, quand la révolution ne veut pas même des prêtres de la révolution, M. Jeune, qui n'est plus rien, se jette dans les rangs de notre armée, où son courage et son mérite sont récompensés par un rapide avancement. Il en revient, comme on pouvait l'attendre d'un esprit juste et d'un cœur pur, moins jacobin et plus catholique que jamais. Il a des luttes curieuses à soutenir dans son pays contre son ancien troupeau, composé de demi-chrétiens et de demi-philosophes. Il prouve la sincérité de son nouveau changement en restant toute sa vie, depuis le directoire presque jusqu'à la révolution de février, toujours confiné dans la cure la plus humble et la plus pauvre, et refusant jusqu'à des évêchés.

Cette vie de M. Jeune est sans doute un chapitre intéressant de l'histoire du cœur humain. Mais ce chapitre n'a dû entrer dans le cadre qu'en le forçant; mais cela amène une digression véritablement trop longue sur les biens de l'Eglise et la constitution civile; enfin cela constitue un manque d'unité qui enlève à tout l'ouvrage une partie de son mérite littéraire. En conséquence, il

nous a semblé que nous ne pouvions accorder à la Vie de M. Marchand, au lieu du prix, qu'une médaille de la valeur de deux cents francs.

Permettez-moi, pour terminer, de vous lire le récit du martyre de M. Marchand. C'est un des excellents morceaux du Mémoire que nous avions à apprécier. Mais c'est surtout une occasion de célébrer la gloire d'un des plus dignes enfants que la Franche-Comté ait produits.

« Le temps s'écoulait sans qu'on parût s'occuper du sort des prisonniers. A la fin, on apprit que le roi n'avait différé ses vengeances, que pour attendre le retour de l'armée de Dong-Nai, et donner, par la présence de l'armée victorieuse, surtout des mandarins de guerre, plus de solennité à la terrible fête. Lorsque le gros de l'armée fut arrivé à la capitale, on procéda au jugement des prévenus. M. Marchand, déclaré doublement coupable pour s'être révolté envers le prince (1), et pour avoir prêché la doctrine de Jésus, fut condamné, avec les autres, au supplice des *cent plaies*. On devait, après sa mort, dépecer son cadavre, et jeter ses membres à la voirie. Quant à sa tête, il était ordonné de l'exposer, pendant trois jours, dans les principales villes du royaume ; de la broyer ensuite dans un mortier, et d'en jeter la poudre à la mer. La sentence fixait l'exécution au 30 novembre.

» Sept coups de canon l'annoncèrent, après le lever

(1) M. Marchand avait refusé de prendre aucune part à la révolte; mais il avait été pris dans une ville insurgée.

(*Note du rapporteur.*)

du soleil. Aussitôt la ville tout entière s'émeut. Les mandarins se rassemblent à la hâte autour de la prison. On tire de leurs cages M. Marchand, les trois chefs des rebelles et le jeune fils de Khoï. On leur fait ouvrir et abaisser leurs habits jusqu'aux reins ; on leur fait également remonter, autant qu'il se peut, leurs larges pantalons ; et on les conduit, en cet état, entre deux haies de soldats, escortés d'une immense multitude, à l'endroit appelé *Ngo-Mon,* non loin du palais. Les cages renfermant les crânes de Khoï et de son complice, qui s'était étranglé en venant de Sai-Gon, étaient portées à la suite du cortége. Le roi, entouré d'une troupe de courtisans, attendait les victimes. Dès qu'on fut en sa présence, les mandarins les saisissent, comme on a coutume de prendre les criminels, en leur serrant fortement la poitrine, les mettent en évidence, afin que le prince puisse les contempler, et les forcent de saluer sa majesté, en se prosternant cinq fois la face contre terre. Après avoir promené un instant sur les condamnés un regard d'indignation, le roi prend en main un pavillon, et les envoie au supplice, en le laissant tomber. C'était dire : « Allez, exécutez mes ordres. »

» Les mandarins relèvent l'étendard, en signe d'obéissance, et conduisent les condamnés à la maison du grand conseil. Là, on les dépouille de leurs vêtements, que l'on remplace par une écharpe de toile blanche, pour couvrir leur nudité. On les attache séparément avec des bandelettes sur un brancard à dossier, formé avec des claies de bambou ; et, comme le froid était vif pour le pays, on jette sur chacun d'eux une couverture. Quatre

soldats saisissent chaque brancard ; et on se dirige vers le lieu du supplice.

» Avant d'y parvenir, nous allons assister à une scène d'horreur. Le supplice destiné aux rebelles, quelque affreux qu'il fût, ne satisfaisait qu'à demi la haine de Minh-Mang. Sans songer qu'il se démasquait lui-même, et qu'il fournissait une nouvelle et éclatante preuve du martyre de M. Marchand, il avait ordonné secrètement de le tourmenter en passant devant la maison de la question, et de lui arracher, s'il était possible, à force de souffrances, l'aveu des trois prétendus crimes reprochés aux chrétiens dans l'édit de persécution générale. Il fut ponctuellement obéi.

» Arrivé en face de la maison indiquée, le cortége s'arrête. On s'en approche avec les brancards, et on les dispose à la file. M. Marchand est placé en face de la porte, le visage tourné vers la cour intérieure. A l'aspect du foyer où se rougissent, à l'aide du soufflet, les fers qui plusieurs fois déjà ont brûlé ses chairs non encore cicatrisées, un mouvement involontaire le fait tressaillir. Il s'agite convulsivement. La couverture qu'on lui avait donnée glisse sur son corps, et laisse voir ses épaules, dont la blancheur excite les risées de la multitude. On prend fortement ses deux jambes, et on les tient étendues. Au signal du mandarin criminel assis dans la cour, cinq bourreaux saisissent cinq grosses pinces rougies au feu, longues d'un pied et demi chacune, et étreignent entre leurs bras ardents les chairs des cuisses et des jambes du missionnaire, à cinq endroits différents. A l'instant la douleur arrache ce cri de la bouche du pa-

tient : « O mon Dieu ! » et une fumée fétide s'élève en tourbillons des parties brûlées. Les fers sont maintenus sur les chairs, jusqu'à ce qu'ils se refroidissent. Quand la fumée a cessé, les bourreaux lâchent prise violemment, et courent replonger dans les flammes leurs tenailles affreuses, afin de les faire rougir de nouveau pour la seconde question. Ils ont si bien fait leur métier que des soldats, armés de verges, et placés derrière eux, pour stimuler leur zèle au besoin, n'ont pas surpris le moindre sentiment de pitié qui permît de les frapper.

» Après ce cruel préambule, le mandarin criminel s'adresse à M. Marchand, et lui demande :

— « Pourquoi, dans la religion chrétienne, arrache-t-on les yeux aux moribonds (1) ? »

» Le missionnaire lui répond :

— « Cela n'est pas ; je ne connais rien de semblable. »

» Suit une seconde question, avec les mêmes circonstances de barbarie ; et, quand les fers sont de nouveau refroidis, le mandarin interroge une seconde fois M. Marchand.

— « Pourquoi, lui dit-il, les époux se présentent-ils devant le prêtre auprès de l'autel (2) ? »

» Les époux, répond le patient, viennent faire reconnaître leur alliance par le prêtre, en présence des chré-

(1) Cette calomnie était suggérée à l'ignorance grossière des païens cochinchinois, par l'onction sainte que le prêtre fait sur les yeux des malades, en leur administrant le sacrement d'Extrême-Onction.

(2) Les païens charnels s'imaginaient que le prêtre faisait approcher les époux, pour abuser de la nouvelle mariée.

tiens assemblés, et attirer sur eux les bénédictions célestes. »

» On passe à une troisième question, qui imprime sur le corps du missionnaire cinq nouvelles blessures ajoutées aux précédentes; et, lorsque les bourreaux ont lâché prise, le mandarin lui demande encore :

— « Ne fait-on pas des abominations dans le festin de l'Eglise (1)? »

» M. Marchand ramasse ses forces pour lui répondre :

— « Non; les chrétiens n'en commettent aucune. Nous n'employons que du pain fait avec de la farine de froment et du vin, pour la consécration de l'Eucharistie. »

» Le mandarin insiste alors et dit :

— « Quel pain enchanteur donne-t-on à ceux qui se sont confessés, pour qu'ils tiennent si fort à la religion? »

» Le missionnaire lui répond encore :

— « Ce n'est point du pain qu'on leur donne; c'est le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné se faire la nourriture de nos âmes. »

» Le sérieux avec lequel les affidés de Minh-Mang formulent ces calomnies, ne révèle que la malice profonde de ce prince, sans couvrir sa cruauté; car il s'était fait instruire sur ces différents points; il avait en main des livres où nos saints mystères sont expliqués, et il savait parfaitement ce qu'il affectait de vouloir apprendre.

(1) Il est question de l'Eucharistie. On renouvelait à ce sujet les reproches adressés aux premiers chrétiens, d'un enfant égorgé et des débauches commises à cette occasion. Mais on le fait avec une grossièreté si révoltante de pensée et de langage, qu'il a fallu la voiler sous le terme d'abominations.

» Après ces cruelles tortures, il ne restait plus qu'un souffle de vie au missionnaire. On sembla le ménager pour le dernier supplice. Les bourreaux se reposèrent; et, suivant l'usage du pays, on offrit de la nourriture aux condamnés. Le mandarin criminel dit à ses satellites, avec un sentiment de respect dont il ne pouvait se défendre en présence de l'innocence opprimée : « Demandez à M. l'Européen ce qu'il veut manger. » Non-seulement M. Marchand refusa le choix des mets; mais il remercia même absolument pour ceux qu'on lui présentait, en ajoutant : « Je ne mangerai plus rien. » Et tandis que les chefs des rebelles, restés constamment en dehors de la maison des supplices, prenaient leur dernier repas, lui, abattu par la douleur, affaibli par le sang qu'il avait perdu, et tout occupé de la pensée de sa mort prochaine, demeurait recueilli sous les yeux de la multitude.

» La tâche du mandarin criminel était remplie. Dès que le repas des rebelles fut achevé, il livra les victimes au mandarin exécuteur. Celui-ci les fit dépouiller sur le champ du lambeau de toile qui leur ceignait les reins. Pour étouffer leurs cris, on leur mit un caillou dans la bouche, et, par-dessus, un frein en bambou, que l'on assujettit solidement derrière la tête. Ainsi bâillonnés, on les affermit sur leurs brancards, et le cortége prit le chemin de Tho-Duc, grande chrétienté choisie pour le lieu de l'exécution. La foule, qui s'était pressée jusque-là autour des condamnés, se divisa en ce moment; une partie regagna la ville, et l'autre se joignit au cortége. Il était composé de quelques mandarins,

d'une troupe de bourreaux et d'une centaine de soldats.

» Après environ une heure de marche, on arrive au lieu du supplice. On fait écarter la foule, accourue du voisinage et venue de la capitale. Les soldats se rangent en cercle, et la contiennent à une distance de trente pas. On fiche solidement en terre, sur une même ligne, cinq potences, qui rappellent par leur forme les croix antiques. On approche les brancards de chacune d'elles, en les rangeant selon l'ordre de culpabilité des victimes, à partir de la gauche du spectateur placé en face des patients. M. Marchand est déposé devant la seconde, et le jeune fils de Khoï devant la cinquième. Les cages renfermant les crânes des deux rebelles, qu'une mort naturelle ou violente avait soustraits à la vengeance de Minh-Mang, sont placées à la suite des potences, pour subir le dernier supplice en effigie. Cela fait, les bourreaux s'emparent des patients, les détachent de leurs brancards, les dressent le dos contre la potence, les y assujettissent fortement par le milieu du corps, attachent leurs bras aux deux branches de la croix, et, se plaçant de chaque côté des victimes, avec des surveillants pour les stimuler, ils attendent, le coutelas d'une main et les pinces de l'autre, le signal donné par un roulement de tambour. Dès qu'il a cessé, ils se mettent à l'œuvre. Les deux qui accostent M. Marchand, pincent ses mamelles, les tranchent d'un seul coup, et jettent par terre deux lambeaux de chair d'un demi-pied de long. A ces premières plaies, le missionnaire ne fait aucun mouvement. Les bourreaux, se piquant d'une émulation infernale, le

saisissent par derrière, et lui enlèvent deux énormes morceaux de chair. Le patient s'agite, et lève les yeux au ciel. Descendant ensuite au gras des jambes, les bourreaux enfoncent leurs pinces aussi avant qu'elles peuvent pénétrer, et le fer emporte encore deux lambeaux de chair. A ce moment, la nature épuisée succombe. La tête du missionnaire s'incline ; il pousse un léger soupir, et rend son âme à Dieu !

» Ce fut dans ces cruels supplices que M. Marchand triompha, le jour de la fête de saint André, un lundi de l'année 1835, à l'âge de trente-deux ans. »

A MON AMI CHARLES WEISS,

AVRIL 1850.

Par M. de Saint-Juan.

On n'entend plus gronder les funestes autans,
Sur l'aile des zéphyrs arrive le printemps.
Dans nos champs dépouillés, la timide verdure
Craint encor d'affronter un retour de froidure;
Mais l'on entend déjà sur les bords des ruisseaux
S'appeler en chantant les tribus des oiseaux.
Aux fentes des rochers qui couronnent Bregille
Du patron des Anglais la violette brille (1).
Pourquoi rester ici, cher Weiss, loin de Salans?
Partons, j'offre mon bras à tes pas chancelants,
Il saura te conduire au travers des prairies,
Quand nous irons cueillir les herbes refleuries.
C'est ainsi que de Rome, Horace, tous les ans,
S'empressait de quitter les festins malfaisants,
Pour aller demander tantôt à Lucrétile,
Tantôt à son Tibur un bonheur plus facile.
A l'ombre des bosquets par lui-même plantés,
Et qu'en vers immortels son génie a chantés,
Il était plus heureux qu'Auguste ni Mécènes,
Dans la pourpre ennuyés de leurs grandeurs si vaines,

(1) La violette de saint Georges.

Qu'il nous en resterait à peine un souvenir,
S'il n'en eût dans ses vers ébloui l'avenir.
Par un don que la muse accorde aux grands poëtes,
Les noms toujours sacrés de leurs douces retraites
Ne périront jamais, et tant qu'un soleil pur
Brillera dans les cieux, Lucrétile et Tibur,
Sans cesse répétés, vivront dans la mémoire ;
Je ne demande point pour Salans tant de gloire,
Mais que son nom, connu des vrais amis des vers,
Les attire parfois sous mes ombrages verts.
Que notre Désaugiers (1) par des chansons nouvelles
Y vienne réveiller les échos infidèles ;
Qu'émule de Chaulieu, Dusillet quelquefois
Y puisse respirer la fraîcheur de mes bois.
En vantant dans mes vers son riant paysage,
Je n'ai point pour Salans désiré davantage.
Sois exact, mon cher Weiss, je t'attends, et demain,
De ce lieu bien-aimé reprenons le chemin.

(1) Viancin.

RAPPORT

PAR M. PERRON, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL,

SUR LE

CONCOURS POUR LA PENSION SUARD.

Messieurs,

Chaque période de trois ans ramène pour vous le devoir de désigner un nouveau titulaire à la pension Suard; période sacrée, dont le retour régulier compose depuis quelque temps les modestes olympiades de l'Académie. Jusqu'ici elles n'ont pas été sans gloire. Grâce à la scrupuleuse attention que vous apportez dans vos choix, la liste de nos pensionnaires se compose de noms qui, presque tous, quoique à des titres divers, font le plus grand honneur à la mémoire de l'illustre Suard, à la province et à l'Academie.

Le dernier titulaire, M. Bourgoin, n'a pas encore donné publiquement les preuves du mérite solide qui l'avait signalé à vos suffrages, et qui lui a valu pendant son séjour à Paris l'honorable affection de M. Droz, et la précieuse estime de M. Pouillet. Avant de produire, M. Bourgoin a voulu amasser, par un travail opiniâtre et solitaire, des trésors de science qu'il va bientôt mettre au jour. Il était depuis longtemps sur la trace d'une découverte importante pour les mathématiques; à force de

méditations et de persévérance, il est enfin parvenu à la saisir. Ce n'est rien moins qu'une nouvelle théorie destinée à simplifier, à éclaircir, à consolider la science du calcul dans ses plus hauts développements. Le travail de notre pensionnaire, après avoir obtenu les éloges sincères des juges les plus compétents, va être soumis, avant d'être publié, à la haute appréciation de l'Académie des sciences, dont la décision suprême sera, pour M. Bourgoin, un double titre de gloire et d'avenir.

Déjà nous savons quelle sympathie notre pensionnaire a su se concilier par sa conduite et son talent. Une place de professeur de mathématiques à l'école Turgot étant devenue vacante, le conseil municipal de Paris ne voulut y nommer qu'après avoir fait appel aux hommes les plus capables de la remplir. Quarante concurrents étaient sur les rangs, la plupart portant des noms déjà connus dans la science. La commission, chargée de faire un choix entre ces quarante, plaça M. Bourgoin parmi les cinq candidats qui seuls devaient concourir définitivement. La nomination de M. Bourgoin n'a manqué que d'une seule voix. S'il y a eu échec, c'est un échec des plus honorables, et notre pensionnaire peut l'inscrire parmi ses droits à la continuation de votre bienveillant intérêt.

Mais ce qui le lui mérite par-dessus tout, c'est la manière dont il comprend les devoirs que lui impose l'honneur de votre choix, c'est la reconnaissance profonde et le dévouement absolu que le titre de pensionnaire Suard lui inspire. Permettez-moi, messieurs, de mettre sous vos yeux la lettre que je viens de recevoir de

M. Bourgoin ; il y exprime ses sentiments avec autant de modestie que de noblesse :

« Paris, 22 août 1850.

« Monsieur,

» Je vais cesser d'être titulaire de la pension Suard. L'honorable bienfait de l'Académie laisse dans mon cœur un profond sentiment de reconnaissance, qui ne prétend ni s'exprimer, ni se satisfaire par des phrases. Mes devoirs envers l'Académie ne sont pas une affaire de pure bienséance ; ils ont un caractère bien autrement grave. Ils aiguillonnent vivement la conscience, et poussent votre élu dans la carrière des travaux courageux qui se résoudront en utilité pour le pays, en un pieux et modeste hommage à la gloire de notre province, gloire dont l'Académie sait si bien encourager le culte, et dont elle exerce et honore le sacerdoce. Le lien par lequel l'Académie a daigné m'attacher à elle est un lien perpétuel et sacré : c'est l'obligation incessante de me montrer digne du titre qu'elle m'a conféré. C'est une dette d'honneur, qui ne s'éteint jamais, qui stimule constamment l'amour-propre, soutient l'énergie, réclame l'abnégation personnelle, exalte l'esprit et le cœur, et les élève au-dessus des considérations mesquines et des craintes vulgaires. Je compte, Monsieur, remercier l'Académie par des actes et non par des paroles. Mon affliction, mon anxiété, c'est de voir mes projets contrariés par ma mauvaise santé. J'en souffre plus, Dieu le sait, dans ma dignité de pensionnaire Suard que dans tous mes autres intérêts. Certains malheurs font *sentir* que l'espérance est une vertu ; je m'efforce de la pratiquer, et j'ose croire que mon impatience de répondre aux vœux de l'Académie triomphera des obstacles. »

Ces nobles sentiments, Messieurs, seront ceux de tous

les successeurs de M. Bourgoin ; car, en les choisissant, vous n'oublierez jamais de rechercher en eux l'alliance précieuse du talent et du cœur. Les yeux ouverts sur le testament immortel de Mme Suard, l'esprit pénétré de ses généreuses intentions, vous persévérerez dans votre résolution de ne composer la noble famille de nos pensionnaires que d'hommes doublement recommandables par l'élévation de l'âme et par les dons de l'intelligence.

C'est pour vous confirmer dans cette résolution si sage, que vous avez voulu relire les passages du testament de Mme Suard, par lesquels cette femme éminente fonde sa patriotique institution. Rien de plus pieux, de plus touchant que sa pensée. On ne saurait la citer trop souvent, comme un exemple et comme un honneur pour tous les cœurs généreux.

« La première et la plus importante partie de mon testament, dit Mme Suard, est celle que je vais faire. Comme la mort peut me surprendre chaque jour, je me hâte de consigner ici la volonté la plus importante à ma tranquillité et à tous mes sentiments intérieurs.

» Je veux accomplir le vœu de celui à qui j'ai dû tout mon bonheur sur la terre, et à qui je dois, après l'avoir perdu, les douceurs que peut encore me donner l'existence. J'ai l'intime persuasion, d'après une conversation que j'ai eue avec M. Suard, peu de temps avant cette triste séparation, que, devant aux lettres autant de jouissances que de considération, ne devant sa fortune qu'à lui-même, et n'ayant, comme moi, que des parents dans l'aisance, j'ai l'intime conviction qu'il eût laissé après lui, si je l'eusse précédé dans la tombe, un revenu perpétuel à l'Académie de Besançon, lieu de sa naissance.

» Les difficultés que la jeunesse éprouve au moment de prendre une carrière, quand elle est sans fortune et sans protection, avaient frappé M. Suard, qui avait échappé aux plus pénibles épreuves de cet âge, en trouvant à Paris un frère de sa mère, qui avait de l'aisance, et qui le reçut et le traita toujours comme un enfant que le ciel lui envoyait.

» Pendant la longue carrière qu'il a parcourue, lié avec beaucoup de jeunes gens que leurs parents envoyaient à Paris, et qui, comme lui, n'attendaient rien que d'eux-mêmes, il fut témoin des difficultés et des embarras pécuniaires qui leur rendaient l'existence pénible; j'ai moi-même reçu les confidences de Marmontel sur les premières années qu'il a passées à Paris, et qui ont été si pénibles qu'il eût péri si Voltaire ne l'eût encouragé à suivre la carrière des lettres et ne fût venu à son secours....

» J'ai consulté, dans une chose aussi importante à la consolation du reste de ma vie, plusieurs personnes qui m'ont fait penser que rien ne contribuerait davantage à honorer le nom si cher de M. Suard, que de tendre une main secourable à ceux de ses jeunes compatriotes qui, voulant marcher sur ses traces, seraient condamnés à subir de rudes épreuves; j'ai cru que l'âme si noble, si douce, si bienveillante de mon ami sourirait au projet que j'ai adopté d'aider les premiers pas de ces dignes et vertueux jeunes gens au début de leur studieuse carrière.

» Je veux, en conséquence, que, sur mes premiers capitaux disponibles, immédiatement après ma mort, il soit acheté une rente sur l'Etat, cinq pour cent, de quinze cents francs, qui sera immatriculée au nom de l'Académie de Besançon.

» La jouissance en sera donnée, pour trois années consécutives, à celui des jeunes gens du département du Doubs

qui, au jugement de l'Académie de Besançon, aura été reconnu pour montrer les plus heureuses dispositions, soit pour la carrière des lettres ou des sciences, soit pour l'étude du droit ou de la médecine.

» Cette rente sera appelée LA PENSION SUARD.

» J'aime à penser que la ville de Besançon y trouvera un nouveau motif de chérir et vénérer la mémoire d'un de ses plus honorables citoyens.

» Je veux que le portrait de M. Suard, qui sera envoyé à l'Académie après mon décès, soit montré au jeune homme qui aura mérité son bienfait.

» L'adoption de ce projet m'a saisie d'une joie céleste, qui, je l'espère, se prolongera dans l'éternité. »

Quelle touchante simplicité, Messieurs; mais en même temps quelle intelligente tendresse pour la mémoire d'un époux vénéré! Sur le point d'aller se réunir, dans le sein d'une immortelle béatitude, à celui qui avait fait les joies et la gloire de sa vie, Mme Suart ne se consume point en regrets stériles, elle n'érige pas au souvenir de son mari un monument de marbre ni d'airain; elle a trouvé le secret de lui en élever un cent fois plus beau et plus durable. Ces deux êtres, que Dieu avait si bien faits l'un pour l'autre, notre illustre compatriote et la fille du célèbre Pankouke, n'avaient jamais eu d'enfants. Par une inspiration généreuse, Mme Suard, en mourant, sut se créer, pour elle et pour son mari, une famille d'élite toujours renaissante. Quelques lignes dans son testament assurent aux deux époux une race immortelle, une suite non interrompue d'enfants que vous êtes chargés de leur choisir, et qui sauront tous porter dignement, en le bénissant, le nom glorieux de leurs parents adoptifs.

Le pensionnaire que vous venez d'élire y tiendra sa place avec honneur, M. Fleury-Bergier n'en est pas à son début : vous aviez, pour apprécier son mérite, plus que des espérances. Sans parler de l'estime qu'il s'est acquise à Paris comme à Besançon, de la part de compatriotes éminents, son ouvrage sur l'état politique de la France en 1848, vous avait fait connaître M. Fleury-Bergier sous le triple rapport de la solidité de la pensée, de l'étendue de l'instruction et de l'intelligence du style.

C'est à la carrière de l'histoire que se destine notre nouveau pensionnaire, et c'est par des travaux importants sur l'histoire de notre province qu'il veut débuter. Après la publication de son ouvrage déjà commencé sur l'état des communes de la Franche-Comté au moyen-âge, M. Fleury-Bergier tentera l'exécution d'un projet déjà depuis longtemps arrêté dans son esprit, et qui, mené à bien, doit lui donner une place à côté des grands historiens modernes : il ne s'agit de rien moins que de l'histoire de la civilisation en Allemagne, ouvrage analogue à celui de M. Guizot sur la civilisation en France, et pour lequel l'illustre historien a déjà donné à notre nouveau pensionnaire les plus honorables encouragements. Les titres acquis de M. Fleury-Bergier, ses travaux déjà commencés, ses plans d'études pour l'avenir, tout cela, joint à la maturité de son esprit, à la dignité de sa conduite, à la noblesse des sentiments qu'il a si bien exprimés dans sa lettre à l'Académie, tout cela, dis-je, a fait pencher votre balance en sa faveur.

M. Fleury-Bergier avait cependant deux concurrents sérieux, dignes à plus d'un titre de lui disputer vos suf-

frages. Le premier se présentait, comme lui, avec un talent déjà mûr et prouvé par un éclatant succès. Le charme des beaux vers, toujours si puissant sur l'Académie, le désir si naturel de faire entrer dans la glorieuse famille Suard un poëte dramatique, dont le coup d'essai a été presque un coup de maître, ajoutons-y le patronage si puissant du grand poëte qui tient à honneur d'être né dans notre ville, c'étaient là de graves motifs pour faire hésiter dans leur choix bon nombre d'entre nous.

Le troisième concurrent n'excitait pas moins vivement vos sympathies. Plus jeune que les deux autres, il ne pouvait guère vous donner que des espérances; mais il serait difficile d'en présenter de plus solides et de plus belles. En effet, quel garant plus sûr un jeune homme pourrait-il fournir de ses succès dans l'avenir que la liste de tous les premiers prix dans toutes ses études, couronnée par le premier prix d'histoire au grand concours des colléges de Paris, et d'être reconnu par tous ses maîtres, sous le double rapport de la conduite et du talent, comme un élève hors ligne? Dans toute autre circonstance, l'Académie n'eût pas hésité à lui donner la pension. Mais en présence de ses deux aînés, vous vous êtes vus forcés, quoique à regret, de vous borner à faire des vœux pour qu'au concours prochain ce jeune compatriote conserve et augmente encore ses titres à vos suffrages.

Depuis longtemps l'Académie n'avait vu la pension Suard disputée par autant de concurrents d'un pareil mérite. Si l'abondance des biens n'a jamais nui, elle a été pour nous une cause d'hésitation sérieuse. Nous

n'avons pas à nous en plaindre, Messieurs. Félicitons notre pays d'avoir conservé dans toute sa vigueur cette sève féconde en hommes de talents; félicitons la généreuse pensée qui les met en lumière; félicitons l'Académie de n'être embarrassée que pour choisir entre les plus dignes; félicitons enfin le candidat élu d'une victoire si noblement disputée. Notre nouveau pensionnaire en comprend tout l'honneur, et il est résolu à ne négliger aucun effort pour remplir dignement le devoir que votre choix lui impose.

Je proclame, au nom de l'Académie, M. Fleury-Bergier, Célestin, titulaire de la pension Suard, pour les trois années qui vont s'ouvrir.

RAPPORT

SUR

LE CONCOURS D'ÉLOQUENCE,

PAR M. GUENARD.

Messieurs,

Parmi les anciens auteurs, il en est quelques-uns dont la gloire est arrivée jusqu'à nous dans tout son éclat; ce sont les hommes de génie qui ont dû leur célébrité aux arts d'imagination, ou à la parole; les grands poëtes, les grands orateurs. Voués à des travaux plus modestes, mais non moins utiles, d'autres, après avoir obtenu l'estime, l'admiration même de leurs contemporains, ont été peu à peu délaissés et méconnus. Les érudits, qui dans les premiers âges de la littérature ont défriché le champ de la science historique, sont pour la plupart de ce nombre; ils ont ouvert un sillon fertile, leurs successeurs ont recueilli la moisson qu'ils avaient semée, et se sont enrichis du fruit de leurs veilles. Pour les venger d'un injuste oubli et les replacer au rang qu'ils méritent, il faut que des esprits patients remontent en quelque sorte jusqu'aux temps où ils fleurirent, et, rassemblant leurs titres épars, dissipent, à force de studieuses recherches, l'ombre qui les environne.

Tel est le travail que vous avez demandé sur Jean-Jacques Boissard.

Déjà, l'ancienne Académie avait, en 1789, proposé pour sujet du prix d'éloquence l'éloge de cet écrivain, l'un des hommes les plus éminents de notre province, tant par l'élévation de son esprit que par l'étendue de ses connaissances et la variété de ses productions. Les événements politiques la forcèrent de renvoyer le concours à l'année suivante, et bientôt le décret qui la supprima avec toutes les sociétés littéraires de France, vint ajourner indéfiniment les honneurs qu'elle se proposait de rendre à la mémoire de notre savant compatriote.

Après soixante ans écoulés, vous avez repris, Messieurs, l'œuvre de vos devanciers, en mettant au concours le même éloge.

Bien que le zèle soutenu de quelques-uns de nos confrères ait contribué à répandre le goût des études historiques dans cette province, un seul concurrent s'est présenté. Son ouvrage toutefois méritait un examen sérieux; vous l'avez donc renvoyé à une commission qui, sans lui contester un mérite réel, ne l'a cependant pas jugé digne du prix.

Il me reste à justifier en peu de mots cette appréciation.

Le Mémoire a pour épigraphe deux vers de Boissard lui-même :

Nutriit infantem Vesontio, primaque blandis
Formavit quondam pectora litterulis.
Epist. 2, lib. 3.

Avant de faire connaître les travaux de notre illustre

antiquaire, l'auteur a retracé sommairement les principales circonstances de sa vie, qu'il a puisées dans une lecture attentive de ses ouvrages. Malheureusement il paraît n'avoir pas eu à sa disposition ceux où il aurait pu trouver des renseignements plus complets et plus fidèles. Il n'a connu que le premier recueil des *Poésies* de Boissard, celui de 1574, le moins important des deux, et n'a pas pu consulter le fameux manuscrit de Metz, que D. Montfaucon cite fréquemment et toujours avec éloge dans son *Antiquité expliquée*.

Boissard, avant de s'établir à Metz, où il entra comme précepteur dans la maison de Claude-Antoine de Vienne, avait fait l'éducation d'un autre seigneur franc-comtois, Marc-Claude de Rye, à qui il dédia dans la suite son *Parnassus biceps,* et pour lequel il conserva le plus tendre attachement. Cette particularité intéressante est-elle ignorée du concurrent? Il n'en parle pas dans son mémoire; et quoiqu'il nomme Claude-Antoine de Vienne parmi les protecteurs de Boissard, il ne dit pas non plus que ce personnage, qui a joué un si grand rôle dans les guerres religieuses du XVIe siècle, était le chef d'une des branches de l'illustre maison de Vienne, alliée à celle de nos souverains.

Passant à l'examen critique des ouvrages de Boissard, l'auteur vous a paru juger avec une grande sévérité le genre des *emblèmes* (1), aujourd'hui dédaigné, mais autrefois cultivé par les esprits les plus graves et les plus

(1) Le concurrent a cru que Boissard n'avait composé qu'un *Recueil d'emblèmes*. Celui de 1588, dont il s'est servi, diffère cependant entièrement d'un second recueil publié en 1593.

sérieux. Le célèbre jurisconsulte Alciat, notamment, dut à son *Recueil d'emblèmes,* une réputation plus étendue que celle que lui valurent ses *Commentaires sur le Code de Justinien.*

Du reste, le Mémoire dont nous nous occupons contient une analyse exacte et fort bien faite du principal ouvrage de Boissard. L'auteur remarque avec raison que, si la publication d'un *Recueil d'estampes,* d'Antoine Lafréry (1), précéda celle des *Antiquités romaines,* Boissard est le premier qui donna les dessins des monuments de Rome, classés et décrits de manière à faciliter les études des amis de la science.

Vous lui auriez su gré, Messieurs, d'ajouter, à cette occasion, que Lafréry était le compatriote de Boissard, et qu'ainsi l'on devait à deux Francs-Comtois les deux premiers ouvrages qui ont paru sur les antiquités romaines.

Malgré quelques incorrections qu'il est facile de faire disparaître, le Mémoire est sagement et purement écrit. Nous allons en citer deux passages qui feront connaître la manière du concurrent.

Dans le premier, l'auteur apprécie Boissard comme poëte :

« La science n'avait enlevé à Boissard ni le naturel ni » la grâce de son esprit; ses *Poésies,* qui indiquent par » leur forme et par le tour de la pensée un commerce

(1) Speculum romanæ magnificentiæ. *Romæ, Ant. Lafrery Sequanus.* 1554 et *ann. seq.*, in-fol., 118 pl.

Ouvrage rare, dont notre bibliothèque possède un exemplaire.

» habituel avec les bons auteurs de l'antiquité, sont
» très-rarement déparées par l'affectation ou le mauvais
» goût, et si elles n'ont pas cette perfection du style qui
» donne à une œuvre un cachet d'immortalité, elles se
» distinguent au moins par la finesse et l'agrément. »

L'auteur juge ainsi les travaux de Boissard comme antiquaire :

« Lorsque les écrits des auteurs anciens apparurent
» pour la première fois, après l'ignorance et la nuit du
» moyen-âge, les hommes qui pouvaient les apprécier
» commencèrent à s'incliner devant eux avec un senti-
» ment de respect et d'admiration bien naturel, et cher-
» chèrent timidement à les imiter; mais bientôt on ne
» se contenta plus de cette espèce de culte avec lequel
» on les avait reçus; on voulut comprendre la civilisation
» qui avait produit de si grandes œuvres, on voulut en-
» trer en communication directe avec cette antiquité
» merveilleuse, et la réveiller du tombeau où elle était
» couchée depuis tant de siècles, pour se donner le
» spectacle de sa vie tout entière, de sa religion, de ses
» temples, de ses monuments, de ses jeux, de ses forums,
» de ses palais, de ses tombeaux; on voulut la voir vivre
» et agir comme elle avait vécu et agi autrefois; entre-
» prise effrayante par son étendue et ses difficultés, et
» qui n'a pu être amenée jusqu'au point où nous la
» voyons aujourd'hui, que par les efforts successifs d'un
» nombre considérable d'hommes éminents, parmi les-
» quels Boissard occupe une place d'autant plus distin-
» guée, qu'il fut un des premiers à entrer dans une voie

» où il a laissé une trace si profonde qu'elle n'a point été
» effacée par ses nombreux successeurs.

» Lorsqu'on voit par la lecture des mythologues mo-
» dernes combien des emblèmes d'abord incompris, des
» détails en apparence insignifiants, servent cependant
» à expliquer les systèmes religieux et les croyances des
» peuples, à en montrer l'origine et à en suivre la filia-
» tion; on sent combien la représentation fidèle des
» objets était nécessaire pour servir de base à cette
» science nouvelle, qui remonte jusqu'aux origines les
» plus obscures, arrive jusqu'à la source commune des
» religions et des erreurs populaires, et jusqu'à la pensée
» secrète, voilée sous des emblèmes mystérieux. On
» comprend que, si Boissard ne pouvait entrevoir ces
» résultats qui ne sont nés que des comparaisons faites
» sur les documents recueillis chez les divers peuples de
» l'Europe et de l'Asie, au moins son livre a fourni à
» cette étude, en ce qui concerne Rome, les premières
» bases sur lesquelles elle s'appuie. »

Il est peut-être à regretter que l'auteur, au lieu de terminer son Mémoire par des détails un peu arides sur le *Traité* posthume *des divinations,* n'ait pas réservé pour la fin la partie de son travail la plus susceptible d'intérêt, celle qui concerne la vie et les *OEuvres poétiques* de Boissard.

Quoi qu'il en soit, votre commission, Messieurs, a pensé que l'on devait des éloges à l'auteur de ce travail. D'ailleurs, elle espère que, s'il veut s'appliquer avec une louable persévérance à compléter ses recherches et à

perfectionner son ouvrage, il recueillera l'année prochaine la récompense qui lui échappe aujourd'hui.

L'Académie remet au concours, pour 1851, l'*éloge littéraire* de Jean-Jacques Boissard.

RAPPORT

SUR LE CONCOURS RELATIF A LA QUESTION :

DES

CAUSES QUI ONT ALTÉRÉ L'ESPRIT DE FAMILLE,

ET DES

MEILLEURS MOYENS DE LE RÉTABLIR.

Par M. l'abbé Dartois.

Messieurs,

L'habitant d'une contrée insalubre peut s'accoutumer à la fièvre qui le mine, et la prendre pour un état normal; mais l'homme d'intelligence et de charité étudie les causes du mal, et cherche les moyens de le guérir. Dans l'ordre moral, la multitude, qu'entraînent si facilement les penchants naturels et le malheur de l'irréflexion, peut marcher au hasard et s'égarer dans des routes funestes; mais les sages observent sa marche, en prévoient le terme fatal, et en signalent résolûment les dangers.

C'est aussi ce que vous faites, Messieurs, dans ces temps difficiles, où tant de poisons se glissent dans les cœurs, où tant d'ignorance et d'aveuglement en favorise l'action. Usant de l'une de ses plus belles prérogatives, l'Académie propose chaque année de graves et imposants

problèmes, dont la solution peut avoir une importance sérieuse pour le bien social.

Le concours dont j'ai à vous rendre compte aujourd'hui, a été provoqué par une de ces questions vitales, que vous aviez posée en ces termes : *Des causes qui ont altéré l'esprit de famille, et des meilleurs moyens de le rétablir*.

Sept Mémoires ont suivi cet appel.

Le nombre de ces Mémoires, et les affirmations expresses consignées dans quelques-uns, prouvent que les concurrents ont accueilli la question avec bonheur, et que l'Académie, en la proposant, a répondu à un besoin des hommes qui pèsent les dangers de notre situation.

J'ajoute, et c'est un fait qu'il importe de constater, que ces Mémoires sont écrits dans un esprit éminemment religieux. La sagesse humaine, si habile à détruire, si impuissante à réédifier, demeure muette ou balbutie qnand la société est en péril.

A l'exception d'un seul, qui n'a fait qu'effleurer la question, tous les concurrents l'ont sérieusement approfondie. Ils ont donné des preuves non équivoques de conscience et de talent.

Il est impossible d'analyser ici, même succinctement, ces différentes compositions, dont plusieurs s'étendent aux proportions d'un livre.

Je me contenterai donc, pour donner une idée de la question, de présenter dans un résumé très-court ce que l'ensemble de ces travaux offre de plus important, et sur les causes qui ont altéré l'esprit de famille, et sur les moyens pratiques de le revivifier.

Plusieurs des Mémoires, et ce sont précisément ceux qui ont d'ailleurs le plus de mérite, retracent, dans un cadre quelquefois trop large peut-être, l'histoire de la famille depuis son institution jusqu'à nos jours. Pleine de grandeur et de majesté quand l'homme vivait dans l'état d'innocence, elle nous apparaît ensuite plus ou moins rabaissée par la polygamie restreinte des Juifs, par la polygamie illimitée et monstrueuse du reste de l'Orient, par les lois incomplètes ou tyranniques de la Grèce et de Rome; et pour la retrouver plus dignement constituée, quelques-uns des concurrents se sont transportés chez les Celtes et les Germains. Hélas! sous l'influence meurtrière du paganisme, là aussi elle pouvait difficilement n'être pas en souffrance; et si les historiens anciens, au lieu d'esquisser quelques traits seulement du caractère de ces peuples, nous avaient fait pénétrer dans les détails de leur vie intime et de leurs institutions, peut-être, sous les dehors qui séduisent, nous palperions les réalités qui épouvantent.

Quoi qu'il en soit de cette plaie de l'humanité, Dieu en avait vu assez d'autres, profondes, mortelles, que sa main seule pouvait guérir : le Verbe se fait chair, et la régénération du monde commence. Le Sauveur relève la famille, qui devient désormais un sanctuaire divin. Il assigne à chacun des membres qui la composent, époux, épouse, enfants, les devoirs inviolables, les droits imprescriptibles, qui doivent la rendre sainte et heureuse; et combien je regrette ici, Messieurs, de ne pouvoir mettre sous vos yeux les belles pages inspirées par cette réhabilitation venue du ciel! Qu'elle vous paraîtrait admi-

rable, la famille des premiers chrétiens, la pépinière des vierges et des martyrs! Sans la prendre même à ce degré de sublimité, combien la famille chrétienne est sainte, quand on la compare à ce qu'elle est chez les sauvages ou les Indous, chez les Chinois ou les Musulmans!

En descendant des premiers siècles du christianisme, nous la voyons se maintenir à une noble hauteur, malgré des désordres partiels, tant que l'esprit de foi vit dans les âmes; et cette hauteur est toujours en proportion avec l'empire que la foi exerce. La décadence est visible depuis la réforme du XVIe siècle. Et quand on voit ce que la famille est devenue depuis soixante ans, quand on s'arrête aux lugubres tableaux qu'en ont tracés l'indignation ou la douleur, le cœur se serre, et des larmes amères demandent à couler.

Quelles tempêtes ont donc ébranlé le glorieux édifice cimenté par la main de Dieu? quelles causes malheureuses ont altéré l'esprit de famille?

On comprend d'abord qu'il faut chercher la cause première de cette altération dans les passions de l'homme, l'orgueil, l'amour des plaisirs et des richesses. Ces instincts vicieux, qui nous sont laissés pour l'exercice de notre liberté, et que l'Ecriture caractérise si énergiquement par un seul mot, la *chair,* luttent incessamment contre l'*esprit,* c'est-à-dire la raison, la sagesse divine, ses prescriptions et ses lois. Selon que la chair ou l'esprit prévaut, le mal ou le bien moral domine dans l'individu, dans la famille, dans la société. Tant que les passions, devenues maîtresses de l'homme, ne se prennent pas

corps à corps avec la foi pour la terrasser et l'étouffer, l'homme moral est malade, mais il n'est pas perdu sans ressource; le désordre peut exister, mais le principe régénérateur subsiste. Si au contraire, impatientes du frein, les passions s'attaquent à la foi elle-même et veulent l'anéantir, le mal est au cœur, et l'homme, la famille, la société, tout est en péril.

Or, Messieurs, voilà ce qui est arrivé depuis trois siècles. Explosion des passions antérieures, la grande révolution qui s'est opérée alors a sapé les fondements de la foi chrétienne; et c'est un fait dont les conséquences désastreuses sont reconnues aujourd'hui par les protestants les plus éclairés comme par les catholiques. L'unité morale, cette loi vitale de l'humanité, a été rompue; et qui déplorera jamais assez les déchirements cruels qui en résultèrent pour la société, la patrie, la famille?

Dès le moment où le principe de la foi a été ébranlé, et il l'a été encore depuis par les disputes du jansénisme, autre source de doute, par l'impiété du XVIIIe siècle et les folies de 93, tout a dû être compromis. A côté de l'autorité chancelante de Dieu, l'autorité du pouvoir humain pouvait-elle ne pas chanceler? Depuis soixante ans en particulier, qu'a dû devenir l'esprit de respect et d'obéissance? Quand les trônes s'écroulent de toutes parts, quand les rois passent et disparaissent comme des ombres, quand les peuples changent de constitutions comme nous changeons de vêtements, qui peut paraître respectable au cœur humain, qui hait naturellement toute subordination? Le contre-coup de ces

secousses n'a-t-il pas dû se faire sentir à l'autorité paternelle, et altérer gravement l'esprit de famille?

Du rationalisme, qui a ébranlé tout à la fois l'autorité religieuse, civile et paternelle, de l'affaiblissement de foi qui en a été la suite, et que tous les Mémoires signalent comme la cause directe des souffrances sociales, deux torrents ont découlé, qui sont devenus à leur tour des causes terribles de malheurs.

D'un côté se montrent les mauvaises doctrines, qu'enfante nécessairement la liberté illimitée de penser; et voici, se pressant et s'entassant, les aberrations de la fausse philosophie, du matérialisme, du panthéisme, les folies du sensualisme, du fouriérisme, et les théories enivrantes du socialisme : fléaux redoutables, qui non-seulement altèrent l'esprit de famille à mesure qu'ils étendent leurs ravages, mais menacent de ruiner la famille elle-même.

D'un autre côté, les passions, grandissant à mesure que la foi se relâche, amènent le débordement des mauvaises mœurs : et de là le dévergondage dans les habitudes extérieures, la multiplication effrayante des estaminets et des mauvais lieux, la licence des théâtres, le déluge des romans et des livres obscènes ou irréligieux, mille et mille plaies hideuses qui rongent la société. Les lois elles-mêmes, dont le respect est déjà si affaibli par leur multiplicité éphémère, semblent ne sévir qu'à demi contre le mal. Il y a tel crime (la séduction) qu'elles ne nomment même pas; tel autre (la prostitution des mineurs) qu'elles ne frappent que mollement; tel autre

(l'adultère de l'époux) qu'elles punissent plus faiblement que le moindre larcin.

Dans ce milieu où les passions s'agitent, où l'impiété vient à leur aide par ses livres, le journalisme par ses feuilletons et le récit circonstancié des attentats les plus révoltants, la politique aux cent bannières par l'effervescence et les haines qu'elle provoque; dans cette société devenue si matérielle, où tout semble se réduire au culte des sens et du bien-être terrestre, l'esprit de famille a-t-il pu demeurer intact? La société et la famille réagissent l'une sur l'autre. Si vous pénétrez dans celle-ci, vous y verrez nécessairement l'empreinte des coups qu'elle reçoit du dehors; et voici ce que vous aurez trop souvent à constater : mariages d'intérêt ou de passion; antipathie ou immoralité; absence de principes religieux, au moins quant à la pratique; insouciance ou incapacité pour l'éducation des enfants; tendances mauvaises ou dépravation de ceux-ci, etc.

Nous voici à l'éducation. Comment se donne-t-elle, en général?

Dans la famille, bien des fautes la vicient. D'abord, quelle position les parents prennent-ils vis-à-vis de leurs enfants? Au lieu d'une fermeté imposante, tempérée par la tendresse, je vois d'un côté la rigueur qui rend odieux, de l'autre, et bien plus souvent, la faiblesse qui rend méprisable. Vous croyez que ce père, que cette mère, commanderont avec autorité : détrompez-vous, ils traiteront d'égal à égal, ils raisonneront, ils supplieront, et puis, s'ils trouvent de la résistance, ils céderont : pauvres idolâtres qui s'avilissent par une familiarité dont le tu-

toiement est le moindre inconvénient, et qui, dans la lutte qu'ils voudraient soutenir contre des caprices que leur facilité fait sans cesse renaître, asservissent la raison au cœur, et s'applaudissent d'une victoire quand ils ont pu faire signer leur humiliante capitulation! Vous croyez qu'ils marcheront de concert et invariablement vers un but arrêté : hélas! ils ne s'inquiètent guère d'être conséquents : l'un contredira, ouvertement comme en secret, les volontés de l'autre les plus positives; et lui-même, selon les impressions du moment, il sourira à ce qu'il blâmait naguère, il blâmera et anathématisera ce qu'il avait approuvé et ordonné : conduite fatale, dont l'effet nécessaire est de fausser le jugement et le cœur de l'enfant, d'ôter à l'autorité son prestige, et de laisser tout leur ascendant aux passions et à l'égoïsme que justifient trop ces éclatantes contradictions.

Tout cela est peut-être encore la moindre partie du mal.

Il faut surveiller sans relâche l'enfance et la jeunesse, entourées d'innombrables dangers, et cependant si faibles et si téméraires. Quelles précautions prend-on? Oh! on ne néglige jamais celles que commande la vanité, le dédain des classes inférieures ; celles que réclame la sûreté s'omettent presque toujours. Si les parents ne tuent pas eux-mêmes ces âmes délicates par le mauvais exemple, que font ils le plus souvent? Les uns (tant nous sommes dégénérés!) ne soupçonnent pas même l'existence du péril et le besoin de la surveillance; ou bien, s'ils entrevoient vaguement leur devoir, que d'idées bizarres, fausses, impies, homicides, ils écoutent en l'accomplis-

sant! Les autres, comme si leurs enfants n'étaient pas de la même nature que le reste des hommes, se confient aveuglément à leurs bonnes dispositions, à leur docilité, à leurs promesses, et les abandonnent presque entièrement à eux-mêmes, sous la garde de serviteurs suspects, dans la compagnie de jeunes gens presque inconnus, seuls dans une bibliothèque dangereuse ou avec un livre attrayant et empoisonné dont ils leur permettent seulement quelques pages, etc. Ceux-ci comprennent le danger; et puis, épouvantés de ce qu'il faudrait de sollicitude et de dévouement pour l'affaiblir, ils l'acceptent comme une nécessité, et le doublent par l'incurie qu'amène leur stoïque résignation. Ceux-là le bravent par vanité, et traînent partout leur idole pour qu'on l'encense avec eux, sans se douter qu'en compromettant l'innocence de cet enfant, ils compromettent encore sa réputation et son avenir.

Il y a des dangers inévitables : comment l'éducation de famille dispose-t-elle à les surmonter? Il y a des devoirs difficiles, et qui commandent le sacrifice : comment s'applique-t-elle à les faire embrasser? Il y a des douleurs accablantes dans la carrière de l'homme : quelle force donne-t-elle pour les porter? Quels principes inculque-t-elle à l'enfance et à la jeunesse, pour leur apprendre à immoler toujours le penchant à la vertu, le plaisir au devoir? Si les cœurs les plus heureusement nés, les plus fortement trempés par la foi, succombent encore trop souvent aux séductions de la vie, qu'attendre de ceux que la religion n'aura pas façonnés à son gré, et qu'une éducation tout humaine aura énervés et

préparés à la chute? Or, voilà le grand mal de notre époque, et il faut le dire hautement, au risque de blesser les sages du siècle : l'éducation de famille n'est plus assez religieuse, et par conséquent assez forte. Sans doute les bonnes mères, nombreuses encore, peuvent beaucoup dans les premières années, et elles garantissent ordinairement leurs filles, qui restent toujours ou plus longtemps sous leur action directe. Mais le fils, qui, à l'âge où les passions s'éveillent, subit plus spécialement l'influence du père, quel secours en reçoit-il pour résister à ses penchants et échapper aux dangers de l'éducation publique dans ses différents degrés? Il a douze ou quatorze ans, et il connaît les préceptes de la foi : hélas! il ne voit pas son père remplir ses devoirs de chrétien, et il ne sait pas s'il s'acquitte au moins des plus sacrés. Son père ne lui parle jamais de Dieu, de son âme, du ciel, de l'éternité; mais il lui parle beaucoup de ses destinées terrestres; mais il lui donne tous les jours les conseils de l'ambition, de l'amour des honneurs et des richesses; mais il le stimule sans relâche au travail qui lui est nécessaire pour être admis dans telle carrière, son prochain et unique avenir. Qu'il est facile au pauvre enfant de s'identifier avec ce dangereux maître! Et quand l'amour-propre du jeune homme et la fougue de l'âge auront pris la place de la simplicité et de la docilité de l'enfant qui sentait sa sujétion, comment, au milieu de périls toujours plus multipliés, ce cœur nourri dans l'indifférence religieuse pourra-t-il se défendre contre les attraits du vice? Ah! il profitera trop bien des perfides instructions qu'il a reçues : on lui

a prêché l'amour de la terre, il appliquera le principe, mais à son gré; il changera de Dieu encore une fois, et au lieu de s'attacher au but qu'on lui avait montré, il ira au bonheur de la vie par une voie plus courte, en sacrifiant à des divinités plus accessibles, la volupté, la bonne chère, l'oisiveté, etc. Il y mettra plus ou moins d'audace, il dissimulera plus ou moins ses écarts. Ils ne seront jamais assez secrets pour que ses parents ne s'en aperçoivent pas, ne les soupçonnent pas du moins; et pendant que la pauvre mère versera des pleurs inconsolables, le père portera dans son cœur un noir et irremédiable chagrin, désespéré de voir un si bon naturel tromper toutes les espérances, et les leçons tant de fois répétées de l'honneur et de la probité humaine demeurer impuissantes contre le flot des passions. Dans son amertume, il accuse le cœur de son fils; ah! c'est lui-même qu'il doit accuser avant tout. Sans les principes sauveurs qui éloignent l'homme du vice, que pouvait devenir cet enfant, réellement délaissé malgré les soins les plus tendres? Frêle esquif, il a été jeté sans boussole et sans gouvernail sur une mer orageuse et toute semée d'écueils : le naufrage était inévitable. Avec notre indifférence pour la foi, que nous craignons comme une dominatrice importune et trop exigeante, avec le système d'éducation qui en est la suite, sur cent enfants, quatre-vingt-dix-huit doivent se gâter plus ou moins. Et si le désordre peut demeurer secret et n'être que passager, c'est toujours, qu'on le sache bien, un malheur lamentable, dont la famille a plus d'une fois à souffrir. L'inégalité d'humeur, les irrévérences plus ou

moins grossières, les reproches, les contradictions, les récriminations entre les frères et les sœurs, les parents et les enfants, les père et mère eux-mêmes qui s'accusent mutuellement de ce qu'ils endurent, mille scènes violentes, mille chagrins secrets, sont une suite nécessaire du mal qu'on n'a pas su prévenir. Et si, après de longues épreuves, la famille ne perd pas tout à fait un membre que le libertinage ou l'égoïsme en détache, que de beaux jours de paix elle a perdus! que de plaies ont affligé et affligeront longtemps les cœurs!

Ainsi, parce que les bonnes traditions s'effacent, la famille elle-même altère pour sa part l'esprit de famille qui lui aurait apporté tant de douceurs; l'aveugle tendresse de la sagesse humaine attire elle-même les fléaux qu'elle redoutait. Sans doute il y a d'honorables exceptions au mal, et à Dieu ne plaise que je l'exagère! mais le mal domine plus qu'on ne l'imagine, quoique à des degrés très-divers; et il est peut-être vrai de dire que la bonne éducation n'est plus aujourd'hui que l'exception.

Chez le peuple, l'éducation suit les phases de la foi religieuse. Elle est mauvaise, dégradante, fatale à la famille, menaçante pour la société, là où la religion a perdu son empire. Elle est faible, insuffisante, et par là déplorable et alarmante encore, là où la religion ne règne plus qu'à demi. Pour la trouver telle qu'elle doit être, il faut pénétrer dans ces rares demeures où la foi a conservé son humble, mais auguste sanctuaire. Elle est chrétienne : elle suffit au bien-être de l'homme. Et il faut le dire ici, à la honte de notre civilisation qui a peur de Dieu : si l'esprit de famille est encore en quel-

ques lieux intact, nulle part il ne sera si reconnaissable, nulle part il ne se montrera si admirable et si grand, si fécond en dévouements et en actes héroïques, si prodigue de jouissances pures et solides, que dans ces familles patriarcales qui s'abritent sans hésitation sous les ailes de la foi, et lui demandent filialement le bonheur. Pourquoi faut-il que l'esprit du mal jette là aussi ses poisons?

Dans une société telle qu'est maintenant la nôtre, l'éducation publique a, elle aussi, ses graves inconvénients. L'éloignement des enfants est prématuré, continu : les liens de famille se relâchent; d'autres affections se forment, qui finissent souvent par l'anéantissement des premières. Combien de jeunes gens gardent à vingt ans l'amour filial et fraternel qu'ils avaient à douze? Les internats, même les plus sûrs, ont leurs dangers. Qu'est-ce donc, s'ils sont mal tenus, et si l'éducation religieuse y est faible ou nulle? Le défaut d'éducation morale, et l'instruction scientifique donnée sans mesure, sont, au dire des concurrents, un des plus grands malheurs de l'enfant, de la famille et de la société. Il n'y a pas jusqu'aux crèches et aux salles d'asile qui ne portent atteinte en un sens à l'esprit de famille, et qui ne fassent acheter par un mal le bien forcé et d'ailleurs si admirable qu'elles font autour d'elles.

Je viens de tracer un tableau bien sombre... Je voudrais me tromper, Messieurs; mais les faits parlent trop haut pour que je puisse nourrir cette espérance. C'est encore une des plaies de notre siècle, que nous n'osions regarder un mal en face, et que nous nous plaisions à en détourner les yeux ou à l'atténuer dans notre pensée :

pour ne pas ôter son repos à notre lâche apathie, nous voulons nous bercer des plus folles illusions.

La religion seule pourrait arrêter le torrent; mais combien d'obstacles anéantissent ou paralysent son influence! Que d'hommes aux oreilles desquels n'arrivent plus ses enseignements! Combien ne les écoutent plus qu'avec les préventions de la haine, de la défiance, de l'ignorance, de la faiblesse, du respect humain, de l'immuable routine! Et puis, pour un apôtre de l'Evangile, que d'apôtres de l'impiété et du sensualisme! Leur prédication est de tous les instants; tous les moyens leur conviennent, et ils s'adressent à des cœurs naturellement disposés à la persuasion; car, hélas! rien n'est plus facile que d'être vicieux. Pour cela, il n'y a qu'à suivre la pente des passions, et l'homme de la plus haute condition se laisse entraîner comme le dernier enfant du peuple. Pour être vertueux, il faut remonter un torrent; et pour un rameur qui raidit ses bras et manœuvre avec courage, que d'autres descendent mollement le courant et voguent vers les abîmes!

Voilà, en substance, les causes de l'affaiblissement de l'esprit de famille, telles qu'elles sont signalées dans les Mémoires, pris collectivement; car chacun en détail ne les indique pas toutes.

Je vais maintenant récapituler, en suivant la même marche, les pages de ces Mémoires qui présentent les remèdes à employer. Je me borne aux plus importants, et sans les prendre tous sous ma responsabilité.

Tout ce qui est de nature à entraver l'action du mal

et à favoriser l'action du bien, doit être compté parmi les moyens propres à relever et à raffermir l'esprit de famille.

Tels sont les suivants : Sévir contre la presse immorale et irréligieuse, contre le colportage clandestin des mauvais livres.—Restreindre peu à peu et surveiller avec rigueur les cafés et cabarets, qui sont quelquefois des clubs, souvent des écoles d'immoralité, presque toujours des distractions nuisibles à l'esprit de famille. — Restreindre de même les danses publiques et les divertissements dangereux ; restreindre la prostitution, surtout celle qui est provoquante, etc. — Punir les attentats contre Dieu, contre le culte, etc. — Rendre obligatoire la sanctification du dimanche.—Encourager la classe ouvrière par le travail et tous les moyens possibles ; l'améliorer par les bons livres, par des écoles d'adultes paternellement tenues, etc. —Encourager les établissements de bienfaisance fondés sur l'esprit religieux, et particulièrement ceux qui ont pour but la moralisation des pauvres. — Délivrer gratis aux pauvres toutes les pièces nécessaires pour la célébration de leurs mariages et la légitimation de leurs enfants, etc., etc.

Voici d'autres moyens, concernant plus spécialement le mariage, et dépendant de modifications à faire dans notre législation : Maintenir la dot, dont tiendraient lieu, pour les filles pauvres, certaines professions plus spécialement propres aux femmes, ou certains petits emplois dont le gouvernement dispose, et dans lesquels une part déterminée leur serait réservée. — Établir le régime de la communauté des biens entre les époux. — Faire

cesser, du moins en certains cas, l'incapacité légale de la femme ; et, dans d'autres, lui conférer les mêmes droits qu'au père dans l'administration des biens de famille. — Rendre obligatoire la célébration religieuse du mariage, selon le rit du culte professé par les époux. — Entraver les mariages mixtes, si funestes au véritable esprit de famille. — Maintenir l'indissolubilité du mariage, quoique la séparation de corps puisse être quelquefois autorisée. — Punir de peines plus sévères l'adultère de l'époux, qui devrait être classé dans le code parmi les *crimes,* etc., etc. — Encourager le mariage par tous les moyens dont dispose le pouvoir ; réserver, dans la carrière des emplois publics, les fonctions les plus relevées aux pères de famille, etc. — N'accorder qu'aux hommes mariés le droit d'éligibilité, et même celui d'élection ; et, pour diminuer les dangers des luttes politiques, fixer à vingt-cinq ans l'âge de l'électeur, et même l'âge de la majorité, etc.

Pour atténuer les maux de toute espèce que cause la manie de sortir de sa condition, faire subir à ceux qui aspirent aux emplois, des examens et des concours publics destinés à éliminer les sujets incapables, etc.

Veiller à ce que la religion tienne le premier rang dans l'éducation, et ne confier la jeunesse qu'à des hommes religieux et bien éprouvés, ecclésiastiques ou séculiers.

Pour entretenir l'esprit de famille dans les enfants, fermer le dimanche les crèches et les salles d'asile, afin qu'ils soient rendus à leurs parents ; autant que posible, rouvrir en ce jour la maison paternelle aux élèves des

pensionnats, etc. — N'admettre dans les internats que des enfants au-dessus de douze ans ; ne pas recevoir au baccalauréat des jeunes gens âgés de moins de dix-huit ans. — Établir des maisons pénitentiaires où les parents puissent placer leurs enfants de leur propre autorité. — Punir les enfants qui manquent à leurs parents, et particulièrement ceux qui les abandonnent dans la vieillesse, etc.

Des impossibilités, des difficultés, des inconvénients même, peuvent être attachés à l'emploi de plusieurs des moyens proposés. Quelques-uns des concurrents peuvent se tromper dans leurs indications ; mais est-ce leur faute si tous les remèdes, même les plus sûrs, sont d'une application si difficile? Ce n'est qu'à la longue et avec le temps que le mal peut se guérir. On ne refait pas une société dans un jour ; et il faut le dire pourtant, la société est à refaire.

Quoi qu'il en soit des moyens spéciaux, il est sûr que le moyen décisif est dans la morale et la religion. C'est le dépérissement de la foi qui a bouleversé l'ordre; c'est le renouvellement dans la foi qui le rétablira. En principe, c'est là l'unique solution possible. En fait, la société l'acceptera-t-elle? On peut en douter ; car il faudrait de l héroïsme, et la société aime trop son mal. Tout le monde conviendra que l'indifférence religieuse et l'égoïsme nous perdent : mais qui voudra renoncer à son égoïsme, et pratiquer sérieusement la religion? et où arriverons-nous avec ces spéculations généreuses, toujours démenties par une lâche inaction ?

C'est sous ces impressions de doute, d'inquiétude, de

profonde tristesse, que quelques-uns des concurrents ont écrit leurs Mémoires; et quand on pèse avec eux les chances de salut et de ruine, on partage malgré soi leurs douloureux pressentiments.

Faut-il désespérer cependant? Oh! il y a encore dans cette société si malade, des familles que la contagion n'a point atteintes, des cœurs qui battent d'amour pour leurs frères. Ces cœurs-là ne se découragent jamais. Si le mal est réel, c'est beaucoup qu'il soit constaté : tout ce qu'il reste de grand et de généreux parmi nous s'empressera d'y porter remède. Plus nous pouvons avoir de reproches personnels à nous faire, plus nous mettrons d'ardeur à payer la dette de la charité, devenue peut-être par nos fautes la dette de la justice.

Dans les emplois publics, dans les professions libérales, dans les conditions les plus diverses, chacun peut beaucoup, s'il veut donner l'exemple. Que tous les hommes de zèle s'unissent donc; et au lieu d'aggraver le mal par de malheureuses querelles de partis, par d'odieuses guerres de rivalité, mettons-nous tous à l'œuvre, clergé, université, magistrature, administrateurs, hommes de toutes les classes que n'a pas tués l'égoïsme : ce n'est pas trop de toute la force de nos bras, et de tout le dévouement de nos cœurs, pour sauver la société des malheurs qui la menacent.

Après avoir mis sous vos yeux le résumé général du travail des concurrents, il me reste, Messieurs, à vous entretenir du mérite respectif de leurs Mémoires. La critique de détail fatiguerait votre attention, et je dois

me borner à une appréciation sommaire et fort rapide.

La pièce qui porte le n° 4, et qui est terminée par la sentence, *Telle semence, tel fruit*, est une lettre de quelques pages seulement. L'auteur n'a pas eu la prétention de concourir pour le prix : c'est un bon citoyen qui a voulu faire entendre quel intérêt il attachait à la question proposée.

Le n° 1 est sans épigraphe. Il assigne quatre causes à l'affaiblissement de l'esprit de famille : l'indifférence religieuse, l'instruction donnée sans mesure, les immoralités publiques, et le débordement des passions politiques. Moins substantiel que les autres Mémoires, vague dans sa morale, un peu aventureux dans quelques-uns de ses jugements, faible dans le choix de ses remèdes, il est, quant au fond, inférieur aux compositions dont nous rendrons compte tout à l'heure. Sous d'autres rapports, l'auteur égale et surpasse plus d'une fois ses rivaux ; son style, habituellement correct, est concis, nerveux, énergique, semé de traits saillants. Nous y avons remarqué particulièrement un contraste entre l'instruction et l'éducation, et un tableau des illusions des parents qui donnent à leurs enfants une instruction au-dessus de celle que comporte leur état.

Le n° 2 a pour épigraphe ce verset du psaume 66 : *Confiteantur tibi populi, Deus, confiteantur tibi populi omnes*. Ce Mémoire signale seulement trois causes de l'altération de l'esprit de famille : l'affaiblissement de la foi, les mauvais livres, et l'égoïsme. Il est écrit avec beaucoup de verve ; malheureusement il n'est pas exempt

d'incorrections, d'enflure, et d'exagération. Du reste, il rachète ces défauts par des morceaux d'un grand mérite : nous mentionnerons spécialement le tableau d'une famille au moyen-âge, celui d'une famille de notre époque, celui des maux enfantés par les mauvaises doctrines, etc.

Voici le début de ce Mémoire :

« La famille ! que de choses renfermées dans ce simple mot ! que de fibres secrètes du cœur ne remue-t-il pas ! C'est lui qui, naguère encore, enfantait les plus sublimes dévouements, consolait des peines les plus cuisantes, rendait supportables les privations les plus amères, et léger le poids du travail le plus accablant.

» Mot magique, qui hâtait le retour du voyageur, consolait des disgrâces de la fortune, de même qu'il faisait le tourment et le désespoir de l'exilé.

» Que de souvenirs intimes, de scènes paisibles, et d'abnégations inouïes, n'*évoquait*-il pas ?... Il était la sauvegarde de l'état, le tabernacle de la foi, et la digue contre laquelle venait se briser le flot des passions qu'il avait su *éteindre* ou dominer.

» Hélas ! semblable à une ruine gigantesque, de laquelle chaque minute détache une pierre, dont chaque jour ronge et mine la base, ce lien sacré s'use, se desserre de plus en plus, et les anges protecteurs de la famille se voilent la face, en remontant vers le ciel. »

Le n° 6 a pour épigraphe l'article 371 du Code civil : « *L'enfant, à tout âge, doit honneur et respect à ses père et mère.* » Il est un peu décousu, quelquefois hasardé, souvent déparé par des négligences de style. Mais il est très-riche en idées et en moyens. C'est déjà

un bon Mémoire, qui porte le cachet d'un observateur profond, et d'un économiste capable d'aller fort loin. Parmi une multitude de passages très-remarquables, je ne cite que les suivants, parce qu'ils sont courts.

« Dès qu'il est projet de mariage, il s'ouvre dans les deux familles intéressées une enquête dont les éléments sont classés dans l'ordre suivant : fortune et position sociale des parents, dot, profession, talents, caractère, santé, moralité des personnes qu'il s'agit d'engager. C'est précisément le contraire de ce qui devrait se faire...

» L'instruction est comme le fluide qui gonfle l'aérostat. Le ballon chargé de gaz peut bien s'élever dans les airs à une hauteur quelquefois prodigieuse; mais, privé de direction, de boussole, il erre au hasard, et peut briser dans sa chute le hardi voyageur qui lui avait confié sa vie. De même l'instruction viendra briser sur les réalités de la vie quiconque voudra, sans direction et sans boussole, aspirer aux satisfactions qu'elle promet. L'éducation, c'est la boussole qui utilise l'instruction en la dirigeant. »

Le n° 5 a pour épigraphe ces paroles de M. Guizot : « *La famille est, maintenant plus que jamais, le premier élément et le dernier rempart de la société.* » Ce Mémoire mérite une mention plus honorable encore que le précédent. Toujours correct, il va méthodiquement à son but, et remplit bien un plan très-sage. C'est dommage qu'il soit pâle, écrit sans chaleur, qu'il ait cédé trop de place à quelques parties historiques, et qu'il restreigne trop les moyens curatifs à des modifications dans la lé-

gislation, dont plusieurs peuvent n'être ni faciles ni bien sûres.

Je ne puis résister au plaisir de citer le morceau où le sage auteur de ce Mémoire établit la supériorité de la loi religieuse. Le passage est un peu long ; mais il serait difficile de l'abréger :

« Trois lois régissent l'humanité : la loi humaine, la loi morale et la loi religieuse.

» La loi humaine, dépourvue de tout caractère de sainteté et de perpétuité, œuvre de l'homme, née de circonstances passagères, est incapable de cimenter les liens moraux, et ne laisse subsister qu'un lien matériel, la communauté des intérêts sociaux. D'un autre côté, cette loi ne règle que nos actes extérieurs ; elle ne les punit qu'autant qu'ils attentent aux droits de la société, ou à ceux de ses membres. Il faut que l'ordre extérieur soit troublé, pour que l'Etat intervienne. Ainsi la loi punit l'adultère, et la désobéissance des enfants, parce que les désordres qui en résultent dans la famille réagissent sur la société. Mais, sans être adultère, on peut être un mauvais époux ; sans être précisément un enfant désobéissant, on peut être un très-mauvais fils ; et, dans ces cas, la loi humaine est muette.

» La loi morale elle-même serait insuffisante. Elle suppose, pour être bien comprise, une culture de l'intelligence qui n'a lieu que chez un petit nombre d'hommes, et qu'à un âge déjà assez avancé.

» La loi religieuse, au contraire, s'adresse à tous les membres de la famille humaine, dans tous les temps et dans toutes les conditions ; elle agit sur l'enfance, et sur

les hommes même dont la réflexion n'arrive jamais au degré de développement que la science exige. — D'ailleurs, elle n'est au fond que la loi morale, que personne n'ose condamner; elle en est la forme la plus populaire, et la seule qui soit suffisamment claire pour les masses. — Enfin, il est des vertus que la religion seule peut prescrire. Lorsqu'elle commande aux époux, non plus seulement la fidélité du corps, mais la fidélité de l'âme, mais la chasteté des pensées; lorsqu'elle leur recommande cet amour spirituel, si supérieur à l'amour sensuel, et qui leur inspire ce dévouement de tous les jours pour l'être auquel on s'est dévoué tout entier; lorsqu'elle ordonne aux enfants, non plus seulement la froide obéissance, mais la piété filiale, ce sentiment si doux, si facile, qui résume tous les sentiments de l'enfant pour ses parents : alors, dis-je, on comprend qu'on ne peut se soustraire à ses divins commandements, parce que la religion parle au nom de *celui qui sonde les cœurs et les reins.*

» Ce caractère de la loi religieuse nous explique pourquoi l'esprit de famille a toujours suivi le sort de la croyance religieuse. Sans doute, à toutes les époques, il y a eu des époux infidèles, de mauvais pères, et des enfants ingrats; mais l'histoire est là qui nous atteste qu'ils ont été bien plus rares dans les temps de ferveur et de foi. Partout où nous voyons dominer le sentiment religieux, les liens de la famille sont saints et respectés. Au contraire, quand la religion est remplacée par l'impiété, ou tout au moins par l'indifférence, la corruption pénètre bientôt jusque dans le foyer domestique....

» Que conclure de tout cela? c'est que la religion est la clef de voûte de l'édifice social, et que toutes nos lois pour maintenir la pureté de la famille seront impuissantes, si le sentiment religieux fait défaut. C'est donc lui qu'il importe de ranimer et de fortifier avant tout.

» Cette mission, c'est aux hommes qui dirigent les affaires du pays qu'il appartient de l'accomplir; et je parle ici de ceux qui sont à la tête du département et de la commune, aussi bien que de ceux qui sont placés dans les hautes sphères gouvernementales : tous doivent prendre part à l'œuvre. Entendons-nous bien : les doctrines religieuses professées officiellement sont généralement bonnes; nos hommes publics ne rompent pas avec la religion en théorie; mais, en pratique, et dès qu'on est descendu de la tribune ou qu'on a déposé l'écharpe ou la toge, on rejette ce qu'on défendait tout à l'heure comme un système admirable, et la conduite privée de l'individu donne le démenti le plus accablant aux discours et aux actes du fonctionnaire; de telle sorte qu'on semble adopter cet adage, qui, je crois, appartient au XVIIIe siècle : *Il faut de la religion pour le peuple*. Or, comme en France, malgré notre amour de l'égalité, personne ne veut être peuple, il en résulte que de proche en proche la religion se retire de plus en plus de la société. La première chose à faire serait donc que les hommes dont l'exemple peut influer sur les masses, missent leur conduite privée en harmonie avec leurs actes et leurs discours officiels. »

Le n° 3 porte en tête ces paroles de Portalis au conseil des Anciens : « La famille est le vrai sanctuaire des

mœurs. — C'est en consolidant le gouvernement de la famille, que nous consoliderons celui de l'Etat. — La famille fut le modèle des premières sociétés et le germe des empires ; elle en sera toujours le principe conservateur et le fondement. »

Ce Mémoire, Messieurs, est une œuvre tout à fait remarquable ; et cependant, vous le verrez bientôt, c'est un jeune homme qui en est l'auteur. Aucun des concurrents ne s'est élevé à la même hauteur philosophique. Son plan est bien conçu, bien rempli, parfaitement analysé. Son livre, car c'est le mot dont il faut nous servir, est bien écrit, quoique rarement chaleureux. On y admire des morceaux d'un mérite transcendant, notamment le tableau de la corruption des mœurs romaines, et celui de la régénération du monde par le christianisme. Sans une dissertation trop abstraite sur l'esprit de famille, des développements historiques hors de proportion avec le fond de l'ouvrage, et quelques autres imperfections de détail, ce Mémoire aurait certainement emporté tous les suffrages, comme il a captivé toutes les sympathies.

C'est avec peine que nous nous résignons à une citation unique. La belle page que nous allons vous donner, Messieurs, vous fera sans doute partager nos regrets.

« Quiconque descend de la méditation philosophique des causes à l'examen des effets dans les mœurs actuelles, est épouvanté.

» Quel effrayant tableau !.... Le sacrifice est inconnu ; le succès est le dieu de l'époque, la cause du mal avant qu'on le fasse, l'excuse du mal lorsqu'il est fait. Le

système de la force et du bien-être règne dans toute sa puissance. Vous dites que la jeunesse est athée; je la connais, j'en suis : croyez-moi, elle n'est qu'indifférente et matérialiste; elle voudrait être sceptique, et n'en a pas la force. A travers toutes les idées qui s'agitent, la loi morale est complétement défigurée. Tout est superficiel : on prend la forme pour le fond, la déclamation pour l'idée; le dévouement sérieux semble un préjugé; le spiritualisme, un ridicule; l'abnégation, un mythe; le respect pour une autorité quelconque, une naïveté enfantine; et le mot vertu, sur les lèvres des gens *civilisés,* est une agréable plaisanterie. L'industrialisme nous déborde; la soif des jouissances nous envahit; tout le monde veut avoir des droits, et personne ne songe que reconnaître des droits, c'est reconnaître des devoirs. La personnalité se développe; chacun cherche son originalité. Il est difficile de posséder autant que nous la facilité du sophisme. Les grands esprits regardent avec terreur cette manière dont nous préférons à l'idéalisme l'amour du réel et du laid, l'anarchie à l'autorité, le fait à la loi, la protestation armée à la protestation légale. Les vieillards s'étonnent de voir cette génération de jeunes gens qui regardent sans hésitation et face à face l'idée d'une désorganisation universelle; qui, sans avoir eu le temps matériel d'acheter par le travail des connaissances positives, aspirent aux premiers rangs, aux plus hautes charges, aux plus grandes responsabilités. Ils s'effraient aussi de voir les hommes mûrs eux-mêmes, qui avaient développé sérieusement leur intelligence, se défier des principes, de peur d'être liés par les principes :

apostats de plus en plus nombreux, qui (je le dis en mettant à part toute espèce d'opinion) portent un coup terrible, par leur exemple, à la stabilité des principes. »

Il me reste, Messieurs, à vous parler du n° 7, qui vérifie glorieusement sa religieuse épigraphe : *Credidi, propter quod locutus sum.* C'est de tous les Mémoires celui que votre commission a jugé le meilleur dans son ensemble. Ce n'est pas qu'il soit sans défaut : il aurait gagné à être resserré, et à subir, pour le style même, le travail sévère de la révision. Trop de longueur dans le début, qui est indécis et hors d'œuvre peut-être, trop de complaisance dans le récit de certains faits bibliques, trop de petits faits historiques entravant la marche de la pensée, trop de décousu dans l'énoncé des causes désorganisatrices, sont des taches qui méritent nos observations et nos reproches : ce qui nous a été donné nous mettait en droit d'attendre davantage. Du reste, il y a là tant de solidité et de doctrine, tant de verve et de feu, tant de conviction et de sentiment, tant de pages d'une éloquence et d'une vérité frappantes, que la critique laisse tomber ses armes pour prendre la couronne et la poser sur le front du vainqueur.

Parmi les morceaux les plus remarquables de ce Mémoire, il faut ranger deux chapitres, où, dans des études tout-à-fait neuves sur Molière, l'auteur montre que le comique si applaudi a porté les plus graves atteintes à l'esprit de famille, en ne mettant sur la scène, excepté une fois, que des pères ou des époux pleins de travers, niais et dupes, qui faisaient rire la jeunesse aux dépens de l'autorité paternelle et conjugale. Le chapitre intitulé *Mes*

craintes, ceux qui terminent l'ouvrage, et surtout le chapitre intitulé *Ce que pourrait faire le clergé,* sont des morceaux du plus haut intérêt.

Pour toute citation, je transcris ici la conclusion du Mémoire.

« Maintenant, Messieurs, je crois avoir traité, sinon avec talent, du moins avec conscience, la question que vous avez mise au concours. Vous ne couronnerez sans doute pas mes efforts ; mais vous rendrez justice à la droiture de mes intentions : *Credidi, propter quod locutus sum;* j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. Je n'ai employé ni le langage ni les formules de la science : j'ignorais peut-être l'un ; je ne connaissais pas trop les autres. Je savais, Messieurs, que je soumettais ces pages à des juges qui ne se laissent pas séduire au charlatanisme d'une ambitieuse phraséologie, et que, pour couler des lèvres d'un ignorant, la vérité ne vous paraîtrait ni moins pure ni moins salutaire.

» En indiquant les causes qui ont altéré l'esprit de famille, et en cherchant les moyens de le rétablir, tantôt j'ai cédé au découragement, tantôt j'ai osé me livrer à l'espoir. Près de clore ces lignes, je me laisse aller à l'effroi : l'horizon s'assombrit autour du foyer domestique ; la foudre gronde à quelques pas du berceau de nos enfants ; et qui sait si les efforts des hommes de bien ne seront pas impuissants ? Il y a beaucoup d'aveugles, beaucoup de tièdes ; chaque jour amène de nouvelles défections, et ces défections accroissent le nombre et l'audace des ennemis de la famille. Dieu fera-t-il un miracle pour sauver du naufrage les insensés qui ne veulent ni

de la main qu'il leur tend, ni de l'arche de salut qu'il leur a préparée? Je le désire, Messieurs; mais puis-je l'espérer? Oui, car je craindrais de blasphémer, en doutant de sa miséricorde. Dix justes, si Dieu les eût rencontrés dans Sodome, auraient pu désarmer les anges qui allaient frapper cette ville infâme. Il y a encore des milliers de justes dans la France; et Dieu, sous la loi de grâce et d'amour, ne refusera pas à la prière des saints ce qu'il lui aurait accordé sous la loi d'inflexible justice. »

Après avoir cité la fin de ce Mémoire, me serait-il permis, Messieurs, de revenir sur mes pas, et de transcrire quelques lignes qui précèdent la première page du manuscrit? Elles n'ont aucun rapport avec la question qui vient de nous occuper; mais elles touchent de trop près à nos affections pour que j'ose les omettre; et quel est celui d'entre nous qui n'applaudira pas de tout son cœur à la dédicace suivante, expression filiale d'un sentiment que partagent tous les enfants de notre province?

CAROLO. WEISS.
SEQUANORUM. DECORI.
STUDIOSÆ. JUVENTUTIS. OPTIMO. PATRI.
VIRO. EMUNCTÆ. NARIS. SOCRATICÆ. DOCTRINÆ.
QUEM. COMMENDARUNT.
PROBITAS. ANTIQUA. MULTÆQUE. LITTERÆ.
AC. PRÆSTANTISSIMI. INGENII. VARIA. OPERA.
HOC. DEVOTÆ. PIETATIS. MUNUSCULUM.
DEDICAVI.

J'ai terminé la tâche honorable dont m'a chargé votre

commission, et je n'ai plus, Messieurs, qu'à proclamer sa décision et la vôtre.

L'Académie, heureuse des résultats du concours qu'elle a provoqué, accorde :

Le prix de philosophie morale, de la valeur de 300 francs, au Mémoire n° 7, qui a pour épigraphe : *Credidi, propter quod locutus sum*, et dont l'auteur est M. Richard-Baudin, professeur de rhétorique au collége de Dole ;

Une médaille d'encouragement, du prix de 100 francs, au n° 3, qui a pour épigraphe : *La famille est le vrai sanctuaire des mœurs*, etc., dont l'auteur est M. Emile Chasles, à Paris ;

Une médaille d'encouragement au n° 5, dont l'auteur est M. Corneille-Saint-Marc, principal du collége de Saint-Amour ;

Une mention honorable :

Au n° 6, Mémoire par M. le docteur Druhen, à Besançon ;

Et au n° 2, ouvrage de M. Prost, naturaliste, à Monnière, près de Dole.

PIÈCES DE VERS,

Par M. Viancin.

FABLES.

LES LOUPS COMMUNISTES.

Pour que les loups mangent gloutonnement,
Comme l'a dit notre bon La Fontaine,
Il faut d'abord qu'ils trouvent l'aliment
Qui leur devient bonne ou chétive aubaine.
Mais d'avaler trop vite ou de travers
L'occasion pour eux n'est pas fréquente,
Lorsqu'il leur faut subir de gros hivers
Comme celui de mil huit cent cinquante.
Un jour, qu'ils voyaient leurs états
Surchargés dès longtemps de neiges, de verglas,
L'un d'eux leur fit une harangue ;
C'était l'un des plus forts des crocs et de la langue.
« Mes frères, leur dit-il, aujourd'hui les frimats
» Nous réduisent à la famine ;
» C'est un bien grand malheur ; mais il ne s'agit pas
» De rester dans nos trous à faire triste mine :
» Ici ne viendront point nous chercher les troupeaux.
» C'est donc à nous d'agir en loups vraiment habiles ;
» C'est à nous d'envahir les fermes, les hameaux,
» Les villages, enfin jusqu'aux faubourgs des villes.
» Là sont accumulés bons et friands morceaux.

» Plus d'un maître indolent sur son chien se repose ,
» Happons d'abord les chiens ; puis nous aurons beau jeu.
» Toute porte n'est pas sans relâche bien close ;
» Nous entrerons dans plus d'un lieu,
» D'où nous emporterons à coup sûr quelque chose :
» Lapins, chevreaux, agneaux, chèvres, brebis, moutons,
» Nous n'aurons maintes fois qu'à choisir à tâtons.
» Il pourra nous arriver même
» Que des ménages imprudents
» Laissent tomber entre nos dents
» Petits enfants bien gras ; c'est le régal suprême ;
» Je sais depuis longtemps le prix d'un pareil lot,
» Et c'est ainsi que j'aime à croquer le marmot.
» Vous riez ? — c'est bon signe.— A ces amples captures
» Il faut nous préparer ; prenons bien nos mesures ;
» Soyons unis surtout, et marchons tous d'accord ;
» L'union fait la force, et c'est pourquoi sans doute
» Le pouvoir des humains, qu'en tous lieux on redoute,
» Se maintient constamment si fort.
» Tous les soirs, bien groupés, bien classés en bon nombre,
» Nous irons rapiner à la faveur de l'ombre ;
» Les jeunes en avant seront les éclaireurs,
» Feront le guet, formeront corps de garde ;
» Nous autres experts ravisseurs
» Saurons nous dévouer à tout ce qu'on hasarde
» Quand de la faim l'on ressent les horreurs.
» N'allez pas pour cela vous mettre dans la tête
» Que pour nous seuls nous saisirons
» Et qu'en vilains nous mangerons
» Tous les produits de la conquête :
» Au contraire ; j'entends que tout soit en commun.
» Nul ne reste affamé quand tout est à chacun.
» C'est principalement dans les temps où nous sommes

» Que la fraternité doit régner entre nous :
» Ce qui s'observe chez les hommes
» Peut bien s'observer chez les loups.
» Au lieu de nous traîner sur des ventres de paille,
» Nous allons satisfaire à tous nos appétits.
» Vivent les loups ! bientôt nous ferons tous ripaille,
» Des plus gros jusqu'aux plus petits.
» — Vivent les loups ! » hurla le nombreux auditoire,
En applaudissant l'orateur
De son geste le plus flatteur ;
Ce fut comme un cri de victoire.
Le soir de ce jour même on s'enrégimenta
Et par divers côtés on se mit en campagne,
Et pour changer la plaine en pays de cocagne
Dieu sait tout ce que l'on tenta.
Selon le plan tracé, les conscrits s'avancèrent,
Pour sonder le terrain ; mais plusieurs se laissèrent
Tomber dans certains traquenards
Dont n'eussent approché ni vieux loups, ni renards.
Et pendant ce temps-là, maîtres de l'entreprise,
Tous les chefs du complot, découvrant le butin,
Firent plus ou moins bonne prise
Que chacun emportait, dévorait en chemin,
Sans nul partage, sans remise,
Sans le moindre souci de la communauté,
Sans aucun souvenir de la fraternité.

Voilà bien la règle ordinaire :
Ceux qu'on mène aux abus sont souvent déconfits,
Tandis que les meneurs en se tirant d'affaire
Y font encor de beaux profits.

—

LE JEUNE LOUP PRIS AU PIÉGE.

Pour avoir écouté de toutes leurs oreilles
Ce maître loup, le harangueur,
Qui promettait monts et merveilles,
Bien des jeunes captifs, livrés à la douleur,
S'estimèrent punis avec trop de rigueur.
L'un d'eux, pincé par une patte,
Fit longtemps sur lui-même un pénible retour,
Et gémissait encor quand vint le point du jour.
« Si je pouvais broyer ta langue scélérate,
» Disait-il, vieux bavard ! C'est toi qui m'as séduit,
» Et dans ce piége m'as conduit. »
Il fut trouvé plaintif au lever de l'aurore,
Par un fermier bien armé d'un fusil ;
D'un ton suppliant il l'implore :
« — Faites-moi grâce, lui dit-il :
» Je suis tout jeune et sans expérience ;
» Je n'ai, je vous le jure en petit loup d'honneur,
» Rien dans mon estomac ; rien sur la conscience ;
» *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.*
» Des brigands, des loups pleins d'audace
» Dans ces fers m'ont précipité ;
» Poursuivez leur troupe vorace ;
» C'est eux qu'il faut punir de leur rapacité ;
» Je puis bien vous aider à distinguer leur trace ;
» Mais rendez-moi la liberté.
» — Je conçois ta peur et ta plainte, »
Répond l'homme insensible à ces piteux accents ;
« Mais ton offre est d'un traître, oui d'un Judas par crainte,
» Et tu veux qu'on te mette au rang des innocents !
» Impossible ! pour moi j'en aurais grande honte ;

» Et d'ailleurs n'es-tu pas un loup, au bout du compte,
» Sinon déjà brigand parfait,
» Au moins du bois dont on les fait?
» Tu parais jeune, il est vrai ; mais qu'importe ?
» Quand je regarde ton museau,
» Me crois-tu fou de telle sorte
» Que je te prenne ici pour un agneau?
» Je sais trop les méfaits de ta maudite race,
» Pour t'accorder même un sursis,
» Et malgré ton humble grimace,
» Tu vas être à l'instant bien et dûment occis. »
Disant ces mots, le doigt sur la gâchette,
Le paysan, sûr de son coup,
Décharge sa vieille escopette,
Et c'en est fait du jeune loup.

Qui joint mauvais penchants à méchante origine,
Trahi par son langage autant que par sa mine,
N'a pas, même en prenant le ton le plus câlin,
Beaucoup à s'étonner qu'on le traite en coquin.

—

LA SÉCURITÉ D'UN ÉGOISTE.

« Quoi ! vous ne songez pas à fuir de la contrée,
» Lorsqu'on n'entend parler que d'horribles desseins ! »
Disait certain trembleur à l'un de ses voisins;
« Mais votre perte est assurée :
» Vous serez dénoncé, pillé, martyrisé;
» Pour moi je m'expatrie et suis bien avisé.
» — Moi quitter le pays, dit l'autre, et pourquoi faire?
» Qui puis-je redouter? Ma conduite ordinaire,
» Dieu merci, ne m'expose à rien;

» Contre les malveillants mon égide est fort bonne.
» — Vraiment?.... et quel est donc cet excellent moyen?
» — C'est de n'avoir jamais fait de bien à personne. »

—

L'ARBRE ET LE BRIN D'HERBE.

Au sommet d'un grand roc, par un vent de tempête,
Un arbre en son germe lancé,
Tout fier d'avoir si haut poussé,
Dressait et balançait son orgueilleuse tête.
« Ne fais pas tant le glorieux, »
Lui dit un modeste brin d'herbe,
« Le maître souverain de la terre et des cieux
» Est prompt à punir le superbe.
» Il t'éleva beaucoup, mais fort peu tu grandis,
» Et tu restes penché sur le bord d'un abîme.
» Là-bas, ces peupliers aux rameaux reverdis
» Sont bien plus grands que toi sans atteindre à ta cime.
» L'ouragan, dont le souffle en ce lieu t'a porté,
» Sait faire aussi maintes ruines;
» Et c'est toujours péril que d'être haut planté
» Lorsque l'on manque de racines. »

—

LE DOMICILE INCONTESTABLE.

Dans une belle et vaste salle
Que nettoyait un grand garçon,
Sur les flancs arrondis d'une urne électorale,
Par hasard circulait un jour à sa façon,

Sa maison sur le dos, un gros colimaçon.
« Parbleu, dit le frotteur, en fait de domicile,
» Voici le mieux pourvu, ma foi ;
» Justifier du mien me sera difficile ;
» Faut-il qu'un escargot soit plus heureux que moi ?
» On a bien du bonheur, aux champs comme à la ville,
» D'être logé toujours chez soi. »

—

LE GARÇON MEUNIER ET L'ANE.

Sur un journal d'emprunt courbé chemin faisant,
Certain garçon meunier goûtait fort sa lecture,
Et trop loin devant lui laissait, tout en lisant,
Son âne et sa charrette aller à l'aventure.
Du journal ambulant quelle était la couleur ?
On pouvait s'en douter à l'aspect du lecteur :
C'était l'humeur démocratique
Qu'on devinait en lui sans être fort malin ;
Car, bien qu'il s'enfarine, un garçon de moulin
N'est guère pour les blancs en fait de politique.
D'une voix haute et ferme on l'entendait parler ;
On le voyait gesticuler ;
Il se passionnait sur la feuille éloquente ;
Tout lui semblait dans cet écrit
Œuvre de sagesse et d'esprit,
Raison lucide et convaincante.
Pendant qu'ainsi notre homme est longtemps absorbé,
Son âne marche à la dérive ;
Au bord d'un grand fossé par malheur il arrive,
L'attelage culbute et tout est embourbé.
D'une eau croupissante et fétide

Plus d'un sac de farine est bientôt imbibé.
Fort peu satisfait de son guide,
Un flanc tout déchiré par l'éclat d'un limon,
L'animal au lecteur prémédite un sermon.
Dès qu'il le voit paraître en face du dommage,
« Eh bien ! qu'en penses-tu ? Voici du bel ouvrage,
» Lui dit-il ; le premier je t'en fais compliment.
» Oh ! quand tu jurerais d'ici jusqu'au village,
» C'est bien ta faute assurément.
» Sur le char de l'Etat qui loin de toi cahote,
» Au lieu d'attacher ton regard,
» Et de laisser aller ta charrette au hasard,
» Croirais-tu n'être pas assez bon patriote,
» Si, fidèle à ton rôle obscur,
» Tu dirigeais mes pas toujours en chemin sûr ?
» Allons, le mal est fait ; tire de ta farine
» Tout ce que tu pourras de ce mauvais pétrin ;
» Quant à moi, s'il se peut que plus loin je chemine,
» Remets-moi sur mes pieds et surveille ton train. »

Chacun veut sortir de sa sphère,
Et de son vrai sentier détourne trop les yeux ;
Que chacun reste à son affaire,
La République en ira mieux.

OU VONT-ILS?

ODE

DONT L'ACADÉMIE A VOTÉ L'IMPRESSION.

Où vont tous ces mortels, jusqu'aux sentiers funèbres
Entre-heurtant leurs vanités?
A peine de leur âme a percé les ténèbres
Le rayon le plus pur des célestes clartés.
Dans leur soif de bonheur, de trésors, de puissance,
Des vrais biens dédaignant l'essence,
Hélas! ils s'abreuvent de fiel.
Superbes, mais déchus comme le premier ange,
Ils sont toujours enclins à croupir dans la fange,
Plus qu'à reconquérir le ciel.

Où vont ces rois encor parés d'une couronne
Et dorant leurs sceptres d'airain?
Heureux et fier d'un nom que la gloire environne,
Où va ce nouveau chef d'un peuple souverain?
Et de ce peuple où vont, dans une ardente lutte,
Les partis qu'entraîne à leur chute
Ou l'ornière ou le faux progrès,
Chacun devant ses pas s'érigeant une cime
Qui sourit à ses vœux, mais lui cache un abîme
Tout hérissé de noirs cyprès?

Près d'un pouvoir élu, tels encor que naguères
Ils étaient à la cour des rois,

Où vont, brillants rivaux des mendiants vulgaires,
Ces quêteurs éternels de faveurs et d'emplois ?
Que veulent ces prôneurs de leur patriotisme,
Déjà peut-être au despotisme
Prêts à vendre la liberté,
Républicains suspects à la démocratie,
Décorés ou jaloux d'une étoile obscurcie
Au soleil de l'égalité?

Et vous que l'indigent de ses pleurs importune,
Ici cramponnés au wagon,
Devenu sous vos pieds le char de la fortune,
Là, jour et nuit cloués au coffre d'Harpagon,
Courage ! entassez l'or, étendez vos domaines,
Vautours à figures humaines,
Cœurs morts à tout soin généreux ;
Où pensez-vous aller si chargés d'opulence,
Vous tous que doit un jour peser dans sa balance
Le Dieu propice aux malheureux ?

Où vont ces courtisans d'une beauté frivole
Dont ils font leur divinité ?
Ce n'est plus la Raison, transformée en idole ;
C'est la folle du jour, la Popularité.
Vers les cieux leur amante un instant les enlève,
Les berce dans un brillant rêve,
Qui les charme et les éblouit ;
Puis, les laissant tomber du haut de leurs délices,
Pour se livrer loin d'eux à de nouveaux caprices,
Comme une ombre s'évanouit.

Où vont ces novateurs, audacieux sophistes,
Plus encor que leurs devanciers,

Ardents propagateurs de vœux sensualistes,
Aiguisant tous les dards des appétits grossiers?
Jusqu'où prétendez-vous étendre vos conquêtes,
De l'Homme-Dieu faux interprètes,
Qui soufflez l'envie au malheur,
Quand le fils du Très-Haut, dont la croix immortelle
A tracé le chemin de la gloire éternelle,
Montre les cieux à la douleur?

Où vont ces artisans de guerres intestines,
Noire écume des cœurs pervers,
Qui parlent d'entasser ruines sur ruines,
Et d'un nouveau chaos menacent l'univers?
Souilleront-ils encor les fastes populaires,
Ces antichrétiens sanguinaires,
Opprobre de l'humanité;
Aux haineuses fureurs race toujours fidèle,
Prête à renouveler de Caïn, son modèle,
La hideuse fraternité?

Où vont-ils? — Tous devraient le savoir, le comprendre,
Et tous devraient s'en souvenir;
Le passé le leur crie; ils marchent sans l'entendre,
Le présent leur dérobe un terrible avenir;
Le jour succède au jour, l'an fait place à l'année,
Sans qu'à leurs yeux leur destinée
S'illumine aux divins flambeaux;
Environnés d'écueils, sous l'éclair des tempêtes,
Sans rien voir à leurs pieds, ils vont dressant leurs têtes,
Se faire creuser des tombeaux.

Régnez donc ou tombez, majestés souveraines,
Tyrans vainqueurs ou poursuivis;

Secouez votre joug ou supportez vos chaînes,
Peuples régénérés ou peuples asservis ;
Opprimés, oppresseurs, vous courez tous ensemble
Vers le terme qui vous rassemble
Au gré de l'implacable faux ;
Cadavres embaumés ou sous l'humble suaire,
Vous serez confondus dans l'immense ossuaire
Où tous les hommes sont égaux.

Là vous poussent les flots de vos instants rapides,
Là que servent tous les trésors ?
Quels sont les vains objets de vos ardeurs cupides
Que vous emporterez dans la cité des morts ?
Le sarrau vaut la toge, en ce moment suprême ;
O merveille! il est d'un prix même
Bien plus sûr aux yeux du Seigneur ;
Et l'honneur oublié que ce nom seul décore
A devant lui cent fois plus de mérite encore
Que le plus grand cordon d'honneur.

Combien est sombre encor ce siècle de lumière !
Oh ! qu'il fait nuit devant ses pas !
Après avoir fourni moitié de sa carrière,
Quel bien produira-t-il ? On ne l'entrevoit pas.
Ce qu'on sait... c'est qu'il marche où tout s'avance et tombe;
A son tour il aura sa tombe,
Dans les profondeurs du passé ;
Heureux si les soleils qui luiront sur sa course
Pouvaient enfin tarir l'inépuisable source
Des maux dont il est menacé.

Cette source est l'orgueil : elle déborde encore ;
Ennemi trop peu combattu,

C'est toujours dans les cœurs la lave qui dévore,
Etouffe, anéantit les germes de vertu.
Seul digne de mémoire est celui qui s'oublie,
Seul grand celui qui s'humilie,
Seul opulent qui sait donner;
Seul puissant est celui qui commande à soi-même,
Seul est parfait qui sait, selon la loi suprême,
Souffrir, aimer et pardonner.

LISTE ACADÉMIQUE.

JANVIER 1850.

DIRECTEURS ACADÉMICIENS-NÉS.

Mgr l'Archevêque de Besançon.

M. le Général Commandant la 5e division militaire.

M. le Premier Président de la Cour d'appel.

M. le Préfet du département du Doubs.

ACADÉMICIEN-NÉ.

M. le Maire de la ville de Besançon.

ACADÉMICIENS HONORAIRES.

Messieurs,

Arago, ✻, membre de l'Académie des sciences, Directeur de l'Observatoire; à Paris (janvier 1835).

Berroyer, ancien Recteur; à Bresson, près Grenoble (juillet 1814).

Billard, C ✻, Général de division; à Paris (mars 1838).

Bixio, membre de l'Assemblée nationale; à Paris (janvier 1848).

L'abbé Blanc, Professeur d'histoire ecclésiastique au collége Stanislas; à Paris (16 décembre 1847).

L'abbé Busson, ancien Secrétaire-Général du ministère des affaires ecclésiastiques; à Besançon (juillet 1845).

L'abbé Calmels, ✠, ancien Recteur, Vicaire-Général; à Alby (Tarn) (août 1825).

Du Coetlosquet, ✠, membre de l'Académie de Metz, représentant du peuple (décembre 1840).

De Coutard, ✠ C ✠, Général de division; à Paris (février 1833).

Mgr Doney, Evêque de Montauban (24 décembre 1835).

Droz, Joseph, ✠, de l'Académie française et de celle des sciences morales et politiques; à Paris (novembre 1806).

Fargeaud, ancien Professeur de physique; à Limoges (août 1827).

Flourens, ✠, Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française (janvier 1841).

L'abbé Gattrez, ✠, Recteur de l'Académie de Limoges (janvier 1828).

L'abbé Gerbet, Professeur d'éloquence à la Sorbonne; à Paris (novembre 1844).

Golbéry (de), ✠, Président honoraire à la Cour d'appel de Besançon; à Colmar (24 août 1842).

Goureau, ✠, Colonel honoraire du génie; à Paris (août 1833).

Mgr Gousset, O ✠, Archevêque de Reims (janvier 1831).

Guizot, G C ✠, de l'Académie française; à Paris (décembre 1835).

Guyornaud (Clovis), homme de lettres; à Paris (28 janvier 1843).

Huart, ✠, Recteur de l'Académie de Dijon (août 1834).

Kornprobst, ✠, Ingénieur en chef des ponts et chaussées; à Limoges (24 août 1840).

De Laboulaye, ancien Député (30 novembre 1848).

Lamartine (Alphonse de), ✠, membre de l'Académie française, etc. (mai 1834).

Lefaivre, C ✠, Colonel honoraire du génie; à Paris (24 novembre 1836).

Magnoncour (*Flavien* de), ancien Pair de France; à Auteuil (décembre 1835).

Martin, ✠, ancien Député; à Gray (août 1836).

Meyronnet de St.-Marc, ✠, Conseiller à la Cour de cassation (août 1835).

Micaud, ✠, ancien Maire de Besançon.

Michelot, ✠, ancien élève de l'école polytechnique; à Paris (août 1838).

De Montalembert, membre de l'Assemblée nationale; à Paris (janvier 1840).

Poujoulat, homme de lettres; à Passy, près Paris (décembre 1835).

De Salvandy, G C ✻, de l'Académie française (mars 1846).

Villiers du Terrage (de), O ✻, ancien Préfet du Doubs; à Paris (janvier 1819).

Voirol, Général de division en retraite, ancien Pair de France; à Besançon (30 novembre 1848).

ACADÉMICIENS TITULAIRES OU RÉSIDANTS.

Messieurs,

Droz, ✻, Conseiller honoraire à la Cour d'appel, *Doyen de la Compagnie* (30 décembre 1805).

Weiss, ✻, Bibliothécaire de la ville, membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions) (4 août 1808).

Viancin, Secrétaire en chef de la Mairie, membre de la Société d'émulation du Jura (14 août 1820).

Desfosses, Professeur de chimie à l'école préparatoire de médecine, membre de la Société d'agriculture du Doubs (24 août 1822).

Marnotte, Architecte, membre correspondant de la Commission d'antiquités de la Côte-d'Or (24 août 1826).

Desbiez de Saint-Juan, ancien membre du Conseil général (29 janvier 1827).

Pérennès, ✻, Doyen et Professeur de littérature française à la Faculté des lettres, *Secrétaire perpétuel honoraire* (28 janvier 1829).

Parandier, ✻, Ingénieur en chef des ponts et chaussées (14 février 1833).

Demesmay (Auguste), membre de l'Assemblée nationale, de l'Académie de Dijon, des Sociétés académiques du Var et du Puy-de-Dôme (26 décembre 1833).

Bourgon, ✠, Président à la Cour d'appel, *Trésorier de la Compagnie* (29 janvier 1834).

Lancrenon, Peintre d'histoire, Directeur du Musée (2 avril 1835).

Béchet, ✠, Conseiller à la Cour d'appel, membre de la Société d'émulation du Jura (26 août 1835).

Bretillot (Léon), ✠, membre du Conseil général (12 novembre 1835).

L'abbé Ruellet, membre honoraire du Chapitre métropolitain, Curé de Saint-François-Xavier (28 janvier 1836).

Jobard, ✠, ancien Député, Président à la Cour d'appel (28 janvier 1836).

Ponçot, ✠ O ✠, ancien Sous-Intendant militaire, membre de l'Académie de Metz, etc. (26 janvier 1837).

Éd. Clerc, ✠, Conseiller à la Cour d'appel (28 janvier 1837).

Louis de Vaulchier (24 août 1837).

Convers, Maire de la ville de Besançon, membre du Conseil général (24 août 1837).

Perron, Professeur de philosophie à la Faculté des lettres, membre du Conseil général de la Haute-Saône, *Secrétaire perpétuel* (24 août 1838).

Gardaire, ✠, Inspecteur de l'Académie (24 août 1840).

L'abbé Dartois, Chanoine (24 août 1840).

Villars, Directeur et Professeur à l'Ecole préparatoire de médecine (28 janvier 1841).

Dusillet (Auguste), ✻, Conseiller à la Cour d'appel (24 août 1841).

Carbon, O ✻, ancien Recteur de l'Académie (24 août 1841).

Tournier, Professeur à l'Ecole de médecine de Besançon (24 août 1844).

Tripard, Avocat à la Cour d'appel (24 août 1844).

Deville, ✻, Doyen de la Faculté des sciences (24 août 1845).

Person, ✻, Professeur de physique à la Faculté des sciences (24 août 1845).

Monin, Professeur d'histoire à la Faculté des lettres (24 août 1845).

ASSOCIÉS RÉSIDANTS.

Messieurs,

Clerc (Ed.), notaire (28 janvier 1847).

Grenier (Ch.), Professeur d'histoire naturelle à la Faculté des sciences (28 janvier 1847).

Reynaud-Ducreux, ✻, Professeur à l'école d'artillerie (30 août 1847).

L'abbé Besson, Vicaire à Sainte-Madeleine (30 août 1847).

L'abbé Grivet, membre honoraire du Chapitre métropolitain, Curé de Notre-Dame (27 janvier 1848).

Tourangin, C ✠, Conseiller d'Etat (30 novembre 1848).

Loiseau, Procureur-Général (30 novembre 1848).

Bonnet (Simon), Docteur en médecine, Professeur d'agriculture (24 août 1849).

Guenard (Alexandre), Bibliothécaire-adjoint (24 août 1849).

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS,

Nés dans le ci-devant Comté de Bourgogne (1).

Messieurs,

Dusillet (Léon), ✠, membre de la Société d'émulation du Jura; à Dole (septembre 1806).

Guyétant, ✠, Docteur en médecine, membre de la société des Géorgiphiles de Florence; à Paris (février 1809).

Colin, ✠, Conseiller à la Cour de cassation (février 1811).

Duvernoy, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France; à Besançon (janvier 1822).

D. Monnier, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France, membre de la Société d'émulation du Jura; à Lons-le-Saunier (janvier 1827).

(1) Une délibération du 3 juillet 1854 a réduit à *quarante*, par voie d'extinction, le nombre des associés de cet ordre.

Victor Hugo, O ✻, de l'Académie française, etc.; à Paris (août 1827).

Coillot, Docteur en médecine; à Montbozon (août 1827).

Pouillet, O ✻, membre de l'Académie des sciences, Professeur au Conservatoire des arts et métiers; à Paris (août 1827).

Marjolin, O ✻, Professeur à la Faculté de médecine de Paris (janvier 1828).

Péclet, O ✻, Professeur de physique et de chimie à la Faculté des sciences de Paris, Inspecteur général de l'Université (août 1828).

Dalloz, ✻, ancien Avocat à la Cour de cassation (août 1828).

L'abbé Receveur, ✻ Professeur à la Faculté de théologie de Paris (janvier 1831).

Pauthier, Orientaliste; à Paris (août 1831).

Violet d'Épagny, Auteur dramatique; à Paris (février 1832).

Ch. Cuvier, Professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Strasbourg (février 1832).

Duvernoy, O ✻, Docteur en médecine, Professeur au Collége de France; à Paris (août 1832).

Besson, Statuaire, Directeur de l'école de dessin à Dole, membre de la Société des antiquaires de la Côte-d'Or (août 1833).

Beuque (Adrien), Vérificateur des douanes; à Lyon (janvier 1834).

Gindre de Mancy, employé de l'administration générale des postes; à Paris (janvier 1834).

Laumier, Littérateur; à Vesoul (août 1834).

Magnin (Charles), O ✵, membre de l'Académie des Inscriptions, Conservateur de la Bibliothèque nationale; à Paris (janvier 1839).

X. Marmier, O ✵, Conservateur de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève; à Paris (août 1839).

Lélut, ✵, Membre de l'Assemblée nationale et de l'Institut (Académie des sciences morales), médecin en chef de la Salpêtrière; à Paris (août 1839).

De Bernard, Littérateur; à Paris (janvier 1840).

Bolu-Grillet, Docteur-Médecin; à Dole (août 1841).

Tissot, Professeur de philosophie à la Faculté de Dijon (août 1842).

Bousson de Mairet, ancien Professeur de rhétorique; à Arbois (août 1842).

Faivre d'Esnans, Doct.-Médecin; à Baume (août 1842).

L'abbé Richard, Correspondant historique du ministre de l'instruction publique, curé à Dambelin (Doubs) (août 1842).

Cournot, O ✵, Inspecteur-Général de l'Université; à Paris (août 1843).

Gravier, ancien Receveur des Domaines; à Remiremont (Vosges) (août 1843).

Marquiset (Armand), ✵, ancien Sous-Préfet à Dole, ancien chef de bureau au ministère de l'intérieur (janvier 1844).

Guichard (Jean-Marie), Conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale (août 1844).

Wey (Francis), ✻ homme de lettres; à Paris (août 1845).

Albert de Circourt; à Paris (janvier 1846).

Louis de Ronchaud, littérateur; à Lons-le-Saunier (30 novembre 1848).

Ebelmen (Joseph), Directeur de la manufacture de Sèvres (24 août 1849).

Richard-Baudin, Professeur de rhétorique au collége de Dole (24 août 1849).

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS,

Nés hors de la province de Franche-Comté (1).

Messieurs,

De Villeneuve-Trans, ✻, membre correspondant de l'Institut; à Nancy (janvier 1824).

Civiale, ✻, Docteur en médecine; à Paris (août 1833).

Taylor, ✻ O ✻; à Paris (août 1825).

De Cailleux, ✻ O ✻, ancien Directeur-Général des Musées; à Paris (août 1827).

David, ✻, Statuaire, membre de l'Institut; à Paris (août 1831).

(1) Une délibération du 3 juillet 1834 a réduit à *vingt*, par voie d'extinction, le nombre des associés de cet ordre.

Péricaud, ancien Bibliothécaire de la ville de Lyon, etc. (août 1833).

Matter, O ✻, ancien Inspecteur-Général de l'Université et des bibliothèques de France; à Strasbourg (janvier 1834).

Nadault-Buffon, ✻, Chef de division au ministère des travaux publics, Ingénieur en chef des ponts et chaussées; à Paris (août 1834).

Thirria, ✻, Ingénieur en chef des mines; à Paris (août 1834).

De Caumont, ✻, Président de la Société des antiquaires de Normandie (janvier 1841).

Reinaud, ✻, membre de l'Institut, l'un des Conservateurs de la Bibliothèque nationale (août 1842).

Dubeux, ✻, Conservateur adjoint de la Bibliothèque nationale (août 1842).

Pautet (Jules), Bibliothécaire de la ville de Beaune (août 1842).

Leglay, Conservateur des Archives de la ville de Lille (août 1844).

Mallard, Archéologue-Dessinateur, membre de plusieurs sociétés savantes (août 1845).

L'abbé Greppo, Vicaire-général; à Belley (30 août 1847).

Delesse, Ingénieur des mines; à Paris (27 janvier 1848).

De Chénier, ✻, Chef du bureau de la justice au ministère de la guerre (30 novembre 1848).

Braun, Conseiller à la Cour d'appel de Colmar (24 août 1849).

ASSOCIÉS ÉTRANGERS (1).

Messieurs,

Le Baron de Stassart, ✻, membre du Sénat belge; au château de Corioule (janvier 1826).

Picot, Professeur d'histoire; à Genève (mai 1807).

Humbert, ✻, membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions), Professeur de langue arabe; à Genève (janvier 1820).

Thurmann, ancien élève de l'Ecole nationale des mines; à Porrentruy (août 1834).

Le Baron de Gingins la Saraz; à Lausanne (mai 1839).

L'abbé Gazzera, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences; à Turin (mars 1841).

Rosini, littérateur; à Pise (mars 1841).

Le Baron de Reiffemberg, membre de l'Académie royale de Bruxelles, correspondant de l'Institut de France (Acad. des inscript.) (mars 1841).

Gachard, Directeur général des archives des Pays-Bas (mars 1841).

Vulliemin, historien; à Lausanne (mars 1841).

(1) Cette classe a été instituée par une délibération du 11 mars 1841; on y a inscrit d'abord les noms des savants étrangers que l'Académie comptait déjà parmi ses correspondants.

Porchat, ancien Recteur de l'Université de Lausanne (mars 1841).

Matile, membre du Tribunal souverain de Neuchâtel (mars 1841).

G. Groen van Prinsterer, membre du Conseil d'État de Hollande, ancien chef du cabinet du roi (août 1843).

Bonafous, ✻, Docteur médecin, membre correspondant de l'Institut de France; à Turin (avril 1845).

Ménabréa Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Savoie; à Chambéry (30 août 1847).

ÉLECTIONS.

—

Dans sa séance du 24 août, l'Académie a nommé :

Associé résidant.

M. Blanc, premier avocat-général.

Associés correspondants nés dans la province.

M. l'abbé Gaume, vicaire-général, à Nevers.

M. Mauvais, membre de l'Institut et du bureau des longitudes, à Paris.

Associé correspondant né hors de la province.

M. Stiévenard, doyen de la faculté des lettres, à Dijon.

Associé correspondant étranger.

M. Reume, capitaine d'artillerie, à Bruxelles.

Président annuel.

M. Parandier, ingénieur en chef des ponts et chaussées, ancien député du Doubs.

Vice-président.

M. l'avocat Tripard.

PROGRAMME DES PRIX

A DÉCERNER EN 1851.

L'Académie, dans sa séance publique du 24 août 1851, décernera les prix suivants :

Prix d'Histoire. — Médaille d'or de 300 francs. — Mémoire historique sur *une Famille illustre, un Château, une Abbaye, un Chapitre ou une Eglise de la Province.* Sont exceptées : *la Ville de Gray, les Maisons de Joux et de Montfaucon, les Abbayes de Baume-les-Dames, Cherlieu, Faverney, Lure, Luxeuil et Saint-Claude,* sur lesquelles l'Académie a des renseignements suffisants.

Les Biographies sont également exclues de ce concours.

Prix d'Eloquence. — Médaille de 300 francs. — L'Académie remet au concours l'Eloge de *Jean-Jacques Boissard,* né à Besançon, le premier qui ait fait connaître les antiquités romaines, poëte latin distingué. On ne demande point aux concurrents la vie de cet antiquaire célèbre, mais l'appréciation de ses ouvrages et des services qu'il a rendus à l'archéologie.

Prix de Poésie. — Médaille de 200 francs. — Pièce de vers sur *les bienfaits de l'Institution des sourds-muets.*

Prix de Philosophie morale. — Médaille de 300 francs. — *Signaler la tendance générale à sortir de sa condition ; en exposer les avantages et les dangers pour l'ordre social.*

Les concurrents ne signeront point leurs Mémoires ; ils y attacheront seulement une sentence ou devise, qu'ils répéteront au dos d'un billet cacheté, contenant leur véritable nom et leur adresse.

Ces Mémoires seront envoyés *francs de port au Secrétaire perpétuel de l'Académie*, avant le 1er juin.

Le Secrétaire perpétuel,

F. Perron.

ERRATA.

Le Mémoire sur *la Vie de M. l'abbé Marchand*, missionnaire-martyr, Mémoire qui a obtenu une médaille de 200 francs, est l'ouvrage de M. l'abbé Jacquenet, professeur de théologie au grand séminaire de Besançon.

L'auteur du Mémoire sur l'*Abbaye de Montbenoît*, qui a obtenu une mention honorable, est M. Barthelet, notaire à La Cluse.

(Voir le rapport sur le concours d'histoire.)

TABLE DES MATIÈRES.

Séance du 28 janvier.

Discours de M. le président 1
Rapport de M. Perron, secrétaire perpétuel, sur les travaux de l'année 33
Epigrammes, par M. Aug. Dusillet. 55
Discours de réception de M. Guenard, bibliothécaire-adjoint.— Esquisse de l'histoire de Besançon . . . 64
Réponse de M. le président. 75
Campagne de Marengo, fragment d'une histoire inédite de Napoléon, par M. Martin, de Gray, lu par M. Pérennès. 76
Eloge de M. Ch. de Rotalier, par M. l'abbé Besson. . 93
Importance de l'étude des patois en général ; coup d'œil spécial sur ceux de la Franche-Comté, par M. Dartois, chanoine. 115

Séance du 24 août.

Discours de M. le président 293
Discours de réception de M. Bonnet 308
Réponse de M. le président 319
Fragment d'un discours sur la littérature considérée dans ses rapports avec la Bible, par M. Léon Dusillet. . 320
Rapport sur le concours d'histoire, par M. Monin . . 330
A mon ami Ch. Weiss, pièce de poésie par M. de St.-Juan 345
Rapport par M. Perron, secrétaire-perpétuel, sur le concours pour la pension Suard 347

Rapport sur le concours d'éloquence, par M. Guenard. 356
Rapport sur le concours relatif à la question : Des causes qui ont altéré l'esprit de famille, et des meilleurs moyens de le rétablir, par M. l'abbé Dartois . . . 363
Pièces de vers, par M. Viancin. — Fables 393
Où vont-ils? ode dont l'Académie a voté l'impression, par le même. 401
Liste académique 407
Elections. 421
Programme des prix 423

FIN.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE SAINTE-AGATHE.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00698 4682